

Justine, ou Les malheurs de la vertu (Raban)

Louis-François Raban

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01-00-1

Oui, Constance, c'est à toi que j'adresse cet ouvrage. À la fois l'exemple et l'honneur de ton sexe, réunissant à l'âme la plus sensible l'esprit le plus juste et le mieux éclairé, ce n'est qu'à toi qu'il appartient de connaître la douceur des larmes qu'arrache la vertu malheureuse. Détestant les sophismes du libertinage et de l'irréligion, les combattant sans cesse par tes actions et par tes discours, je ne crains point pour toi ceux qu'a nécessités dans ces mémoires le genre des personnages établis ; le cynisme de certains crayons (adoucis néanmoins autant qu'on l'a pu) ne t'effraiera pas davantage ; c'est le vice qui, gémissant d'être dévoilé, crie au scandale aussitôt qu'on l'attaque. Le procès du Tartuffe fut fait par des bigots ; celui de Justine sera l'ouvrage des libertins ; je les redoute peu : mes motifs dévoilés par toi n'en seront point désavoués ; ton opinion suffit à ma gloire, et je dois, après t'avoir plu, ou plaire universellement, ou me consoler de toutes les censures.

Le dessein de ce roman (pas si roman qu'on le croirait) est nouveau sans doute ; l'ascendant de la vertu sur le vice, la récompense du bien, la punition du mal, voilà la marche ordinaire de tous les ouvrages de cette espèce. Ne devrait-on pas en être rebattu ?

Mais offrir partout le vice triomphant et la vertu victime de ses sacrifices ; montrer une infortune errante de malheurs en malheurs, jouet de la scélératesse, plastron de toutes les débauches, en butte aux goûts les plus barbares et les plus monstrueux,

étourdie des sophismes les plus hardis, les plus spécieux ; en proie aux séductions les plus adroites, aux subornations les plus irrésistibles ; n'ayant pour opposer à tant de revers, à tant de fléaux, pour repousser tant de corruptions, qu'une âme sensible, un esprit naturel et beaucoup de courage ; hasarder en un mot les peintures les plus hardies, les situations les plus extraordinaires, les maximes les plus effrayantes, les coups de pinceaux les plus énergiques, dans la seule vue d'obtenir de tout cela l'une des plus sublimes leçons de morale que l'homme ait encore reçues : c'était, on en conviendra, parvenir au but par une route peu frayée jusqu'à présent.

Aurai-je réussi. Constance ? Une larme de tes yeux déterminera-t-elle mon triomphe ? Après avoir lu Justine, en un mot, diras-tu : « Oh ! combien ces tableaux du crime me rendent fière d'aimer la vertu ! Comme elle est sublime dans les larmes ! Comme les malheurs l'embellissent ! »

Ô Constance ! que ces mots t'échappent et mes travaux sont couronnés.

(De Sade, Préface de Justine. 1792.)

01-00-2

Le bonheur n'est qu'un mot ; le malheur est une chose qui résulte de faits, et rien n'est absolu comme un fait. On rêve le bonheur, on ne le goûte nulle-part : le malheur, au contraire, se perçoit par tous les sens ; il pénètre par tous les pores jusqu'au cœur de l'homme ; il constitue, pour ainsi dire, l'état normal de l'humani-

té telle que l'a faite cette longue suite de législateurs stupides ou barbares exploitant la matière humaine à leur profit ou au profit de quelques individus plus stupides ou plus barbares qu'eux.

Nous le demandons à tout homme qui raisonne, à tout homme qui a quelque chose dans la tête et dans le cœur, que sont ces prétendus progrès de la civilisation que nous vantent sans cesse ces manipuleurs de phrases dont le métier est de dire et d'écrire ce que d'autres ont dit et écrit avant eux ? Les hommes sont-ils meilleurs aujourd'hui qu'il y a mille ans ? Les plus fourbes ne sont-ils pas toujours les plus heureux ? Il est vrai que l'on vante bien haut la vertu ; mais où la trouve-t-on ? Les gens puissans ne sont-ils pas toujours haineux et cruels ; et ceux qui aspirent à la puissance, rampans et lâches ? Les lumières sont plus grandes de nos jours qu'elles ne l'ont jamais été ; c'est vrai pour quelques-uns ; mais en quoi cela sert-il l'humanité ? Que font pour les masses ces personnes éclairées ?

Eh ! misérables hypocrites, qui avez la prétention de rendre les hommes meilleurs, commencez par les rendre moins malheureux, et vous aurez fait plus de la moitié de la besogne ; c'est la misère, ce sont les privations de toute espèce, les souffrances physiques et morales qui enfantent presque tous les crimes. Que faites-vous pour guérir ces malades que la fièvre du désespoir a égarés ? Vous les jetez dans une sentine de vices ; vous obéissez à la colère au lieu d'écouter la raison. Ces malheureux n'ont été coupables qu'une fois, vous les condamnez à l'être toujours ; parce qu'ils ont eu faim et froid, vous voulez qu'ils aient toujours froid et faim ; et alors vous criez bien fort que vous êtes des gens de bien !... Je vous dis, moi, que la plupart des infortunés dont vous peuplez les bagnes vaudraient mieux que vous, s'ils avaient

comme vous les pieds chauds en hiver et l'estomac garni, de frais ombrages en été, et de l'or pour satisfaire leurs goûts.

L'aspect de notre civilisation est hideux pour quiconque pense et sent ; une réforme complète est indispensable ; à qui devra-t-on ce bienfait ?

Ce n'est pas nous, chétif avocat de l'humanité souffrante, qui avons la prétention de changer la face du monde moral ; nous avons voulu prouver seulement que, grâce à l'état actuel de la société, à nos mœurs qui en sont la conséquence immédiate, le malheur est d'autant plus intense que l'individu qu'il frappe a plus de vertu ; nous voulons que par cet exorde, comme aussi par le titre que nous avons adopté, on sache d'abord à quoi s'en tenir. C'est aux lumières du siècle que nous soumettons nos pensées, c'est aux cœurs vertueux (hélas ! bien rares) que nous cherchons à plaire : captiver leur attention, mériter leurs suffrages, voilà l'unique récompense digne de nos travaux. Quant aux méchans, nous les bravons ; nous haïssons les hypocrites, en riant à l'avance des sots que scandalisera le titre de notre livre.

En définitive, n'aspirant point aux palmes glorieuses des martyrs, il a été indispensable de jeter un voile léger sur de nombreux tableaux ; mais, exposé au grand jour, le coloris n'en sera pas moins vif.

Enfin montrer la vérité toute nue c'était la livrer au mépris de la multitude, toujours imbue de préjugés ridicules… Nous ne l'avons pas exposée. Mais n'est-ce point un problème résolu à l'affirmative que d'en référer aux lecteurs perspicaces et éclairés ?

01-01

Parbleu ! marquis ; disait le comte de Bonvalier, il faut avouer que vous jouez de malheur… Trois as, trois rois, quinte au valet ; et vous êtes capot par-dessus le marché ! C'est la troisième fois depuis une heure. Bien vous en prend vraiment d'être l'un des plus beaux joueurs du royaume, car vous voilà ruiné.

— Il me reste ma terre des Vosges.

— Qui vaut ?

— Elle a coûté cinquante mille francs à mon père.

— Vous plairait-il de la jouer contre vingt mille écus ?

Pour toute réponse, le marquis de Melleran brisa convulsivement l'enveloppe d'un sixain de cartes, et une nouvelle partie s'engagea. M. de Melleran, qui s'efforçait de paraître calme, était dans un état difficile à décrire : une sueur froide ruisselait sur son front, ses dents se serraient de telle sorte qu'il ne pouvait parler, et, malgré le calme qu'il affectait, il était aisé de deviner, à l'agitation des muscles de son visage pâle et décomposé, les tortures qu'il endurait. Le comte gagna de nouveau, et cette dernière catastrophe sembla améliorer la situation de M. de Melleran : le sang, long-temps refoulé vers le cœur, fit tout-à-coup irruption au cerveau ; le visage du marquis s'anima, ses yeux brillèrent d'un éclat inaccoutumé ; il se leva brusquement, et s'avança vers une fenêtre pour respirer librement ; le comte le suivit, et hasarda quelques lieux communs de condoléance ; mais M. de Melleran n'y parut pas faire la moindre attention.

— Au fait, mon cher marquis, dit M. de Bonvalier, piqué de la manière dont ses consolations étaient reçues, je ne vois à plaindre dans cette affaire que vos deux charmantes filles, qu'il vous sera difficile maintenant d'établir d'une manière convenable.

— Elles ont d'assez belles qualités, et sont d'assez bonne famille, répondit brusquement le marquis, pour trouver des maris qui les prendront sans dot.

Il y eut ici un silence de quelques instans, que le comte interrompit le premier.

— Je sais, dit-il, qu'elles sont depuis plusieurs années dans le meilleur pensionnat de l'Europe ; cela vaut quelque chose.

— Cela, comte, vaut mieux que ce que vous m'avez gagné aujourd'hui.

M. de Bonvalier se tut de nouveau ; une pensée infernale venait de lui traverser le cerveau.

— Peut-être avez-vous raison, marquis, dit-il après quelques secondes, et ce que vous venez de dire me donne l'idée de vous offrir une revanche.

— Je ne puis désormais jouer que sur parole, et…

— Bon ! de votre aveu ne possédez-vous pas un bien plus précieux que les terres que le hasard a fait aujourd'hui passer de votre possession en la mienne ?

Le marquis bondit comme un tigre, et, jetant sur son adversaire un regard à la fois scrutateur et terrible, il s'écria :

— J'espère que vous ne parlez pas sérieusement, monsieur le comte !

— Très-sérieusement, au contraire.

— Quoi ! vous oseriez… ?

— J'oserais jouer la moitié de ce que je possède maintenant contre ce qui vous reste.

M. de Melleran, ne se contenant plus, fit un pas en avant et leva la main ; mais, frappé à son tour d'une idée subite, il se contint, et dit en passant la main sur son front, pour dissimuler un peu la rage qui faisait bouillonner son sang :

— En pareille matière les questions doivent être nettement formulées ; ainsi, vous me proposez de jouer mes filles contre la fortune qui devait être leur patrimoine ?

— Précisément : la partie est originale, n'est-ce pas ?… bizarre peut-être ; mais voilà comme je suis, moi, il n'y a que les choses extraordinaires qui me plaisent.

— J'accepte ; mais dépêchons, je vous prie ; je craindrais de ne pouvoir aller jusqu'au bout.

Chacun de ces singuliers adversaires reprit sa place à la table de jeu ; les chances furent égales d'abord ; mais la fortune, ce jour-là, semblait couvrir le comte de son égide ; il était invulnérable : le marquis perdit. Dès que le sort eut prononcé, ce dernier se leva ; une troisième métamorphose semblait s'être opérée en lui : il ne paraissait avoir ni colère, ni regrets, ni espérance ; ses muscles n'étaient plus contractés, son visage était calme.

— Monsieur le comte, dit-il, l'honneur est la dernière chose que puisse perdre un gentilhomme, et vous venez de m'en dépouiller ; mais je ne suis pas condamné en dernier ressort, et vous trouverez bon que j'en appelle à mon épée.

— Bien trouvé, marquis ! maintenant que vous m'avez remis tous vos titres de propriété, il ne s'agit plus que de vous mettre dans l'impossibilité de les revendiquer ; ce sera dignement couronner l'œuvre… Votre heure ?

— À l'instant même.

— Mais les témoins…

— Je n'en veux point.

— Soit… Et les armes ?

— Je ne demande que trois minutes pour les trouver.

— Je vous en accorde dix, et vous devez regarder cela comme une faveur ; car j'ai ordinairement la main très-malheureuse, et le bonheur m'écrase aujourd'hui.

M. de Melleran sortit, et quelques instans après un domestique vint dire au comte que son adversaire l'attendait à cent pas de là, sur le boulevart.

— Approchons-nous au moins de quelque réverbère, dit M. de Bonvalier en abordant le marquis ; il fait sombre en diable, nous ne nous verrions pas.

— Nous nous sentirons, monsieur le comte : ne perdons pas de temps, je vous prie… Voici deux épées d'égale longueur.

Les fers se croisèrent presque immédiatement, et, bien qu'attaqué vigoureusement, le comte n'en continua pas moins de parler.

Véritable duel de l'ancien régime, disait-il ; il faudra bien que l'on en revienne aux bonnes traditions, et il est juste que les gens comme il faut donnent l'exemple… Tudieu ! je ne vous savais pas un si rude poignet… Ah ça ! est-ce que cette dernière partie est interminable ?… Je suis en eau ; j'en aurai certainement une courbature… Marquis, il n'est pas bien, en pareille rencontre, de prendre pour auxiliaire une fluxion de poitrine.

En effet, le combat se prolongeait sans résultat ; M. de Melleran, malgré la fureur qui l'animait, sentit bientôt lui-même que les forces lui manquaient ; il proposa une suspension de quelques instans, que son adversaire accepta.

— Tenez, marquis, reprit ce dernier dont la verve semblait inépuisable, transigeons : pour un homme ruiné, deux vierges pauvres ne valent pas une catin riche ; eh bien ! laissez-moi vos filles, et je vous donne à titre de dédommagement la duchesse de N… ; elle avait cent mille francs de rente, dont je n'ai mangé que la moitié avec l'aide de sa mère ; c'est une jolie personne que j'ai formée, et à laquelle je vous recommanderai.

— En garde, misérable ! s'écria M. de Melleran, dont ces paroles augmentaient l'exaspération.

Et il fondit comme un lion sur le comte ; mais cette impétuosité le perdit : il tomba presque aussitôt mortellement blessé.

— Ma foi ! tu l'as voulu, Georges Dandin, dit fort tranquillement M. Bonvalier. J'espère que voilà une journée bien remplie…

Ce diable d'homme m'a horriblement fatigué : je coucherai chez moi cette nuit. Anaïs sera furieuse… Ces petites filles s'imaginent qu'un homme est de fer… D'ailleurs j'ai à faire demain deux prises de possession, et il est prudent d'économiser mes forces.

Il reprit tranquillement le chemin de son domicile en fredonnant un air d'opéra, et, lorsqu'il entra chez lui, à peine songeait-il à ce qui venait de se passer. Il n'en eût pas dit un mot si, en le déshabillant, son valet de chambre n'eût remarqué quelques taches de sang sur ses vêtemens.

— Monsieur le comte se serait-il blessé ?

— Pourquoi cette question, Joseph ? Ah ! ces taches… ce n'est rien. Conçois-tu cet original de Melleran à qui j'offre une maîtresse riche pour le remettre un peu dans ses affaires, et qui préfère un coup d'épée au travers du corps ?

— C'est drôle : mais il y a des gens comme cela.

— Oui, des imbéciles enfarinés de préjugés ; c'est prodigieux ! des gens comme il faut, se nourrir l'esprit de cette grossière pâture faite pour le peuple… Que le peuple doive avoir une conscience, c'est bien ; qu'il croie à la vertu, je ne m'en plains pas, au contraire ; c'est là un frein bien imaginé, grâce auquel un manant qui meurt de faim n'osera pas me dérober une épingle. Mais des gens de condition avoir de ces travers d'esprit, voilà ce qui confond l'imagination… Eh ! sots que vous êtes, jouissez donc de la vie ! Vous aimez les femmes, et vous prônez la chasteté ! vous voulez être et rester riches, et vous vantez la probité ! il vous faut des émotions, et des scrupules puérils retiennent votre poignard dans le fourreau !…Soyez donc conséquens ; ayez le courage de ne pas mentir à votre organisation. La nature, en vous jetant des

passions dans le cœur, vous a donné les moyens de les satisfaire : usez-en, ou renoncez à la vie ; car vivre sans jouir, ce n'est pas vivre.

… À propos, Joseph, tu diras au docteur qu'il n'est pas absolument indispensable que ma mère soit emportée par une attaque d'apoplexie à la fin du mois : j'ai gagné cinq cent mille francs aujourd'hui, et la succession peut se faire attendre encore.

Là-dessus le comte se mit au lit, et dormit jusqu'à midi du sommeil le plus paisible.

01-02

Justine et Juliette apprirent en même temps la ruine et la mort du marquis de Melleran, leur père. Justine, l'aînée, douce, sensible et bonne, ressentit un violent chagrin. Juliette, ardente et dissimulée, fut moins affectée de la mort du marquis que de la perte de sa fortune ; elle parvint cependant à verser quelques larmes devant les personnes qui vinrent leur annoncer cette double catastrophe ; mais sa douleur fut de courte durée.

— En vérité, dit-elle à Justine lorsqu'elles furent seules, tu as grand tort de te désoler si fort : ne sommes-nous pas jeunes et jolies ? J'ai entendu dire cent fois qu'il n'en fallait pas davantage pour être fêtée dans le monde. Pour moi, j'avoue que je vais me trouver bien heureuse en sortant de ce tombeau où je devais encore passer deux ans.

— Eh ! malheureuse, que feras-tu sans guide, sans appui ? Comment éviteras-tu les piéges tendus par le vice, et vers les-

quels ton inexpérience te précipitera ?

— Qu'ai-je à perdre, puisque nous ne possédons rien ?

— Ta vertu, Juliette.

— Ne sais-tu pas que cela s'échange contre du plaisir ? Crois-moi, nous ne regretterons pas le marché.

— Juliette ! Juliette ! que dis-tu ? le déshonneur ne t'effraie donc pas ?

— Et toi, es-tu séduite par la perspective de vivre dans la misère, et te sens-tu de force à renoncer aux joies de ce monde pour n'en connaître que les peines ? Tu es libre d'ailleurs de penser et d'agir comme il te plaît ; quant à moi, ma résolution est prise, et rien ne pourrait m'en faire changer.

Ces paroles augmentèrent encore le chagrin de Justine ; mais elle connaissait trop bien le caractère absolu de sa sœur pour tenter de la faire revenir à des sentimens plus honorables. Ce jour-là même, une dame d'un âge déjà avancé, et de l'air à la fois le plus distingué et le plus respectable, se présenta au pensionnat, et se dit chargée, par la famille de l'infortuné marquis, de payer les quartiers échus, et d'emmener les deux sœurs. Juliette, malgré l'habitude de la dissimulation qu'elle avait contractée, ne put cacher le plaisir que lui causait cet événement ; Justine, au contraire, le regarda comme un surcroît de malheur, et ses larmes devinrent plus abondantes lorsqu'elle fit ses adieux à ses maîtresses et à ses compagnes. Enfin toutes trois montèrent dans la brillante voiture qui les attendait à la porte, et qui les emporta avec la rapidité de l'éclair.

— Consolez-vous, mon enfant, dit la dame à Justine, qui ne cessait de pleurer, l'infortune qui vient de vous atteindre est grande sans doute ; mais Dieu a mis partout le bien à côté du mal, et il n'abandonnera pas deux agneaux sans tache qui n'ont rien fait pour mériter son courroux.

Justine soupira ; Juliette sourit de pitié ; et la vieille reprit :

— Peut-être vous attendiez-vous à ne trouver dans le monde que des cœurs secs, incapables de compatir à vos peines ; grâce au ciel, il n'en sera pas ainsi, et j'espère que vous trouverez la position qui vous attend préférable à celle que vous quittez.

Pendant qu'elle parlait ainsi, la voiture continuait à rouler avec une rapidité extraordinaire ; Justine s'aperçut bientôt que l'on franchissait la barrière.

— Vous nous conduisez donc hors de Paris, madame ? demanda-t-elle.

Ces simples paroles produisirent plus d'effet sur Juliette que tout ce qui s'était passé jusqu'alors.

— Hors de Paris ! s'écria-t-elle avec inquiétude : aurait-on l'intention de nous confiner dans quelque obscur village, de nous séquestrer du monde pour nous faire expier les torts de notre père ? S'il en était ainsi, je dois dire que je suis disposée à résister par tous les moyens possibles…

— Pauvres petites, dit la vieille, je conçois vos craintes : le malheur rend injuste et défiant. Rassurez-vous, mes chères filles ; le comte de Bonvalier, votre protecteur, n'a d'autre intention, en mettant pour quelques jours à votre disposition son charmant château de Belcour, que de gagner le temps nécessaire pour que

vous reparaissiez à Paris d'une manière brillante et convenable à votre rang. Ainsi, tandis que vous goûterez les plaisirs innocens de la campagne, on achèvera vos voitures de deuil, et l'on meublera vos appartemens.

— Le comte de Bonvalier ! s'écria Justine ; celui que la voix publique désigne comme le meurtrier de notre père !...

C'est une horrible calomnie, mon enfant, dont l'auteur sera sévèrement puni dès qu'on aura pu le découvrir.

Justine se tut, le visage de Juliette était rayonnant. La voiture continuait à avancer de toute la vitesse de deux vigoureux chevaux ; il faisait nuit lorsqu'elle arriva au château de Belcour. C'était, ainsi que l'avait dit la vieille, une habitation charmante : parc immense, jardins délicieux, appartemens magnifiques, rien n'y manquait. En mettant pied à terre, les deux sœurs aperçurent le comte qui leur offrit la main, et les conduisit à l'appartement qui leur avait été préparé afin qu'elles pussent prendre un peu de repos avant le dîner. M. de Bonvalier parut empressé, mais respectueux.

— Mes charmantes pupilles, dit-il en se retirant, nous attendrons vos ordres pour nous mettre à table. Ne vous hâtez pas trop toutefois ; car les soirées commencent à être longues, et il est encore de bien bonne heure.

Dès qu'il se fut retiré, Justine se laissa tomber dans un fauteuil, et s'abandonna à ses réflexions ; déjà elle soupçonnait vaguement quelque trahison, mais elle n'osait s'en ouvrir à sa sœur, bien persuadée que Juliette ne serait pas effrayée du danger. Cependant, ses craintes augmentant à mesure que l'heure avançait, elle finit par se décider à parler.

— Ne trouves-tu pas extraordinaire, Juliette, dit-elle, que le comte de Bonvalier, qui n'est ni le parent ni l'allié de notre famille se trouve chargé du soin de nous conduire dans le monde ?

— Ma chère sœur, répondit Juliette, je n'ai encore eu le temps de songer à rien, sinon que le comte est un homme charmant : j'aime ses cheveux noirs et crépus ; j'aime son œil de feu, et tout le reste de cette belle figure d'homme… Ce que je sais, c'est qu'il nous veut du bien ; la chose, j'imagine, est incontestable, et cela me suffit ; je n'en veux pas savoir davantage. Ainsi, trêve de sermons ; car je suis bien plus disposée à défendre cet aimable cavalier qu'à l'attaquer.

Justine soupira, de nouvelles larmes sillonnèrent ses joues ; puis, comme elle ne pouvait sans souffrir horriblement voir sa sœur rajuster sa coiffure, essayer des minauderies devant une glace, et répéter, pour ainsi dire, le rôle infâme que cette éhontée se disposait à jouer, elle se leva, sortit, et se mit à parcourir un long corridor, sans savoir si elle trouverait une issue et sans songer à ce qu'elle allait faire. À l'extrémité de ce corridor, elle vit une porte entr'ouverte par laquelle elle pénétra dans une antichambre, puis elle traversa une seconde pièce et ne s'arrêta que lorsque certaines paroles, prononcées très-près du lieu où elle se trouvait, frappèrent son oreille. Son anxiété était telle que, malgré la répugnance que lui inspirait une pareille action, elle s'approcha, en retenant son haleine, de la porte qui séparait la pièce où elle était de celle où l'on parlait ; puis, collant son oreille sur le trou de la serrure, et s'efforçant de faire taire les battemens de son cœur, elle entendit le comte qui s'écriait en riant :

— Ma vieille Camille, je te rends justice, tu es toujours la plus adroite coquine que je connaisse…

— Et avec tout cela, Léon, disait la vieille qui avait conduit les jeunes filles dans ce château, vous ne me tenez pas compte des difficultés…

— Que diable veux-tu que je te dise de mieux sinon que tu es la reine des rouées ?…

— Ah !… autrefois…

— Écoute donc, Camille, autrefois j'étais beaucoup plus jeune, et tu étais un peu moins vieille ; tu jouais la comédie comme un ange ; et j'avoue que, sous ce rapport, tu n'as rien perdu ; mais ce n'est pas une raison. Et puis, dans tous les cas, tu choisirais singulièrement ton temps pour te montrer exigeante !

— Je suis femme, Léon, et…

— Eh bien ! vieille sorcière, baise-moi sur les deux joues, et qu'il ne soit plus question de cela.

En entendant résonner les hideux baisers de la vieille, Justine faillit s'évanouir ; elle eut pourtant le courage de soutenir l'épreuve jusqu'au bout.

— Çà, ma bonne fée, reprit le comte, dis-moi un peu ce que tu penses de cette marchandise-là ?

— Léon, vous savez bien que je n'aime pas à me prononcer sur le mérite des femmes.

— Quant à moi, je pense qu'il était difficile d'être mieux servi par le hasard. L'aînée, la blonde, est un véritable chérubin jeté tout exprès sur cette terre pour donner à l'homme un avant-goût des délices du paradis ; la brune est un démon qui me ferait aimer l'enfer, si j'y croyais… Décidément, je suivrai l'ordre chrono-

logique… Mais il me semble qu'elles tardent bien à sonner… Les pauvres petites sont si neuves, qu'il se pourrait que la timidité… Je vais voir ce qu'il en est.

Justine, épouvantée, s'enfuit précipitamment, et, de retour dans sa chambre, se mit à sonner de manière à briser les cordons.

— Pardon, mes belles pupilles, dit le comte, qui arrivait presque en même temps qu'elles ; mais votre silence commençait à m'alarmer.

Il leur offrit de nouveau la main, et les conduisit dans un boudoir divin, où quatre couverts seulement étaient mis, et où se trouvait déjà la vieille femme dont nous avons parlé. Justine mangea peu et ne voulut boire que de l'eau. Juliette, au contraire, mangea de tous les mets et dégusta de tous les vins, de sorte que, au dessert, ses joues étaient couvertes d'un rouge de pourpre, ses yeux lançaient des éclairs ; il était évident que le comte n'avait plus qu'à vouloir.

— Au nom de Dieu ! ma sœur, dit Justine en tombant à genoux lorsqu'elles furent rentrées chez elles, je t'en conjure, sonde d'un regard la profondeur de l'abîme avant de t'y précipiter.

— Ah ! ma foi, Justine tes sermons m'ennuient.

— Tu ne sais pas, malheureuse ! Mais je l'ai entendu, moi ! entendu de mes propres oreilles…

— Eh bien ! voyons, qu'as-tu entendu ?

— La vieille dame qui nous a conduites ici n'est qu'une comédienne !

— Belle nouvelle vraiment ! Je l'ai deviné au premier coup d'œil.

— Dieu tout-puissant, soyez-nous en aide, ou nous sommes perdues !...

— Décidément, ma pauvre Justine, ces infâmes bigotes sont parvenues à te mettre la cervelle sens dessus dessous.

— Ainsi tu es décidée à te livrer corps et âme ?

— Je suis décidée, ma chère, à prendre le monde tel qu'il est, pourvu que l'on m'y accorde une place douce et commode.

— Juliette, demain sans doute tu seras plus sage, et le ciel, je l'espère, nous protégera cette nuit.

— Cette pauvre fille me fait vraiment pitié, dit Juliette en fermant brusquement la porte qui séparait sa chambre de celle de sa sœur.

Justine tombe à genoux, car elle se sentait la force de prier. Une heure après elle était encore dans cette humble posture, et ses prières ferventes montaient vers le ciel ; elle le croyait du moins : tout-à-coup la porte s'ouvrit sans que le moindre bruit se fît entendre, et un cri d'effroi vint expirer sur les lèvres glacées de Justine lorsqu'elle eut reconnu le comte. Prompte comme la foudre, elle s'élance vers la fenêtre qu'elle avait eu la précaution de laisser entr'ouverte, et se cramponne au balcon en s'écriant :

— Misérable ! si vous faites un pas vers moi, je me précipite !

— Pauvre enfant !... Mais c'est de la démence !...

— Retirez-vous, Satan ! ou craignez la vengeance du ciel !...

— Si je ne craignais que cela, mon cœur, je vous aurais bientôt appris à ne rien craindre du tout ! Mais je serais un grand sot de risquer quelque chose pour une pécore que j'abandonnerais volontiers à mes laquais après la première nuit… Vivez donc, vierge pudibonde ! Je veux que le diable m'emporte si je me sens maintenant le moindre désir de faire de vous une femme d'esprit ! Laissez donc votre vertu dormir en paix, jusqu'à ce que quelque goujat s'empare sans façon de ce que vous refusez à un gentilhomme qui vaut mieux que vous.

Il eût été bien difficile à Justine de répondre ; la frayeur lui avait ôté l'usage de la parole ; mais elle se tenait toujours sur le balcon, prête à mettre à exécution la menace qu'elle avait formulée si positivement.

— Faisons la paix, belle vierge, dit tout-à-coup le comte en riant : je vous laisse ce château pour prison, et je m'engage à ne me présenter devant vous que lorsque vous le voudrez… Vous conviendrez au moins que je suis bon prince ?…

Pour toute réponse, Justine fit un geste de mépris et un autre de pitié.

— D'honneur ! reprit le comte, je ne me conçois plus ! Que m'importe, après tout, que cette fade blonde se casse la tête, quand je possède une brune divine qui brûle de désirs pour moi ?

Il dit, et, obliquant brusquement à droite, il pénètre sans difficulté dans la chambre de Juliette.

— Sainte Vierge ! protégez-la, s'écria de nouveau Justine.

Mais à peine avait-elle achevé cette invocation, que des soupirs entremêlés d'éclats de rire se firent entendre ; elle reconnut

la voix de Juliette, et s'évanouit.

Le plus profond silence et la plus grande obscurité régnaient autour de la pauvre fille lorsqu'elle recouvra l'usage de ses sens : elle sentait son cœur se briser de nouveau au souvenir de ce qui s'était passé, et, pendant quelques instans, il lui fut impossible de prendre une résolution ; mais, peu à peu, le souvenir des dangers qu'elle avait courus, et la crainte de se retrouver bientôt dans cette horrible situation, achevèrent de la tirer de l'état de marasme dans lequel la frayeur l'avait jetée, et, rassemblant ses forces, elle songea à fuir loin de ce repaire du vice le plus effréné. D'un pas chancelant elle pénètre pour la seconde fois dans le corridor dont nous avons déjà parlé ; plus heureusement inspirée, elle tourne à gauche au lieu de tourner à droite, et elle arrive bientôt, sans rencontrer d'obstacle, au milieu du jardin. Restait le mur extérieur à franchir : une échelle double, dont les jardiniers se servent pour tailler les arbustes, donna à Justine le moyen de vaincre cette dernière difficulté, et elle arriva bientôt sur la grande route, qu'elle commença à parcourir d'un pas rapide, ne sachant si elle s'avançait vers le nord ou vers le midi, et ne s'en inquiétant pas, son seul désir étant de s'éloigner le plus promptement possible de l'antre de corruption où sa vertu avait couru de si grands dangers, et où, selon toutes les apparences, celle de son infortunée sœur venait de succomber.

Il y avait déjà long-temps que Justine marchait lorsque le jour commença à paraître ; elle était accablée de fatigue : ses yeux se voilaient, et elle sentait à chaque pas ses genoux fléchir.

— Grand Dieu ! dit-elle, qui m'avez sauvée d'un péril si imminent, je mets mon innocence sous votre garde divine… Que le

Seigneur reçoive mes actions de grâce, et que sa main toute-puissante s'étende sur moi !

Puis elle quitta le chemin, alla s'étendre sur un tertre de gazon, et, pure comme l'innocence, s'endormit du sommeil du juste.

01-03

Déjà depuis long-temps le soleil éclairait l'horizon lorsque Justine s'éveilla elle regagna le grand chemin, et se remit à marcher rapidement, quoique ses pieds fussent meurtris et déjà presque nus, les minces souliers dont elle était chaussée ayant été bien vite mis en lambeaux. À ces douleurs vinrent se mêler les tortures de la faim ; la pauvre enfant levait, de temps en temps, ses yeux baignés de larmes vers le ciel, et priait Dieu de ne pas l'abandonner ; mais, lorsqu'elle laissait retomber ses regards vers la terre, il y avait toujours devant elle une longue route dont elle n'apercevait pas le terme ; ses pieds étaient à chaque instant plus ensanglantés, et la faim qu'elle ressentait devenait plus intolérable. Enfin elle arriva exténuée, et dans un état déplorable, à un village, où elle résolut de demander l'hospitalité. Justine s'arrêta donc à la porte d'une ferme de très-belle apparence, recueillit ses forces, tâcha par tous les moyens possibles de s'affermir dans sa résolution, puis, d'un pas timide et chancelant, elle traversa la cour qui la séparait du corps de logis, et, trouvant la porte ouverte, elle pénétra dans une vaste salle où plusieurs personnes réunies autour d'une grande table, faisaient le repas du soir. S'adressant alors au personnage qu'à ses vêtemens plus propres que ceux des autres,

et à son air d'autorité, elle reconnut aisément pour le maître de la maison :

— Monsieur, je suis une pauvre orpheline que des malheurs non mérités ont réduite à l'état déplorable dans lequel vous me voyez…

— Eh ben ! quoi qu'vous voulez que j'y fasse ?

Justine sentit son sang se glacer dans ses veines.

— Monsieur, répondit-elle en tremblant, j'ai pensé que vous seriez assez bon pour me donner un morceau de pain et l'hospitalité pour cette nuit.

— Laissez donc tranquille, ma chère ! est-ce qu'on apprend aux vieux singes à faire des grimaces ?… Dieu merci, y a longtemps que l'père Thibault ne donne plus là-dedans… Eh ! jour de Dieu ! ma reine, vendez tant seulement la moitié de ces beaux afutiaux qui vous garnissent depuis l'épaule jusqu'au talon, et vous en aurez assez pour vous faire donner un lit à l'Écu de France, sans chercher à rogner la portion des malheureux.

— Au nom de Dieu, monsieur, ne rejetez pas ma prière ! je ne suis pas ce que vous imaginez… Vous ne savez pas…

— Vraiment non, et je n'ai pas besoin de l'savoir ; c'est l'affaire de M. l'maire : mais j'vous préviens que c'est un malin. Contez-lui votre chapelet, montrez-lui votre passeport, et y verra tout d'suite d'quoi y r'tourne… Assez causé ; M. l'maire demeure à la troisième grand'porte en amont.

Justine était anéantie ; elle sortit de la ferme sans savoir ce qu'elle faisait ; mais, le grand air lui ayant un peu rafraîchi le

sang, elle se rappela ces paroles du fermier : « Ça regarde M. le maire. »

— En effet, se dit-elle, qui me protégera si ce n'est l'autorité ; instituée pour cela ? Après tout, il est impossible que, dans un pays civilisé, on laisse une jeune fille mourir de fatigue et de faim sur la voie publique.

Ces réflexions l'encouragèrent un peu, et elle se présenta chez le maire avec assez de résolution. M. le maire était un gros bon homme en sabots et en bonnet de laine, qui, en ce moment, achevait une partie de quilles sur le seuil de sa porte avec monsieur son adjoint.

— Monsieur le maire…

— Ah ! ah ! v'là du gibier !… Regarde donc, Durand…

— Monsieur, je viens vous demander aide et protection…

— Voyons vos papiers.

— J'ai le malheur d'être orpheline, et…

— Voyons vos papiers.

— Ma situation est horrible ; j'ai tout sacrifié pour sauver mon honneur…

— Ah ça ! est-ce que vous n'compernez pas l'français ? Y a une heure que je m'fais celui de vous demander vos papiers.

— Eh ! comment en aurais-je, monsieur, puisque, pour sauver mon honneur, il m'a fallu fuir la nuit du château où j'avais été recueillie ?…

— Comment ! vous n'avez pas de papiers, et vous vous permettez de voyager, circuler librement… Eh ben ! elle a du front, la jeunesse !… Dis donc, Durant, comment la trouves-tu, avec son p'tit air d'vouloir subtiliser les autorités ?…

— Ma foi ! père Jérôme, s'il faut vous dire la chose, j'la trouve gentille à croquer…

— C'est ça, va t'y faire mordre ! comme si tu savais de quoi y r'tourne…

— Monsieur le maire ! s'écria Justine à laquelle sa dignité blessée donnait de l'énergie, souffrirez-vous qu'une infortunée meure de faim dans votre commune ?

— Soyez tranquille, on connaît son affaire ; d'abord j'peux rien sans l'conseil micipal, c'est clair. Pour lors les micipaux ont ben d'autres chiens à peigner pour l'quart d'heure, avec ça que c'est l'temps des semailles…

— Ainsi vous croyez faire votre devoir en réduisant au désespoir les malheureux qui s'adressent à vous ?

— Dieu m'pardonne ! ça parle comme un livre… C'est dommage, mais la loi y est : trois sous par lieue, si vous avez un passeport, mais, comme la loi n'défend pas d'donner un conseil aux gens qui n'ont pas d'papiers, j'vous engage, en ami, à aller voir monsieur l'curé, c'est un brave homme qu'a la parole en main sous l'rapport des consolations.

L'indignation de Justine allait croissant ; cependant elle ne dédaigna pas le conseil du maire : elle se repentit même de ne pas avoir eu recours tout d'abord aux ministres du Seigneur, dont le premier devoir est de secourir les malheureux et de consoler

les affligés. Cette fois, elle n'eut pas besoin qu'on lui enseignât son chemin ; le clocher du village lui servit de guide.

Il était presque nuit lorsqu'elle frappa à la porte du presbytère ; une vieille femme au front ridé, à l'air revêche, vint ouvrir.

— Que demandez-vous ?

— Je voudrais parler à monsieur le curé.

— Vous prenez joliment votre temps ! ça presse donc bien ?

— Hélas ! madame, c'est une question de vie ou de mort !

— Je l'aurais parié ! ils n'en font jamais d'autres ! C'est toujours avant le dessert qu'ils viennent vous demander l'extrême-onction…

Cependant comme la vieille gouvernante, malgré sa mauvaise humeur, faisait grand cas du casuel, et qu'elle savait que son curé n'était pas homme à laisser mourir sans confession un paroissien qui avait quelque chose à donner, elle se décida à introduire Justine dans la salle à manger où elle trouva le saint homme engloutissant la dernière tranche d'un énorme gigot.

— On vient vous chercher pour administrer les sacremens, dit la gouvernante.

— Mon père, j'ai faim, dit Justine d'une voix mourante.

— Bon, mon enfant ! c'est très-bien ; mais il n'est pas l'heure de se présenter à la sainte table, le pain des anges n'est pas prêt.

— Mon père, c'est pour sauver mon âme que mon corps a souffert. Depuis deux jours je marche et je n'ai pas mangé, je

meurs d'inanition.

— C'est singulier ! dit le curé.

Et il avala d'un trait un énorme verre de bordeaux.

— Encore une mendiante, murmura la servante, on ne voit que ça à présent… Fiez-vous donc à la mine !

— Thérèse, reprit le pasteur, n'avez-vous pas quelques débris de pôt-au-feu à donner à cette fille ?… Ma chère enfant, je dois vous dire que vous faites de bien bonne heure un fort vilain métier.

— Ah ! mon père, si vous saviez…

Je sais que vous ferez une vilaine fin, et je suis assez charitable pour vous en prévenir.

— Au nom de Dieu ne me condamnez pas sans m'entendre !

Elle fut interrompue par la vieille, qui vint lui apporter ou plutôt qui lui jeta un morceau de pain et quelques débris de cuisine en grommelant.

— À l'entendre, ne dirait-on pas qu'elle a les plus belles choses du monde à nous raconter… Passez par ici, ajouta-t-elle ; en montrant la cuisine, et laissez monsieur le curé en paix ; car voici l'heure où il lit son bréviaire.

Le pasteur commençait à s'endormir.

— Encore un mot, de grâce, s'écria Justine, je vous conjure au nom de notre sainte religion, de m'accorder l'hospitalité pour cette nuit…

— Il ne manquerait plus que ça ! dit la vieille en faisant une horrible grimace.

Ces dernières paroles de la jeune fille ne produisirent pas à beaucoup près le même effet sur le pasteur ; il se réveilla tout-à-fait, son visage s'épanouit et ses yeux perçans, qu'ombrageaient d'épais sourcils, cherchèrent à lire dans ceux de Justine.

— On en dirait de belles dans le pays, se hâta d'ajouter Thérèse, qui probablement devinait ce qui se passait dans l'esprit de son maître. Je veux être privée de la sainte communion pendant le reste de mes jours, si monseigneur l'évêque n'en était instruit sur-le-champ.

— C'est vrai, dit le curé en baissant les yeux, monseigneur est inexorable sur ce chapitre-là.

— Vous seriez certainement suspendu, peut-être interdit, et je vous demande un peu pour qui ?

— Ainsi, dit Justine, qui arrosait de larmes brûlantes le pain qu'elle dévorait, je ne trouverai d'autre asile que la voûte du ciel !

— En voyage, mon enfant, les patriarches n'en avaient pas d'autres ; et ils étaient très-contens pourvu qu'ils trouvassent une pierre pour reposer leur tête : le saint homme Jacob, qui certes vous valait bien, n'avait pas d'autre chambre à coucher quand il vit les anges monter au ciel à l'aide d'une échelle… Lisez l'Écriture, ma fille, et vous y trouverez des consolations.

— Mon père, songez aux dangers que je vais courir : vous en répondrez devant Dieu !

— Thérèse, apportez donc un verre d'eau à cette pauvre fille : avez-vous oublié qu'il est ordonné de donner à manger à ceux qui ont faim, et à boire à ceux qui ont soif ?

La gouvernante retourna à la cuisine en murmurant, et le curé fit signe à Justine d'approcher.

— Voyons, mon enfant, reprit-il à voix basse, est-il bien vrai que vous ne sachiez où trouver un lit ?

— Mon père, je vous jure…

— Ne jurons point, ma fille… Si j'étais sûr que vous voulussiez, demain, approcher du saint tribunal de la pénitence… Oh ! je devine que nous avons de bien gros péchés à confesser… mais je vous traiterai en enfant gâté… Tenez, prenez ceci, et allez loger au Grand-Cerf : demain, au point du jour, je vous attendrai au confessionnal.

En parlant ainsi, il avait placé l'une de ses mains sur la taille de la jeune fille, tandis que de l'autre il lui présentait un écu. Justine, effrayée de ce brusque changement de langage, de cette générosité subite, et surtout des attouchemens que se permettait le saint homme, se dégagea promptement de ses mains. Le curé remit dans sa poche l'écu qu'il en avait tiré, et, comme en ce moment la gouvernante rentrait, il dit :

— Allons, Thérèse, c'est assez ; mettez-moi cela à la porte ; nous avons nos pauvres, et il ne faut pas pousser la charité chrétienne jusqu'à encourager le vice.

Thérèse n'était, pas d'humeur à se faire prier pour exécuter cet ordre ; mais Justine ne lui en laissa pas le temps, et, après avoir

jeté un regard d'indignation sur le prêtre, elle s'élança vers la porte et sortit.

01-04

Justine passa cette nuit comme elle avait passé la précédente ; au point du jour, elle s'éveilla, remerciant Dieu de l'avoir sauvée de nouveaux périls, et se remit en marche, espérant qu'enfin elle arriverait dans quelque ville où, à l'aide des talens qu'elle possédait, il lui serait possible de subvenir à ses besoins. Quant à sa famille, elle n'y pensait plus ; il lui semblait prouvé que la ruine du marquis ne lui permettait pas de compter sur leur appui ; et d'ailleurs ce n'était en général que des cousins au quatrième ou cinquième degré qu'elle n'avait jamais vus. Juliette seule était sans cesse présente à son souvenir, et elle versait des larmes bien amères en songeant que sa sœur, la seule amie qu'elle eût dû conserver, était perdue sans retour. Cette pensée l'empêchait de sentir toute l'étendue des souffrances qui l'accablaient.

Déjà elle avait perdu de vue le clocher de ce village où elle avait subi une nouvelle et cruelle épreuve de ce que la vertu malheureuse peut attendre des hommes, lorsque deux gendarmes, qui allaient à la correspondance, l'aperçurent.

— Voilà une cocotte qui prend sa volée de bonne heure, dit l'un d'eux.

— Elle est singulièrement affublée, dit l'autre : c'est sûrement un oiseau de passage ; car on n'en voit pas ordinairement de semblables dans le pays.

— Faut voir ça, Campois ; ça pourra nous faire une société guillerette en manière de passe-temps, sans sortir de l'exercice de nos fonctions.

— Le diable m'emporte, elle est gentille comme un cufidon… Y a anguille sous roche ; je parie que nous allons la pincer sur l'article. Laisse-moi faire, Patouillet, et je vas te donner des nouvelles de la princesse en deux temps et trois mouvemens.

Sur ce, le second gendarme lance son cheval, et arrive en un clin-d'œil près de Justine, qui, croyant qu'elle n'avait rien à craindre de l'autorité, était plus disposée à se réjouir qu'à s'effrayer de cette rencontre.

— Halte là, la belle enfant ; tournez-vous, qu'on vous voie, et dites-nous un peu, ma tourterelle, de quel colombier vous sortez ?

Ce langage diminua un peu la sécurité de la jeune fille ; elle obéit en tremblant.

— Monsieur, dit-elle, orpheline depuis peu, j'ai été forcée de fuir, il y a deux jours, la maison où un prétendu protecteur ne m'avait recueillie que pour me ravir l'honneur, seul bien que m'ait laissé ma famille, naguère fort riche.

— Voilà une belle histoire que vous nous chantez en manière de complainte ! Nom de Dieu ! je ne me suis pas trompé au premier coup d'œil, car j'aurais juré que vous aviez de la vertu jusqu'aux dents ; mais il n'est pas aussi certain que vous ayez un passeport, et la vertu malheureuse sans passeport est naturellement dans les attributions de la gendarmerie royale… Sur ce, voyons le susdit.

— Je n'ai point de passeport, monsieur, et comment en aurais-je ?

Alors vous nous direz où est situé votre domicile ?

— Hélas ! depuis trois jours, je n'en ai plus d'autre que la voie publique.

— Eh bien ! elle est encore d'une fameuse trempe la particulière !... Comment, ma poulette, vous êtes en état complet de vagabondage, et vous avez le toupet de conter ça comme une antienne à l'autorité compétente !... Arrive donc, Patouillet, voilà du nouveau. On dirait que ça sort de la coquille ; ça a l'air de n'y pas toucher, et ça cumule les délits.

— C'est-il les menottes ou les poucettes ? demanda l'autre.

— Messieurs, ayez pitié de moi ! s'écria Justine effrayée : je n'ai fait de mal à personne ; mon seul crime est d'être malheureuse...

— Tiens ! elle compte celui-là pour rien, interrompit Campois ; eh bien ! qui donc qu'on empoignerait alors ? Règle générale : tous ceux qu'on empoigne sont malheureux. Allons, marchez devant nous : vous n'avez pas de gîte, nous allons vous en donner un ; vous voyez bien que les gendarmes n'ont pas des cœurs de pierre, comme on se plaît généralement à le dire.

— Messieurs, de grâce, écoutez moi ! vous ne savez pas...

— Vous nous conterez ça en route, ça fera passer le temps.

— Mais, au nom du ciel, qu'ai-je fait pour mériter ?...

— Sacré tonnerre ! s'écria Patouillet, ça commence à devenir diablement fastidieux et inconséquent ! Allons donc ! Respect aux aiguillettes, obéissance à la loi, et tâchons de jouer des jambes un peu plus vite que ça.

Et comme en parlant ainsi il tirait de sa poche des menottes et une corde, la pauvre fille, plus effrayée que jamais, se plaça bien vite entre ces braves dépositaires de la force publique, et fit des efforts incroyables pour marcher aussi vite que leurs chevaux, ce qui lui arrachait des plaintes et lui faisait faire des contorsions qui égayaient singulièrement messieurs les gendarmes. Cela ne pouvait durer long-temps.

— Messieurs, dit-elle, je me sens mourir.

— Ma foi ! dit Campois, je ne suis pas médecin.

— Vous me traiterez comme il plaira à Dieu, mais je ne puis plus faire un pas.

— Patouillet, je te joue à pair ou non à qui la prendra en croupe.

— Ça va… Tiens, dis : le gagnant la prendra.

Campois ouvrait la bouche pour décider la question, lorsqu'il aperçut tout-à-coup, à cinquante pas devant lui, un jeune homme vêtu en paysan, ayant une carnassière sur les reins et un fusil double sur l'épaule.

— Regarde donc, s'écria-t-il, c'est Georges le réfractaire.

— Le fait est, dit Patouillet, que le particulier ressemble plus à cela qu'un gendarme à un cerf-volant.

— C'est lui, j'en suis sûr ; je le reconnais bien maintenant à ses guêtres de cuir et à son chapeau rabattu ; Patouillet, voilà une capture qui en vaut la peine, et nous n'aurons pas besoin de la jouer, car il y aura bonne part pour chacun.

Aussitôt, sans s'inquiéter de Justine qu'ils sont bien sûrs de retrouver, les deux gendarmes s'élancent au galop vers le réfractaire, qui, se retournant tout-à-coup, s'aperçoit du danger qu'il court. Prompt comme l'éclair, il franchit le fossé qui borde la route, et, couchant en joue ses deux adversaires, il s'écrie :

— Le premier qui m'approche est mort.

Pour toute réponse, l'un des gendarmes lui lâche un coup de carabine ; le jeune homme riposte par un coup de fusil, et l'un de ses ennemis tombe mort. Le second ne s'en montre pas moins déterminé à poursuivre la proie qu'il croyait assurée : déjà il est sur le bord du fossé ; il pique son cheval pour le lui faire franchir : d'un second coup de feu Georges le renverse, puis, s'élançant sur la route, il se hâte de secourir Justine, qui s'était évanouie.

— Ne craignez rien, mademoiselle, lui dit-il lorsqu'elle eut repris ses sens, je ne suis pas un malfaiteur ; vous l'avez vu, je ne me suis défendu qu'à la dernière extrémité.

Ces paroles, l'organe doux, Je visage distingué du jeune homme, tout cela produisit sur Justine un effet difficile à décrire ; son trouble était grand, mais il n'était plus causé par la frayeur.

— Vous savez, reprit Georges, qu'il n'est pas besoin d'être criminel pour avoir à redouter la justice des hommes : vous-même,

n'étiez-vous pas devenue la proie de ces vautours qui m'ont poussé au meurtre ?

— Hélas ! monsieur, ils n'avaient à me reprocher que d'être sans asile et sans pain.

— Quoi ! si jeune et si belle !...

— Je suis orpheline et n'ai point de protecteur.

— Le ciel vous en envoie un, et j'accepte avec joie la mission qu'il me donne... Mais hâtons-nous de fuir ; lorsque vous serez en sûreté, nous nous entendrons mieux.

Il y avait, dans ces paroles du jeune homme, un certain charme tout nouveau pour Justine ; et, bien que l'expérience que sa cruelle position lui avait fait acquérir en peu de jours la portât à se défier des hommes, elle n'hésita pas à se mettre sous la protection de Georges. Elle s'appuya donc sur le bras du réfractaire, et ils marchèrent à travers champ aussi bien que le permettait à la jeune fille sa faiblesse et les douleurs intolérables que lui causait le contact de ses pieds avec les aspérités d'une route non frayée. Après avoir marché quelque temps, Georges s'aperçut que les forces de sa compagne étaient presque entièrement épuisées ; elle ne marchait plus qu'avec une lenteur désespérante dans la situation où ils se trouvaient ; car la mort des gendarmes ne pouvait manquer d'être promptement connue des autorités environnantes, qui s'empresseraient de faire rechercher activement le meurtrier.

— Ma vieille mère m'attend, dit le jeune homme ; déjà depuis plusieurs heures je devrais être de retour près d'elle... Oh ! comme elle doit souffrir !... Et si je ne devais plus la revoir ! si je

devais être aujourd'hui la proie de ces bêtes fauves contre lesquelles je suis réduit à défendre ma vie !...

— Partez donc seul, dit Justine ; car je sens qu'autrement vous vous perdriez sans me sauver... Oh ! vous n'êtes pas le maître de disposer de votre vie, puisque vous avez une mère, une mère qui vous aime et que vous chérissez... Partez, monsieur ; partez, je prierai Dieu pour vous, et cela m'aidera à souffrir.

— Eh ! n'est-ce pas Dieu lui-même qui vous a mise sous ma protection ?... Vous abandonner ! ah ! c'est alors que je mériterais le titre de lâche qu'ils ont osé me donner, les infâmes ! Oui, ils disent que je suis lâche, parce que la vie de ce qu'ils appellent un soldat me fait horreur ; ils disent que je suis lâche, parce que je n'ai pas le courage d'abandonner ma vieille mère, de la laisser mourir de faim pour aller pourrir dans quelque caserne... Je suis un lâche, moi, parce que j'aime mieux avoir à défendre ma vie chaque jour, que d'en passer la plus belle partie à tourner à droite et à gauche, à faire semblant de charger un fusil, et, pour toute occupation d'esprit, à frotter les gourmettes d'un schako et le cuir d'une giberne, le tout sous la direction d'une espèce d'automate, moyennant une nourriture exécrable et une somme de cinq centimes par jour ?... Mon Dieu ! la mort la plus horrible n'est-elle pas préférable à une pareille vie ?... Eh bien ! c'est là le procédé qu'ils ont trouvé pour faire des héros !... L'héroïsme, cette grande et sublime exaltation de l'âme, ils veulent la clouer dans des corps sans âme ! ils défendent au soldat de raisonner, de sentir et de penser ; et, quand il est arrivé à ce beau résultat, qui en fait quelque chose de moins qu'une bête de somme, ils lui disent : Tu es un héros !... Et c'est parce que je ne veux pas être un héros de

cette trempe, c'est parce que je suis un lâche selon eux, que je ne vous abandonnerai pas !

Justine, malgré les tortures physiques qu'elle endurait, éprouvait un plaisir indicible à écouter le jeune homme ; le son de cette voix faisait délicieusement battre son cœur et soutenait son courage ; mais elle n'en ressentait que plus vivement la crainte de compromettre la liberté et peut-être la vie de Georges : elle le supplia de nouveau de l'abandonner, puis de se sauver seul.

— Songez que votre mère vous attend, lui dit Justine.

— Ma mère ! mais elle me repousserait, mais elle me maudirait, si elle savait que j'aye refusé de secourir une infortunée que la providence même semble avoir mise sous ma protection.

Justine pleurait ; et, pour la première fois depuis la mort de son père, ses larmes étaient douces.

— Georges, dit-elle, que la volonté de Dieu soit faite ; je ne me sens plus de forces que pour vous obéir et vous aimer…

Cependant ils continuaient à marcher ; mais si lentement, que Georges en était au désespoir. Pour comble de malheur, le jeune homme, en se retournant, aperçut à quelques centaines de pas plusieurs gardes champêtres qui, contre l'ordinaire, semblaient marcher de compagnie, et il en conclut qu'il était poursuivi, ce qui n'était que trop vrai.

— Je suis fort, dit-il à Justine, je puis vous porter quelque temps.

Sans attendre de réponse, il met son fusil en bandoulière, prend la jeune fille dans ses bras, et, s'élançant vers un bois qu'on

apercevait à quelque distance de là, il y arriva en quelques instans. La sueur ruisselait sur son front, ses joues commençaient à pâlir, lorsqu'il déposa son précieux fardeau sur le gazon, au plus épais de la forêt.

— Ciel ! mon ami, vous vous trouvez mal ! s'écria Justine.

— Ce n'est rien, ce n'est rien ; mais, de grâce, taisez-vous !

Se jetant alors la face contre terre, il en aspira avec force la fraîcheur, mâcha quelques brins d'herbe, et parut tout-à-fait remis en se relevant. Son premier soin alors fut de charger son fusil.

— Oh ! plus de sang ! plus de sang ! mon frère, dit Justine en joignant les mains.

— J'en ai horreur comme vous, et il y a long-temps que je leur aurais laissé prendre la dernière goutte du mien, si cela eût pu se faire sans que ma bonne mère en mourût de désespoir… C'est sa vie qu'il s'agit de défendre.

Un léger bruit se fit entendre ; Georges se tut, s'assura que les batteries de son fusil étaient en bon état, et passa à plusieurs reprises l'ongle sur les pierres. En ce moment les gardes champêtres passaient à quelques pas seulement du lieu où il s'était réfugié.

— Vrai Dieu ! Canelaux, disait l'un d'eux, sais-tu bien qu'un criminel, qui tue des gendarmes comme des bécasses, est bien capable de tuer des gardes champêtres comme des alouettes ?

— Je n'dis pas l'contraire.

— Eh bien ! quoi que t'en penses ?

— Moi ? j'pense aux dix écus que monsieur l'maire a promis.

— T'as ma foi raison, dix écus c'est un joli denier ; mais quand on est mort, ça n'est pas grand'chose.

— Bah ! tous les coups n'portent pas.

Georges armait son fusil ; Justine retenait son haleine, et tâchait de comprimer les battemens de son cœur. Les gardes passèrent ; l'espérance revint à Justine et à Georges ; toutefois ce dernier ne voulut pas quitter sa retraite, et ce ne fut qu'après le soleil couché qu'il jugea convenable de se remettre en marche. Justine, qui avait eu le temps de se reposer pour reprendre des forces à l'aide des provisions que contenait la carnassière du jeune homme, se trouva en état de marcher assez vite, de sorte qu'ils arrivèrent bientôt en vue d'une petite chaumière délabrée que, de loin, Georges indiqua à sa compagne comme le terme de leur voyage.

01-05

Georges frappa d'une certaine façon à la porte de la chaumière, qui s'ouvrit presque aussitôt ; une femme âgée parut, et se jeta dans les bras du jeune homme en s'écriant :

— Oh ! mon ami, que j'ai souffert !

— Autant que moi, j'en suis bien sûr, ma bonne mère ; mais vous me recommandez la prudence, et c'est pour vous obéir que j'ai tant tardé.

— Tu as bien fait, mon Georges ; tiens, maintenant je ne souffre plus… Mais tu n'es pas seul, mon enfant…

— Ma mère, c'est une compagne que le ciel nous envoie. Hâtez-vous, je vous prie, de lui préparer un lit dans votre chambre, car elle est exténuée de fatigue.

Ils entrèrent alors tous trois dans la chaumière où semblait régner une sorte d'aisance ; cet intérieur ne ressemblait en rien à l'extérieur, sous ce rapport. La mère de Georges traita Justine avec beaucoup de politesse, et ne se permit pas de lui faire la moindre question ; mais la jeune fille, tout en appréciant le mérite de cette réserve, comprit qu'elle ne pouvait garder l'incognito, et le soir même elle fit, au fils et à la mère le récit de ses malheurs.

— Quant à moi, dit Georges, dès qu'elle eut fini, vous savez déjà ce que je suis ; or, ce que je suis voici comment je le devins. Mon père épousa ma mère en Italie où il voyageait alors ; de retour en France, il négligea de faire régulariser ce mariage, et mourut sans avoir songé un seul instant qu'il fût possible que l'on contestât à la femme selon son cœur le titre d'épouse qu'il lui avait donné à la face du ciel. Nous étions pauvres alors ; mais je possédais quelques talens qui pouvaient nous mettre à l'abri du besoin. Je peignais le portrait et le paysage. Le bonheur avec lequel je saisissais la ressemblance m'avait fait une clientelle nombreuse, nous vivions heureux, et j'atteignis ainsi ma vingtième année. Vint l'époque de la conscription, cela me tomba sur la tête comme une bombe ; ma mère et moi n'y avions jamais songé. Je voulus faire valoir ma qualité de fils unique de veuve ; on me demanda de prouver d'abord ma qualité de fils légitime. J'écrivis en Italie… un incendie avait détruit les archives de l'église dans la-

quelle le mariage de mon père et ma mère avait été célébré ; ma mère, aux yeux de la loi, n'était plus digne d'être secourue ; il fallut partir… Oh ! je ne dirai pas tous les maux que je souffris, les dégoûts dont je fus abreuvé ; il faut avoir subi ces horribles épreuves pour s'en faire une juste idée. En avant, marche ! à droite, à gauche ; obéis au tambour, obéis au caporal, obéis au sergent… : leurs ordres sont contradictoires ? obéis toujours ; ils révoltent ma raison ? obéis et ne raisonne pas. Tu as de l'intelligence ? mauvais soldat ! c'est un défaut dont on te corrigera, car les baïonnettes ne doivent pas être intelligentes ; et tu n'es, toi, que le manche d'une baïonnette. J'aurais cent fois risqué ma vie pour échapper à cette mort morale ; nous étions en route pour nous rendre au dépôt, lorsque je partis sans autre permission que ma volonté : je revins auprès de ma bonne mère qui me pleurait, et dont je séchai les larmes. Mais il ne suffisait pas d'avoir recouvré ma liberté, il fallait songer aux moyens de la conserver. Ma mère vendit tout ce que nous possédions ; nous quittâmes la province où nous avions été heureux, et nous vînmes ici où nous vécûmes pendant quelque temps fort tranquilles. Je m'étais promptement fait connaître comme peintre dans les environs ; le prix de mon travail, quoique bien mince, était suffisant pour satisfaire à tous nos besoins ; enfin nous étions contens, lorsqu'il prit, à je ne sais quelle autorité, la fantaisie de faire le recensement des habitans du canton. Je m'enfuis pour échapper au contrôle, et nous changeâmes mystérieusement de demeure ; mais on avait soupçonné la vérité, je fus signalé comme réfractaire, et depuis ce temps les misérables me traquent comme une bête fauve. Jusqu'à présent j'ai eu le bonheur de leur échapper, ils ignorent ma retraite ; fasse le ciel qu'elle leur soit toujours inconnue.

Et maintenant, ma bonne mère, reprit-il après un court silence, j'espère que vous aimerez notre compagne comme vous m'aimez ; car elle est votre fille.

Justine rougit et baissa les yeux ; la mère de Georges l'embrassa et le jeune homme ajouta :

— Notre union est l'œuvre du ciel, les hommes ne pourront rien contre elle… Ma bonne mère, vous avez maintenant deux enfans pour vous aimer.

Justine se jeta dans les bras de madame Valmer (c'était le nom propre de Georges), et il fut convenu qu'elle ne quitterait plus la maisonnette.

— Nous ne serons peut-être pas toujours malheureux, dit cette bonne mère, les épreuves auxquelles il plaît à Dieu de nous soumettre passeront. Allons, mon fils, il est tard, et tu dois être bien fatigué. Vous avez aussi grand besoin de repos, ma jeune amie ; je vais tout préparer pour que vous soyez le moins mal possible.

Elle passa dans une pièce voisine qui lui servait de chambre à coucher, puis reparut bientôt, et invita Justine à la suivre. Georges baisa timidement la main de sa jolie protégée : un sommeil bienfaisant ne tarda pas à réparer les forces des deux jeunes gens.

Le lendemain Justine fut bien surprise de trouver des vêtemens modestes, mais en bon état, à la place où elle avait déposé les siens que la vie qu'elle avait menée depuis quelques jours avait mis dans un état déplorable. Elle s'habilla, courut embrasser sa bienfaitrice, qui, dans la pièce voisine, l'attendait pour déjeûner ; elle baissa les yeux et rougit en disant bonjour à Georges,

qui, un peu plus hardi que la veille, effleura de ses lèvres le front de la jeune fille.

Plusieurs jours se passèrent ainsi ; Justine et Georges ne se quittaient presque pas ; ils travaillaient tout près l'un de l'autre, Justine à quelques ouvrages de broderie, que Georges se chargeait de vendre à l'une des villes voisines, et lui-même achevait les miniatures qui lui étaient commandées ; l'intimité devenait chaque jour plus grande ; déjà le tu affectueux avait succédé au vous ; aux baisers déposés sur le front ou sur la main avaient succédé de longs et délicieux baisers pris et rendus sur les lèvres ; les pauvres enfans croyaient s'aimer comme frère et sœur, et déjà l'amour le plus violent les embrasait. Georges s'aperçut le premier de la situation de son cœur ; mais, comme son âme était trop noble et ses intentions trop pures pour que la pensée lui vînt d'abuser de sa position, il résolut de s'expliquer sans détour :

— Justine, lui dit-il un jour, je t'aime de toute la puissance de mon âme ; toi seule peux faire le bonheur de ma vie… Te sens-tu assez d'amour pour faire le serment de ne me quitter jamais ?

— N'es-tu pas mon sauveur, Georges, mon fière bien-aimé ? Mon cœur peut-il être à un autre que toi ? Puis-je avoir une autre volonté que la tienne, d'autres désirs que ceux que tu formes !… Mes vœux sont les tiens : je veux vivre et mourir pour toi.

— Eh bien, ange du ciel, puisque tu ne peux être à moi selon la loi des hommes, donne-toi selon la loi de Dieu.

Justine rougit ; son cœur commençait à battre avec violence, et ses beaux yeux humides cherchèrent à lire sur la figure de Georges l'explication de ces paroles. Le jeune homme s'aperçut

de ce qui se passait en elle, et il n'osait respirer. Après quelques instans de silence, Justine s'écria :

— Est-ce bien vous, Georges, qui me parlez ainsi ?... Sont-ce les paroles de mon frère que je viens d'entendre ? Ô mon ami ! le ciel m'est témoin que je suis prête à vous faire le sacrifice de ma vie ; pourquoi me demander au delà ?... Si je ne puis être votre femme selon la loi, que seraient nos enfans ? aux yeux des hommes je ne serais qu'une méprisable concubine... Pourquoi m'avez-vous arrachée des mains de mes persécuteurs ?... ne suis-je venue ici que pour troubler la paix de cette solitude, et vous enlever le peu de bonheur qui vous restât ?... Oh ! je le reconnais, la fatalité m'a marquée de son doigt de fer. Laissez-moi fuir, Georges, afin que ma destinée s'accomplisse.

— Me fuir ! Eh ! que t'ai-je fait, Justine, pour me réduire au désespoir ? Ai-je cessé d'admirer ta vertu ? ne t'ai-je pas toujours respectée... Malheureux ! je croyais être aimé...

— Oui, oui, je t'aime, Georges, et c'est pour cela que je veux rester digne de toi... J'avais tort tout à l'heure de douter de la Providence ; espérons, mon ami, et reste mon frère jusqu'à ce que le ciel me permette de te donner un nom plus doux sans violer la loi des hommes.

Georges ne répliqua point ; sa tête était penchée sur sa poitrine, il était immobile et semblait anéanti. Justine effrayée lui prit la main.

— Mon frère, dit-elle, prions ! c'est la consolation des malheureux, je souffre autant que toi.

Le jeune homme leva les yeux ; il essuya de grosses larmes qui ruisselaient sur son visage, et, s'efforçant de maîtriser les sentimens qui brisaient son cœur, il tomba à genoux en disant.

— Prions, Justine !

Au bout de quelques instans les deux amans recouvrèrent un peu de calme ; ils se levèrent, et madame Valmer, qui était absente, étant rentrée en ce moment, chacun reprit ses occupations accoutumées. Mais dès cet instant Georges devint sombre ; il évitait de se trouver seul avec Justine ; sa santé s'altéra bientôt, de manière à donner les plus vives inquiétudes. Justine et madame Valmer lui prodiguaient inutilement les plus tendres soins. La bonne mère se désolait ; elle jurait de ne pas survivre à ce fils bien aimé. Cependant le médecin qu'elle avait fait appeler ayant déclaré que la maladie semblait être causée par quelque violent chagrin, madame Valmer se rappela tout-à-coup que, depuis quelque temps, ses enfans semblaient beaucoup plus réservés entre eux, et, comme l'instinct maternel ne trompe guère, elle devina la vérité.

— Tu ne m'aimes donc plus, Georges ? dit-elle à son fils en l'embrassant tendrement... Non, tu ne m'aimes plus, puisque tu me caches tes chagrins...

— Pourquoi vous affligerais-je, ma bonne mère ? vous ne pouvez rien à mes maux.

— Je puis du moins les partager, Georges ; n'est-ce donc rien ?... Veux-tu me mettre au désespoir ?...

Et Georges sentit que les larmes de sa mère brûlaient son visage. Alors, rassemblant ses forces, il lui fit la confidence de ce

qui s'était passé entre Justine et lui.

— Le ciel soit loué ! s'écria madame Valmer ; car il est impossible que cet ange, que la Providence nous a envoyé, veuille notre mort.

Alors elle courut aussitôt vers Justine et lui fit part de ce qu'elle venait d'apprendre.

— Hélas ! dit la jeune fille, j'avais soupçonné la vérité.

— Tu la soupçonnais, Justine, et tu le laissais mourir !

— Ô ma bonne mère ! j'ai tant souffert pour rester pure !...

— Tu resteras pure, ange du ciel, et mon fils sera sauvé !... Si votre union ne peut être sanctionnée par la loi civile, elle peut l'être par la loi divine ; je connais, près d'ici, un bon prêtre qui m'aime assez pour ne pas nous refuser son saint ministère, bien que cela ne soit pas sans danger pour lui... Le veux-tu, Justine ?

La jeune fille se jeta dans les bras de sa mère adoptive en disant :

— Que votre volonté soit faite : je ne saurais faillir en me laissant conduire par la vertu même !

Toutes deux se rendirent près du malade. Il serait difficile de peindre la joie de cette bonne mère et de ses enfans. Dès ce moment Georges revint à la vie comme par enchantement, et madame Valmer songea à prendre des mesures convenables pour que le mariage se fît le plus promptement possible.

Cependant le meurtre des gendarmes avait fait une grande sensation dans la contrée ; les autorités étaient en émoi, et de

nombreuses brigades de gendarmerie parcouraient le pays dans tous les sens. Le signalement de Georges avait été donné par des laboureurs qui travaillaient près du lieu où le meurtre avait été commis, et qui avaient entendu plusieurs coups de feu quelques instans après avoir vu passer le jeune homme. Le signalement de Justine avait été donné aussi par plusieurs personnes qui l'avaient vue, sur la route, marcher entre les deux gendarmes. Néanmoins les recherches les plus actives furent pendant quelque temps sans résultat, la retraite de Georges étant ignorée de tout le monde, et le jeune homme ne sortant pas.

Les choses en étaient là lorsqu'un jour le vénérable curé d'un petit village situé à une lieue de la maisonnette reçut la visite de madame Valmer, son amie d'enfance, qu'il avait tendrement aimée autrefois, et pour laquelle, malgré les glaces de l'âge, il conservait un attachement tellement vif qu'il eût pu donner lieu à d'étranges conjectures si la charité chrétienne, dont il donnait lui-même l'exemple en toute occasion, ne l'en eût garanti. L'entretien du pasteur avec son amie fut, cette fois, plus long et plus animé que de coutume ; ils dînèrent ensemble, et ce ne fut que quelques instans avant la fin du jour que madame Valmer quitta le presbytère pour retourner à la maisonnette. À peine était-elle partie, que le pasteur fit appeler son sacristain, qui était en même temps le maître d'école du village.

— Nicolas, lui dit-il, vous allumerez les cierges du maître-autel, un peu avant minuit.

— Minuit !... Est-ce que par hasard ils ont fait la bêtise, cette année, de mettre sur votre calendrier les fêtes de Noël avant la Toussaint ?

— Il ne s'agit ni de la Toussaint ni de Noël, Nicolas, mais seulement de sauver deux enfans qui se perdraient infailliblement si mon ministère ne leur était en aide ; en un mot, c'est un mariage que je veux célébrer.

— Tiens ! qui donc se marie dans la commune ?

— Ils ne sont pas de cette commune.

— Bon ! j'entends : c'est la fille de quelque richard à qui un enjôleur aura fait chanter les vêpres avant les matines… C'est singulier comme ces accidens-là sont communs cette année !…

— Ils ne sont pas riches, Nicolas ; s'ils l'étaient, la chose n'aurait pas besoin d'être tenue secrète.

— Mais les témoins ?…

— Il n'y en aura point.

— Mais M. le maire ?…

— Il n'en saura rien. Il est inutile, Nicolas, de vous dire que je compte sur votre discrétion. D'ailleurs, vous ne courrez point le moindre risque en tout ceci.

Nicolas promit d'obéir, et se retira fort intrigué et un peu mécontent de la discrétion de son curé, qui n'avait pas jugé à propos de lui parler plus longuement d'une affaire si importante, où lui, Nicolas, devait remplir un rôle très-actif. Il n'était pas non plus tout-à-fait tranquille sur les suites que pourrait avoir cette affaire, et, comme, en sa qualité de maître d'école, il était l'homme le plus érudit du village, il s'empressa, dès qu'il fut de retour chez lui, d'ouvrir le Code, qu'il feuilleta et refeuilleta, et dans lequel il finit par trouver ce qu'il cherchait.

— Diable ! dit-il, je vois bien qu'en pareil cas le prêtre s'expose à l'amende et à la prison ; mais on ne dit pas ce qui sera fait au sacristain ; ça n'est pas rassurant du tout. Pour l'amende, passe ; M. le curé est homme à la payer pour deux ; mais la prison ça se paie en nature, et ma foi… Si M. le maire n'était pas une bête, on pourrait, sans en avoir l'air… mais allez donc vous jeter dans la gueule du loup !

Il hésita ainsi pendant quelque temps ; mais à la fin la curiosité l'emporta sur la crainte, et il attendit avec plus d'impatience que d'effroi l'heure à laquelle devait se célébrer cette union mystérieuse.

Pendant ce temps, les plus simples et les plus délicieux préparatifs se faisaient à la maisonnette. Déjà la bonne madame Valmer avait préparé la chambre nuptiale destinée à recevoir les époux selon Dieu ; elle s'occupait maintenant de la toilette de la mariée, toilette simple et modeste, mais rehaussée par la beauté de Justine, qu'augmentait encore le sentiment de bonheur qui animait son visage. Georges aussi était heureux ; il avait entièrement oublié les dangers de sa situation.

— Encore quelques heures, et ce bel ange sera à moi, disait-il avec ravissement… Ô mon Dieu ! je n'ose croire à tant de bonheur ! Pourtant c'est bien toi, Justine, ma bien-aimée, c'est toi que je presse sur mon cœur ; c'est à toi que je vais donner mon nom.

Et, afin de s'assurer qu'il n'était pas le jouet d'un songe, il enlaçait Justine dans ses bras, il la couvrait de baisers, au grand préjudice de la toilette à laquelle sa bonne mère donnait tous ses soins ; aussi fallut-il à plus d'une reprise rajuster la coiffure, re-

mettre en place un nœud de rubans, et repasser sous le fer une boucle de cheveux.

Enfin à dix heures tout fut terminé ; à onze on se mit en route, quelques minutes avant minuit, les jeunes gens et leur bonne mère entraient au presbytère.

01-06

Nous avons dit que depuis le jour où Georges, forcé de se défendre, avait eu le malheur de commettre un double meurtre, de nombreux détachemens parcouraient le pays dans tous les sens. Or des gendarmes en campagne sont comme des chats sur la gouttière ; ceux-ci flairent l'eau, comme ceux-là flairent la matière empoignable.

Donc un brigadier et un gendarme, qui s'étaient détachés d'une troupe plus considérable, traversaient le village et passaient près de l'église au moment où le sacristain achevait d'allumer les cierges.

— Diable ! dit le brigadier en jetant les yeux sur les vitraux qui reflétaient la lumière, voilà un curé qui dit sa messe de bien bonne heure !

— C'est que probablement il n'aime pas à déjeuner tard, dit le gendarme.

— Bon ! comme si ces gaillards-là se gênaient plus pour dire la messe après boire qu'un gendarme pour arrêter sans mandat… Coliquet, il y a quelque chose là-dessous !

— Je ne dis pas le contraire, brigadier.

— Notre devoir est de connaître tout ce qui se passe, Coliquet.

— Oui, brigadier.

— D'entendre tout ce qui se dit.

— Oui, brigadier.

— Et même tout ce qu'on ne dit pas.

— C'est-à-dire, brigadier…

— C'est-à-dire, Coliquet, qu'il faut faire comme si on l'avait entendu.

— C'est parfaitement imaginé.

— Ceci constitue la véritable école morale du gendarme, Coliquet.

Le gendarme se tut, mais ne cessa d'admirer ; et il se dit que le brigadier ferait son chemin.

Cependant, reprit le chef, nous pouvons, dans la circonstance présente, voir et entendre tout à la fois, ce qui vaut toujours un peu mieux que d'en faire le semblant, sauf à épicer et corser convenablement la chose quand le bien du service et l'intérêt de la gendarmerie le réclament. Allons, mon garçon, pied à terre ; avançons à pas de loup, puis tenons-nous sur nos gardes.

Coliquet obéit, quoiqu'il ne comprît pas trop ce que la gendarmerie royale avait à voir dans une affaire de sacristie ; le brigadier ne le comprenait très-probablement pas davantage ; mais il obéissait à son instinct. Ils avancent donc avec précaution, at-

tachent leurs chevaux à l'un des piliers du portail, et pénètrent dans l'église, dont ils sont fort surpris de trouver la porte ouverte.

— C'est un mariage, dit tout bas Coliquet en apercevant les futurs époux agenouillés au pied de l'autel.

— Je ne dis pas le contraire ; mais voici une figure de marié qui a diablement l'air d'être de ma connaissance… Je veux que le diable m'étrangle dans la maison du bon Dieu, si je me trompe… C'est lui ! nous le tenons.

— Qui donc ?

— Eh ! lui ! Georges, le réfractaire.

Coliquet pâlit ; il commença à trembler de tous ses membres en songeant qu'un gendarme et un brigadier ne faisaient que deux personnes, et que d'ordinaire le réfractaire Georges ne se faisait pas tirer l'oreille pour réduire ce nombre à zéro.

— Est-ce que tu ne le reconnais pas maintenant ? reprit le brigadier.

— Mais je ne l'ai jamais vu.

— Fameuse raison ! Est-ce qu'un gendarme a besoin d'avoir vu les gens pour les reconnaître ?… Des gens comme celui-là, surtout… avec leurs figures atroces…

— Il a l'air doux comme un mouton.

— Tu trouves ? Eh bien ! essaie de t'y frotter tout seul…

— Il ne tient qu'à vous que nous ne nous y frottions pas du tout.

— Le danger est grand sans doute ; mais il y a une prime de cent écus que nous recevrons…

— À moins que nous ne recevions d'abord chacun une balle au travers du corps, ce qui serait plus expéditif et nous dispenserait de donner quittance.

— Nous devons être braves.

— Ça n'est pas dans le règlement.

— D'ailleurs on ne se marie pas l'arme au bras, et je ne vois rien qui ressemble à ce fusil à deux coups qui porte si loin et ne rate jamais… De la résolution, Coliquet, les cent écus sont à nous.

En ce moment, le curé sortait de la sacristie, revêtu de ses habits sacerdotaux. Les gendarmes, le sabre à la main, s'élancèrent rapidement vers le maître-autel, et, avant que Georges eût eu le temps de se retourner pour reconnaître la cause du bruit qu'il venait d'entendre, il fut saisi, renversé et garrotté. Madame Valmer faisait retentir l'église de ses cris, Justine s'évanouit ; le curé essaya vainement d'attendrir les gendarmes et de les intéresser au sort de ces infortunés.

— Monsieur le curé, dit le brigadier, les prêtres vivent de l'autel, les gendarmes d'arrestations : si l'on vous a payé votre messe, dites-la ; si vous n'êtes pas payé, allez vous coucher et ne faites pas de mauvais rêves.

— Brigadier, s'écria Coliquet, qui, armé d'un cierge, considérait depuis quelques instans le visage de Justine étendue sans mouvement sur les dalles du sanctuaire, brigadier, vous avez raison ; je comprends à présent qu'il n'est pas indispensable d'avoir vu les gens pour les reconnaître ; et la preuve, c'est que je gage-

rais la moitié de la gratification qu'il y a lieu à mettre le grappin sur la particulière ici présente.

— Toujours, Coliquet ; c'est le cas d'agir ordinairement et extraordinairement.

— Misérables ! dit Georges avec rage, ne pouvez-vous vous contenter de ma vie ? Qu'a fait cette infortunée pour mériter d'être souillée par votre contact ?

— Ce qu'elle a fait, ça ne nous regarde pas ; ce qu'elle mérite, ce n'est pas notre affaire ; mais, attendu que sa figure a l'inconvénient de ressembler en diable au signalement n 2, elle aura l'avantage de nous suivre et d'être logée aux frais de l'état, jusqu'à ce que l'identité ou la non identité soit constatée.

Tandis que les gendarmes aidaient Georges à se remettre sur ses pieds, et qu'ils achevaient de lui ficeler le haut du corps comme une carotte de tabac, Justine, grâce aux secours que lui prodiguait le curé, recouvrait l'usage de ses sens. On prit envers elle les mêmes précautions, c'est-à-dire qu'on lui lia les mains derrière le dos, et qu'une quintuple ceinture de cordes lui colla les bras le long des côtes. Ce fut en cet état que, malgré les représentations du curé, les cris, les supplications de madame Valmer, Justine et Georges furent conduits dans les prisons de la ville voisine, et de là transférés dans celles de Paris, attendu que plusieurs des crimes, dont Georges était accusé avaient été commis dans le département de la Seine.

Justine, dès les premiers jours, s'était laissée aller au plus violent désespoir ; mais bientôt ce désespoir avait fait place à la résignation : forte de son innocence, elle attendait, sans crainte pour elle-même, le dénouement de ce drame. Sa sécurité n'était

pas aussi grande, il est vrai, à l'égard de Georges ; mais, à défaut de la justice des hommes, elle comptait sur celle de la Providence. Sa situation morale s'améliora donc sensiblement tant que dura le voyage. Ils arrivent enfin à Paris, s'embrassent pour la dernière fois ; après avoir franchi la barrière, ils suivent bientôt une route différente, en s'efforçant de cacher leurs larmes à la foule stupide et cruelle qui les entoure.

Cette séparation était ce qui avait le plus effrayé Justine : tant que le voyage avait duré, elle avait été, en quelque sorte, soutenue par la présence de son ami ; mais maintenant qui la consolera ? qui la comprendra ? Ces réflexions accablaient la pauvre enfant, et, dans sa douleur, elle levait les yeux vers le ciel en demandant quel crime elle avait commis qui méritât une aussi terrible punition. Enfin on arrive à la prison où Justine devait attendre que son innocence fût reconnue, attendre des mois, des années peut-être ; car, dans notre beau pays de France, dans ce siècle des lumières si vanté, il ne suffit pas de n'avoir rien fait contre les lois pour conserver sa liberté, il faut encore, dans certains cas, que messieurs les juges veuillent bien prendre la peine d'examiner s'il ne serait pas possible de vous accuser de quelque peccadille ; car ces gens sont persuadés qu'un innocent qu'ils ont laissé pourrir en prison, pendant un an, leur doit des actions de grâces pour ne pas l'y avoir laissé mourir.

— Au bruit des clefs et des verroux la pauvre fille faillit s'évanouir ; malheureusement pour elle, elle ne perdit pas connaissance, il lui fallut entendre les ignobles propos des gardiens, porte-clefs, etc. ; de ces êtres dégradés qui usurpent le nom d'homme.

— Encore du gibier d'hôpital, dit l'un des gardiens avec un air barbare, éclatant de rire. Dis donc, Larose, toi qui aimes le fruit nouveau…

— C'est possible, mais je ne l'aime pas verreux.

— J'ai vu ça quelque part, dit un troisième ; je parie que c'est quelque princesse de la rue de la Lune… Voyons, mon ange, qu'est-ce que tu as mangé ?

— Il est diablement crotté ton ange !

— Dam ! c'est le métier qui veut ça, n'est-ce pas, ma poule ?… Nom de Dieu, est-ce que tu as la langue gelée ?

Justine ne pleurait plus ; elle semblait anéantie ; ce n'était pourtant là que le prélude de ce qu'elle devait entendre bientôt. On lui fit monter un escalier sombre ; elle parcourut ensuite un étroit corridor, à l'extrémité duquel son conducteur ouvrit une porte ; puis, prenant la jeune fille par le bras, il la jeta dans une chambre où le jour ne pénétrait qu'à travers d'épais barreaux, en lui disant :

— C'est pas le tout de se lever matin, il faut arriver à l'heure ; la distribution du pain est faite ; serre-toi le ventre jusqu'à demain.

En un instant Justine fut environnée d'une vingtaine de femmes, les unes jeunes, les autres vieilles, mais ayant toutes le teint hâve, le regard effronté et la voix rauque.

— Ma fille, dit l'une d'elles, t'arrives comme mars en carême, car la bouteille est vide. Paye ta bienvenue, et si t'as besoin

d'consolation on t'fera bonne part... Eh bien ! est-ce que tu n'entends pas le français ?

— C'est de l'argent que vous me demandez ?

— C'te farce ! fais donc pas la bête.

Justine, effrayée de ce langage et de l'aspect de ces femmes, se hâta de leur remettre le peu d'argent que Georges, en la quittant, l'avait forcée d'accepter.

— À la bonne heure !... Mes enfans, y a gras !... Fifine, tape au guichet.

Aussitôt les coups de sabots retentissent sur la lourde porte qui s'était fermée sur Justine quelque temps auparavant. Un gardien arrive en toute hâte.

— Trois fioles, papa Larose, s'écria la femme à laquelle la nouvelle venue avait donné son argent ; voilà deux tunes, une pour vous, une pour le camphre.

Larose prit sans se faire prier les deux pièces de cinq francs qu'elle lui présentait, et sortit, il revint bientôt, apportant trois bouteilles d'eau-de-vie, qui furent vidées en quelques minutes, et auxquelles trois autres succédèrent par le même canal. Cela dura jusqu'à ce que l'argent de Justine fût épuisé ; puis quelques-unes de ces misérables se jetèrent sur la paille, où elles ne tardèrent pas à s'endormir profondément, tandis que d'autres entonnaient des chansons obscènes, qu'elles accompagnaient d'une pantomime dégoûtante. Cela dura jusqu'à la nuit. Le lendemain Justine fut de nouveau sommée de renouveler la provision d'eau-de-vie, et, comme elle n'avait plus d'argent, on mit à l'enchère les vêtemens qu'elle portait. La pauvre fille eut beau s'en défendre, il

fallut qu'elle se dépouillât, et qu'elle se contentât d'une guenille qu'on lui donna pour lui tenir lieu de chemise. Ce jour se passa comme le précédent, à part l'ivresse, qui fut moins complète, la vente des vêtemens ayant produit peu de chose. La nuit vint de nouveau : quelle nuit ! l'infortunée Justine, transie de froid et se mourant d'inanition, la passa presque entièrement à se défendre contre les attaques de ces êtres corrompus, accoutumés aux excès de la plus hideuse débauche... Enfant à l'âme chaste, au cœur sans souillure, il lui fallut se débattre dans cette fange... Et pourtant elle était là légalement ! c'était légalement qu'on avait jeté cet ange au milieu de ces furies !... La loi, qu'on dit être l'appui de l'innocent, le bouclier du faible ! quelle amère dérision ! Eh bien ! il y a en France quelques centaines de gens qu'on appelle législateurs ; ces gens sont comblés d'honneurs et de biens ; les plus brillans emplois sont pour eux ; leurs moindres désirs sont souvent des ordres auxquels les chefs de l'état se conforment, et tout cela parce qu'ils font nos lois !... Quand donc un homme de cœur élèvera-t-il la voix pour leur crier : Vos lois sont des lois de mensonge et de sang ; elles sont faites pour favoriser le fort en écrasant le faible ? Législateurs, n'avez-vous donc pas d'entrailles ? Ne sentez-vous pas votre cœur bondir au récit des infamies que vos lois sanctionnent ? Malheureux ! ne comprenez-vous pas que la postérité, plus éclairée, et vous jugeant par vos actes, n'aura pour vous que haine et mépris ?... Mettez-vous donc à l'œuvre ; réformez, réformez ! Hâtez-vous de faire disparaître ces monumens de turpitude ; car, encore une fois, je vous le dis, vos lois, jusqu'à présent, n'ont été que des lois de mensonge et de sang ! ces lois feront monter la rougeur aux fronts de nos arrière-neveux...

Il n'y aurait qu'un petit inconvénient, c'est que l'homme de cœur qui s'aviserait de crier cela dans la rue courrait grand risque d'être jeté entre quatre murailles avant d'avoir achevé sa dernière phrase, à moins pourtant qu'en guise de réponse quelque mangeur de budget ne lui fît passer sa voiture sur le corps, ou que, par les soins d'une baïonnette amie de l'ordre, la Morgue ne remplaçât pour lui la prison.

01-07

L'instruction du procès de Georges fut ce que sont toutes les instructions de ce genre, c'est-à-dire qu'elle fut longue, minutieuse car elle n'apprit que ce que l'on savait déjà. Toutefois il en résulta que Georges fut renvoyé devant la Cour d'assises, et que Justine fut mise en liberté ; mais la position de cette dernière ne s'en trouvait guère améliorée : que faire à Paris sans argent, sans asile, et presque sans vêtemens ?

Il faisait froid, la pluie tombait fine et serrée, lorsque les gardiens jetèrent la pauvre fille à la porte de la prison. Elle marcha d'abord pendant quelque temps sans savoir où elle allait : elle avait, il est vrai, quelques parens éloignés à Paris ; mais comment se présenter chez eux dans l'état où elle se trouvait ? Voudraient-ils la recevoir ? Ne l'accuseraient-ils pas de mensonge si elle leur racontait ce qui lui était arrivé ? Et puis une parente qui sort de prison ! ils se croiraient déshonorés. Peut-être aussi, en cherchant un asile dans sa famille, courrait-elle le risque de retomber au pouvoir de l'infâme comte de Bonvalier, et cette considération était suffisante pour l'empêcher de faire la moindre démarche de

ce côté. Mouillée jusqu'aux os, ne possédant rien que les misérables haillons qui la couvraient, elle se réfugia dans la première église qu'elle aperçut, et, s'agenouillant sur les dalles froides et humides du temple, elle pria avec ferveur ; l'infortunée en était à ce point où la prière est la seule consolation.

Une heure s'écoula ainsi ; Justine priait toujours, lorsqu'une dame, aux manières distinguées, à l'air noble, s'approcha d'elle et lui dit :

— Vous devez avoir bien froid, mon enfant.

La pauvre fille parut s'éveiller, et il lui fut presque impossible de répondre tant elle tremblait.

— Il est bien de prier, ma chère amie, reprit la dame ; mais il ne faut pas vous rendre malade… Levez-vous.

Justine essaya de se mettre debout ; mais elle n'y put parvenir qu'avec l'aide de l'inconnue qui paraissait s'intéresser à elle.

— Prenez mon bras, mon enfant, dit encore la dame, vous êtes trop faible pour marcher : ma voiture m'attend à la porte ; je vous conduirai chez vous… Où demeurez-vous ?

— Hélas ! madame, je n'ai point d'asile.

— Point d'asile !… mais voilà qui est inconcevable… Et quels sont vos parens ?

— Je n'en ai plus.

— Allons, c'est le ciel qui m'envoie à votre aide. Venez chez moi, je tâcherai d'adoucir vos chagrins.

Justine était tellement émue qu'il lui fut impossible de répondre ; mais des larmes de reconnaissance coulèrent sur ses joues, et sa bienfaitrice parut comprendre parfaitement ce langage du cœur. Elles montèrent toutes deux en voiture, à la grande surprise du cocher et du valet de pied, qui ne comprenaient pas ce qu'il pouvait y avoir de commun entre madame la baronne de Boistange, leur maîtresse, et cette petite fille déguenillée. Arrivée à l'hôtel, la baronne conduisit sa protégée dans son appartement, la fit habiller avec ses propres vêtemens, et, lorsque Justine parut entièrement remise, elle l'interrogea de nouveau. La jeune fille raconta naïvement toute son histoire, non sans être souvent interrompue par les exclamations de sa protectrice, qui n'avait jamais soupçonné que la perversité humaine pût aller aussi loin.

— Consolez-vous, mon ange, dit cette excellente femme quand elle eut tout entendu. Je suis bien aise de savoir que vous êtes de bonne maison, et que votre éducation n'a pas été négligée. Je suis veuve depuis long-temps ; le ciel ne m'a pas accordé d'enfans ; je vais fort peu dans le monde. Consentez à demeurer près de moi, et je tâcherai de vous faire oublier vos malheurs, afin que vous m'aimiez assez pour que je puisse me croire votre mère.

Justine se jeta aux pieds de la baronne, qui s'empressa de la relever, l'embrassa affectueusement, et la traita dès lors comme si elle eût été sa fille. La fortune souriait donc enfin à la pauvre enfant ; la liberté de Georges était la seule chose qui manquait à son bonheur. Elle visitait le pauvre réfractaire aussi souvent que possible, et quelquefois la baronne l'accompagnait ; car cette dame charitable n'avait pu entendre le récit de Justine sans s'intéresser à ce brave garçon ; elle avait résolu d'user de tout son crédit afin de le rendre à la liberté ; mais l'accusation qui pesait

sur la tête du jeune Valmer était trop grave pour que des sollicitations pussent changer quelque chose à sa situation.

Un nouveau chagrin vint bientôt se faire sentir à Justine : pour obtenir la permission de voir Georges, il avait fallu qu'elle indiquât son domicile, et, comme elle était dans l'affaire du meurtre des deux gendarmes le témoin le plus important, elle fut assignée comme tel devant la Cour d'assises. Ainsi il fallait qu'elle parlât : en disant la vérité, elle livrait au bourreau la tête de celui qui avait été son libérateur ; et, pour le sauver, il fallait qu'elle se fît parjure, qu'elle mentît à Dieu et aux hommes, qu'elle s'exposât à être frappée d'une peine infâmante pour crime de faux témoignage ! L'alternative était horrible ; Justine était au désespoir, les consolations que lui prodiguait sa mère adoptive étaient impuissantes.

Enfin le jour terrible, ce jour tant redouté arriva ; douze jurés, qui venaient de déjeuner gaiement, entrèrent dans le prétoire le sourire sur les lèvres ; le président et les conseillers prirent place en s'entretenant à demi-voix de la soirée ministérielle à laquelle ils avaient assisté la veille ; l'avocat du roi monta à la tribune en fredonnant un air d'opéra-comique… Ces beaux messieurs se disposaient à juger un homme, à le condamner, et à l'envoyer à l'échafaud : c'est un métier dont nous faisons grand cas, nous autres gens civilisés ; il est vrai que nous avons horreur des cannibales qui ne mangent que leurs ennemis…

Georges fut introduit, il répondit avec calme à toutes les questions que lui adressa le président, et soutint qu'il n'avait fait usage de ses armes que lorsqu'il avait été contraint de repousser la force par la force. Vint ensuite l'audition des témoins. Justine fut amenée aux pieds de la cour : elle pâlit, trembla, et faillit

s'évanouir lorsqu'il fallut jurer de dire toute la vérité ; elle y parvint, mais tout cela acheva d'épuiser ses forces, et elle perdit connaissance : on lui donna des secours. Lorsqu'elle eut repris l'usage de ses sens, le président l'engagea à parler, mais trois fois la même cause produisit le même effet. Il insistait pourtant. Alors Georges indigné s'écria :

— Et que pourrait-elle vous dire que je ne vous aie dit ? Les gendarmes, à défaut d'autre proie, s'étaient emparés de cette jeune personne dont tout le crime était de vouloir rester vertueuse malgré vos lois et vos institutions, qui poussent à l'infamie ; ces hommes s'élancèrent vers moi comme des tigres sur une proie assurée ; je les ai tués pour éviter d'être tué ; ils m'attaquaient pour gagner quelques misérables francs, et en me défendant je défendais aussi la vie de ma mère qui ne me survivra pas. Le combat n'était pas égal ; pourtant, s'ils m'avaient tué, ils seraient libres. Maintenant descendez dans votre conscience, et, si la justice des hommes est quelque chose de plus qu'un mot, vous m'acquitterez.

L'avocat du roi prit alors la parole : il prouva très-longuement que l'accusé avait tué d'abord un gendarme : personne ne le contestait ; puis qu'il en avait tué un second, c'était avoué ; puis enfin qu'ils avaient reçu la mort avec un fusil. Il démontrait que ledit fusil avait dû être préalablement chargé ; il établissait enfin positivement la préméditation : c'est ce qui le mettait dans l'obligation, lui avocat du roi, de demander la tête de l'accusé, attendu que rien ne remédie plus efficacement à la mort de deux hommes que la mort d'un troisième.

Cela dit, l'orateur se couvre et s'assied, très-satisfait de l'éloquente tirade qu'il a débitée vingt fois dans des circonstances

semblables, se proposant bien de la reproduire à la prochaine occasion. Alors le président fait un résumé qui ne résume rien ; puis il pose une série de questions aux jurés, assoupis depuis une heure, qui se retirent pour délibérer sur le sort de l'accusé. Les voilà dans la chambre des délibérations.

— Voyons, dit un gros joufflu de maître-maçon qui, l'année précédente, avait été obligé de débourser dix-huit cents francs pour acheter un remplaçant à son fils : qu'est-ce que nous allons faire de ce gaillard-là ?... Moi, d'abord, je ne vous le cache pas, les réfractaires sont ma bête noire ; car enfin on doit servir sa patrie, c'est une chose sacrée ça !... à moins qu'on n'ait dix-huit cents francs, vaillant bien entendu. Mais un scélérat qui n'a rien, et qui ne veut pas être soldat ! c'est révoltant, ma parole d'honneur !

— Et puis, messieurs, dit un épicier, il ne faut pas oublier qu'il y a assassinat... de qui, je vous prie ? assassinat de gendarmes, c'est-à-dire des plus fermes soutiens de l'ordre public ! Savez-vous bien, messieurs, que des gendarmes aux épiciers il n'y a qu'un pas, et que, s'il n'y avait pas de gendarmes, il serait impossible de tenir boutique ouverte jusqu'à dix heures du soir ? Par conséquent plus de commerce, plus de sécurité, l'anarchie, le pillage... cela fait dresser les cheveux ; je réponds oui à toutes les questions.

— Et moi aussi, dit un rentier ; car enfin les lois sont faites pour quelque chose ; que les lois ne soient pas respectées, et nous verrons le cinq pour cent à zéro... Il faut un exemple.

De ces douze messieurs, il n'y en eut pas un qui ne motivât son opinion d'une manière aussi logique, et en dix minutes il fut convenu que Georges serait condamné à l'unanimité. Cependant,

le plus timide ayant fait remarquer qu'il s'agissait de la peine de mort, et qu'il se pourrait que cette pensée troublât quelque peu le sommeil de l'un d'eux, ou n'eût quelque fâcheuse influence sur la digestion, il fut décidé que l'on admettrait les circonstances atténuantes, afin que, grâce à cette indulgence, le jeune homme ne fût condamné qu'aux galères à perpétuité. La réponse fut rédigée et signée ; un coup de sonnette avertit la cour que dix minutes avaient suffi pour décider de la vie d'un homme, ce qui était une preuve évidente de la perspicacité de messieurs les jurés, qui vinrent aussitôt reprendre leurs places. Alors l'un d'eux dit à haute et intelligible voix : « Devant Dieu et devant les hommes, la réponse du jury est : Oui, l'accusé est coupable, etc.

Le reste des formalités fut bientôt rempli, et Georges fut ramené pour entendre le jugement qui ordonnait que lui, jeune, brave et généreux, passerait le reste de sa vie dans l'un des épouvantables repaires de vices et de crimes entretenus aux frais de l'état pour rendre impossible le retour au bien et achever de perdre les malheureux qui n'étaient qu'égarés.

— Juges, dit l'infortuné, vous êtes bien cruels de ne pas vous contenter de ma tête !

On l'emmena ; tribunal, jurés et public se retirèrent ; mais il fallut emporter Justine.

01-08

La baronne de Boistange mit tout en œuvre pour calmer le désespoir de sa fille adoptive ; mais la pauvre enfant était frappée au

cœur. Pourtant le désir et l'espérance de voir encore Georges l'empêchèrent de succomber à l'excès de ses maux. La baronne l'entretenait tant qu'elle pouvait dans cet espoir : elle promettait de faire toutes les démarches nécessaires pour adoucir le sort de Georges ; elle pensait même qu'elle pourrait un jour, lorsque quelques années se seraient écoulées, obtenir grâce pour lui ; mais quelques années aux galères ! quelle horrible consolation !

On obtint sans beaucoup de peine la permission de voir le condamné ; dès ce moment Justine passa près de lui le plus de temps possible, malgré la répugnance qu'elle éprouvait pour cette foule d'êtres dégradés qui, comme elle, dans le même lieu, venaient visiter des misérables, dont ils avaient presque toujours été les complices, et qui n'avaient échappé au châtiment que pour retourner bientôt sur le banc des criminels. Le langage de ces gens lui rappelait le temps de sa captivité et les tortures qu'elle avait endurées ; mais, eût-elle dû souffrir mille fois plus encore, elle n'eût pas voulu arriver une minute plus tard et sortir une seconde plus tôt.

Il y avait plusieurs semaines qu'elle visitait ainsi son ami, l'homme qui avait été son protecteur et presque son mari, lorsqu'une circonstance singulière vint jeter l'effroi dans son âme attristée : elle s'aperçut à plusieurs reprises que quelques-uns de ces hommes qu'elle rencontrait au parloir de la prison la suivaient, au retour, jusqu'à l'hôtel de la baronne ; et un jour elle crut voir entrer l'un d'eux chez le concierge. Elle ne voulut cependant en rien dire à sa généreuse protectrice, de peur de lui donner des craintes qui ne fussent pas fondées ; mais elle se proposa de s'assurer, autant que possible, de la vérité, afin de ne rien né-

gliger pour connaître les desseins de ces gens. Son incertitude à cet égard ne dura pas long-temps.

Un jour, au moment où elle sortait de la prison, un homme bien couvert l'aborde poliment.

— Madame, lui dit-il, j'ai à vous faire une communication de la plus haute importance.

La surprise de Justine fut grande ; mais elle se remit promptement, et, soupçonnant quelque piége, elle répondit à cet individu qu'elle ne croyait avoir à traiter d'affaire importante avec personne ; que cependant, s'il voulait se rendre à l'hôtel de la baronne de Boistange, elle l'écouterait volontiers devant cette dame.

— Cela ne se peut pas, répliqua l'inconnu ; un secret su de trois personnes n'est plus un secret… Il s'agit de sauver Georges, madame, et la moindre indiscrétion perdrait infailliblement les hommes qui veulent être ses libérateurs.

— Sauver Georges !…

— Oui, madame, il peut être libre demain ; mais c'est vous qui déciderez de son sort.

— Au nom du ciel, expliquez-vous !

Je ne le puis ici ; mais si vous consentez à m'accompagner jusque chez moi…

Justine ne put contenir un mouvement d'effroi ; l'inconnu s'en aperçut, et reprit :

— Ce n'est pas qu'il soit absolument nécessaire que vous preniez la peine de venir jusqu'à mon domicile ; mais vous comprenez que l'on ne peut traiter une telle affaire au milieu de la rue. Entrons dans le café voisin ; mes amis m'y attendent : ce sont des hommes sûrs, qui répondront sur leur tête de l'exécution comme du succès de l'entreprise dès que vous le voudrez.

Justine n'hésita plus à suivre l'étranger ; car elle se dit qu'elle devait avoir peu de chose à craindre dans un lieu public, en plein jour ; il s'agissait de sauver Georges, et il y avait, dans ces deux mots seulement, de quoi faire braver bien des dangers. Ils entrèrent bientôt dans un café d'assez chétive apparence, et la jeune fille recommença à trembler en reconnaissant, dans les amis dont lui avait parlé l'inconnu, les hommes qu'elle rencontrait ordinairement au parloir de la prison. Tous prirent place à une table située dans l'endroit le plus obscur d'une salle enfumée ; alors le personnage qui avait conduit Justine entama la conférence par ces mots :

— Je pense, mademoiselle, et mes amis en sont persuadés comme moi, que vous ferez volontiers quelques sacrifices, et que vous passerez sur beaucoup de considérations pour sauver Georges, auquel vous prenez un si vif intérêt…

— Il n'y a pas de temps à perdre, interrompit un homme de mauvaise mine, car on les ferrera dans trois jours ; la chaîne part lundi.

— Je ne possède rien, dit la jeune fille en fondant en larmes ; mais dites, que vous faut-il ? Je vais me jeter aux pieds de ma protectrice…

N'oubliez pas, interrompit le premier interlocuteur, qu'il s'agit d'un secret qu'il ne vous est permis de dévoiler à personne.

— Mais je parle de ma protectrice, de ma mère adoptive…

— Si vous étiez assez mal inspirée pour lui en dire un mot, il n'y aurait plus de puissance capable d'empêcher Georges de pourrir au bagne… Au point où nous en sommes, il faut s'expliquer clairement : la baronne est riche ?

— Je crois que oui.

— Elle doit avoir en ce moment des fonds considérables, et nous savons que ses diamans valent au moins quarante mille francs…

Justine pâlit, une sueur froide couvrit son front ; mais l'orateur de la bande n'eut pas l'air de s'en apercevoir, il continua :

— En un mot, ce sont ces bijoux, c'est cet or qu'il nous faut.

— Oh !… mon Dieu !…

L'homme qui était le plus voisin de Justine lui mit sans façon la main sur la bouche pour l'empêcher d'en dire davantage, et l'autre reprit :

— Nous ne vous demandons, pour prix de la liberté de votre amant, qu'un peu de complaisance. Il s'agirait seulement de nous indiquer les meubles qui renferment l'argent et les effets précieux, de nous donner, sur de la cire, l'empreinte des serrures, de laisser ouverte une des fenêtres de votre chambre pendant une partie de la nuit. Au moment même où nous entrerons chez vous, Georges sortira de Bicêtre.

— Grâce, grâce ! je vous en conjure !... Prenez ma vie, je vous l'abandonne.

— Elle est encore bonne là, dit un de la bande ; qu'est-ce qu'elle veut qu'on en fasse de sa vie.

— Songez, dit le chef, que vous ne courrez aucun danger : nous couperons un carreau de votre croisée pour faire croire à l'effraction ; nous vous mettrons un bâillon et nous vous attacherons les bras et les jambes, le tout très-décemment de manière à ne pas vous faire le moindre mal.

— Vendre et livrer ma bonne mère ! non, non, jamais !...

— Votre bonne mère, mon enfant, n'en mangera pas un plat de moins à son dîner, et vous en mangerez quelques-uns de plus avec le bien-aimé.

Justine était dans un état horrible ; jamais combat plus épouvantable ne s'était livré dans le cœur d'une femme.

— Cela va venir, dit tout bas l'un des bandits ; encore un petit coup d'éperon.

— Au surplus, reprit l'orateur, nous sommes incapables d'exercer la moindre violence envers qui que ce soit, et je pense que cette conférence ne peut se prolonger sans danger... Adieu, belle dame, je regrette bien fort de n'avoir pas de meilleure nouvelle à porter au pauvre Georges.

Il se leva ; tous les autres l'imitèrent. Justine, les mains jointes, les conjura de rester quelques instans encore.

— Messieurs, dit-elle, il m'est impossible de réfléchir ; mon cerveau est en feu, la fièvre me dévore ; ayez pitié de moi ; n'exi-

gez pas que je me prononce à l'instant même ; par pitié n'allez pas jeter le désespoir dans le cœur de Georges, mon bien-aimé Georges, qui fut mon sauveur, et pour lequel je donnerais avec joie jusqu'à la dernière goutte de mon sang…

— Qu'à cela ne tienne, dit le chef ; vous avez deux jours pour vous décider ; mais n'oubliez pas que d'ici là les murs auront des oreilles, et que vos actions les plus secrètes nous seront connues. Malheur à lui, malheur à vous, si vous songez à nous trahir… Or il n'y a plus de terme moyen maintenant : si vous n'êtes pour nous, vous êtes contre nous, car vous ne pouvez être neutre dans cette affaire. Pesez bien toutes ces considérations, belle dame, et que votre bon ange vous dispose à faire échange de services.

Cela dit, il offrit la main à Justine, la conduisit jusque dans la rue, et la laissa à l'endroit où il l'avait rencontrée.

La pauvre fille était dans un état impossible à décrire ; une fièvre ardente la consumait, des pensées sans suite se heurtaient dans son cerveau : il résultait de cette conflagration une espèce de démence qui lui ôtait le sentiment du bien et du mal. Sa vertu, toutefois, finissait par triompher ; mais ce n'était qu'après avoir long-temps combattu, et alors que ses forces éteintes imposaient silence à son amour. Car l'amour, il faut bien l'avouer, à la honte de l'espèce humaine, le véritable amour est capable de tout, des plus belles actions et des plus grands crimes. Justine le sentit alors, elle si pure, si vertueuse, et qui cependant sollicitait un délai pour se décider à trahir sa bienfaitrice. Pendant les deux jours qui suivirent, elle fit tous ses efforts pour voir Georges ; mais elle ne put y parvenir, les visiteurs n'étant admis que deux fois par semaine. Alors elle se laissa aller au désespoir ; néanmoins elle se demandait de temps en temps ce que c'était que le sacrifice d'un

peu d'or et de quelques diamans en comparaison des souffrances réservées au pauvre Georges, si elle ne le sauvait à ce prix.

Le délai qui lui avait été accordé expira, et elle n'avait point pris de résolution. Ce jour-là, devant voir Valmer, elle espérait pouvoir le consulter ; elle sortit de l'hôtel, les idées confuses et le désespoir dans le cœur. À peine avait-elle fait quelques pas dans la rue, que l'homme qui lui avait paru être le chef de la bande de voleurs qui devaient sauver Georges l'accosta.

— Eh bien, belle dame, où en sommes nous ?

— Oh ! monsieur, laissez-moi ; je ne veux pas, je ne peux pas trahir ma bonne mère... Non, non ! le ciel aura pitié de moi ; et Georges lui-même me saura gré d'être restée vertueuse.

— Eh ! bon Dieu ! nous n'en voulons pas à votre vertu.

— Comment ! vous vouliez...

— Oui, c'est vrai ; mais ce que nous voulions, nous ne le voulons plus ; nous avons trouvé un biais pour arranger cette affaire sans nuire à personne.

— Et vous sauverez Georges ?

— Certainement.

— Mais, puisque vous avez renoncé au projet affr..., à ce projet que vous m'aviez communiqué, je ne vois pas en quoi je puis...

— Parbleu ! je le crois bien : vous ne voyez pas cela parce que... parce que vous ne devez pas le voir tout d'abord ; mais nous allons vous l'expliquer : c'est la chose du monde la plus simple. Veuillez me suivre à vingt pas d'ici ; tout est prêt pour la déli-

vrance ; on n'a plus besoin que de quelques renseignemens que vous seule pouvez donner.

Justine tremblait en prenant le bras de ce misérable ; car elle ignorait où il allait la conduire, et il lui semblait impossible que cette bande de malfaiteurs rendît un aussi grand service à Georges, à elle qui ne possédaient rien, sans qu'il y eût quelque arrière-pensée, quelque projet de brigandage à l'exécution duquel la volonté de Valmer ou la sienne fût nécessaire. Cependant, comme la première entrevue avait eu lieu sans qu'ils eussent seulement songé, en apparence, à exercer la moindre violence physique, et que d'ailleurs elle était résolue à supporter tous les maux imaginables plutôt que d'accepter des conditions contraires à l'honneur, elle se laissa conduire en se recommandant à la Providence, qui l'avait déjà soumise à de si cruelles épreuves.

Bien que l'homme qui conduisait la pauvre orpheline n'eût parlé que d'une distance de quelques pas à franchir pour arriver au lieu où l'attendaient ses amis, ils marchaient déjà depuis un quart d'heure ; ils avaient successivement traversé plusieurs rues étroites, sombres et fangeuses. À mesure qu'ils avançaient, Justine tremblait plus fort.

— Où me conduisez-vous donc ? dit-elle enfin en s'arrêtant.

— Nous y voici, chère dame ; encore quelques pas seulement… Il est vrai que ces rues sont bien mal entretenues ; en vérité, je ne sais où passe l'argent du budget. Pour moi, si j'en eusse été le maître, il y aurait long-temps que le dernier préfet de police serait pendu… Pardon, j'aurais dû songer que vos pieds mignons sont peu habitués… mais j'ai horreur des voitures de place ; ces

misérables fiacres sont tout yeux et tout oreilles… Un peu de courage, nous sommes arrivés.

Ils entraient en ce moment dans l'une des plus sales rues de Paris. Le personnage qui accompagnait Justine s'arrêta devant une maison qui semblait inhabitée, toussa d'une certaine façon, et aussitôt une porte, qui semblait plutôt fermer l'entrée d'une cave que celle d'un rez-de-chaussée, s'ouvrit.

— Par ici, madame, dit le conducteur.

Justine avança jusque sur le seuil ; mais l'obscurité lui sembla si profonde à l'intérieur, qu'elle s'arrêta pour ainsi dire involontairement.

— Oh ! oh ! reprit le conducteur, le temps des grimaces est passé.

Et, la saisissant à-bras-le-corps, il l'emporta jusqu'au fond de l'allée. Justine poussa un cri d'effroi.

— Allons, silence ! on ne veut pas vous faire le moindre mal.

L'excès du danger qu'elle croyait courir rendit alors à la jeune fille toute son énergie.

— Vous pourrez me faire mourir, dit-elle, me faire endurer les plus affreuses tortures ; mais vous n'obtiendrez jamais que je prête les mains à l'exécution de vos projets épouvantables.

— Allons donc ! c'est bien le moment de faire des phrasés ! prenez la rampe, ma poulette, et montez devant moi.

Ils se trouvaient en effet au pied d'un escalier. La rampe dont il parlait était une corde grasse et luisante qu'il montra à la jeune

fille, et ils montèrent dans l'ordre qu'il avait indiqué. Lorsqu'ils furent arrivés au troisième étage, une porte s'ouvrit devant eux ; Justine fut poussée par son guide dans une chambre vaste dont les murs étaient nus. Quelques matelas, jetés çà et là sur le carreau, semblaient être autant de lits, et dans une autre partie de ce galetas étaient entassés pêle-mêle des ballots, des malles, des pendules, de l'argenterie, etc. Dès que Justine fut entrée, elle se trouva environnée de plusieurs hommes, et reconnut tous les misérables qu'elle avait vus au café.

— Le plus fort est fait, dit l'un des brigands ; cependant si on pouvait la confesser…

— Pourquoi pas ? dit un autre ; à cet âge-là ça ne doit pas être coriace ; je me charge de la faire manger.

— Ne prenez pas cet engagement, dit Justine avec résolution ; car tout doit m'être suspect ici, et je n'avalerai pas une goutte d'eau.

Un éclat de rire général accueillit cette déclaration.

— C'est dommage qu'elle soit si simple dit l'un des plus hideux, car elle est gentille à croquer.

Et, sans plus de façon, il arrondit son bras sur la taille de l'orpheline, qui jeta un cri, et fit des efforts pour se dégager.

— Allons, Chanceux, dit celui qui semblait être le chef, ne la chiffonne pas ; tu sais que nous avons besoin de ses frusques.

Puis s'adressant à Justine :

— Vous devez comprendre maintenant que les grands mots, les menaces, et toute espèce de résistance seraient hors de saison.

Que vous le veuillez ou que vous ne le veuillez pas, nous aurons ce soir l'or et les diamans de cette vieille bigote qui n'en a pas besoin. Il n'est pas en votre pouvoir d'empêcher cela ; mais vous pouvez rendre l'opération, sinon plus facile, au moins plus prompte, et, comme en pareil cas nous sommes avares de notre temps, nous nous engageons à sauver votre amant pour prix de quelques simples renseignemens.

— Je prends le ciel à témoin, que vous n'obtiendrez rien de moi.

— Tant pis pour Georges ; mais quant à l'argent de la vieille, il n'en sera ni plus ni moins… Nous vous demandons si peu de chose ! Car il ne s'agit plus de nous livrer passage par votre chambre, de nous donner les empreintes des serrures, nous ne voulons que quelques détails sur l'intérieur des appartemens, le nombre des pièces, les meubles…

— Plutôt mourir !

— Allons, il paraît que les absens ont tort. Et ce pauvre garçon qui prétendait que tout vous serait facile pour le sauver.

— Georges ! il aurait pu croire… oh ! non, non ! Georges a une trop belle âme, il m'aime trop pour me croire capable de tant d'infamie.

— Ainsi vous refusez ?

Elle garda le silence.

— Songez bien que c'est vous, maintenant, qui le condamnez au bagne, d'où il ne reviendra jamais.

Justine ne répondit que par des sanglots, et elle couvrit de ses deux mains son visage baigné de larmes.

— Quand je pense, reprit le bandit, qu'il ne faudrait pas dix paroles pour rendre ce bon garçon à sa mère ! Bien plus ! nous lui donnerions les moyens de quitter la France ; vous et sa mère pourriez le suivre, et, comme nous savons payer un service ce qu'il vaut, vous ne partiriez pas les mains vides : il ne tient donc qu'à vous d'être à l'étranger les plus heureuses gens du monde.

Àchacune de ces paroles, Justine sentait son cœur se briser ; un instant sa noble résolution fut ébranlée, elle se demanda si, puisqu'elle n'avait aucun moyen d'empêcher sa bienfaitrice d'être dépouillée, il ne serait pas raisonnable de rendre ce mal moins grand en en faisant résulter un bien. Ce sophisme fut bien près de l'emporter ; mais, songeant tout-à-coup qu'elle n'en serait pas moins la complice de ces brigands, et que cette tache serait à jamais ineffaçable, sa vertu se raffermit.

— La vie de Georges sera un long supplice, se dit elle ; mais je n'aurai pas cessé d'être digne de lui… Je ne le verrai plus, mais il m'aimera toujours. Oh ! si je pouvais le consulter, je suis bien sûre qu'il m'approuverait.

— J'attends votre dernier mot, dit le chef de la bande.

— Je ne parlerai pas.

En ce moment on entendit quelque bruit dans l'escalier, la porte de la chambre s'ouvrit brusquement, et un jeune homme entra.

— Eh bien ! dit-il, où en sommes-nous ?

— Elle ne veut rien dire.

— Qu'elle se taise et que le diable l'emporte !... Depuis quand est-il si difficile de faire parler une femme ?... J'en ai confessé trois depuis ce matin, et je quitte à l'instant la femme de chambre qui m'en a dit à elle seule plus que nous n'avons besoin d'en savoir. Ainsi, ne vous inquiétez pas du reste.

— Tu es bien sûr de ton rôle, Grelotin ?

— Je m'en vante. Vous verrez ça : c'est une affaire bien filée, qui me fera honneur... Mais le jour commence à baisser ; je crois que nous n'avons pas un moment à perdre.

01-09

Justine regardait avec effroi les préparatifs que faisaient les brigands : les uns chargeaient des pistolets, d'autres s'assuraient que la pointe de leurs poignards n'était point émoussée ; puis quelques-uns mirent des perruques, ils se peignirent les sourcils et s'attachèrent d'énormes moustaches. Le jeune homme, nouveau-venu, était le seul qui ne fît rien de semblable ; il paraissait attendre que ses camarades eussent terminé leur toilette pour commencer la sienne.

— Allons, Grelotin, lui dit le chef, à ton tour.

— Oh ! ça ne sera pas long, répondit-il en s'approchant de Justine ; nous sommes tout juste de la même taille ; ça va m'aller comme un bas de soie.

S'adressant ensuite à la jeune fille :

— Vous voyez que ces messieurs sont pressés, ainsi j'espère que vous ne me ferez pas attendre… D'ailleurs, nous ferons les choses décemment. Allons, vous autres, fermez les yeux.

Àces mots il enleva à Justine, avec une dextérité extraordinaire, son schall et son chapeau.

— Mon Dieu ! ayez pitié de moi ! s'écria l'orpheline en se réfugiant à l'extrémité de la chambre.

Ne faites donc pas l'enfant comme ça, dit Grelotin en la suivant, puisque je vous dis qu'on sera décent comme une vestale. À moins pourtant que vous ne nous obligiez à employer la force pour vous faire troquer vos habits contre les miens ; car il ne s'agit que de cela, pas davantage. Tenez, cachez-vous derrière ce ballot, et passez-moi vos colifichets à mesure que vous les ôterez, je vous enverrai ma culotte et tout le reste par le même canal… J'espère que je suis bon enfant… mais il ne faut pas en abuser, ou bien je ne réponds plus de rien, et les autres pourront bien ouvrir des yeux grands comme des portes cochères sans qu'il y ait rappel à l'ordre.

Dans l'extrémité où Justine se trouvait réduite, elle sentit qu'en refusant d'obéir elle aggraverait ses maux sans pouvoir diminuer les dangers qui menaçaient sa bienfaitrice. Elle se glissa donc dans la retraite que lui indiquait le jeune homme, et lui remit successivement tous les vêtemens qui la couvraient. Elle reçut en échange un costume complet de fashionable de faubourg, dont elle s'affubla le mieux qu'il lui fut possible.

— Maintenant, dit le bandit, nous allons nous rendre de ces petits services d'amitié qui ne tirent pas à conséquence ; ainsi je

vais vous mettre ma cravate, et vous, vous me lacerez votre corset.

Il fallut encore obéir, et la métamorphose fut bientôt complète. Alors ce fut un déluge de bouffonneries, de lazzis, d'éclats de rire et de propos obscènes. Grelotin imitait parfaitement la démarche et les attitudes de Justine ; cela semblait particulièrement faire le plus grand plaisir à ses compagnons.

— Quand je vous disais, s'écria-t-il, que j'étais sûr de mon affaire… Je veux que la vieille elle-même donne dans la bosse, il n'y là que la voix qui me manque ; mais j'aurai soin de ne pas dire un mot… Chanceux, donne-moi un ognon que je l'enveloppe dans mon mouchoir : on ne sait pas ce qui peut arriver ; je puis avoir besoin de pleurer, d'autant plus qu'en pleurant on ne parle guère.

Ces paroles furent un éclair pour la malheureuse Justine qui, jusqu'à cet instant, avait cru que Grelotin voulait seulement égayer ses compagnons, jusqu'à ce que l'heure de l'expédition fût arrivée ; elle comprit alors toute l'étendue de son malheur et fut bientôt en proie au plus violent désespoir.

— Tuez-moi donc ! scélérats ! s'écria-t-elle ; rendez-moi le service de me débarrasser de la vie, cet horrible fardeau m'écrase…

Elle s'élança vers la fenêtre en s'efforçant de l'ouvrir ; mais l'un des bandits courut à elle, et, l'étreignant de ses bras de fer, il la rapporta au milieu de ses compagnons qui formèrent le cercle ; ils semblèrent tenir conseil sur la question de savoir si on n'exaucerait pas le dernier vœu que l'orpheline venait de former.

— Il nous reste encore un sac de cuir, dit le chef : deux pavés aux pieds, autant à la tête… c'est lourd ; mais il n'y a pas loin d'ici

au pont Notre-Dame. Pourtant il ne faut pas travailler comme des enfans qui ne voient pas plus loin que leur nez.

— Pas de bêtise, dit l'un des conseillers : elle a déjà été arrêtée ; c'est la maîtresse d'un forçat, qui aura beau invoquer Dieu et Diable, elle ne s'en tirera pas et nous serons tranquilles. Puisqu'elle veut absolument sauter le pas, un peu de patience ; elle ne perdra rien pour attendre, car je lui garantis une place à l'abbaye de Monte-à-Regret.

— À la bonne heure, dit un troisième ; mais deux avis valent mieux qu'un. Or, comme dit la chanson, une fille est un oiseau… et j'ai grand'peur qu'un jour de ribotte celui-ci ne prenne sa volée sans notre permission, ce qui pourrait bien ne pas être sans inconvénient, si ça arrivait trop tôt, tandis qu'en lui faisant faire le saut de carpe, après lui avoir soigné les abatis…

— Bon ! reprit le chef, est-ce que nous n'avons pas ici une cage où elle sera en sûreté ? Mettons-la à la cave pour lui tenir le teint frais.

Cet avis ayant été adopté à l'unanimité, Justine fut emportée dans une pièce du rez-de-chaussée ; les bandits levèrent une lourde trappe et descendirent dans une première cave, puis ils en ouvrirent une seconde, et arrivèrent dans une autre cave pratiquée sous la première, ainsi qu'il s'en trouve dans beaucoup de vieilles maisons de Paris. Ce fut là qu'ils déposèrent l'orpheline à demi morte de frayeur et de désespoir.

— Ma foi, dit le chef, elle se passera bien de pain pour aujourd'hui ; d'ailleurs il y a encore dans ce coin une douzaine de bouteilles d'eau-de-vie.

— Je crois qu'elle se trouve mal, dit un de ceux qui l'avaient portée.

— Qu'elle se trouve comme elle voudra ! nous avons bien d'autres chiens à peigner : il est bientôt l'heure de partir, Grelotin nous attend.

Ils se retirèrent tous, fermèrent la première trappe, placèrent plusieurs lourdes caisses dessus, et s'assurèrent de la seconde en passant une barre de fer entre les deux anneaux dont elle était garnie.

— Allons donc ! dit Grelotin ; il est neuf heures : une demoiselle comme il faut être seule, hors de chez elle à cette heure-là ! c'est scandaleux.

Ils sortirent tous l'un après l'autre, et se dirigèrent vers l'hôtel de la baronne de Boistange ; mais chacun prit un chemin différent ; le chef seul accompagna Grelotin jusqu'à une certaine distance, et, dès que celui-ci fut entré, l'autre se promena dans la rue. Grelotin, en passant devant le concierge, mit son mouchoir sur ses yeux, et donna tous les signes d'une grande douleur, ce qui ne parut pas extraordinaire, la pauvre Justine étant souvent dans un semblable état au retour des visites qu'elle faisait à Georges. Il monta lentement, toujours en faisant les mêmes grimaces, fit signe à la femme de chambre, qui vint à lui, qu'il voulait être seul, et cette fille, habituée, comme les autres gens de la baronne, à obéir au moindre signe de Justine, dont tous connaissaient les malheurs, laissa sans difficulté pénétrer dans la chambre de sa maîtresse le misérable, qui avait recueilli des indications assez précises pour ne pas se tromper. Le reste de la soirée se passa sans événement : la baronne, ne voyant pas sa fille

adoptive, avait demandé de ses nouvelles ; on lui apprit qu'elle s'était retirée chez elle ayant l'air indisposée ; elle ne jugea pas à propos de la déranger, ce qui eût été la pierre d'achoppement pour l'adroit bandit.

Minuit venait de sonner à toutes les pendules de l'hôtel, où déjà depuis une heure régnait le plus profond silence. Grelotin ouvrit doucement une fenêtre, tira de dessous ses vêtemens une échelle de corde qu'il attacha solidement au balcon, et agita à plusieurs reprises un mouchoir blanc : c'était le signal convenu. Le chef parcourut aussitôt la rue dans toute sa longueur, en un instant la bande fut rassemblée ; trois minutes après elle était au complet dans la chambre de Justine.

— Attention, dit le chef ; du calme, de l'ordre, et que les crucifix à ressort ne fassent leur jeu qu'à la dernière extrémité ; un coup de feu pourrait éveiller les dormeurs, et nous donner plus de besogne que nous n'en pouvons faire.

On alluma une bougie, et, en moins d'un quart d'heure, toutes les portes de l'intérieur furent ouvertes et les serrures des principaux meubles forcées, Grelotin marchait en tête de la colonne avec son costume de femme, et déjà ils étaient tous chargés d'un butin considérable, lorsqu'ils entrèrent dans la chambre à coucher de madame de Boistange. Deux des voleurs, le poignard à la main, se placèrent au chevet de son lit, épiant le moindre mouvement capable de leur donner de l'inquiétude, et prêts à frapper pour le réprimer. Pendant ce temps, les autres faisaient main basse sur tous les objets précieux, entassaient pêle-mêle l'or, l'argent, les billets de banque, les bijoux, les cachemires, etc. L'expédition semblait terminée, ils allaient se retirer, lorsque l'un de ceux qui étaient restés près de la baronne dit :

— Approchez donc la lumière ; il me semble que vous n'avez pas tout vu.

Et il leur montra des boucles d'oreilles en brillans que madame de Boistange ne quittait jamais.

— Ça vaut la peine d'y faire attention, dit le chef, après les avoir examinées ; le gros Élie en donnerait bien cent louis ; mais ce n'est pas facile à pincer.

— Bah ! une vieille femme, ça a l'oreille dure.

— Et puis, si elle s'éveille, est-ce que nous n'avons pas les moyens de la rendormir immédiatement ?… Allons, Grelotin, toi qui as la main légère.

Ce dernier se mit à la besogne sans se faire prier ; mais à peine fut-il parvenu à ouvrir l'une des deux boucles, que la baronne ouvrit les yeux, et, comme Grelotin était placé de manière qu'elle ne pouvait voir son visage, mais seulement une partie de son costume, surtout les bracelets qu'il portait, et qu'elle avait donnés quelques jours auparavant à Justine, elle s'écria :

— Quoi ! ma fille, c'est vous qui…

Un coup de poignard l'empêcha d'en dire davantage : la victime en se débattant saisit le bras de l'assassin qu'elle prenait pour Justine, et ses doigts crispés par la douleur le serrèrent si fort qu'un fragment de manche de la robe lui resta dans la main ; puis elle s'évanouit, les boucles furent détachées, et les brigands sortirent sans rencontrer le moindre obstacle.

Cette nuit fut horrible pour Justine. La pauvre fille invoquait la mort comme un bienfait, et chercha pendant plusieurs heures

les moyens de se la donner ; puis elle tomba épuisée, et demeura long-temps dans cette situation. Au point du jour la trappe s'ouvrit : quelques-uns des brigands descendirent en jurant ; on reconnaissait facilement qu'ils étaient ivres. Justine pensa que probablement ils avaient changé d'avis, que sa mort leur avait paru nécessaire, et elle s'en réjouit.

— Allons, ouvre l'œil, princesse, dit l'un d'eux : la farce est jouée, et on va te faire voir qu'on n'a pas de rancune.

— Que me voulez-vous ?

— On veut te communiquer un déjeuner à se lécher les pouces, en guise de paiement pour le loyer de tes frusques, et te rendre les susdites immédiatement, attendu que Grelotin commence à s'embêter de ne pouvoir pas lâcher un bouton pour s'élastiquer la digestion.

— Je ne comprends pas.

— Qu'est-ce que ça me fait à moi !... Suis-nous et tais-toi.

Justine obéit ; elle fut conduite dans la chambre du troisième étage où elle retrouva le reste de la bande à table, dévorant des viandes froides dont ils avaient fait ample provision dans la cuisine de la baronne, en les arrosant de flots de vin. On voulut la faire boire et manger ; mais elle déclara qu'il lui serait impossible de prendre la moindre nourriture.

Puisque tu es assez bête pour bouder contre ton ventre, dit Grelotin, tu vas nous faire le plaisir de retourner d'où tu viens, et vivement... quand tu m'auras rendu mes habits bien entendu. Allons, trois minutes pour faire ta toilette, et des calottes si ça passe.

Àces mots il posa sur la table une montre que Justine reconnut pour celle de la baronne ; elle comprit que le crime était consommé ; mais elle était loin d'en soupçonner toute l'horreur, lorsque l'un des voleurs dit en montrant un poignard brisé.

— Je n'avais pas encore rencontré de vieille carcasse aussi dure, au second coup la moitié de cette lame lui est restée dans les côtes.

Grand Dieu ! s'écria l'orpheline, ma bonne mère, ma bienfaitrice !

— Eh bien ! Quoi ? On l'a guérie du mal de dents, voilà tout ; si elle n'est pas contente des médecins, elle peut porter plainte au Père éternel.

Justine tomba sans mouvement sur le carreau. Quand elle reprit connaissance, elle était de nouveau enfermée dans le caveau, entièrement nue ; mais, en étendant ses bras, elle sentit ses vêtemens de femme près d'elle d'un côté, et de l'autre quelques provisions qui annonçaient que les bandits étaient intéressés à ce qu'elle ne mourût pas de faim. Elle s'habilla comme elle put, pria avec ferveur, et recouvra enfin assez de forces pour supporter la vie.

01-10

Le lendemain du crime commis chez la baronne, l'autorité fut en émoi : l'hôtel se remplit de commissaires, médecins, chirurgiens, gendarmes, agens de police, etc. Puis vinrent juges d'instruction, procureur du roi, greffiers et scribes de toute espèce ; on fit de

longs procès-verbaux ; on recueillit tous les indices qui pouvaient mettre sur la trace des coupables, on visita et revisita les serrures forcées ; on énuméra et réénumera les objets volés ; on dressa et redressa le plan de l'intérieur de l'hôtel, et l'on fit des conjectures à perte de vue, le tout afin de gagner honnêtement les honoraires en comptant le plus de vacations possibles, en grossoyant sur vingt feuilles ce que l'on eût pu écrire très-lisiblement sur une demi-feuille : ce qui prouva incontestablement que la police et la justice sont deux choses admirablement organisées en France, que, si elles n'empêchent pas de tuer les gens, elles ont au moins l'avantage de les ruiner, en forme de compensation.

Cependant madame de Boistange avait survécu à ses blessures ; elle put même, dès le lendemain, faire sa déclaration, et elle dit, en pleurant amèrement, que sa fille adoptive, qu'elle avait comblée de bienfaits, était la complice de ses assassins ; elle montra le fragment de robe qui lui était resté dans la main, et vingt témoins déposèrent que ce fragment était bien de la même étoffe que la robe que Justine portait la veille, et avec laquelle elle avait disparu ; cette disparition elle-même était une charge accablante. Enfin c'était par sa chambre que l'on s'était introduit dans la maison ; si elle avait crié, elle eût été infailliblement entendue ; en outre la fenêtre ne présentait aucune trace d'effraction, et le lit n'avait pas été défait. Malgré tout cela, la police ne retrouva pas les objets volés, et les médecins empêchèrent pourtant la baronne de mourir ; mais la justice, dans la personne du procureur du roi, fit de ces matériaux un acte d'accusation foudroyant, et l'auteur eut la satisfaction de faire condamner Justine à la peine de mort par contumace.

C'était précisément là-dessus que les brigands avaient compté, et peu s'en fallut qu'ils ne votassent des remerciemens aux honorables magistrats qui entraient si bien dans leurs vues ; car, une fois ce jugement rendu, ils savaient bien qu'à moins de circonstances extraordinaires on ne s'occuperait plus de cette affaire, et qu'elle tomberait dans l'oubli, comme une foule d'autres de même nature.

— Maintenant, dit le chef des bandits à tous les hommes qu'il avait réunis pour leur apprendre cette bonne nouvelle, à présent je crois qu'il est temps d'envoyer paître ailleurs cette fille qui nous tient ici sur le qui vive.

— Et son premier soin sera peut-être d'amener la police ici.

— Vienne qui voudra. Quand les oiseaux seront dénichés, la cage vide, que nous fait le reste ? Le propriétaire lui-même, que j'ai fait payer d'avance, ne connaît pas un de nous, et nous n'avons pas de voisins à vingt pas à la ronde. Il ne reste plus ici que des choses sans valeur. Au surplus, elle ne peut aller chez un commissaire sans se faire pincer, et c'est ce qui pourrait nous arriver de plus heureux ; car, pendant que cela est encore tout chaud, on lui ferait probablement purger sa contumace au moyen d'une dose d'huile d'acier que Samson serait chargé de lui administrer, et, comme dit le proverbe, morte la bête, mort le venin.

— Sacredieu ! il y a un bon moyen de la faire payer pour tout le monde ; c'est simplement de ne pas lui mettre un sou dans sa poche : sans argent on n'a ni gîte ni pain, délit prévu… et…

— C'est ma foi vrai ; je n'y pensais pas… Qui est-ce qui va la chercher ?

Deux hommes descendirent aussitôt dans le caveau où était la pauvre orpheline. Plus de trois mois s'étaient écoulés depuis que l'infortunée avait été descendue dans ce cachot ; aussi sa faiblesse était si grande qu'il fallut la porter jusqu'au rez-de-chaussée.

— Ma fille, lui dit le chef de la bande, la justice est juste et nous aussi, ce qui fait que vous avez été condamnée hier à la peine de mort par la Cour d'assises du département de la Seine ; car, entre nous, vous ne l'avez pas volé : si vous n'aviez pas fait la bégueule à contre-temps, vous n'auriez pas envoyé votre amant aux galères et votre mère adoptive dans le royaume des taupes : règle générale, les gens qui n'ont pas pitié de leurs semblables font une mauvaise fin. Cependant, comme nous avons de l'humanité, nous allons vous jeter à la porte, en vous priant d'aller vous faire pendre ailleurs.

Justine croyait rêver ; mais, avant qu'elle eût le temps de se remettre, ils l'entraînèrent au milieu de la petite rue et disparurent ; l'orpheline fit quelques pas en chancelant, puis, quand elle fut parvenue à en sortir, le grand air la ranima. En ce moment des crieurs publics passèrent près d'elle en vociférant :

— Voilà ce qui vient d'paraître ! c'est le jugement et la condamnation à la peine de mort de Justine de Melleran, convaincue d'avoir assassiné la baronne de Boistange, sa mère adoptive, etc.

Une sueur froide couvrit le visage de la pauvre fille ; elle s'appuya sur une borne, eut des hallucinations, et fut près de perdre la raison. Il était donc vrai que la justice des hommes la rayait de la liste des vivans ! C'était à cette fin que l'avait conduite son

amour de la vertu ; c'était parce qu'elle s'était efforcée de rester pure qu'on la condamnait au dernier supplice !

— Oh ! qu'ils se hâtent donc de me l'ôter cette vie dont j'ai horreur, disait-elle en pleurant amèrement… Je veux leur éviter la peine de me chercher ; j'irai me présenter à eux ; leur jugement est un bénéfice qui m'est acquis, et je les sommerai de l'exécuter… N'ont-ils pas raison, après tout ? N'est-ce pas là le seul moyen de terminer mes maux ? Dieu est miséricordieux ; il m'accorde ce que je lui ai si souvent demandé ; que sa divine volonté soit faite !

Et, oubliant dans quel lieu elle se trouvait, l'orpheline tomba à genoux, joignit les mains, et leva vers le ciel ses beaux yeux mouillés de larmes. Deux jeunes soldats, qui passaient près d'elle, s'arrêtèrent pour la regarder.

— Dites donc, la belle enfant, lui dit l'un d'eux, qu'est-ce qui vous prend ? Est-ce que par hasard vous auriez eu l'inconvénient d'un verre de vin ?… Vous avez là un drôle de moyen pour ménager vos souliers.

Justine ne l'entendait pas.

— C'est qu'elle est tout de même gentille à croquer, dit l'autre soldat ; c'est malheureux que ça donne dans la dévotion ; mais c'est pas déshonorant… Dites donc, mademoiselle, si on pouvait tant seulement avoir celui de vous offrir…

En parlant ainsi, il s'était approché de Justine qui se releva précipitamment et voulut s'éloigner ; mais le premier soldat la retint fortement par le bras.

— Mille tonnerres ! mon cœur, est-ce qu'on vous fait peur ? dit-il en s'efforçant de l'embrasser ; n'ayez donc pas de crainte, les soldats français ne sont pas des Turcs, encore moins des Bédouins… mais pour ce qui est de plaire aux belles et de respecter le sexe… Eh bien ! est-ce qu'elle croit qu'on va la manger ?… Sois donc tranquille, ma fille, le soldat français n'avale pas de si grosses bêtes sans les mâcher.

— Et comment serait-elle tranquille cette jeunesse, dit l'autre soldat, en entendant les propos intempestifs qui démontrent insensiblement l'embouchure de ton savoir-vivre ?… Relativement au service, tu es bon là, c'est vrai ; mais pour le civil, ça n'est pas ton affaire, et au vis-à-vis du sexe tu n'as pas plus de chose qu'un enfant.

— C'est ce que nous allons voir, répliqua le premier en tirant son sabre.

Le second en fit autant, les fers se croisèrent ; mais les combattans furent presque aussitôt séparés par les passans, dont cette scène avait attiré l'attention. Au même instant, un homme d'un âge peu avancé, mais dont l'habit ecclésiastique commandait le respect, fendit la foule, et s'adressant aux deux soldats :

— Malheureux ! ne vous ai-je pas dit cent fois que ces armes ne vous sont confiées que pour la défense de votre pays et de votre prince ?

— L'abbé Compois ! dit l'un.

— Notre aumônier ! s'écria l'autre.

Et tous deux remirent immédiatement le sabre dans le fourreau.

L'abbé sembla fort adouci par cette preuve d'obéissance.

— Bien, mes enfans, très-bien, dit-il ; mais surtout point de rancune… Voyons, quel était le sujet de la querelle ? Ce n'est pas assez de ne point se battre, il faut que vous restiez bons amis ; parlez donc : je m'engage à n'en rien dire au quartier.

— Mon révérend, dit l'un, c'est à l'occasion d'une personne du sexe…

— Pardieu ! monsieur l'abbé, interrompit l'autre, elle vous contera l'affaire aussi bien que nous, et ça fera d'autant mieux qu'il est l'heure de l'appel.

En parlant ainsi, il montrait Justine, qui, à demi morte de frayeur et de faiblesse, avait de nouveau cherché un appui près d'une porte cochère. L'abbé s'approcha d'elle tandis que les soldats s'éloignaient.

— Tiens ! dit un érudit du quartier, ça ressemble joliment à l'Huître et les Plaideurs.

L'abbé, sans faire attention à ce propos, s'approcha de la jeune fille, et, surpris de l'air distingué, de la jeunesse, et de la singulière situation de la pauvre Justine, il se sentit plus que jamais disposé à pousser à bout l'aventure.

— Ne craignez rien, mon enfant, lui dit-il ; le ciel, qui m'a envoyé à votre secours, ne permettra pas que ma tâche reste inachevée… Je vous offre mon appui ; mais il faut de la franchise… Vous êtes si jeune, vous devez avoir : si peu d'expérience, que vos fautes, si vous en avez commises, trouveront facilement grâce devant le Seigneur.

— Oh ! mon père, je suis innocente !

— Bien, très-bien, mon enfant ; mais, quand il en serait autrement, ce serait le cas de vous rappeler qu'il y a plus de joie dans le ciel pour un pécheur repentant que pour dix justes qui n'ont point failli… Parlez-moi donc à cœur ouvert.

— Que vous dirai-je, mon père ? je me sens défaillir, et ce lieu…

— Est peu convenable, c'est vrai. N'avez-vous point de domicile ?

— Je n'en ai point.

Les joues de l'aumônier se colorèrent du plus vif incarnat. En ce moment un fiacre vide vint à passer.

— Arrête, cocher, dit le prêtre.

Les haridelles firent halte. Le Phaéton en sabots déploya le marche-pied, et Justine se trouva bientôt assise près de son nouveau protecteur, qui avait à demi-voix donné ses ordres au cocher.

— Maintenant, ma fille, dit l'aumônier vous pouvez parler sans contrainte : expliquez-moi donc comment il se fait qu'une jeune personne, qui paraît si bien élevée, se soit trouvée en butte aux outrages de ces gens grossiers…

— Oh ! mon père, je ne saurais vous dire cela en deux mots ; l'histoire de mes malheurs est longue, quoique je sois bien jeune.

— Je suis disposé à l'entendre jusqu'au bout, ma fille ; et le temps ne nous manquera pas, car il y a loin d'ici au lieu où nous

nous rendons.

En toute autre circonstance, ces dernières paroles eussent éveillé les craintes de Justine ; mais, dans la situation d'esprit où elle se trouvait, il lui semblait que cet homme fût envoyé du ciel pour la secourir, et il ne lui vint pas le moindre soupçon. Elle commença donc, après s'être recueillie pendant quelques instans, et fit avec une touchante naïveté le récit des maux qu'elle avait soufferts depuis que la mort de son père l'avait laissée sans appui. À mesure qu'elle parlait, le visage de l'aumônier s'animait davantage de fréquentes exclamations témoignaient de l'intérêt croissant que lui inspirait la jeune orpheline.

— Si tout cela est vrai, comme je le crois, ma fille, dit-il lorsque Justine eut terminé son récit, vous devez avoir horreur du monde.

— Ah ! mon père, je ne puis croire que les hommes soient tous aussi méchans que ceux qui m'ont fait souffrir.

— Vous avez tort de ne pas le croire, mon enfant : votre œil n'a point encore mesuré la profondeur de cette sentine d'iniquité qui a failli vous ensevelir. Renoncer au monde, c'est renoncer à l'enfer…

Il se fit quelques instans de silence : ce fut Justine qui le rompit.

— Mon père, dit-elle, oserai-je vous demander où vous me conduisez ?

— Chez moi, mon enfant.

La pauvre fille tressaillit involontairement ; le prêtre s'en aperçut et reprit :

— J'espère que le caractère dont je suis revêtu ne vous permettra pas de concevoir des craintes. D'ailleurs vous occuperez seule ce pied-à-terre ; et, tant que vous y serez, je logerai à la caserne d'où mes fonctions ne me permettent pas souvent de m'écarter.

En ce moment la voiture s'arrêta.

— Bien que la droiture de mes intentions ne puisse être suspectée, dit encore l'aumônier, il est bon cependant d'éviter toute espèce de scandale. Entrez donc seule et sans hésiter dans l'allée de la maison n 15, à quelques pas d'ici. Il n'y a point de portier ; personne ne vous interrogera, et vous monterez sans difficulté au deuxième étage. Voici la clef de l'appartement. Allez, je vous rejoindrai bientôt.

Justine tremblait en prenant cette clef : les paroles de l'aumônier ne l'avaient que bien faiblement rassurée ; mais, dans la situation où elle se trouvait, elle ne pouvait céder à de vagues appréhensions : le glaive de la justice était suspendu sur sa tête ; et, maintenant que son désespoir était calmé, la mort, qu'elle avait souhaitée si ardemment, quelques instans auparavant, l'épouvantait ; la pensée de l'échafaud faisait dresser ses cheveux. Elle mit donc pied à terre, suivit les instructions de son protecteur, et pénétra bientôt dans un petit appartement où rien ne manquait de ce qui est nécessaire aux besoins et aux douceurs de la vie. Tout y était simple, mais commode et rangé avec goût. Un prie-Dieu se trouvait placé entre les deux fenêtres ; le premier mouvement de Justine fut de tomber à genoux et de rendre grâce à la

Providence qui, déjà tant de fois, l'avait tirée de l'abîme prêt à l'engloutir. Elle priait encore lorsque l'aumônier entra.

— Bien ! ma fille, s'écria-t-il, très-bien ! Dieu n'abandonne jamais ceux qui l'aiment et qui l'invoquent aussi bien dans la prospérité que dans le malheur.

Ces paroles achevèrent de rassurer l'orpheline : elle se leva, s'avança vers son protecteur, et lui dit :

— Ô mon père ! pardonnez-moi, car j'ai péché contre Dieu en laissant pénétrer le soupçon dans mon âme, alors que vous ne deviez m'inspirer que de la reconnaissance et de la vénération.

Àces mots, le visage du prêtre se rembrunit ; il s'assit sans répondre, et parut bientôt plongé dans de profondes méditations. Cela toutefois ne diminua point la sécurité que Justine avait recouvrée ; elle respecta le silence de l'aumônier, et se remit à prier avec ferveur.

— Mon enfant, dit enfin l'abbé, mon devoir m'appelle ; je ne puis rester plus long-temps près de vous. Vous trouverez ici tout ce qui vous sera nécessaire, voici pour le présent : Demain nous nous occuperons de votre avenir.

Il s'approcha de la jeune fille, lui prit la main, qu'il serra doucement, et il sortit en étouffant un soupir. Dès qu'il fut parti, Justine visita les trois pièces qui composaient le petit appartement où elle se trouvait si singulièrement installée ; elle y trouva d'assez abondantes provisions, et, après avoir pris quelque nourriture, elle se coucha, puis s'endormit profondément.

01-11

Bien qu'il fît grand jour lorsque Justine s'éveilla, elle ne put se défendre d'un mouvement d'effroi en apercevant l'aumônier assis à son chevet.

— Mon aspect est-il donc si terrible, ma chère fille ? dit-il doucement, et suis-je destiné à ne vous inspirer que de la crainte ?

— Pardon, mon père, la surprise…

— Il est vrai que vous ne pouviez vous attendre à me voir si tôt. Cela vient de ce que, ne pouvant trouver le sommeil cette nuit, je me suis occupé de votre avenir ; j'ai mûrement réfléchi à votre position, aux dangers de toute espèce qui vous menacent, et j'avais hâte de vous communiquer le résultat de mes réflexions.

— Ô mon père ! j'aurai de vos bienfaits une reconnaissance éternelle !…

— Je suis maintenant convaincu, mon enfant, que vous ne pouvez espérer de salut dans ce monde et dans l'autre qu'en vous jetant pour toujours dans les bras de notre sainte religion.

D'abondantes larmes coulèrent aussitôt sur les joues de l'orpheline.

— Hélas ! dit-elle, si la volonté suffisait, le ciel m'est témoin que je n'hésiterais pas à m'ensevelir dans un cloître ; mais, il faut bien vous l'avouer, mon père, j'aime encore ce monde, qui peut-être ne devrait m'inspirer que de l'horreur.

— Ne vous alarmez pas si vite, ma fille ; il ne s'agit pas de vous cloîtrer, mais seulement d'entrer dans la très-respectable corpo-

ration des sœurs de charité. Vous conserverez là une assez grande liberté, et vous serez à l'abri des séductions qui vous ont fait courir de si grands dangers. J'ai la certitude d'être bientôt attaché à l'une des paroisses les plus importantes de Paris : vous aurez donc en moi, à la fois, un directeur et un ami fidèle et dévoué, dont vous adoucirez les chagrins ; car moi aussi, ma fille, j'ai besoin de consolation !...

— Mon père, ayez pitié de moi ! Vous m'avez crue un ange, et je ne suis qu'une faible créature ; oserai-je devenir l'épouse de Jésus-Christ quand l'amour que m'a inspiré Georges brûle mon cœur ?...

— Georges ! un forçat !

— Oh ! grâce ! grâce ! ne me tournez pas le poignard dans le sein... Georges ne mérite pas les tourmens qu'il endure... Oh ! si, comme moi, vous connaissiez sa belle âme, si vous saviez quels nobles sentimens font battre son cœur !... Georges ! Georges ! je ne serai point parjure ; mon dernier soupir sera pour toi !

Dans ce moment d'exaltation, Justine avait levé les mains au ciel ; ses longs cheveux flottaient sur ses blanches épaules, et de grosses larmes s'échappaient à travers ses longs cils, en même temps qu'un sourire céleste animait son beau visage. Jamais peut-être l'aumônier n'avait été soumis à pareille épreuve ; il se contint pourtant.

— Malheureuse, dit-il avec onction, vous voulez donc vous perdre ?

— Eh ! mon père, ne me perdrais-je pas plus sûrement en forçant ma vocation ?

— Croyez-vous, mon enfant, que tous ceux qui entrent dans cette carrière y sont appelés ? Hélas ! il n'en est pas qui soient entièrement dégagés de ces liens terrestres qui vous retiennent… Mais Dieu est miséricordieux ; il ne nous demande pas au-delà de nos forces. Nous sommes tous pécheurs, mon enfant, et notre âme ne cesse d'être en contact avec le péché que lorsqu'elle quitte son enveloppe mortelle… La nécessité est la loi suprême ; il faut lui obéir… Pauvre petite ! vous aimez… Eh ! croyez-vous que la vue d'une femme ne m'ait jamais ému, que mes larmes et mes soupirs ne se soient jamais mêlés aux larmes et aux soupirs d'une jolie pécheresse ?… Vous implorez ma pitié, Justine, et c'est moi qui ai besoin de la vôtre.

Le prêtre avait des larmes dans la voix en prononçant ces dernières paroles. Justine ne savait que penser de ces demi-confidences ; elle attendait avec anxiété la fin de cette étrange conférence, et ses yeux épiaient les paroles prêtes à tomber des lèvres de son interlocuteur, qui, après un court silence, reprit ainsi :

— Le monde est fait de telle sorte, ma fille, que la vertu y est toujours un fardeau pénible, et bien souvent insupportable ; nos forces morales sont, comme nos forces physiques, ce que Dieu les a faites, et l'on ne saurait être blâmable de plier sous le faix et de déposer de temps en temps une charge trop pesante pour la reprendre ensuite ; au surplus, tous les péchés se rachètent par la pénitence…

— Mais, mon père, ce ne saurait être un péché que d'aimer l'homme à qui l'on veut donner sa main…

— Ce n'est pas ce que je veux dire, ma fille : il ne s'agit pas de donner votre main, mais de sauver votre tête, que la justice des

hommes a vouée au bourreau.

Un cri perçant échappa à Justine, elle faillit s'évanouir.

— Eh bien ! continua l'aumônier, il n'y a qu'un moyen de la sauver ; vous sentez-vous assez de vertu pour le rejeter ?

— Ma vie est entre vos mains, dit la pauvre fille en fondant en larmes ; vous êtes le maître d'en disposer.

— Je ne veux pas être votre maître, Justine, mais votre ami, votre protecteur ; je veux sauver votre vie menacée, espérant que vous jetterez quelques fleurs sur la mienne, si triste, hélas ! Et, s'il arrive que nous déposions quelquefois ce fardeau si lourd, dont je vous parlais tout à l'heure, c'est ensemble que nous en ferons pénitence.

En parlant ainsi il avait pris l'une des mains de Justine, qu'il serrait tendrement ; la pauvre petite ne songeait pas à la retirer ; car, à l'accès de frayeur que lui avait causé cette image du bourreau réclamant sa tête, avait succédé une sorte de torpeur qui l'empêchait de comprendre toute cette allégorie du séducteur en soutane.

— Elle réfléchit, elle hésite, pensa l'abbé ; je me trompe fort, ou mes affaires sont bien avancées. Ne précipitons rien pourtant ; j'ai cru reconnaître que la petite n'est pas de celles qu'il faut emporter d'assaut. Au reste, je suis loin d'avoir employé tous mes moyens, et il y a de bonnes raisons pour qu'elle ne m'échappe pas.

— Adieu, ma fille, dit-il en se levant.

Et cette fois il soupira, et posa ses lèvres sur la main qu'il s'était contenté de serrer la première fois.

— Adieu, mon père, dit Justine en sortant de l'espèce de léthargie qui lui avait ôté pendant quelques momens l'usage de ses facultés.

Lorsqu'elle fut seule, elle se leva et fut fort surprise de trouver des vêtemens nouveaux, et de fort bon goût, à la place où elle avait laissé ceux qu'elle portait lorsqu'elle avait fait la rencontre de l'aumônier. Cela lui fit faire de nouveau de sérieuses réflexions ; la générosité du prêtre lui parut excessive : elle se rappela en même temps les discours ambigus de cet homme, et ses craintes allèrent croissant. Elle comprit qu'elle n'était pas en sûreté dans cet appartement, dont l'abbé possédait une seconde clef, et elle fut sur le point de prendre la fuite ; mais, songeant tout-à-coup au dénûment dans lequel elle se trouvait, au terrible jugement dont elle était frappée, elle ne se sentit pas le courage de braver tant de maux et de périls ; puis la pauvre fille parvint à se rassurer un peu en se disant qu'il n'était pas probable que l'aumônier osât avoir recours à la violence, et elle résolut d'attendre les événemens.

Plusieurs jours s'écoulèrent ; les visites du prêtre devenaient plus fréquentes et plus longues ; son langage était aussi beaucoup plus clair ; mais il s'en tenait aux paroles. Justine avait cessé de l'appeler mon père ; elle était froide, réservée, protestait de sa reconnaissance, mais paraissait inébranlable dans la résolution qu'elle avait prise de rester pure, quelque chose qui pût arriver.

— Vous parlez de reconnaissance, lui dit un jour l'aumônier, et vous voulez faire de ma vie un long supplice… Je souffre horrible-

ment, Justine ; la mort serait mille fois préférable aux tourmens que j'endure. Et cette vie pourrait être si douce pour tous deux ! j'avais entrevu un si long avenir de paix, de bonheur et d'a… ! Justine ! au nom du ciel, soyez à moi !…

— C'est le ciel que vous invoquez pour me pousser au crime ! s'écria la jeune fille… Et c'est un ministre du Seigneur qui profère un tel blasphème !…

Le prêtre était hors de lui.

— Enfant, dit-il en brisant par une contraction violente sa montre qu'il tenait en ce moment ; enfant, je pourrais t'anéantir aussi facilement que cette frêle machine ; je pourrais, d'un mot, te forcer à implorer ma miséricorde, et tu oses opposer ta volonté à la mienne !…

Puis, s'efforçant de reprendre quelque calme :

— Vous avez raison, Justine ; il ne faut pas implorer le ciel pour des misères humaines que l'on peut soulager sans son assistance… Adieu ! Souvenez-vous que je voulais votre bonheur en même temps que le mien, et que le malheur de tous deux sera votre ouvrage.

Àces mots, il sortit précipitamment. Justine comprit qu'elle n'était plus en sûreté dans cet asile, et elle résolut de le quitter ; mais le jour allait finir ; la pauvre orpheline était sans argent, et il lui eût fallu passer cette nuit sur le pavé, où elle eût couru des dangers de plus d'une espèce. Elle remit donc son départ au lendemain, et se mit au lit, après avoir poussé plusieurs meubles derrière la porte pour éviter toute surprise.

01-12

Le soleil n'était pas encore levé, lorsque deux hommes au teint hâve, au regard louche, et qui semblaient avoir beaucoup marché, s'arrêtèrent à la porte de la maison où, grâce à l'aumônier, Justine habitait depuis long-temps.

— Es-tu sûr que ce soit là, Pagneux ? dit l'un des deux hommes.

— C'te farce ! est-ce que tu n'vois pas l'uméro ?... Faut convenir qu'la particulière doit être une maîtresse femme !

— Oui, et qu'elle nous aura bien fait gagner notre argent ; il y a quatre mois qu'on devrait la tenir.

— Et Pitois qui voulait la faire tout seul !... Allez donc vous y faire mordre ! une particulière qui vous frise la moustache avec des crucifix à ressort, comme une autre vous souhaiterait le bon jour !

— Bah ! c'est des mots !

— Ça n'empêche pas que tu feras bien de veiller au grain pendant que je lui serrerai les pouces, crainte d'accident.

— À la bonne heure, je suis pour la prudence autant que toi, d'autant plus que, d'après son affaire, il est permis de croire qu'elle est pas mal féroce de son naturel. Une personne qui se permet d'assassiner sa mère adoptive, ça annonce un mauvais naturel et une grande inconséquence... Tu es donc sûr qu'elle doit sortir par cette porte ?

— Dam ! c'est pas moi qui l'dit, c'est la lettre alolime qu'est z'arrivée au bureau sur l'coup de minuit, portant qu'on n'sait pas au juste ousqu'elle loge ; mais qu'on est bien sûr qu'elle entrera ou qu'elle sortira aujourd'hui par la porte n 15 ; c'est une faction plus ou moins conséquente à faire, et voilà.

La faction ne fut pas longue : au point du jour, la pauvre Justine, qui n'avait pu dormir un seul instant, se leva, bien décidée à sortir de sa retraite pour n'y plus rentrer. Elle s'habilla à la hâte, adressa à Dieu une fervente prière, se munit d'un peu de pain, et sortit. Au moment où elle mettait le pied dans la rue, ne sachant si elle tournerait à gauche ou à droite, l'un des deux agens de police lui saisit violemment les bras, tandis que l'autre préparait les menottes et en serrait les blanches et douces mains de l'orpheline. Elle jeta un cri perçant, on lui mit un bâillon ; elle ne pouvait marcher, on la traîna, et elle fut bientôt sous les verroux.

Ne sachant à qui s'adresser, désespérant de pouvoir faire reconnaître son innocence, l'infortunée Justine se résigna au sort affreux qui semblait lui être réservé, et selon son usage chercha à se consoler par la prière. Mais, malgré tous ses efforts, quand elle venait à se représenter l'échafaud dressé pour elle, cette foule hideuse et féroce rassemblée pour voir tomber sa tête, pour se repaître de l'agonie terrible qui précède l'exécution ; quand elle pensait qu'un coup de hache allait bientôt la jeter dans l'éternité, elle si jeune, si douce, si aimante ! alors l'instinct de sa conservation faisait explosion : ses cheveux se dressaient, ses yeux devenaient hagards, elle étendait les bras comme pour repousser le bourreau, et s'écriait : — Je ne veux pas mourir !

— Tiens ! c'te farce ! s'écrie l'une de ses compagnes de captivité ; dirait-on pas que Charlot casse-bras a besoin de son avis pour

savoir ce qu'il a à faire ? N'fais donc pas l'enfant, ma fille, on n'est buté qu'une fois, et c'est si court qu'on n'a pas le temps d'y penser.

— Comme t'en parles, la Guirand ! Dirait-on pas qu'tes ressuscitée après avoir passé à l'abbaye de Monte-à-Regret ? Prends patience, ça te viendra.

— Pourquoi pas ? c'est ben venu à la reine de France qui m'valait ben, sans la mépriser. Y a bien de quoi consoler les pus fières.

— Ah ! tu n'veux pas mourir, mon chou ! disait une troisième ; eh ! ta mère non plus ne l'voulait pas : ça ne t'a pas empêchée de lui faire voir le tour… Faut être juste, quand un enfant se permet de manquer de respect à ce point-là, faut l'corriger d'manière à l'empêcher de recommencer.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écriait Justine en se tordant les bras de désespoir, n'aurez-vous point pitié de votre chétive créature ?

Puis elle retombait dans le délire. C'était à briser l'âme, à déchirer les entrailles ; mais les misérables dont elle était environnée n'avaient ni âme ni entrailles. L'infortunée endurait cette horrible torture depuis vingt-quatre heures, lorsqu'un gardien vint lui annoncer qu'un respectable ecclésiastique demandait à être introduit près d'elle. La pauvre enfant, ignorant les lois, et persuadée que la sentence de mort prononcée contre elle était irrévocable, crut que sa dernière heure allait sonner, et elle s'évanouit. Quand elle recouvra l'usage de ses sens, l'aumônier, son protecteur, était près d'elle : c'était l'ecclésiastique qu'avait annoncé le gardien. La vue de cet homme rendit quelque calme à

Justine, qui ignorait encore toute l'infamie des moyens qu'il avait employés pour arriver à ses fins.

— Mon père, mon père, dit-elle, ne m'abandonnez pas… Ils veulent me tuer… Ce matin, j'ai cru entendre le bruit de l'échafaud qu'on dressait… Ô mon père ! Dieu et vous savez que je suis innocente de l'horrible crime dont on m'a accusée, et pour l'expiation duquel on demande ma tête…

— Calmez-vous, ma chère fille : vos maux sont grands, mais la puissance de Dieu est plus grande encore. Il n'est pas impossible de vous sauver ; et, quoique le moment soit mal choisi pour vous adresser des reproches, je ne puis m'empêcher de vous faire observer que, si vous vous étiez jetée sans réserve dans les bras de notre sainte religion, ainsi que je vous l'avais conseillé tout d'abord, vous vivriez maintenant heureuse et ignorée au milieu de saintes femmes…

— De grâce, mon père, ne m'accablez pas !…

— Ce n'est pas mon intention : je suis venu pour vous sauver, et non pour vous perdre. J'imagine qu'après la terrible épreuve à laquelle vous êtes mise en ce moment, vous n'hésiterez plus à suivre mes conseils, puisque de votre docilité dépend votre sort.

— Oui, mon père, oui, j'en prends l'engagement solennel ; je me ferai religieuse si j'échappe à l'épouvantable supplice que je n'ai pas mérité, et j'implorerai le ciel afin d'acquérir les qualités qui me manquent pour remplir dignement cette sainte profession.

Cette première concession encouragea le prêtre ; il comprit qu'il pouvait tout demander et tout obtenir, et il reprit avec

onction :

— Justine, vous savez que là ne se bornaient pas mes vœux : en pensant à votre bonheur, j'avais aussi songé au mien…

— Monsieur ! monsieur ! qu'osez-vous dire, et dans quel moment !… Au nom du ciel, rétractez ces paroles impies…

— Ma fille, je connais mieux que vous la portée de mes actions et de mes paroles… Je n'ai que bien peu de momens à vous consacrer, et ces momens sont les seuls pendant lesquels je pourrais agir efficacement pour vous faire rendre la liberté. Songez qu'avant une heure cette dernière planche de salut, si vous la repoussez, sera loin de vous, et ne s'en rapprochera plus…

— Il faut donc mourir !… mourir ! que ce mot est terrible !…

Puis, retombant dans le délire, elle s'écria de nouveau :

— Non ! non ! Je ne veux pas mourir !…

L'abbé se hâta de lui faire respirer des calmans.

— Consentez donc à vous montrer reconnaissante envers celui qui vous sauvera la vie, lui dit-il lorsqu'elle eut repris connaissance.

— Me sauver ! vous pourriez me sauver ?…

— J'en ai la certitude… Demain vous pourrez être libre… aujourd'hui peut-être…

La mort semblait si hideuse à la pauvre Justine, depuis qu'elle avait pu la regarder face à face, les forces de son âme avaient reçu de si violentes secousses, que l'amour de la vie triompha en ce moment de sa vertu et de son courage.

— Rendez-moi la liberté, et que votre volonté soit faite, dit-elle d'une voix éteinte.

— Vous serez à moi ?...

Elle ne répondit plus. Le prêtre sentit que les momens étaient précieux ; quelques minutes de réflexion pouvaient lui enlever le fruit de ses infernales machinations : il tira donc brusquement un livre de sa poche.

— Jurez, dit-il, jurez sur le saint Évangile que vous vous rendrez à mes vœux.

— Quel épouvantable sacrilége !

— Jurez de m'appartenir, ou, dans une heure, vous serez la proie du bourreau.

Ces dernières paroles rendirent à la malheureuse fille les forces nécessaires pour consommer l'action qu'elle regardait comme un crime infâme ; le désir de vivre l'emporta sur tout : elle ne voulait pas mourir si jeune... elle jura !

— Maintenant, mon ange, dit l'abbé, notre bonheur commun est assuré... Oh ! mon enfant, j'ai payé bien cher les quelques fleurs que vous jetterez sur ma vie... Vous aurez en moi un appui qui ne vous manquera jamais... Adieu ! je ne vous quitte que pour m'occuper de vous. Tâchez, la nuit prochaine, de ne pas céder au sommeil ; soyez attentive au moindre signal ; suivez avec docilité les avis qui vous parviendront, et l'aurore ne vous retrouvera pas ici.

Àces mots le prêtre appuya ses lèvres brûlantes et desséchées sur la main que Justine n'avait plus la force de lui retirer, et il

disparut.

01-13

Un prêtre dans ce temps-là était une puissance : nous vivions sous l'omnipotence des hommes à soutane et à rabat ; aussi Dieu sait comme l'espèce pullulait : les hommes noirs semblaient sortir de dessous terre, ainsi que le disait un illustre poète contemporain. C'était alors quelque chose que la protection d'un abbé ; aussi les solliciteurs ne leur manquaient pas.

Il y avait aussi dans la prison de Justine un estimable personnage qui, après avoir été successivement gendarme et mouchard, était devenu porte-clefs, et prétendait bien n'en pas rester là. Cet honorable citoyen avait quelques obligations à l'aumônier dont nous venons de parler : il avait été l'un de ses pénitens ; c'était sous sa protection qu'il avait pris ses premiers grades dans la noble carrière qu'il parcourait.

— Eh bien ! Martin, lui dit l'abbé au moment où, venant de quitter Justine, il traversait le guichet, qu'y a-t-il de nouveau ? Êtes-vous content de votre position ?

— Content, monsieur l'abbé ! c'est selon… Il se fait bien des injustices ; le mérite est souvent méconnu.

— Bon ! n'avez-vous pas des amis capables de vous faire rendre justice ? Est-ce qu'en cessant d'être votre directeur j'aurais perdu votre confiance.

— C'est plutôt moi qui dois craindre d'avoir perdu votre protection.

— Allons, venez avec moi, et contez-moi vos chagrins comme autrefois ; il y aura bien du malheur si je ne parviens pas à les faire cesser.

Martin ne se le fit pas répéter ; il sortit de la prison en même temps que l'aumônier, et lui raconta qu'une place de gardien en chef était maintenant vacante ; qu'il croyait y avoir des droits, et que cependant il paraissait certain que son compétiteur l'emporterait.

— N'est-ce que cela, mon ami ? Vous serez gardien en chef.

— Quoi ! monsieur l'abbé, il se pourrait…

— Cela se pourra, si vous le voulez, Martin ; il ne s'agit que de s'entendre.

— Je suis tout oreilles, monsieur l'abbé.

— Service pour service : aidez-moi à faire sortir de la prison la jeune fille avec laquelle je viens de m'entretenir, et je vous ferai avoir la place que vous désirez.

— Mais, monsieur l'abbé, c'est l'impossible que vous me demandez là !

— En ce cas, n'en parlons plus, et résignez-vous à rester où vous êtes.

— Quand je dis impossible, c'est que je ne vois pas par quels moyens…

— Les moyens ne vous manqueront pas dès que vous aurez de la bonne volonté.

— Alors, monsieur l'abbé, comptez sur moi. Je suis entièrement à vos ordres, et, pour peu que cela vous fasse plaisir, je suis homme à donner la clef des champs à tous les oiseaux que nous tenons en cage : voleurs assassins, faux-monnayeurs, sacriléges.

— Non pas, non pas, s'il vous plaît, maître Martin !... Les sacriléges, bon Dieu !... On peut voler une fois et renoncer au vol, on peut tuer son père et se contenter de cela ; mais le sacrilége est un crime qui, de sa nature, se multiplie chaque jour, à chaque heure, à chaque seconde... Savez-vous bien, Martin, que, si les sacriléges étaient en majorité, c'en serait fait de notre sainte église, des dignes pasteurs qui la gouvernent, et que nous, qui faisons les rois, ne pourrions seulement faire un guichetier de troisième classe ?... Miséricorde aux voleurs, et mort aux sacriléges !

— C'est juste, je comprends parfaitement.

— Au reste, il ne s'agit que d'une jeune fille qui, bien qu'innocente, serait infailliblement condamnée, si elle courait les chances du jugement, tant les apparences sont contre elle ; c'est donc une action agréable à Dieu que de la sauver.

— Comme vous dites, monsieur l'abbé, c'est une action fort agréable ;... d'autant plus que de la place de gardien en chef à celle de directeur il n'y a pas bien loin, et... Mais je ne puis pourtant pas la faire envoler par-dessus les murs, cette jeunesse...

— Mais vous pouvez la faire passer par les portes, et voici comment : grâce au ciel, on commence à avoir quelque respect pour l'habit ecclésiastique.

— Respect ? vénération, adoration !

— On ne regarde plus un prêtre sous le nez comme on ferait à un simple particulier…

— Il ferait beau voir que l'on s'en avisât !

— Donc, à l'aide d'une soutane, d'un rabat, et d'un chapeau à cornes, la jeune fille pourra traverser les guichets.

— Hum ! ça n'est pas sûr ; car les camarades ont une mémoire diabolique, et il sera difficile de leur persuader qu'après avoir laissé entrer un abbé ils doivent en laisser sortir deux.

— Mais aussi, maître Martin, vous conviendrez qu'on ne devient pas gardien en chef sans se donner la moindre peine. Venez chez moi, je vous donnerai le costume nécessaire ; le reste vous regardera.

— C'est une affaire arrangée ; vers six heures, quand le jour sera près de finir, entre chien et loup, je risquerai le paquet. Je compte sur la place, monsieur l'abbé.

L'honnête gardien revint donc à la prison muni de la soutane qu'il avait dissimulée sous ses vêtemens, et du chapeau que, au risque de le déformer, il était parvenu à faire entrer dans l'une de ses vastes poches. En même temps, il apportait très-ostensiblement trois bouteilles d'excellent cognac que l'aumônier avait pris le soin de joindre au reste, afin d'appuyer plus efficacement ses recommandations.

— Mes amis, dit-il à ses collègues, voici de quoi passer gaîment le reste de la journée. Nous ferons du punch : qui est-ce qui paie le sucre ?

— Moi ! dit l'un.

— Et les citrons ?

— Moi, dit l'autre.

— Alors filez votre nœud, et ne soyez pas long-temps, car je n'aime pas à être seul.

Ils sortirent aussitôt, et, profitant de leur absence, Martin porta à Justine le déguisement qui lui était destiné :

— Habillez-vous la petite mère, lui dit-il, et présentez-vous au guichet dans une heure et demie ; ayez soin de vous moucher en passant devant nous, et surtout ne vous pressez pas.

Il disparut avant que Justine eût pu lui répondre : ses collègues frappaient pour la troisième fois, lorsqu'il arriva et leur ouvrit.

— Où étais-tu donc, Martin ?

— Ne m'en parlez pas ! c'est cet original d'abbé qui vient pour confesser sa pénitente : celle-là aura bien du malheur si elle ne meurt pas en état de grâce !

— Eh bien ! est-ce que ça empêche… ?

— Ça n'empêche rien du tout : que les gardiens boivent et que les abbés confessent ; chacun son lot.

On convint que Martin résonnait admirablement bien ; en conséquence l'alcool fut immédiatement chauffé, brûlé, sucré et citronné ; puis il coula à grands flots dans les verres des trois commensaux, dont il appesantit les yeux en même temps qu'il chatouillait le palais. Déjà le jour baissait ; la deuxième bouteille

avait fait place à la troisième ; l'un des cerbères, étendu dans son large fauteuil de cuir, était plongé dans une espèce de somnolence qui n'était quelque peu interrompue que lorsqu'on lui présentait son verre ; et le rayon visuel de l'autre achevait de se perdre dans un nuage de fumée de tabac qui devenait plus épais à chaque instant. Martin commençait à craindre que Justine ne l'eût pas compris, lorsqu'elle se présenta au guichet.

— Cachez les verres et les bouteilles, dit Martin en saisissant l'énorme clef ; c'est sûrement M. l'abbé qui veut sortir, et je m'en charge.

— Par ici, mon révérend, dit-il à Justine, qui entra en se tenant un mouchoir sur le visage… Il ne fait pas trop clair ici ; mais on n'a pas besoin d'y voir beaucoup pour pousser des verroux.

En parlant ainsi, il conduisit la jeune fille jusqu'au premier guichet où se trouvait un autre gardien dont la vue n'était pas troublée par les fumées du punch ; mais qui, à l'aspect d'une soutane et d'un chapeau cornu, se hâta d'ôter sa casquette d'une main, tandis que de l'autre il tournait la clef de la dernière porte que Justine eût à franchir.

Le premier mouvement de l'orpheline, lorsqu'elle eût perdu de vue les murs de la prison, fut de tomber à genoux pour rendre grâce à Dieu de sa délivrance ; mais en ce moment elle se sentit violemment saisir par le milieu du corps : c'était l'aumônier qui l'avait attendue, et qui la suivait depuis qu'elle avait mis le pied dans la rue.

Vous aurez le temps de prier demain, ma chère fille, lui dit-il ; le plus pressé maintenant est de vous mettre en lieu sûr… N'oubliez pas surtout que le parjure est le plus grand de tous les pé-

chés aux yeux de Dieu, dont vous n'avez pas en vain imploré la miséricorde.

Ces paroles jetèrent de nouveau le désespoir dans l'âme de Justine ; et, en songeant au prix que cet infâme avait mis à sa liberté, peu s'en fallut qu'elle ne regrettât sa prison. Elle parvint néanmoins à se dégager des bras de l'abbé.

— Je vous suivrai, monsieur, lui dit-elle.

— J'ai une voiture à deux pas d'ici ; donnez-moi votre bras.

Les forces de la pauvre enfant étaient épuisées ; elle se sentait défaillir. Il lui fut donc impossible d'opposer la moindre résistance, et l'abbé l'emporta plutôt qu'il ne la conduisit.

— Mon bel ange, lui dit-il lorsqu'ils furent dans la voiture, faudra-t-il que je vous rappelle la foi jurée ? N'ai-je pas mérité quelque peu de reconnaissance ?

— Ô monsieur ! ma reconnaissance serait éternelle si vous consentiez à me relever de ce fatal serment qui m'a été arraché par le désespoir et l'aspect d'une mort horrible.

— Pourquoi parler de vos chagrins, ma chère enfant, puisqu'il dépend de vous qu'ils ne se renouvellent jamais ?

— Ainsi donc vous n'exigerez pas…

— J'exige que vous ne compromettiez pas le salut de votre âme en vous parjurant.

— Oh ! je vous en conjure, ayez pitié de ma faiblesse !… J'étais dans le délire lorsque je fis cet affreux serment…

— Justine, songez qu'il n'est pas d'homme dans le cœur duquel la vengeance ne trouve accès, et que nous ne sommes qu'à deux pas de cette prison que vous ne deviez quitter que pour aller à la mort.

L'orpheline était anéantie ; elle sentait l'impossibilité d'échapper à l'infamie ; la mort même ne pouvait l'en garantir : elle joignit les mains, leva les yeux au ciel et s'évanouit.

La position de l'abbé, à son tour, devenait fort embarrassante : il ne pouvait demander secours à qui que ce fût sans se compromettre et même sans se perdre : il eut un instant la pensée d'abandonner Justine dans la voiture et de prendre la fuite ; mais, étant parvenu, à l'aide de sels dont il était muni, à lui faire recouvrer l'usage de ses sens, l'espérance de goûter bientôt un plaisir si chèrement acheté fit taire toute autre considération ; seulement il ne renouvela pas ses attaques tant que la voiture roula ; ce fut au moment où elle s'arrêta qu'il prit de nouveau la parole.

— Justine, dit-il, souvenez-vous qu'un éclat me perdrait sans vous sauver : accompagnez-moi sans provoquer de scandale, et je m'engage à écouter patiemment les observations que vous croirez devoir me faire.

Il n'en fallait pas davantage pour faire renaître l'espérance dans le cœur de l'orpheline ; elle mit donc pied à terre, se laissa docilement conduire par l'aumônier, et ils arrivèrent bientôt dans l'appartement où Justine avait déjà passé plusieurs jours.

— Ma fille, dit le prêtre lorsqu'ils furent entrés et après qu'il eût soigneusement fermé les portes, ma fille, c'est souvent par des voies inconnues que Dieu nous conduit au port du salut ;

c'est pourquoi nous devons toujours obéir à ses commandemens, quelque extraordinaires qu'ils nous paraissent ; car qu'est-ce que notre faible raison auprès de la divine Intelligence ?... Lorsque Dieu commanda à Abraham d'égorger Isaac, son fils unique, le saint patriarche se garda bien de commenter les paroles du Seigneur ; il oublia que le sacrifice que lui demandait le Très-Haut était réputé crime et puni du dernier supplice par les lois humaines. Il en fut de même de Judith quand elle livra ses charmes à Holopherne. L'Écriture sainte, mon enfant, est remplie d'exemples de la même nature. Ainsi donc, ce qui vous semble un si grand péché n'est probablement qu'un sacrifice que Dieu vous demande.

— S'il en était ainsi, monsieur l'abbé, Dieu ferait taire la voix de ma conscience qui s'élève pour m'ordonner de résister.

— Résister ! dites-vous ?... Vous osez parler de résistance après le serment solennel que vous avez fait sur le saint Évangile ?... Eh ! malheureuse ! ne voyez-vous pas les portes de l'enfer qui s'ouvrent pour vous livrer passage et se fermer éternellement sur vous ?... Mais vous êtes mon bien, et non celui de Satan ; je vous défendrai malgré vous-même contre l'esprit malin... Oui, vous êtes à moi, Justine ; rien ne saurait vous délier de vos sermens : cessez donc d'être rebelle à la volonté de Dieu !

Àces mots, le prêtre, le visage en feu, les yeux étincelans, s'élança vers la jeune fille ; déjà il l'étreignait fortement dans ses bras, et, malgré les efforts qu'elle faisait pour se dégager, il semblait impossible qu'elle échappât au sort qu'il lui réservait, lorsque tout-à-coup un grand bruit se fit entendre dans l'escalier ; presqu'au même instant on frappa violemment à la

porte de l'appartement de l'abbé. Ce dernier pâlit, s'arrêta et prêta l'oreille.

— Au nom du roi, ouvrez ! cria une voix.

— Mille damnations ! dit l'abbé, nous sommes découverts !... Justine, fuyez par cet escalier dérobé ; il vous conduira dans une petite cour au bout de laquelle est un jardin assez vaste où probablement on n'ira pas vous chercher, et où je vous retrouverai... Allez, et n'oubliez pas que c'est votre tête que ces gens-là viennent me demander.

L'orpheline s'enfuit précipitamment ; il était temps, car déjà le commissaire faisait enfoncer la porte lorsque l'aumônier l'ouvrit.

On s'était promptement aperçu de l'évasion de Justine ; on avait recueilli des informations dans les environs de la prison ; le fiacre avait été suivi presque à la piste, et l'on se croyait sûr de ressaisir la prisonnière. Aussi le commissaire et ses agens furent-ils très-surpris lorsque l'abbé, qui avait parfaitement composé son maintien, leur dit du ton d'un homme dont la conscience est pure :

— J'ouvre au nom du roi, messieurs, comme j'eusse ouvert au nom de Dieu ; que puis-je pour votre service, s'il vous plaît ?

Le commissaire lui expliqua le but de sa visite, et l'abbé reprit :

— La parole d'un ministre du Seigneur devrait vous suffire ; mais je ne prétends point vous imposer l'obligation de vous en contenter. Cependant il se pourrait que vous eussiez plus tard à vous repentir de l'avanie faite à un homme de mon caractère ; car il est des offenses que la religion permet de ne pas oublier.

La menace était directe ; le commissaire en fut atterré.

— Monsieur, dit-il d'un ton benin, ce n'est que pour la forme, et je vous prie de croire que nous professons beaucoup de respect pour votre saint ministère.

— C'en est ici une singulière preuve, monsieur… Au reste, vous obéissez à vos supérieurs, et nous en référons aux nôtres… Cherchez donc, je vous prie ; toutes les portes sont ouvertes.

— Que le diable emporte la fille ! disait mentalement le commissaire ; ce cagot me fera certainement destituer !…

— Voulez-vous bien visiter cette seconde pièce ? reprit le prêtre en marchant devant les agens, armé d'un flambeau.

— Mon Dieu ! monsieur, un coup d'œil, seulement pour la forme… D'ailleurs, vous dicterez vous-même le procès-verbal… Au fait il est épouvantable que sur un mot, un fait erroné, un renseignement douteux, on se croie autorisé à en agir ainsi envers un respectable ecclésiastique.

— Monsieur le commissaire, vous avez d'excellens principes.

— Monsieur l'abbé, je suis dans la désolation.

— Mon Dieu ! il n'y a pas de quoi.

— Pas de quoi ! se dit encore mentalement le commissaire ; voyez-vous le traître ! pas de quoi ! et il va m'aller dénoncer à la congrégation ! j'ai fort heureusement mon brevet de robe courte, et les bons pères eux-mêmes ont besoin de nous ménager.

Àla tournure que prenaient les choses, on juge aisément que la visite de la police n'eut d'autre résultat que de faire ressortir les

vertus de l'aumônier ; ce fut en effet ce qui arriva : il n'avait été jusqu'alors qu'un homme respectable ; ce fut désormais un saint homme, et presque un martyr.

01-14

Justine avait non-seulement suivi les instructions du prêtre, mais elle les avait dépassées : arrivée dans le jardin où, quoi qu'il arrivât, elle ne pouvait être en sûreté, elle le parcourut en tous sens, mesura de l'œil la hauteur des murs, et, bien que leur élévation fût assez considérable, elle résolut d'en tenter l'escalade. Cela ne présentait pas de grandes difficultés quant à l'intérieur, à cause des espaliers qui pouvaient tenir lieu d'échelle ; et la jeune fille, à laquelle le danger donnait des forces, atteignit aisément le faîte ; mais il n'en était pas de même de l'autre côté qui donnait sur une rue étroite et déserte. Justine hésita pendant quelques instans ; mais, se représentant tout-à-coup qu'il ne lui restait pas d'autre moyen pour échapper à l'infamie, elle s'élança courageusement, et fut assez heureuse pour atteindre le pavé sans se faire le moindre mal. Bien que ses vêtemens ecclésiastiques gênassent sa marche elle les garda en pensant qu'elle serait ainsi moins exposée aux grossièretés des gens qu'elle ne pouvait manquer de rencontrer.

L'orpheline marchait déjà depuis quelque temps, et aussi rapidement que cela lui était possible, lorsque neuf heures sonnèrent à l'horloge d'une église près de laquelle elle passait. Elle s'arrêta alors, s'assit sur une borne, et, lorsque le repos et le grand air lui eurent un peu rafraîchi le sang, elle songea à ce qu'elle devait

faire. En restant à Paris, elle n'avait aucune chance de salut : le déshonneur, la prison, l'échafaud, telle était la perspective que lui offrait la capitale du monde civilisé. Il est vrai qu'en s'éloignant de cette ville, elle ne pouvait pas compter sur de grandes ressources ; mais, bien que cela répugnât à sa conscience, elle songea que, grâce à l'habit qu'elle portait, elle pourrait obtenir quelques secours et gagner quelque contrée éloignée, où il lui serait possible de vivre du travail de ses mains. Ce faible espoir rendit un peu de forces à la pauvre orpheline ; elle se leva, adressa au ciel une courte et fervente prière, et se remit en marche. Dix minutes après elle avait franchi la barrière, et, vers onze heures, elle était déjà loin ; mais la fatigue qui l'accablait était telle qu'elle se trouva dans l'impossibilité absolue de marcher davantage.

Le temps était superbe, la lune éclairait la campagne, et permettait de voir à une assez grande distance. Justine aperçut, à un quart de lieue environ de la grande route, une fort belle maison de campagne : La pauvre fille rassembla ce qui lui restait de forces, s'engagea dans une allée de peupliers qui aboutissait au grand chemin, et arriva bientôt à la porte du château qu'elle avait aperçu. Justine s'arrête un instant, prépare son thème, se tient prête à répondre convenablement à toutes les questions qui pourront lui être faites, et, s'armant enfin de résolution, elle s'approche de la grille et sonne. Le portier arrive, demande d'abord assez brusquement, qui est là ? Mais, à l'aspect de la soutane et du chapeau à cornes, il change bien vite de ton, et s'informe respectueusement de ce que désire monsieur l'abbé.

— Je voudrais, dit l'orpheline, être présenté au propriétaire de cette maison.

— Monsieur l'abbé veut sans doute dire à la propriétaire, à madame la marquise douairière d'Albimont ?

— Précisément.

— Madame la marquise est seule ; je ne sais si elle pourra recevoir monsieur à cette heure… je vais appeler un valet de pied.

Il donna deux coups de sifflet et un grand drôle, portant habit galonné sur toutes les coutures, parut presque aussitôt ; il conduisit Justine dans un riche salon où il la laissa pour aller prendre les ordres de sa maîtresse.

La marquise d'Albimont avait été une fort jolie femme ; veuve de bonne heure, elle avait beaucoup sacrifié à l'amour ; le nombre de ses adorateurs avait été grand, et ses affaires de cœur avaient été l'occupation de toute sa vie, jusqu'à ce qu'enfin le rouge, le blanc, le bleu, le noir, l'art du dentiste et une foule d'autres auxiliaires étant insuffisans pour dissimuler les outrages du temps, elle renonça à l'amour qui l'abandonnait pour se jeter dans les bras de la religion. La marquise était donc devenue dévote ; mais, malgré ses efforts, l'amour du Créateur n'excluait pas absolument l'amour de la créature ; elle ne se rappelait pas sans soupirer tendrement les délices de cette vie périssable. Madame d'Albimont avait un peu plus de cinquante ans et en avouait quarante ; elle passait la plus grande partie de l'année à la campagne, où son directeur la visitait souvent ; mais c'était à peu près la seule personne qu'elle reçût ; car elle aimait la solitude depuis que dans le monde elle ne pouvait plus prétendre au premier rang parmi les jolies femmes. Elle fut donc singulièrement surprise quand elle apprit qu'un jeune ecclésiastique, l'abbé de Cre-

pelle, car c'était le nom qu'avait pris Justine, demandait à lui être présenté.

— Un abbé à cette heure, Antoine ! que peut-il me vouloir ? d'où vient-il ?

C'est ce que je ne puis pas dire à madame la marquise ; mais, à en juger à son âge, à son air timide, à sa petite voix douce, on pourrait croire qu'il sort du séminaire.

— C'est donc un enfant ?

— C'est quelque chose de plus, madame la marquise ; mais pas beaucoup.

— Faites entrer, Antoine. D'après ce que vous dites, ce personnage n'est pas effrayant… Et d'ailleurs l'hospitalité est une des vertus chrétiennes.

Justine fut introduite dans la chambre à coucher de la marquise.

— Je suis bien indiscret, madame, dit-elle en s'avançant timidement ; mais j'espère que vous me pardonnerez lorsque vous connaîtrez le motif qui m'oblige à vous demander un asile pour cette nuit.

Cette voix douce, cette figure angélique firent un effet tel sur la marquise qu'elle demeura quelques instans sans répondre.

— Ce que je ne veux point vous pardonner, monsieur, dit-elle enfin, c'est de voyager seul à une heure si avancée.

— J'étais sorti cette après-midi du séminaire pour aller passer les vacances chez un de mes parens à quelques lieues de Paris ;

mais, au moment où j'allais monter en voiture, je m'aperçus que j'avais perdu ma bourse ; et je pris la résolution de faire le voyage à pied, et je partis. Tant qu'il fallut suivre le grand chemin, cela alla bien ; mais, vers la fin du jour, j'entrai dans les chemins de traverse ; je m'égarai : après avoir marché long-temps, la fatigue ne me permettant pas d'aller plus loin, j'osai prendre la liberté de me présenter chez vous, et je viens, madame, vous demander pardon de ma témérité.

— Mais il est charmant, en vérité !... Approchez donc, monsieur l'abbé. Pauvre enfant !... Il faudrait avoir un cœur de pierre pour vous refuser un asile... Mais, j'y songe, vous devez être exténué de besoin ?

— Madame, je vous avouerai franchement...

La marquise sonna sans en entendre davantage, ordonna que l'on mît deux couverts dans sa chambre, et fit asseoir Justine près d'elle. On servit promptement une volaille froide, des biscuits, des confitures et d'excellent vin. Justine, qui était autant exténuée de besoin que de fatigue, mangea comme un véritable écolier. La marquise suivait tous ses mouvemens, admirait la finesse et la beauté de ses traits, la blancheur de son teint, et cette charmante timidité dont certaines femmes font tant de cas.

— Puisque le hasard m'a procuré l'avantage de faire votre connaissance, monsieur l'abbé, dit-elle lorsque Justine eut achevé de manger, j'espère que vous ne nous quitterez pas aussi promptement que vous vous l'étiez proposé. La campagne est charmante ici, et peut-être ne regretterez-vous pas de nous avoir fait le sacrifice de quelques jours.

— C'est le ciel qui vient à mon aide, se dit mentalement Justine.

Puis, levant les yeux vers la marquise, qui semblait attendre sa réponse avec anxiété :

— Je suis trop heureux, madame, lui dit-elle, de l'honneur que vous voulez bien me faire pour m'y refuser.

— Oh ! vous êtes un charmant enfant ! s'écria la douairière.

Et, se penchant doucement vers l'orpheline, elle lui baisa le front. Bien que cela parût quelque peu extraordinaire à Justine, elle n'en conçut pourtant aucune alarme, et elle soutint la conversation sans se troubler.

Il était tard lorsque la marquise, se rappelant que son jeune hôte était fatigué, l'invita à aller se reposer, et le fit conduire dans un appartement voisin du sien. Il y avait longtemps que Justine ne s'était trouvée dans une situation d'esprit aussi calme ; il lui semblait que les nuages de l'avenir s'éclaircissaient, et que pour elle allait commencer une nouvelle vie. Aussi passa-t-elle une bonne nuit, et le soleil était levé depuis long-temps lorsqu'elle s'éveilla.

— Cette dame d'Albimont est vraiment la bonté même, se disait-elle en s'affublant de son mieux du vêtement ecclésiastique qui lui avait valu une si agréable réception ; je serais impardonnable de la tromper ; et, dès que j'aurai suffisamment réfléchi sur ce point, je lui ferai la confidence de mes malheurs.

Comme elle achevait cette réflexion, elle aperçut un rouleau d'or qui avait été déposé à dessein sur la table de nuit, et elle se rappela la circonstance de la perte de sa bourse, qui faisait partie

de la fable qu'elle avait imaginée la veille, et qui lui avait si bien réussi.

— La bonne marquise n'a rien oublié, dit-elle ; elle ne veut pas que je manque d'argent : que sera-ce donc quand je lui aurai fait connaître la vérité, quand elle aura entendu le récit de tous les maux qui m'ont accablée, et de l'effroyable malheur qui me menace ! Dieu, enfin, a eu pitié de ma faiblesse, et la fin de mes douleurs est proche.

L'espérance colora les joues de l'orpheline, et rendit à ses beaux yeux toute leur vivacité ; aussi était-elle dix fois plus jolie que la veille lorsqu'elle entra dans le salon, ou la marquise était déjà. Après les complimens d'usage, on déjeuna, puis madame d'Albimont proposa une promenade dans le parc, et toutes deux sortirent en s'entretenant de la beauté de la saison et de quelques autres lieux communs ; mais la conversation ne tarda pas à changer d'objet.

— Quel dommage, mon jeune ami, dit la marquise, que vous ne soyez pas ordonné ! vous seriez à la fois ici l'aumônier et l'ami de la maison : je n'ai point d'enfans, et ma fortune me permettrait de songer à la vôtre... Il est vrai qu'à votre âge la solitude est effrayante ; mais il y aurait tant de moyens de l'embellir !...

— Oh ! madame, de quelle reconnaissance mon cœur est pénétré ! et combien je regrette de n'être pas digne... !

— Ne dites point d'enfantillage, mon jeune ami : les yeux sont le miroir de l'âme, et je lis dans les vôtres que vous êtes capable de payer de retour les sentimens affectueux que vous inspirez.

Ce langage commençait à paraître un peu extraordinaire à Justine ; mais elle ne s'en effraya pas, et elle s'efforça d'y répondre de manière à ne pas éveiller les soupçons de sa protectrice ; car maintenant elle n'était plus aussi disposée à lui faire la confidence de ses malheurs, et des craintes vagues s'élevèrent dans son esprit. Ces craintes ne tardèrent pas à devenir plus vives : la marquise l'avait fait asseoir près d'elle sur un banc de gazon, et, comme la veille, elle avait à plusieurs reprises penché son visage sur celui de Justine ; mais cette fois, ce n'étaient plus seulement des baisers sur le front, c'étaient des lèvres brûlantes qui pressaient les lèvres vermeilles de l'orpheline ; c'étaient des soupirs, de tendres étreintes, des paroles entrecoupées ; puis à de courtes extases succédaient de tendres propos, et le langage de la douairière devenait si clair, que Justine ne pouvait plus se faire illusion : la pauvre enfant cherchait un appui pour sa vertu, et elle ne trouvait partout que corruption. La marquise toutefois lui semblait moins coupable que tous les misérables qui avaient tenté de flétrir sa jeunesse et son innocence, car elle ignorait son sexe, et bien certainement elle ne pouvait songer à employer la violence. Aussi Justine prit-elle la résolution de ne rien négliger pour maintenir sa protectrice le plus long-temps possible dans l'erreur où elle se trouvait ; car l'important, pour échapper aux poursuites de la police, était de gagner du temps. Aussi, bien que madame d'Albimont eût fort désiré que son protégé fût moins timide, elle ne désespéra pas de parvenir à vaincre cette timidité, et Justine continua à être l'objet des plus tendres soins.

01-15

Déjà, depuis plusieurs jours, Justine habitait au château de la marquise d'Albimont, et sa contenance commençait à devenir fort embarrassée ; car la douairière avait encore l'imagination tellement vive que tous les prétextes plausibles avaient été bientôt épuisés ; et les choses en étaient à ce point maintenant, qu'une fuite prompte pouvait seule éviter un éclat. Justine sentait parfaitement tous les dangers de sa position ; mais elle hésitait à prendre un parti qui, en la jetant de nouveau dans le monde, allait l'exposer aux plus grands dangers.

Un matin qu'après avoir passé une nuit fort agitée elle réfléchissait à sa position et cherchait quelque expédient pour en éviter les périls, la porte de sa chambre, qu'elle avait cependant soigneusement fermée, s'ouvrit doucement et la marquise parut. Justine effrayée se hâta de remettre dans le lit ses bras qui en étaient dehors, et de se jeter drap et couverture sur les épaules.

— Est-il possible que je vous effraie à ce point, mon cher Crèpelle ? dit la douairière… Ma présence ici doit-elle vous surprendre maintenant que je ne puis vivre sans vous, et que, j'ai eu la faiblesse de vous en faire l'aveu ?

Justine balbutia quelques mots que la marquise interrompit en l'embrassant tendrement.

— Ô mon bel ange ! sans vous il ne peut plus y avoir de bonheur pour moi dans ce monde… Promettez-moi donc de ne jamais me quitter, et de payer ma tendresse de quelque retour…

La pauvre fille commença à trembler de tous ses membres ; les caresses de la marquise devenaient à chaque instant plus vives.

En cherchant à s'en garantir, Justine fit un mouvement qui mit à découvert ses blanches épaules, et permit à madame d'Albimont d'apercevoir des charmes qu'elle était bien loin de soupçonner.

— Grand Dieu ! s'écria-t-elle, que veut dire ceci ?... Quelle horrible trahison !

— Au nom du ciel ! madame, ne me perdez pas !... Je vous dirai qui je suis, et vous me pardonnerez de vous avoir trompée, quand vous saurez...

Mais la marquise ne l'entendait pas : elle pleurait, se cachait le visage dans ses mains et s'écriait :

— C'est une femme !... suis-je assez cruellement punie !... Sortez de chez moi, malheureuse ! Hâtez-vous de fuir, ou craignez ma vengeance... Oui, oui, je me vengerai... Que vous ai-je fait pour que vous me tendiez ce piége infernal ?... Mon Dieu ! mon Dieu ! ayez pitié de moi !...

L'exaltation de la douairière allait croissant ; il fallait se hâter de fuir, Justine le sentit, et, s'élançant hors du lit, elle s'habilla promptement et disparut avant que la marquise eût songé à faire un mouvement pour la retenir. Elle sortit du château, suivit le premier chemin qui se présenta et marcha pendant plusieurs heures sans s'arrêter. Lorsqu'elle fut un peu remise de la frayeur que lui avait causée cet événement, elle se félicita de la tournure que les choses avaient prise : un assez long temps s'était écoulé depuis son évasion de la prison pour que les recherches dont elle avait pu être l'objet eussent cessé ; le costume qu'elle avait conservé la mettait à l'abri de la séduction, et, grâce à la générosité de la marquise, elle possédait une somme assez considérable pour pourvoir à tous ses besoins jusqu'à ce qu'elle fût arrivée

dans quelque contrée éloignée, où elle pourrait vivre de son travail. La pauvre fille entrevoyait ainsi le terme de ses malheurs, et l'espérance doublait ses forces ; de sorte que, vers la fin du jour, elle était déjà bien loin du lieu qu'elle avait quitté le matin. Elle résolut donc de s'arrêter au premier village qu'elle trouverait et de passer la nuit dans une auberge, où il lui serait facile de se faire passer pour un séminariste qui retourne dans sa famille.

Tout cela se fit comme elle l'avait désiré. La vue d'une pièce d'or, qu'elle changea pour faire l'aumône à un mendiant qui se tenait à la porte de l'auberge, stimula singulièrement le zèle de l'hôtesse. Monsieur l'abbé eut donc la plus belle chambre et le meilleur lit, et tout le monde se mit en mouvement, à la cuisine, pour que le souper de monsieur l'abbé fût digne d'un fils de famille qui avait la bourse si bien garnie.

Il ne faisait pas encore entièrement nuit, et Justine allait se mettre à table, lorsque des cris, des chants mêlés à un bruit de chaînes, se firent entendre.

— Que veux dire ceci ? demanda l'orpheline.

— C'est la crême des bons sujets de Paris qu'on mène aux galères, répondit l'hôtesse.

Ces paroles firent sur Justine l'effet de la foudre ; elle pâlit, demeura immobile, et ne put prononcer un mot. Toutes les plaies de son cœur venaient de se rouvrir, et elle sentit que ses forces et son courage l'abandonnaient.

— Oh ! il ne faut pas que ça vous effraie, reprit l'hôtesse, qui attribuait à la peur l'émotion de Justine : il est vrai qu'ils passe-

ront la nuit dans ce village, mais ils sont bien gardés et leurs fers sont solides.

En ce moment les charrettes qui portaient les forçats s'arrêtèrent devant l'auberge ; tous ces misérables mirent pied à terre, et Justine, poussée par une force irrésistible, courut sur le seuil de la porte.

— Monsieur l'abbé, s'écria l'un des condamnés, vous seriez bien aimable de nous escompter en espèces les prières que vous nous devez.

Justine n'avait pas attendu cette invitation pour tirer de sa poche toute la menue monnaie qui s'y trouvait, et elle se mit en devoir de la distribuer.

— Allons, canaille ! s'écria un garde-chiourme, par le flanc droit, et que ceux qui voudront aller plus vite que le violon prennent garde à leurs épaules… Quant à toi, numéro sept, si tu t'avises encore de vouloir t'étrangler, je te soignerai la carcasse.

Justine jeta les yeux sur le malheureux auquel s'adressaient ces dernières paroles… c'était Georges !… La vue de son bien-aimé, l'espoir de le sauver soutinrent le courage de la pauvre fille ; elle commença à distribuer son argent : arrivée à Georges, dont les yeux étaient constamment baissés vers la terre, elle lui prit la main, y déposa la moitié de l'or qu'elle possédait, et dit, en faisant des efforts surnaturels pour retenir les larmes qui la suffoquaient :

— Du courage, ami ! Dieu veille sur les malheureux.

Le son de cette voix fit tressaillir le jeune Valmer ; il leva les yeux, reconnut Justine, qui, d'un regard, l'engagea à se contenir,

et il cacha adroitement la somme qu'elle venait de lui remettre.

— Monsieur l'abbé, cria l'hôtesse, votre poulet refroidit.

L'orpheline se hâta de finir sa distribution, puis elle rentra, prit quelque nourriture, et se fit immédiatement conduire à la chambre qui lui était destinée, afin de pouvoir se livrer à ses réflexions.

Cependant les forçats avaient été conduits dans une espèce de grange où ils devaient passer la nuit sous la garde de leurs conducteurs.

Malgré tous les soins les plus minutieux des gardes de ces malheureux, malgré les recherches qu'ils font sur chaque individu en explorant les parties les plus secrètes du corps, il y a toujours parmi les hommes attachés à la même chaîne deux ou trois adroits coquins qui parviennent à soustraire à tous les regards certains instrumens propres à leur délivrance, tels que petites limes anglaises, scies faites avec des ressorts de montres, etc. En général, c'est bien plutôt le défaut d'argent que les moyens de rompre leurs fers qui les empêche de prendre la fuite : sans papiers, sans vêtemens et sans moyens de se procurer promptement ces objets indispensables, ils sentent que la liberté qu'ils recouvreraient serait de courte durée, et, comme en général ce sont gens expérimentés en pareille matière, ils attendent qu'ils aient pu acquérir ce qui leur manque en échange d'une partie de ce qu'ils possèdent. Le forçat à côté duquel était enchaîné Georges était précisément un de ces vieux chevaux de retour qui mûrissent long-temps leurs projets avant d'en venir à l'exécution, afin de laisser le moins possible au hasard. Déjà, à plusieurs reprises, il avait sondé le jeune Valmer, et lui avait fait entendre

qu'avec de l'argent il lui procurerait aisément les moyens de s'évader ; Georges avait évité de répondre catégoriquement, d'abord parce qu'il n'avait pu soustraire la moindre somme à la rapacité des gardiens, et ensuite parce qu'il craignait d'être trahi ; mais cette dernière crainte était bien affaiblie depuis qu'il avait pu étudier le caractère de son compagnon, et ce fut lui cette fois qui entama, à voix basse et pendant la nuit, le chapitre favori des prisonniers.

— Vous pensez donc, père Guibard, lui dit-il, que, moyennant une somme…

— Plus bas, mon garçon… Il paraît que tu es lesté ? Je m'en suis douté, cet abbé-là m'avait tout l'air d'être venu ici pour chanter une messe à ton intention… Combien as-tu ?

— Je puis vous offrir cinq cents francs.

— Assez ; silence et attention.

Le vieux forçat s'approcha le plus près possible de Georges, saisit d'une main le collier de fer de l'infortuné réfractaire, et, de l'autre, il commença à faire jouer, avec tant de rapidité et d'adresse, une des petites limes qu'il possédait, que deux heures après ce collier ne tenait plus qu'à un fil ; le même espace de temps suffit pour faire subir pareille opération à la chaîne ; puis l'opérateur masqua, avec une espèce de mastic, les solutions de continuité faites à la lime.

— Le plus difficile est fait, dit Georges.

— Pauvre simple ! c'est là le plus aisé, et cela ne te vaudra qu'une honnête dose de coups de bâton, si, demain à pareille heure, tu n'as pu te procurer un déguisement complet. Tiens, voi-

ci un bout de crayon et un peu de papier : pour un richard, ça vaudrait mille écus… Où sont tes cinq cents francs ?

— Que ferai-je de votre crayon dans les ténèbres ?

— Oh ! ma foi, que ne demandes-tu des bougies et un pupitre ?

— Mais…

— Silence ! Où sont les espèces ?

Georges lui mit vingt-cinq pièces d'or dans la main.

— Merci. Si avant vingt-quatre heures tu n'es pas libre, je te conseille de prendre ton mal en patience, car jamais si belle occasion ne se retrouvera.

Georges comprit qu'il n'avait acheté qu'une chance de succès ; il étendit sur son genou le papier que lui avait donné le vieux forçat, et il y traça à tâtons ces seuls mots : habit, chapeau, perruque ; il roula ensuite ce papier, et, se rappelant les paroles de Justine, il espéra qu'elle ne l'abandonnerait pas, et qu'il parviendrait à lui remettre ce billet.

Pendant que cela se passait, Justine, en proie tour à tour à la plus douce espérance et au plus affreux découragement, se mettait le cerveau à la torture pour trouver le moyen de sauver son bien-aimé ; elle adoptait successivement tous les expédiens enfantés par son imagination, et les rejetait après le plus léger examen. Le jour vint avant qu'il eût été possible de prendre une résolution. Bientôt le bruit de chaînes qui la veille avait attiré son attention lui annonça que l'heure du départ avait sonné ; elle se leva, courut à sa fenêtre, et vit défiler les forçats, qui, à partir de

ce lieu, devaient faire la route à pied. Georges la vit, lui lança un regard significatif, et presque aussitôt laissa tomber sur le pavé le billet qu'il avait écrit pendant la nuit. Au bout de quelques secondes, Georges regarda de nouveau ; Justine n'était plus à sa fenêtre ; mais il l'aperçut à l'endroit même où il avait laissé tomber son billet, et il tressaillit de joie. L'orpheline avait effectivement ramassé le précieux papier, elle avait reconnu ces caractères tracés par une main chérie, et elle songeait aux moyens d'arriver à un résultat favorable. En ce moment une voiture publique vint à passer ; elle suivait la même route que les condamnés ; plusieurs places étaient vacantes ; Justine en prit une en annonçant qu'elle la quitterait à la ville voisine, et elle eut bientôt dépassé la chaîne. À midi elle mettait pied à terre : deux heures après elle avait fait emplette des objets nécessaires, et un commissionnaire qu'elle avait généreusement payé attendait à l'entrée du faubourg l'arrivée des condamnés. Ces derniers, selon l'usage, tendirent leur bonnet en implorant la pitié publique en entrant dans la ville. Georges jusques alors avait été le seul qui se fût abstenu de présenter cette humiliante requête à la multitude ; mais cette fois il fit comme les autres, et le commissionnaire auquel Justine l'avait signalé, l'ayant aisément reconnu, tant les indications étaient exactes, une lourde pièce de deux sous vint tomber dans le bonnet du réfractaire : il la saisit ; en détacha un petit papier grand comme la moitié de l'ongle, qui était collé par un peu de cire, et sur lequel il lut : Toute la nuit ; cinquante pas au nord.

L'espérance fit délicieusement battre le cœur du pauvre garçon : Justine l'avait compris ; il se crut sauvé.

— Avale la douleur, ou tu es marron (pris), lui dit le vieux forçat, qui suivait tous ses mouvemens.

Georges obéit, et broya sous ses dents le billet qui lui annonçait une prochaine délivrance. Il était temps ; car le capitaine qui commandait la chaîne, ayant conçu quelques soupçons, fit fouiller, quelques minutes après, tous les condamnés.

— Çà, mon garçon, dit le père Guibard, j'espère que, ton abbé et toi, vous ne m'oublierez pas dans vos prières : les hommes se rencontrent plus aisément que les montagnes, et j'ai dans l'idée que nous nous reverrons bientôt.

— Vous parlez comme si j'étais libre, père Guibard.

— Oh ! ma foi, il s'en faut de si peu, qu'à moins que tu ne sois l'animal le plus maladroit des quatre-vingt-six départemens, nous ne dormirons pas cette nuit sur le même oreiller. Dans tous les cas, ça ne dépendra pas de moi ; car je veux gagner ce que j'ai reçu.

Ces paroles augmentèrent encore l'espoir de Georges, et il attendit avec impatience que l'instant d'agir fût venu.

Cette nuit les forçats furent déposés dans une ancienne église qui servait depuis 1793 de magasin à fourrages ; des sentinelles furent placées aux issues, et, comme la nuit précédente, toutes les précautions furent prises par les gardiens.

— À moins de m'envoler comme un esprit par le trou d'une serrure, dit Georges quand la nuit fut venue, je ne vois pas par où je pourrai sortir d'ici sans la permission des factionnaires.

— Ça me regarde, répondit le père Guibard. Observe ; tiens-toi prêt à jouer des jambes, et tais-toi.

La moitié de la nuit s'écoula bien lentement pour le jeune Valmer ; tous ses compagnons de captivité semblaient profondément endormis, et il commençait à se croire la dupe du vieux forçat, lorsque celui-ci, saisissant le collier de fer du réfractaire, acheva de le rompre ; il en fit autant de la chaîne, et, poussant le jeune homme loin de lui, il se mit à crier :

— À la garde ! On m'assassine ! Je suis mort !...

En un instant tous les gardes-chiourmes furent sur pied ; les factionnaires, croyant qu'il s'agissait d'une révolte, accoururent pour prêter main-forte. Georges, profitant du tumulte, brisa, avec le collier dont Guibard l'avait débarrassé, l'unique lanterne qui éclairait l'église, et, à la faveur de l'obscurité, il gagna rapidement le lieu où Justine l'attendait. Les misérables haillons dont il était couvert eurent bientôt fait place aux vêtemens que Justine avait achetés ; sa tête presque entièrement rasée, fut couverte d'une perruque artistement faite, et, dix minutes après, les amans, enfermés dans une bonne berline que Justine avait louée, avançaient, au grand trot de deux vigoureux chevaux, sur la route opposée à celle que devait suivre la chaîne. Ce ne fut que le matin que l'on s'aperçut de l'évasion de Georges, et le fugitif était déjà à quinze lieues de là.

Les premiers instans furent consacrés aux plus doux épanchemens :

— Ma tendre amie !

— Mon cher Georges !

— Combien tu as dû souffrir !

— Quelles tortures tu as endurées !

Et chaque phrase était interrompue par des baisers. Puis chacun d'eux fit le récit de ce qui lui était arrivé depuis qu'ils ne s'étaient vus. Pour Georges, les choses avaient suivi leur cours ordinaire : son pourvoi en cassation et son recours en grâce n'avaient pas eu plus de succès l'un que l'autre ; l'argent que lui avait fait passer sa bonne mère lui avait été enlevé par les misérables au milieu desquels sa condamnation l'avait fait jeter, et il n'espérait plus échapper à l'horrible captivité perpétuelle que par une mort prompte et volontaire, lorsque Justine était venue relever son courage.

Justine à son tour raconta l'épouvantable catastrophe à la suite de laquelle une condamnation terrible avait été prononcée contre elle.

— Fuyons ! s'écria Georges, fuyons ces hommes et ces lois de mensonge et de sang, ces lois qui promettent protection aux pauvres et aux faibles, et qui toutes sont faites en faveur du riche et du puissant. Je veux quitter la France ; l'aspect seul de cette terre maudite me fait horreur !...

— Eh ! penses-tu, ami, qu'il en soit autrement sous un autre ciel ?... Nous ne pouvons tenter de franchir les frontières sans nous exposer aux plus grands périls ; et pourquoi ? pour changer de prison et de bourreaux... Dans les plus grands périls, la Providence est venue à notre aide ; elle ne nous abandonnera pas. Espérons que le jour de la justice brillera enfin pour nous : notre réhabilitation n'est pas impossible ; vivons d'espérance et d'amour.

Georges ne répliqua que par de tendres et chastes caresses, et tous deux, heureux du présent, s'efforcèrent d'oublier le passé, et rêvèrent un délicieux avenir.

Grâce au costume de Justine, qui, ainsi que nous l'avons dit plus haut, était, dans ce temps, le meilleur des passeports, les amans voyagèrent pendant plusieurs jours sans accident : Georges se donnait pour le précepteur de Justine ; c'était, disait-il un jeune séminariste qui allait reprendre ses études, et de la conduite duquel il était chargé. Arrivés à Lyon, ils résolurent de s'y fixer : ils possédaient encore une somme assez considérable pour pouvoir élever un petit établissement de lingerie ; Georges pourrait donner des leçons de dessin. Ainsi ils n'auraient pas à craindre la misère, et pourraient faire des économies, dont une grande partie serait envoyée à leur mère, la bonne madame Valmer, qui croyait ne devoir jamais les revoir.

Ce projet était sage ; l'exécution en fut prompte : Georges y mit à la fois tant d'intelligence et d'activité, qu'au bout de quelques jours Justine, qui avait repris les habits de son sexe, fut installée dans le comptoir d'un joli magasin.

Le soir même de cette installation, Georges, en pressant tendrement la jeune fille sur son cœur, lui dit :

— Justine, n'es-tu pas à moi devant Dieu ?

La jeune fille rougit et cacha son joli visage dans le sein de son ami.

— Un mur d'airain, reprit Georges, nous sépare des autres hommes : leurs lois ne peuvent être nos lois ; ce sont eux qui ont brisé le pacte qui nous attachait à la grande famille. Ils sont si corrompus, qu'ils ne peuvent sceller la plus sainte union sans se

demander mutuellement des garanties ; à toi mon amour doit suffire…

L'orpheline était vivement émue ; elle aimait Georges de toute la puissance de son âme ; elle lui eût sans hésiter fait le sacrifice de sa vie ; mais la vertu était un bien dont elle ne se croyait pas libre de disposer.

— Georges, dit-elle en levant vers le jeune homme ses beaux yeux humides de larmes, Dieu ne le permet pas !

— Ainsi il me faut renoncer au bonheur que j'avais rêvé !… Ce Dieu dont tu parles n'a-t-il pas reçu nos sermens ? Sommes-nous coupables de la violence qui nous arracha de l'autel où nous venions le supplier de bénir notre union ?… Justine, Justine, tu ne m'aimes plus !

Valmer était dans la plus violente agitation ; il se tordait les bras, se frappait le visage, et menaçait d'aller se livrer à la justice, afin de trouver une mort prompte, maintenant qu'il avait perdu tout ce qui l'attachait à la vie.

— Georges, Georges, mon bien-aimé ! écoute-moi, je t'en conjure, disait la pauvre fille en joignant les mains. Pourquoi désespérer ainsi de l'avenir ?… Sois mon frère et mon protecteur jusqu'à ce que tu puisses devenir mon époux. Ne sais-tu pas que je ne puis et ne veux vivre que pour toi ? N'es-tu pas mon bien le plus précieux, l'âme de ma vie ?… Georges, ne transgressons pas les lois divines ; n'offensons pas le ciel au moment même où le bras puissant de la Providence vient de nous tirer de l'abîme où nous étions plongés…

Elle était si belle en parlant ainsi, l'accent avec lequel elle prononçait ces paroles les rendait si éloquentes, qu'elle parvint bientôt à rendre un peu de calme dans l'âme du pauvre Valmer. Après quelques instans de silence, il la prit dans ses bras, déposa un baiser sur son front, et dit :

— Bon soir, ma sœur !

— Bon soir, mon frère bien aimé !

Et chacun d'eux alla chercher le repos sur une couche solitaire.

— Plusieurs mois s'écoulèrent ; la fortune semblait enfin sourire à ces pauvres enfans : le magasin de Justine était bien achalandé ; Georges avait trouvé quelques riches élèves, qui le payaient généreusement, et déjà ils avaient pu donner de leurs nouvelles à madame Valmer, et lui faire passer une somme assez forte. Fidèle à la promesse qu'il avait faite, Georges se conduisait en frère ; il souffrait en silence, et il ne lui venait pas même à la pensée de réclamer les droits d'époux. Ils sortaient peu et ne formaient aucune liaison, et rien ne semblait devoir troubler l'espèce de bonheur dont ils jouissaient, lorsqu'un soir un homme qui avait à plusieurs reprises passé devant le magasin où Georges et Justine se trouvaient en ce moment entra et marchanda quelques objets. Justine s'empresse d'ouvrir ses cartons, l'inconnu choisit, le prix lui convient, et, tandis que la jolie marchande enveloppe les objets vendus, l'acheteur adresse la parole à Georges.

— Que dites-vous du commerce, monsieur ? lui demande-t-il.

— Je ne m'en plains pas, répond le jeune homme.

— Eh bien ! ni moi non plus ; les affaires vont bien…

Àces mots, il s'approcha davantage du jeune homme, et, tirant de sa poche une très-belle montre, il ajouta à demi-voix :

— Et la preuve, c'est que voici un bijou de six cents francs que je vous donne pour cent écus.

— Grand merci, monsieur, je ne suis pas disposé à faire cette acquisition.

— Il faut pourtant que tu la fasses, Georges ! répliqua l'inconnu en s'approchant davantage.

Valmer croit alors reconnaître cette voix ; il regarde attentivement son interlocuteur, et il ne peut retenir un cri de surprise et d'effroi en reconnaissant le père Guibard, ce vieux forçat qui l'avait débarrassé de ses fers.

— Qu'est-ce que tu as donc, mon garçon ? Est-ce que les murs ont des oreilles chez toi ? Il me semble que nous pouvons parler de nos affaires, et que monsieur l'abbé n'est pas de trop.

Il prononça ces dernières paroles à haute voix et en regardant Justine, qui se crut perdue et s'évanouit. Georges s'empressa de la secourir, et le forçat se dirigea vers la porte en disant :

— Puisque c'est comme ça que vous recevez les amis, bon soir !

— Restez, Guibard, restez, au nom du ciel ! dit Valmer, qui comprit l'imminence du danger qu'il courait ; on n'est pas maître d'un mouvement de surprise. Soyez sûr que je suis tout disposé à vous satisfaire.

Le vieil habitué des bagnes revint sur ses pas en hochant la tête ; il entra dans l'arrière-boutique, où Georges le suivit, emportant Justine dans ses bras. Grâce aux soins qui lui furent prodigués, la pauvre fille recouvra bientôt l'usage de ses sens.

— Que me demandez-vous, Guibard ? dit alors le jeune homme : je sais que je suis votre obligé : de quelle somme avez-vous besoin ? je vais vous la remettre à l'instant, pourvu qu'elle ne soit pas plus élevée que celle que nous possédons ; mais, au nom de Dieu ! songez qu'il ne peut y avoir entre nous de relations fréquentes sans que nous courions tous les plus grands dangers.

— Merci de l'avis ! Est-ce que je n'ai pas l'avantage d'être un peu plus ferré que vous sur l'article ?... Soyez donc tranquille : je ne viens jamais chez les gens pour le plaisir de leur regarder le blanc des yeux, et, quand vous me verrez, ça vous sera aussi profitable qu'à moi... Assez causé : voici la montre ; où sont les cent écus ?

— Je vais vous les compter à l'instant même ; mais je ne puis en conscience accepter cet objet.

— Langage de simple ! Eh ! mon garçon, commencer aujourd'hui ou demain, qu'est-ce que ça change à l'affaire ? Et puis chacun pour soi, et il ne faut pas que l'un soit plus intéressé à se taire que l'autre.

Georges comprit, et il se hâta de s'exécuter ; car la frayeur de Justine était telle, que, bien qu'elle eût repris connaissance, elle ne pouvait prononcer un mot.

— On a bien de la peine à vous faire prendre de l'or contre des gros sous, dit le forçat en se retirant ; mais ça viendra avec le

temps ; vous vous formerez, et vous verrez que l'on fait plus vite fortune dans cette partie-là qu'en vendant des chiffons.

Dès que Georges et Justine furent seuls, ils réfléchirent à ce qu'ils devaient faire. L'orpheline voulait fuir à l'instant même ; mais Georges lui représenta qu'une disparition subite éveillerait les soupçons et ne ferait qu'accélérer leur perte ; il pensait qu'il valait mieux temporiser, puis vendre ostensiblement le fonds de commerce, et partir sous un prétexte plausible. D'ailleurs une fuite si prompte ne pouvait manquer de mécontenter Guibard, et le ressentiment de cet homme pouvait leur être plus funeste que ses visites.

Ce parti fut adopté ; mais, dès ce moment, le bonheur de peu d'instans qu'avaient goûté les amans disparut comme un songe ; leurs jours devinrent tristes et leurs nuits sans sommeil.

Georges avait eu d'abord la pensée de détruire la montre évidemment volée que le forçat l'avait obligé de recevoir ; mais il songea ensuite que cet objet ne lui appartenait pas, et qu'il n'était pas impossible qu'il en découvrît le propriétaire. Il prit donc seulement la précaution de l'enterrer dans la cave, et dès lors il ne s'occupa plus qu'à rassurer et consoler Justine, en proie à une terreur continuelle, et ayant sans cesse des fers et des bourreaux devant les yeux.

Près d'un mois s'écoula sans que le forçat reparût ; les jeunes gens avaient recouvré un peu de calme ; Georges se berçait de l'espérance de ne plus revoir cet homme.

— Ces gens, disait-il à l'orpheline, ne peuvent demeurer longtemps dans le même lieu en province ; ils y sont trop facilement reconnus ; leur coupable industrie s'y développe moins facile-

ment qu'à Paris, qui est la terre promise des brigands. Le vieux bandit est sûrement parti pour la capitale ; nous ne le reverrons plus.

Malgré ces raisonnemens. Justine ne partageait pas la sécurité de son ami ; cependant ses craintes étaient moins vives, lorsqu'un jour le père Guibard reparut tout-à-coup. Sa présence produisit l'effet de la foudre : les jeunes gens demeurèrent immobiles et se regardèrent sans pouvoir parler.

— Cette fois-ci, mes enfans, dit le vieux coquin, c'est de la blanquette (argenterie) que je vous apporte. Dans notre partie, voyez-vous, il ne faut pas être trop difficile : on prend ce qu'on trouve ; aujourd'hui blanc et demain jaune. L'important, c'est que la quantité compense la qualité.

Il aurait pu parler long-temps encore sans être interrompu ; la frayeur de Justine n'avait cependant pas été si vive que la première fois ; mais Georges était plus accablé ; il voyait, pour ainsi dire, sa dernière planche de salut lui échapper.

— Eh bien ! mon garçon, reprit le père Guibard, est-ce que tu es devenu muet depuis que je ne t'ai vu ?... Il n'y aurait pas grand mal à ça ; car vous autres débutans avez toujours la langue trop longue ; mais au moins on fait signe aux gens.

Àces mots il passa dans l'arrière-boutique sans y être invité, et Georges l'y suivit.

— C'est peut-être un peu déformé, dit le galérien en tirant de ses vastes poches des couverts, des timbales et une foule d'autres pièces d'argenterie ; mais je ne t'en ferai pas payer la façon. Il y

en a au poids pour cent louis, et je ne t'en demande qu'un billet de mille francs.

— Écoutez-moi, Guibard ; vous m'avez rendu un immense service, un service que je n'oublierai jamais, et dont je me montrerai reconnaissant en toute occasion ; mais je ne crois pas avoir contracté l'obligation de faire un métier que je m'abstiens de qualifier, et qui me déplaît. Vous me demandez mille francs ; je les ai, ils sont à votre service, et je serai très-content de vous obliger en vous les remettant de suite ; mais à une condition, c'est que vous remporterez tous ces objets, ainsi que la montre que vous m'avez forcé de garder l'autre jour.

— Allons, je vois bien qu'on ne fera rien de toi. Vends du calicot, aune de la toile, puisque ça te plaît tant, et j'irai désormais chercher marchand ailleurs. Pour aujourd'hui, cependant, tu me feras le plaisir de garder cela, car j'ai des raisons pour ne pas le reporter à mon domicile.

— Je ne puis consentir…

— Oh ! sois tranquille, tu ne gagneras rien pour attendre ; je t'en débarrasserai bientôt… Diable, les gens de bonne volonté sont un peu moins rares que ceux de ton acabit… Où est le billet de banque ?

Georges le lui présenta en tremblant ; il en eût donné deux fois autant pour n'être pas obligé de garder cet exécrable dépôt.

— Cette fois, mon ami, dit Justine, il n'y a plus à hésiter : partons le plus promptement possible, et quittons la France, si nous le pouvons ; car je vois trop maintenant que nous ne pourrons jamais y être en sûreté.

— Aurons-nous moins à craindre sur une terre étrangère ? Hélas ! non : les crimes dont on nous accuse, pour lesquels nous avons été condamnés, permettront à nos persécuteurs de demander et d'obtenir notre extradition dès qu'ils connaîtront notre retraite, et cela arrivera d'autant plus promptement que, sur la terre d'exil, nous ne pourrons nous perdre dans la foule et vivre ignorés. Crois-moi, tendre amie, il ne faut pas que la crainte d'un danger nous en fasse courir un plus grand. Cet homme reviendra certainement reprendre les objets dont nous sommes malgré nous les dépositaires ; un voleur ne saurait dédaigner un si riche butin. Ce misérable n'a aucun intérêt à nous perdre, et l'intérêt est le seul guide de ses pareils. Peut-être est-il prudent que nous quittions cette ville ; mais, je le répète, il ne le serait pas de disparaître tout-à-coup. Je vais chercher dès demain à vendre avantageusement le magasin et son achalandage. Le produit en sera assez considérable pour nous permettre d'acheter une chaumière dans quelque village éloigné, et d'y vivre pendant long-temps à l'abri du besoin. Ma bonne mère nous y rejoindra dès que nous serons installés ; mais, encore une fois, ne précipitons rien.

Justine approuva beaucoup ce projet, et regretta vivement qu'il ne pût être mis sur-le-champ à exécution ; cependant elle commençait à se rassurer un peu, lorsque la porte s'ouvrit brusquement, et en un clin d'œil, le magasin fut envahi par un commissaire de police accompagné d'une douzaine d'agens et d'autant de gendarmes.

— Vous connaissez sans doute l'homme qui est sorti de chez vous il y a quelques instans ? demanda le magistrat.

Georges était atterré ; il lui fut impossible de répondre. Justine, au contraire, sembla avoir recouvré son sang-froid, et elle se

sentit une fermeté qu'elle ne se connaissait pas. C'est qu'il y allait de la vie de Georges, et qu'en pareil cas l'amour opère des prodiges. Le cœur d'une femme est un abîme de vices et de vertus qu'aucun moraliste ne peut sonder, un pays inconnu qui échappe aux investigations des plus hardis explorateurs. La même femme qui tremble à l'aspect du moindre danger montre tout-à-coup une énergie plus qu'humaine si le péril menace l'objet de ses affections : la femme est un assemblage de tous les contrastes, et c'est pour cela qu'elle approche tant de la perfection. Ce fut donc Justine qui répondit :

— Mon frère et moi, monsieur, ne connaissons cet homme que comme un acheteur auquel nous avons vendu quelquefois…

— Et auquel vous avez aussi, très-probablement, acheté certaines choses, interrompit le commissaire : car il est entré ici avec une honnête quantité de pièces d'argenterie qu'il n'avait plus quand il en est sorti.

— Et, quand cela serait, monsieur, dit l'orpheline d'un ton ferme et sans hésiter, n'avons-nous pas le droit d'acheter aussi bien que celui de vendre ?

— Diable ! ma chère, répliqua l'honnête suppôt de police, il me paraît que vous avez la langue mieux pendue qu'on ne pourrait le supposer. On ne vous conteste pas vos droits, ma belle ; mais la justice a les siens… Gendarmes, emparez-vous de ces deux individus tandis que nous ferons une perquisition qui ne peut manquer d'avoir un résultat satisfaisant.

Cet ordre fut exécuté, et la maison immédiatement explorée de fond en comble. Le résultat des recherches fut ce qu'il devait être, c'est-à-dire que les alguazils, ayant remarqué la terre récem-

ment remuée de la cave, découvrirent et saisirent les objets que Guibard avait apportés ; en conséquence de cette saisie, les amans furent conduits en prison.

01-17

— Du courage, frère ! dit Justine au moment où elle fut séparée de Georges ; la Providence, qui nous a si visiblement secourus, nous sera toujours en aide ; et, si le malheur voulait que la justice fût bannie de cette terre, nous la retrouverions dans le sein de Dieu, où nous serons quelque jour réunis.

Le jeune Valmer répondit par un sourire d'incrédulité, qui brisa le cœur de la pauvre fille, en même temps qu'il l'affermit dans la résolution de faire tête à l'orage. Fort heureusement, nos deux jeunes gens n'étaient pas connus sous leurs véritables noms, de sorte qu'ils n'eurent pas à redouter le passé, mais seulement à répondre du crime de recel dont ils étaient accusés.

L'instruction eut son cours, et, d'après ce que nous en avons dit, on sait ce que c'est chez nous que l'instruction d'un procès criminel : il s'agit d'un homme ordinairement chevalier de la légion d'honneur, lequel n'est réputé habile qu'en raison du nombre des coupables qu'il découvre parmi les malheuveux, dont l'avenir est entre ses mains. Cet homme, tient à honneur de faire dire à un accusé le contraire de ce que ce malheureux a voulu dire : s'il dit oui, le greffier écrit qu'en disant oui il a avoué qu'il n'osait dire non, et, en général, les questions sont disposées de telle sorte que les dénégations les plus formelles se trouvent presque toujours métamorphosées en aveux ; d'où il suit qu'il

faut être trois fois innocent pour être reconnu tel par un juge d'instruction… Oh ! en vérité, je vous le dis, la justice, en France, est une admirable chose !…

Quoi qu'il en soit, les charges qui s'élevaient contre Justine étaient tellement vagues, que le moindre examen suffit pour les dissiper : confrontée avec le père Guibard, ce dernier avait déclaré ne pas la connaître ; il soutenait n'avoir eu affaire qu'à Georges ; encore prétendait-il que ce dernier, en recevant de lui des objets volés, ignorait qu'ils fussent le produit d'un vol. De tout cela il résulta que Justine ne fut pas mise en liberté, et que la captivité du jeune Valmer devint plus insupportable, attendu que ce que l'on appelle la justice ne doit pas perdre ses droits, et que, par conséquent, elle n'abandonne un prévenu qu'autant qu'elle a la certitude de mettre la main sur deux innocens… Et puis, je vous prie, à l'aspect de si belles choses, ne faudrait-il pas jeter nos prôneurs de réforme dans un cul-de-basse-fosse ? Néanmoins l'orpheline fut relaxée quelques semaines après.

Ainsi que nous l'avons dit, l'énergie de Justine s'était grandie en raison des dangers qui la menaçaient : elle commença par faire argent de ce qu'elle possédait, afin d'être prête à tout événement ; puis elle se mit à solliciter avec ardeur, et ne négligea rien de ce qui pouvait servir à l'acquittement de Georges, Ce dernier était aussi beaucoup plus tranquille depuis la mise en liberté de Justine, et chaque fois qu'il pouvait la voir, ou lui faire parvenir une lettre par quelque voie sûre, il la pressait de partir, de quitter cette ville où elle n'était plus en sûreté ; mais l'orpheline ne pouvait se résoudre à abandonner son bien-aimé ; elle espérait le sauver, et, dans le cas contraire, elle avait résolu de le suivre, afin

de lui prodiguer tous les soins possibles, et d'être toujours prête à saisir les occasions de lui faire recouvrer sa liberté.

Cependant le jour du jugement approchait ; Justine se procura la liste des jurés, et les visita tous : à chacun elle vanta les qualités de Georges, en protestant de l'innocence du pauvre garçon, malgré les charges accablantes qui s'élevaient contre lui ; mais partout elle trouva des cœurs secs, des visages hébétés, sur lesquels ses paroles faisaient naître un sourire d'incrédulité. Les uns l'interrompirent au premier mot ; d'autres lui tournèrent le dos sans lui répondre. La pauvre fille ne se rebutait pas. Elle se dirigeait vers la demeure du dernier inscrit sur sa liste, lorsqu'un cabriolet qui passait rapidement près d'elle s'arrêta tout-à-coup, et au bruit des roues, succéda cette exclamation :

— Je ne me trompe pas ! c'est bien mademoiselle de Melleran !

Justine leva les yeux, et reconnut le comte de Bonvalier, qui venait de mettre pied à terre. Elle ne put se défendre d'un mouvement d'effroi.

— Ne craignez rien, ma belle pupille, dit le comte en s'approchant : quels que soient vos torts envers moi, je suis bien plus disposé à l'indulgence qu'à la rigueur.

— De grâce, monsieur, laissez-moi ! N'est-ce pas assez que vous ayez perdu ma sœur ? vous faut-il absolument deux victimes du même nom ?

— Votre sœur, charmante fugitive, est si peu perdue, qu'il ne tient qu'à vous d'aller passer avec moi quelques jours chez elle, dans une maison de campagne délicieuse qu'elle possède à peu

de distance de cette ville. J'ai perdu votre sœur, si c'est perdre une jolie personne sans fortune que de lui faire épouser un barbon qui, au bout d'un an, la laisse veuve avec cinquante mille francs de rentes.

— Cela, monsieur, ne saurait me faire regretter de ne pas l'avoir imitée.

— Allons, ma belle amie, ne me gardez pas rancune, et vous me trouverez toujours prêt à vous servir... Je veux absolument que nous nous quittions bons amis, afin d'en pouvoir porter l'agréable nouvelle à votre sœur.

Le souvenir de Juliette attendrit Justine ; elle n'avait pas cessé d'aimer sa sœur, malgré la conduite de cette dernière, et elle ne pouvait apprendre sans plaisir que la fortune l'eût traitée favorablement.

— Mais, dit le comte en voyant les larmes de l'orpheline, ce lieu est bien mal choisi pour une scène de ce genre. Je puis remettre mon voyage à demain : permettez-moi de vous conduire chez vous. Nous devons avoir bien des choses à nous dire, et j'espère n'être pas assez malheureux pour vous inspirer des craintes qui, dans tous les cas, seraient bien mal fondées.

Justine hésitait : le souvenir des dangers qu'elle avait courus chez le comte était présent à son esprit : Cependant il avait maintenant l'air de si bonne foi, elle avait tant de plaisir à entendre parler de sa sœur, qu'elle finit par se décider à prendre place dans le cabriolet. Elle pensait vaguement aussi que le comte qui était riche, et par conséquent puissant, pourrait l'aider à sauver Georges ; et elle avait presque oublié la conduite coupable de

M. de Bonvalier quand la voiture s'arrêta devant une maison de très-pauvre apparence.

— Quoi ! s'écria le comte, la fille du marquis de Melleran est réduite à habiter une si triste demeure !

— Vous savez, monsieur, que nous n'avions point de fortune lorsque…

— Mais vous avez un beau nom, dit vivement monsieur de Bonvalier, des traits enchanteurs, une taille divine, et les maris riches ne sont pas rares pour la femme qui possède tout cela.

Justine ne répondit point, et introduisit le comte dans le modeste appartement qu'elle occupait depuis qu'elle avait quitté son magasin.

— Pauvre enfant ! dit-il, combien vous avez dû souffrir de ce brusque changement de vie !… Ma chère Justine, je ne suis pas aussi coupable que vous l'avez cru ; mais, si j'ai eu quelques torts, permettez-moi de les réparer, autant que possible, en vous donnant les moyens de prendre dans le monde la place que vous devez y occuper.

— Cela est impossible, monsieur le comte ; vous ignorez, je le vois, tous les malheurs qui m'ont accablée : la retraite la plus profonde est le seul lieu maintenant qui puisse me convenir.

Des larmes coulèrent des beaux yeux de l'orpheline ; le comte parut vivement ému ; il pressa Justine de lui faire le récit de ce qui lui était arrivé depuis qu'elle avait quitté le château, et la pauvre fille lui raconta, avec la candeur de l'ingénuité que donne une conscience pure, tous les maux qu'elle avait soufferts.

— Maintenant, monsieur le comte, dit-elle en finissant, permettez-moi de vous demander une grâce : vous avez bien certainement des amis puissans ; usez de votre crédit pour sauver Georges…

— Le sauver maintenant, ma belle amie, répondit M. de Bonvalier, en prenant les blanches et douces mains de l'orpheline, serait impossible ; mais après le jugement on pourra obtenir une commutation de peine d'abord, puis grâce pleine et entière… Mais, mon bel ange, c'est de vous que je veux m'occuper d'abord. Il faut que l'horrible jugement qui vous a frappée soit réformé, que vous soyez réhabilitée… Alors, mon enfant, j'espère que, ne fût-ce qu'en considération du nom que vous portez, vous renoncerez à cet aventurier.

— Y renoncer, grand Dieu ! renoncer à Georges, qui a tant souffert à cause de moi ! à Georges, que je chéris et dont je suis si tendrement aimée !… Ah ! monsieur le comte, ce sacrifice serait au-dessus de mes forces : je veux vivre ou mourir avec lui.

— Vous ne songez donc pas, ma chère Justine, à l'infamie dont le nom de cet homme sera toujours entaché ?

— Mais son âme est belle et pure, monsieur le comte… Oh ! si vous le connaissiez ! si vous saviez que de noblesse il y a dans ce cœur qui s'est donné à moi !… Non, non, Georges, je ne t'abandonnerai pas !

Le comte vit bien que ce n'était pas là une position à emporter de vive force, et il se garda bien d'insister ; mais il offrit à Justine un appartement dans son hôtel, ce que l'orpheline n'eut garde d'accepter.

— N'aurais-je réussi qu'à vous inspirer des craintes, ma belle pupille ? lui dit-il. Croyez que mes intentions sont pures comme votre cœur : j'espère vous le prouver bientôt. Votre sœur vous offrirait bien certainement un asile convenable si elle connaissait votre position ; mais je crois qu'il serait bon de ménager sa sensibilité. Lorsque mes démarches auront eu le succès que j'en attends, c'est-à-dire quand justice vous aura été rendue, et que votre tête ne sera plus menacée, je m'empresserai de vous conduire près d'elle. Jusque là ne l'affligeons pas inutilement… Adieu, belle amie ; je vais travailler pour vous : comptez sur mon zèle.

Il lui baisa la main fort respectueusement et se retira. Justine, que la rencontre de cet homme avait d'abord effrayée, se félicitait maintenant de l'appui qu'elle trouvait en lui.

— Sans doute, se disait-elle, le comte a eu de grands torts ; mais ne sommes-nous pas tous faillibles ? Sa tête était bien probablement plus coupable que son cœur, et je lui pardonne bien volontiers le mal qu'il m'a fait et qu'il se montre si empressé à réparer.

Et, comme elle avait depuis long-temps l'habitude de ne rien cacher à Georges, elle courut lui annoncer cette bonne nouvelle ; seulement elle omit de lui parler des argumens dont le comte s'était servi pour lui prouver qu'elle devait renoncer à devenir la femme du malheureux réfractaire. Le jeune Valmer, malgré cette réticence, loin de se réjouir, conçut de vives alarmes sur les suites de cette rencontre ; mais l'orpheline parvint à les dissiper.

— Quel intérêt cet homme aurait-il à nous nuire, ami ? lui dit-elle : il ne faut pas que le malheur nous rende injustes. Le comte

est riche et puissant ; il a des torts à réparer, et il paraît disposé à le faire noblement. N'a-t-il pas assuré la fortune de ma sœur, qu'un homme plus corrompu aurait pu abandonner sans remords, puisqu'elle s'était donnée.

— Mais cet homme est libre, Justine ; ainsi que tu le dis, il est riche et puissant, et il t'aime :

— Et ne sais-tu pas, mon Georges, que je souffrirais mille fois la mort plutôt que d'appartenir à un autre que toi ?... Tu doutes de moi, Georges ! je te pardonne, car tu es bien malheureux ; mais tu m'affliges cruellement.

Elle pleurait ; le jeune Valmer s'efforça de la consoler, et, lorsqu'ils furent obligés de se séparer, l'espérance était revenue au cœur de tous deux.

01-18

Plusieurs mois s'étaient écoulés ; non-seulement Georges avait été condamné ; mais un avis anonyme avait instruit la justice de la précédente condamnation dont il avait été frappé ; l'identité avait été constatée, et une nouvelle sentence l'envoyait vivant au bagne pour qu'il y restât jusqu'à ce que mort s'en suivît. Justine était au désespoir ; le comte de Bonvalier s'évertuait à la consoler : il disait que les choses étaient en bon train ; que l'ordonnance de commutation allait être incessamment présentée à la signature du roi, et que le malheureux condamné ne quitterait pas Lyon. Du reste, le protecteur était toujours fort respectueux ; il parlait quelquefois du bonheur qu'il trouverait à posséder une

femme jeune, belle et vertueuse ; il soupirait en baisant tendrement la main de Justine ; mais cela n'allait jamais plus loin, et la jeune fille n'en pouvait raisonnablement concevoir aucune alarme.

Cependant les ressources de l'orpheline s'épuisaient rapidement ; elle avait payé fort cher le meilleur avocat du barreau de Lyon dont l'éloquence avait été impuissante, elle prodiguait l'or pour adoucir par tous les moyens possibles la captivité de Georges, et, bien qu'elle s'imposât toutes les privations imaginables, elle en fut bientôt aux expédiens pour se procurer quelque argent. Elle attendait chaque jour la visite du comte avec la plus vive anxiété.

— Ma belle amie, disait M. de Bonvalier, le roi a chassé toute la semaine ; la signature n'est pas encore donnée.

Une autre fois le roi avait communié, ou il avait lavé les pieds aux apôtres, ou bien il y avait eu revue, etc., etc. Du reste, le comte protestait qu'il n'y avait pas lieu de concevoir la moindre crainte ; il connaissait particulièrement le garde des sceaux, le chef de la division des grâces était son ami d'enfance, et ces gens-là n'avaient absolument rien à lui refuser. Justine vivait de pain et d'eau ; elle vendait ses robes pour donner à Georges ce qui lui était nécessaire, et elle se disait :

— Ce sera peut-être pour demain !

Le lendemain venait ; il s'écoulait, et la pauvre fille répétait en pleurant :

— Ce sera peut-être pour demain !

Cela durait depuis long-temps ; le désespoir commençait à se faire jour dans le cœur de Justine, et la pauvre fille n'osait faire part au comte des tortures qu'elle endurait, lorsqu'un soir, quelques instans après que le comte se fut retiré, des pas pesans se firent entendre dans l'escalier ; puis la porte de son modeste appartement retentit sous les coups d'un poignet vigoureux ; Justine ouvrit en tremblant, et un homme entra chez elle précipitamment. Le premier soin de ce personnage fut de s'assurer que la porte qui venait de lui livrer un passage était bien fermée ; puis il regarda fixement Justine, et dit :

— Est-ce que vous ne me reconnaissez pas, ma belle enfant ?

L'orpheline faillit tomber à la renverse en reconnaissant le père Guibard.

— Allons donc, dit le vieux forçat en la soutenant, ne faites pas l'enfant comme ça : le père Guibard aime les bonnes filles, mais il ne les mange pas.

— Oh ! mon Dieu ! Georges serait-il libre ?...

— Pas encore, mon enfant ; mais c'est qu'il n'y avait pas moyen de passer à deux par le chemin que j'ai pris... Quatre-vingts pieds de haut... Ces animaux-là ont le diable au corps pour loger les bons enfans sous les combles !... Quatre-vingts pieds, et la corde que j'avais fabriquée n'en avait que soixante... Ça ne pouvait pas être à l'usage des conscrits. Quant à moi, c'est différent ; je sauterais de la lune sur le boulevart des Italiens sans risquer de me donner une entorse... Assez causé sur l'article : la chaîne part dans deux jours, et Georges en est.

— Georges ?... Grand Dieu !

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, mon enfant ; mais je ne vous en dirais rien s'il n'y avait moyen de faire un accroc dans la feuille de route du camarade.

— Parlez, je vous en conjure !

— Voilà ce que c'est : le capitaine de la chaîne, que j'ai l'honneur de connaître très-intimement, est un particulier stylé dans le bon genre, un brave garçon, incapable de refuser quelque chose à l'individu qui lui ferait voir dix billets de mille francs en perspective, pourvu qu'il n'y ait de lui à eux que la distance du bras.

— Dix mille francs !...

— Vous ne les avez pas, je le sais !... Est-ce qu'un homme comme moi ignore quelque chose de ce qui regarde ses amis ?... Ainsi donc vous n'avez pas le premier sou de la somme nécessaire, cela est positif ; mais vous recevez ici un monsieur qui a dans son coffre-fort plus du double de ce qu'il faut pour sauver Georges, et alors...

— Que voulez-vous dire ?

— Je n'ai pardieu pas l'intention de vous le mâcher ! Vous irez demain chez ce particulier, vous le cajolerez, vous le caresserez, vous l'endormirez ; toutes choses excessivement faciles aux femmes qui ont de l'esprit ; puis vous prendrez, avec la cire que voici, des empreintes de serrures, que vous me donnerez, et le reste me regardera : alors je veux que le diable me brise les côtes si le camarade va faucher le grand pré !

— Malheureux ! croyez-vous qu'il veuille être sauvé à ce prix ?

— Diable ! il serait donc bien difficile ?

— Oh ! vous ne pouvez pas le comprendre, vous autres !... Georges est pur, il est innocent ; c'est un ange qui souffrirait mille morts plutôt que de commettre une action répréhensible... Ô mon Georges ! je resterai digne de toi !... Vous ne savez donc pas qu'il sera libre bientôt ? L'ordonnance qui lui fait remise de la peine doit être signée aujourd'hui même...

— Ah ! vous en êtes encore à l'eau bénite de cour !... Grand bien vous fasse, ma fille ! Mais, voyez-vous, si le pauvre garçon ne compte que là-dessus, dans dix ans il mangera encore des fèves.

— Nous avons de puissantes protections...

— Mon Dieu, mon enfant, en êtes-vous à savoir que la plus belle phrase ne vaut pas un écu ? Vos protecteurs parleront et n'agiront pas : ceux que je vous propose feront beaucoup de besogne sans rien dire.

Justine était violemment agitée ; mais ce qu'on lui proposait était si horrible, et elle avait encore tant de confiance dans les paroles du comte, qu'elle n'hésita pas à rejeter les propositions du vieux Guibard.

— Ma foi ! je l'avais deviné, dit le vieux forçat en se retirant ; et pourtant ces gens-là se vantent d'avoir du cœur : que feraient-ils donc s'ils n'en avaient pas ?... Ainsi le pauvre garçon ira à la double chaîne, jusqu'à ce qu'il plaise au diable d'avoir pitié de son âme !... Et voilà une mijaurée qui fait les beaux bras, en disant : Mon Georges ! mon cher Georges ! mon bien-aimé !... et

trente mille autres calembredaines à faire dormir debout des gens qui ont le sens commun…

Et moi, sacredieu ! je me ferais casser bras et jambes, je risquerais dix fois ma tête pour être utile à un si brave garçon ! et, s'il arrive que tant de dévouement soit récompensé par la guillotine, je serai toujours Guibard le vieux forçat ! Guibard le redoutable, l'implacable !… Guibard, qu'on appellera le féroce, parce que je ne voudrai jamais reconnaître deux natures humaines, l'une qui veut et qui peut, et l'autre qui veut et qui ne peut pas !… Et puis tous ces idiots qui disent oui quand le premier a dit oui ; tous ces pantins qui dansent quand le pantin en chef tire la ficelle ; tous ces moutons de Panurge qui sautent le fossé quand le premier l'a sauté, tout cela se croit quelque chose dans l'immensité ! Tout cela dit : ma foi, ma conscience, mon honneur… Quant à moi, je fais bien plus de cas de la foi et de l'honneur des bandits qui ne tuent pas pour tuer, mais pour ne pas être tués ; qui donnent à un compagnon sa part du butin fait en son absence, et qui sont toujours prêts à risquer leur vie pour défendre celle d'un ami.

Et pendant ce monologue le père Guibard, qui était sorti de chez Justine, descendait précipitamment l'escalier ; car il ne se sentait pas en sûreté dans un lieu où se trouvait tant de vertu.

Justine passa une nuit horrible ; au point du jour elle écrivit un mot au comte de Bonvalier, qui s'empressa de se rendre près d'elle.

— Eh ! ma chère enfant, lui dit-il, n'est-ce pas de vous que je dois m'occuper d'abord ? n'ai-je pas mission d'arracher cette belle tête à l'échafaud ?… Votre Georges est bien malheureux

sans doute ; mais on le retrouvera au bagne plus aisément qu'on ne retrouverait vos ossemens dans le cimetière des suppliciés.

— Au bagne ! mais y pensez-vous ?... Georges au bagne !

— C'est une nécessité à laquelle il faut vous soumettre... Après tout, ma belle amie, il faut convenir que votre exaltation vous fait voir les choses tout autrement que vous ne les verriez de sang-froid : je vous accorde que Georges a toutes les qualités que vous lui trouvez ; c'est un homme bon, loyal, probe... Mais cet homme si vertueux s'est mis en guerre ouverte avec la société en refusant d'obéir aux lois ; cet homme a donné la mort à deux de ses semblables... Et qu'a-t-il fait pour expier ces crimes ? il vous a séduite...

— Dites qu'il m'a sauvée, monsieur le comte, s'écria Justine en jetant sur son interlocuteur un regard d'indignation ; il m'a secourue et protégée au péril de sa vie, alors que ceux qui me devaient aide et protection m'abandonnaient ou tentaient de me déshonorer.

— Calmez-vous, ma belle amie. Je ne vous blâme pas ; mon Dieu, la reconnaissance est un sentiment si naturel ! Je voudrais qu'il me fut possible de vous satisfaire à l'instant même ; mais, je vous l'ai dit, ces sortes d'affaires marchent toujours fort lentement, et ce n'est même que comme cela qu'elles peuvent arriver à bien.

Ômon Dieu ! mon Dieu !... Il n'y a donc aucun moyen de l'empêcher de partir ?... Monsieur, vous ne connaissez pas Georges : s'il part, je ne le reverrai jamais ; il mourra avant d'arriver à l'horrible lieu où ils veulent le conduire... Au nom de Dieu ! aidez-moi à le sauver de son désespoir.

Le comte sembla réfléchir pendant quelques instans, puis il dit :

— Je vais tout tenter pour parvenir à vous satisfaire : je cours chez quelques amis ; je verrai le procureur-général. J'espère avoir, ce soir, une bonne nouvelle à vous annoncer.

Il partit, et presque aussitôt l'orpheline courut à la prison de Georges pour lui faire partager le rayon d'espérance que les dernières paroles de M. de Bonvalier avaient jeté dans son cœur ; mais il ne lui fut pas permis de voir le malheureux condamné. Justine, violemment agitée, retourna chez elle, en s'efforçant de dérober aux regards curieux des passans les larmes qui brûlaient ses paupières ; au moment où elle allait entrer, elle aperçut le père Guibard qui l'attendait sur le seuil de la porte.

— Vous ne voulez donc pas le sauver ? lui dit-il d'une voix altérée, qui annonçait que toute sensibilité n'était pas éteinte dans le cœur de ce misérable.

— J'espère y parvenir, répondit Justine, sans avoir recours aux horribles moyens que vous me proposez.

— Vous n'avez que l'espoir, et je vous offre la certitude. En pareil cas, l'homme auquel il s'agit de faire un emprunt forcé n'hésiterait pas pour accepter ma proposition… Songez qu'il ne nous faut que dix mille francs : je vous donne ma parole de ne pas prendre un sou de plus, quand même il y aurait un million dans la caisse.

— Assez, assez ; ne m'obligez pas à entendre de nouveau de pareilles horreurs.

— Encore un mot : s'il s'agissait de sauver non-seulement la liberté, mais la vie de l'homme que vous aimez ?... Vous hésitez !... Mais s'il n'y avait pas d'autre moyen pour arracher à la mort une famille tout entière ?

— Tentateur maudit, laissez-moi !...

— N'est-ce pas assez ?... Eh bien ! je suppose que ce soit là une question de vie ou de mort pour un peuple entier ?

Il sembla à Justine qu'un poison subtil venait de pénétrer dans ses veines ; un tremblement convulsif la saisit en même temps qu'une sueur froide couvrit tout son corps ; elle eut des vertiges, des hallucinations : il lui sembla qu'un monstre horrible faisait des efforts pour lui arracher le cœur. Et le vieux forçat était là comme Satan, épiant le dernier soupir de la vertu expirante. Il reprit bientôt avec un sourire sardonique :

— Voilà pourtant où vous en êtes, vous autres honnêtes gens avec votre morale et vos principes ; vous avez la prétention d'être des justes, et vous n'êtes que des fous ; vous voulez que ce qui est mal aujourd'hui soit toujours mal, que ce qui est bien soit toujours bien ; et vous vous moquez des gens qui cherchent la pierre philosophale !...

— Demandez ma vie ! s'écria Justine éperdue ; j'en ferai sans regret le sacrifice...

— Et que diable voulez-vous que j'en fasse ? Cela peut-il se vendre dix mille francs ?... De par les lois divines, cette vie ne vous appartient pas, et vous voulez en disposer comme de votre propriété ! vous refusez de voler les hommes, et vous offrez de voler Dieu ! Écoutez donc, pauvre fille : le Code défend le vol ;

mais s'il le permettait ?... si, comme chez certain peuple de l'antiquité, l'action de s'emparer du bien d'autrui était réputée méritoire au lieu de répréhensible qu'on l'a faite chez nous ?...

La vertu de l'orpheline n'avait pas encore été mise à une si terrible épreuve ; prête à succomber, elle recueillit ses forces, s'enfuit précipitamment et s'enferma chez elle, bien déterminée à ne plus revoir cet homme extraordinaire, dont les paroles l'avaient entraînée jusqu'au bord du précipice.

— Oh ! la sotte engeance ! disait le père Guibard en se retirant : l'un lui met le pied sur la gorge, l'autre lui tend une main libératrice, et c'est avec son bourreau qu'elle fait alliance !... Mais ce n'est pas fini : j'ai encore plus de trente-six heures devant moi, et il ne sera pas dit que je n'aurai eu que des paroles au service du pauvre garçon dont tout le crime est de m'avoir rendu service. Après tout, il ne faut pas une armée pour pénétrer jusqu'au cabinet de ce comte de Bonvalier : j'irai et j'en sortirai avec la somme nécessaire, ou j'y laisserai ma peau.

01-19

Le jour allait finir ; Justine n'était pas encore remise de l'assaut terrible que lui avait livré le génie du mal par la voix du vieux Guibard, lorsque le comte de Bonvalier entra chez elle.

— Je suis en eau, belle amie, s'écria-t-il : je viens de remuer ciel et terre pour vous être agréable... Mes efforts n'ont pas été vains : nous avons obtenu un sursis.

— Le ciel en soit loué ! dit Justine en joignant les mains et tombant à genoux.

— Ne vous laissez pas tant aller à la joie, ma chère Justine ; car j'ai à la fois une bonne et une mauvaise nouvelle à vous annoncer. Ainsi j'ai acquis la déplorable certitude que votre retraite a été découverte par la police. Vous n'êtes plus en sûreté ici : demain au point du jour, ce soir peut-être, votre modeste domicile sera envahi, et je vous avoue que tout mon crédit ne pourrait vous empêcher d'être transférée à Paris.

— Ô mon Dieu ! ne m'abandonnez pas !

— Je me suis donc occupé de vous chercher un asile, reprit le comte, et, après y avoir mûrement réfléchi, j'ai pensé que vous ne pourriez être mieux et plus en sûreté que chez madame votre sœur. En conséquence, je lui ai écrit à ce sujet une assez longue lettre, contenant l'analyse des malheurs qui sont venus fondre sur vous depuis votre séparation ; je lui annonce votre arrivée prochaine, et dans deux heures vous pourrez embrasser cette bonne sœur, que vous avez autrefois jugée avec tant de rigueur.

Le malheur est un dissolvant violent, un agent puissant, qui, dans certaines circonstances, change la nature des choses ; sous l'empire de cette puissance, les torts, les fautes, et peut-être les crimes de Juliette ne semblèrent à Justine que de légères erreurs, des faiblesses pardonnables, et déjà, depuis long-temps, la coupable Juliette avait recouvré sa place dans le cœur de Justine, ce cœur où il y avait tant de place pour l'amour qu'il n'en restait pas pour la haine. Elle accepta donc avec joie la proposition que lui faisait le comte, et le soir même ils arrivèrent à la maison de campagne où vivait Juliette, maintenant baronne de Carimont.

Les deux sœurs se jetèrent dans les bras l'une de l'autre.

— Ô ma chère Justine ! dit Juliette, que de fois j'ai gémi sur ton sort, depuis que la fatalité nous a séparées !... Que de fois j'ai demandé au ciel qu'il te donnât cette rectitude de jugement qui te manquait, et dont le défaut te faisait prendre pour des monstruosités les choses les plus ordinaires de la vie !

— Ne parlons pas de cela, ma bonne Juliette ; ne trouble pas le plaisir que j'éprouve à te retrouver sage et heureuse...

— Heureuse comme tu pourrais l'être demain, ma bonne Justine... Eh ! mon Dieu ! le bonheur est chose si facile à trouver quand on le cherche bien !... Mais voici ton beau visage qui se rembrunit ; n'allons pas plus avant pour aujourd'hui. Demain, si cela ne te déplaît pas trop, nous nous entendrons un peu plus sur cette question. Pauvre sœur ! il y a si long-temps que tu parcours les îles désertes de la fiction, que tu ne peux manquer de te trouver heureuse sur la terre ferme de la réalité.

Justine ne put répondre ; toutes ses facultés semblaient suspendues, et l'intervention du comte arriva fort à propos pour lui donner le temps de se reconnaître.

— Allons, enfans, dit-il, allez-vous disputer sur des choses sans nom ?... Baronne, l'expérience est pour vous, et il serait bien mal de manquer de générosité... Quant à vous, belle Justine, que vous dirai-je ? L'illusion semble vous rendre si heureuse que je n'ose vous rappeler à la réalité... Eh ! pourtant, mon bel ange, il est bien vrai que vous vous êtes fourvoyée ! il est bien vrai que vous avez cédé trop facilement à une imagination ardente, qui vous a fait prendre le faux pour le vrai. Écoutez-moi sans crainte et sans prévention, belle amie : il est écrit : l'homme sera le pro-

tecteur de la femme ! que veut dire cela, sinon que la femme se donnera à celui qui pourra la protéger ? Me voulez-vous pour votre protecteur, Justine ?... Direz-vous non, alors que j'ai usé mon crédit pour vous servir ?

Ces paroles avaient mis Justine dans un état affreux.

— Avez-vous perdu l'esprit, comte ? s'écria Juliette, ou pensez-vous que la pauvre fille en vaudra mieux quand elle sera folle à lier ?... Ma chère Justine, tu dois avoir besoin de repos ; je vais te conduire chez toi.

Ce fut inutilement que l'orpheline tenta de prendre quelque tranquilité ; les paroles du comte et celles de Juliette étaient sans cesse présentes à son esprit ; elle les commentait de mille manières, sans pouvoir leur trouver un sens qui la rassurât.

— Que me veulent-ils donc ? se demandait-elle ; quel avantage peuvent-ils avoir à me perdre ? Peut-être le malheur me rend-il trop défiante... Et cependant le comte a bien dit : « La femme doit se donner à l'homme qui la protége ; et je suis votre protecteur. » Ô mon Dieu ! je sens que mes forces m'abandonnent ! ma pauvre tête se perd dans ce dédale d'iniquités !... N'ai-je pas assez souffert pour mériter le repos éternel, ô mon Dieu !

La prière lui rendit un peu de calme ; puis mille projets bizarres lui traversèrent l'esprit ; elle voulait fuir, retourner à Lyon, se livrer à la justice, afin de mettre un terme à ses maux ; puis elle se disait que Juliette était assez riche et assez bonne pour ne pas lui refuser les dix mille francs que demandait le vieux Guibard pour sauver Georges ; elle se proposait d'aller, dès le matin, se jeter aux pieds de sa sœur pour la supplier de lui remettre cette somme ; et, après un instant de réflexion, ces projets fai-

saient place à d'autres qui n'étaient pas plus raisonnables, et qu'elle abandonnait encore. Ce ne fut qu'au point du jour que le sommeil ferma ses yeux ; elle dormait encore lorsque Juliette entra dans sa chambre. En s'éveillant Justine aperçut sa sœur assise à son chevet.

— Ma chère Justine, dit cette dernière, le comte m'a longuement parlé de toi cette nuit : je te savais de la bizarrerie dans l'esprit ; mais, en vérité, je n'aurais jamais soupçonné que cela pût aller aussi loin. Malheureusement tu as payé bien cher ce défaut de jugement qui te fait prendre pour ennemis les gens qui te veulent du bien ; ton esprit saturé de bigotisme te fait voir sous un jour épouvantable les choses les plus simples, et tu n'es pas éloignée de croire que la vertu d'une femme consiste à souffrir. Crois-moi, ma bonne sœur, nous ne sommes pas créées pour vivre avec des anges ; en nous jetant sur cette terre, la Providence nous a donné la volonté et les moyens d'y vivre dans l'abondance. C'est par les conséquences que l'on peut juger de la bonté du principe ; vois donc où tes principes t'ont menée. Pauvre folle ! penses-tu qu'en restant vierge, ou qu'en cessant de l'être à telle condition plutôt qu'à telle autre, tu rendras le monde meilleur ? La somme du mal sera-t-elle moins forte lorsque tu auras passé ta vie dans les larmes et la misère ? Tu te crois un être raisonnable, et tu es persuadée que quelques soupirs et des baisers constituent un crime abominable !

— Juliette, je t'en conjure, ne va pas plus loin !

— Je veux t'accoutumer à entendre la vérité ; je veux te guérir de la folie qui t'a tant fait souffrir. La vertu, comme tu la conçois, n'est qu'une sottise. Cette vie est bien courte, et l'autre est incer-

taine ; jouissons du présent, de crainte que l'avenir ne nous échappe.

— Non, non, je ne penserai jamais ainsi ! Je crois en Dieu, Juliette ; je crois à la vie éternelle ; je crois que la vertu n'est pas bannie de la terre, et que la conscience est quelque chose de plus qu'un mot.

— Mais j'ai aussi une conscience, moi ! mais je suis vertueuse aussi ; comment se fait-il donc que ma conscience et ma vertu ne s'opposent pas à mon bonheur ?... Au reste, je ne suis pas venue seulement pour te prêcher ; je venais aussi t'offrir du plaisir et de la fortune : le comte est mon amant ; il t'aime, je te le cède. C'est l'homme le plus aimable que j'aie connu, et je ne te donne pas huit jours pour l'adorer. Il t'offre dix mille francs par mois, et voici le premier trimestre...

Àces mots, elle tira de son sein trente billets de banque qu'elle posa sur l'oreiller de Justine... Trente billets ! et il n'en fallait que dix pour sauver Georges ! cette pensée fit un mal affreux à la pauvre fille, que le cynisme de Juliette avait atterrée, et retint le mouvement d'indignation qui allait lui échapper.

— Tu acceptes ? dit la baronne en se levant.

— Non, non ! s'écria Justine en jetant violemment les billets sur le parquet... Juliette, Juliette !... Je voudrais t'aimer toujours, mais tu me fais horreur !... Et c'est ce monstre qui t'a perdue ! et le misérable se disait mon protecteur !... Je sais que ma vie est entre ses mains ; eh bien ! qu'il en dispose... Ou plutôt je lui épargnerai ce nouveau crime ; j'irai dès aujourd'hui me livrer moi-même...

Juliette répliqua par un éclat de rire ; au même instant le comte entra.

— Venez donc, mon ami, lui dit-elle, m'aider à mettre à la raison cette furieuse.

— Qu'est-il donc arrivé ?

— Une chose incroyable : cette mendiante ne vous croit pas digne d'elle.

— Il est bien fâcheux que je n'aie pas été aux galères, j'aurais sans doute eu plus de chances pour plaire à cette vertu sévère que l'amour d'un forçat n'effarouche pas… Allons, bel ange, résignez-vous ; on se passera de votre volonté, et vous pourrez offrir votre martyre au Seigneur… Venez déjeûner, Juliette ; je veux lui accorder le quart d'heure grâce.

Les deux infâmes se retirèrent en riant. Justine se jeta aussitôt hors du lit, s'habilla à la hâte et voulut sortir ; mais la porte de sa chambre était soigneusement fermée ; elle courut aux fenêtres, d'épais barreaux les garnissaient, et rendaient toute tentative de fuite inutile de ce côté. L'orpheline éperdue poussa des cris perçans auxquels personne ne répondit. Son désespoir était au comble ; elle se frappait le visage, et cherchait le moyen de se donner la mort lorsque le comte parut :

— C'est assez de grimaces, dit-il ; je n'en veux pas souffrir davantage. J'espère que vous êtes maintenant convaincue de l'impossibilité de m'échapper ; mais j'ai d'autres moyens que la captivité pour vous réduire.

Il frappa du pied, et, au même instant, deux hommes d'un aspect repoussant entrèrent dans la chambre. Sur un signe du

comte, ils saisirent la jeune fille, la dépouillèrent de ses vêtemens malgré ses cris, et, après lui avoir lié les mains derrière le dos, lui meurtrirent le corps à coups de fouets. Les forces de l'orpheline furent bientôt épuisées ; elle s'évanouit.

01-20

Le père Guibard avait juré de sauver Georges, et cet homme avait une puissance de volonté à laquelle peu d'obstacles étaient capables de résister. Il apprit bientôt que le comte de Bonvalier était allé à la campagne avec Justine et qu'il devait y passer quelques jours. À l'instant sa résolution fut prise, et le soir, armé d'une paire de pistolets, il se mit en sentinelle à la porte de l'hôtel de ce personnage. Au bout d'une heure, un domestique sort ; le vieux forçat l'aborde.

— Le valet de chambre du comte est-il à l'hôtel ?

— Oui, monsieur.

— Obligez-moi donc de lui dire que je l'attends ici. Je lui apporte des nouvelles de sa famille.

— Entrez, vous le trouverez.

— Impossible ; j'attends la voiture qui va partir, je courrais risque de perdre ma place.

Le valet de chambre est appelé ; Guibard l'emmène à quelques pas, et lui dit avec le plus grand sang-froid :

— Je suis fâché de vous déranger, mon ami ; mais j'ai besoin à l'instant même de dix mille francs.

— Que diable me chantez-vous là, brave homme ?

Guibard reprit sans s'émouvoir le moins du monde :

— J'ai pensé qu'un garçon d'esprit aimerait mieux me compter la somme que de se faire brûler la cervelle ; cependant, comme les opinions sont libres, vous pouvez choisir.

Et il tira de sa poche deux pistolets d'arçon avec lesquels il mit en joue son interlocuteur. Le valet de chambre, croyant avoir à faire à un fou, fit un mouvement pour prendre la fuite ; mais Guibard le retint par le bras en disant :

— Si tu fais un pas, si tu dis un mot autrement que pour me satisfaire, tu es mort, et nous irons de compagnie souper dans le royaume des taupes… Tu sens qu'il faut être capable de résolution pour faire ce je fais maintenant.

Le pauvre diable tremblait de tous ses membres.

— Vous me demandez vingt fois plus d'argent que je n'en possède, dit-il d'une voix altérée.

— Je le sais pardieu bien ; mais ce n'est pas à ton argent que j'en veux. Voici de quoi il s'agit : nous allons rentrer tous deux à l'hôtel, bras dessus, bras dessous, comme une paire d'amis que nous sommes ; nous traversons les appartemens en ayant l'air de parler de la pluie et du beau temps ; tu me conduis dans le cabinet de ton maître où nous nous enfermons. J'ai dans mes poches de quoi faire obéir les serrures les plus récalcitrantes, et, quand nous en serons là, je ne te demande que deux minutes pour me

lester de la somme en question. Nous sortirons comme nous serons entrés. Tu me reconduiras jusqu'ici, et je te donnerai un reçu en bonne forme, si tu le désires… Ça n'est pas plus difficile que ça… Seulement je t'engage à ne pas oublier que j'ai le coup d'œil prompt et juste, l'oreille fine, et qu'au moindre mot, au plus léger signe suspects… ça me connaît ; ils n'ont jamais raté !… Un pour toi, l'autre pour moi.

Le pauvre garçon était plus mort que vif ; il restait muet et immobile.

— Ne perdons pas de temps, reprit Guibard en l'entraînant ; j'ai encore de la besogne à faire aujourd'hui.

Le valet de chambre marchait comme un homme qu'on mène au supplice ; la peur l'avait paralysé. Lorsqu'ils traversèrent l'antichambre, le vieux forçat, qui avait l'air de l'entretenir d'affaires de famille, lui dit à voix basse :

— N'oublie pas que j'ai changé les pierres et renouvelé les amorces.

Ils arrivèrent dans le cabinet du comte ; Guibard en ferma la porte, mit la clef dans sa poche, et dit en crochetant la caisse :

— Le plus fort est fait, et je dois convenir que tu t'es bien comporté ; or, les bonnes actions ne devant pas rester sans récompense, au lieu de dix mille francs, je vais en prendre trente, s'ils s'y trouvent, et je te donnerai cent sous pour boire à ma santé.

En un tour de main, l'or et les billets du comte passèrent dans les poches de Guibard qui sortit avec autant d'aplomb qu'il était entré ; seulement, en traversant de nouveau les appartemens, il dit à son introducteur :

— Avant j'étais capable de tuer un homme, maintenant j'en tuerais dix.

Quand ils furent dans la rue, le bandit, selon sa promesse, mit gravement une pièce de cinq francs dans la main du valet de chambre, et il était déjà loin avant que celui-ci eût recouvré assez de force et de courage pour crier au voleur.

La chaîne partait le lendemain ; au point du jour, Guibard entrait chez le capitaine chargé de la conduire.

— Ah ! te voilà, ma vieille pratique, dit ce dernier ; il faut convenir que tu es un coquin bien effronté ! Sais-tu bien que je n'ai qu'un mot à dire, un coup de sifflet à donner pour…

— Je sais de plus que vous ne direz pas ce mot-là, et vous laisserez le sifflet dans votre poche, attendu qu'on ne fait pas de ces mauvaises plaisanteries-là à un parlementaire qui vient demander la paix, et qui est en mesure de payer généreusement les frais de la guerre.

— Voyons tes propositions, vieux loup.

— Ça ne sera pas long : voici d'abord dix mille francs, moyennant que vous me ferez le plaisir de laisser Georges à la première étape, et voici une onzième image pour ne pas entendre parler de moi.

— Hum ! hum !… je sais bien que tu es un bon diable, et que l'on peut se fier à toi ; mais ton Georges… c'est si jeune…

— Tant mieux ; ça durera plus long-temps.

— Je veux dire que les jeunes gens manquent d'expérience ; ça peut jaser…

— Soyez tranquille ; il a plus d'une raison pour ne rien dire : la première, c'est qu'il ne sait rien.

— Comment ! cet argent…

— Il n'en a jamais eu autant à sa disposition.

— Et c'est toi qui fais ce sacrifice ? Guibard, voilà une belle action.

— C'est une chose toute simple : le pauvre garçon a été pincé pour m'avoir rendu service.

— Ça me décide tout-à-fait ; ce soir l'affaire sera bâclée.

Guibard se retira plus content que s'il venait de mettre la main sur la caisse d'un receveur général, et il prit si bien ses mesures que le soir même Georges, parfaitement déguisé, soupait avec lui dans une des meilleures auberges de Lyon.

Le jeune Valmer fut vivement contrarié d'apprendre que Justine était allé passer quelques jours à la campagne, mais il serait difficile d'exprimer ce qu'il ressentit quand le vieux forçat lui dit que le comte de Bonvalier accompagnait l'orpheline, et que c'était chez la sœur de cette dernière qu'ils étaient allés. Justine lui avait bien parlé, à plusieurs reprises, d'un personnage puissant sur la protection duquel elle comptait beaucoup ; mais, de peur que Georges ne conçût des inquiétudes qu'elle croyait mal fondées, elle n'avait pas nommé ce protecteur.

— Le comte de Bonvalier ! s'écria Valmer lorsque la surprise et l'inquiétude lui permirent de parler ; mais c'est impossible ! La malheureuse se serait-elle perdue dans l'espoir de me sauver… Justine entre les mains du comte et de Juliette !… Oh ! vous êtes

dans l'erreur, père Guibard ! vous confondez les noms et les dates.

— Je ne confonds rien, et je dis ce que je sais : je ne puis pas me tromper ; le comte m'est bien connu ; hier, à pareille heure, je causais encore avec son valet de chambre, un brave garçon, doux comme un agneau…

— Justine me trahirait !…

— J'ai vu plus fort que ça.

— Non, non, père Guibard, vous n'auriez jamais rien vu d'aussi horrible… Partons ; accompagnez-moi, mon bon père Guibard ; il faut que j'éclaircisse ce mystère…

— Reste donc tranquille ; il fera jour demain… Par exemple, je ne te croyais pas encore de cette pâte-là ! Que ne vas-tu tout de suite faire visite à messieurs les gendarmes ou au procureur du roi ? Ton comte de Bonvalier m'a tout l'air d'un renard capable de te faire jeter le grappin dessus pour croquer la poulette plus à son aise… Et puis j'ai des raisons particulières pour ne pas parler à cet homme-là.

— C'est un scélérat !

— Raison de plus.

— Tenez, mon bon père Guibard, j'aimerais mieux cent fois être encore attaché à cette horrible chaîne que de savoir Justine sous le même toit que cet homme.

— Eh ! mon Dieu ! il ne te la mangera pas. Crois-moi, mon garçon, sois philosophe ; c'est une qualité indispensable dans

notre partie, surtout quand on a eu des accidens de Cour d'assises…

Le vieux forçat eût pu parler long-temps sur ce ton sans être interrompu ; Georges ne l'entendait plus ; des larmes de rage coulaient sur son visage en feu. Le père Guibard s'en aperçut, et il se sentit ému.

Diable, se dit-il, il faut qu'il y ait là un dessous de cartes que je ne connais pas. Ça n'est pas naturel, et il faudrait avoir le cœur plus dur qu'un gendarme pour ne pas chercher à consoler un si bon garçon.

Alors s'adressant à Georges :

— Tu dis donc que l'affaire est sérieuse ?

— Il y va de ma vie.

— Je comprends, c'est une manière de parler. Alors il s'agit de s'entendre. D'abord, quand nous nous mettrions en route aujourd'hui, ça ne nous avancerait pas beaucoup, attendu que nous arriverions là-bas au milieu de la nuit, et que nous trouverions bien certainement les portes fermées… Ah ! si nous connaissions les êtres, je ne dis pas ; on pourrait faire d'une pierre deux coups, et alors on serait bien sûr de ne pas perdre son temps ; mais comment veux-tu qu'on se mette en route quand on ne sait seulement pas si c'est au nord ou au midi que l'on a à faire ?… Allons, console-toi ; tu laisses toujours ton verre plein, ça n'est pas honnête… À ta santé. Demain matin, je prends des informations… Goûte-moi donc ça… J'aurai bientôt déterré cette Juliette, et en route !

— Demain, et elle est partie hier !…

— Mon Dieu, mon garçon, deux jours ou deux heures en pareil cas, c'est bonnet blanc on blanc bonnet ; après la première fois on ne compte plus.

Il fallut bien se résigner et attendre ; mais jamais Georges n'avait passé d'aussi triste nuit : il regrettait sa captivité et peu s'en fallut qu'il ne maudît la main libératrice qui avait brisé ses fers trop tôt ou trop tard. Le pauvre garçon faisait pitié lorsque, le lendemain matin, Guibard entra chez lui.

— Maintenant, mon garçon, dit-il, je sais de quoi il retourne : ta Juliette est une espèce de catin qui est devenue baronne avec cinquante mille francs de rente, pour avoir épousé un vieil imbécile qu'elle a mis sur les dents en huit jours, et qu'elle a fait enterrer trois mois après. C'est le comte qui avait fait ce mariage-là. Ce comte a quitté Paris depuis peu, à l'occasion de certaines peccadilles dont la rumeur publique l'accusait, et dont la justice avait l'air de vouloir se mêler : on prétendait qu'il avait aidé sa mère à mourir d'une attaque d'apoplexie qui avait le malheur de ressembler à un empoisonnement ; une fois on avait saisi sur lui, dans une soirée où l'on jouait un jeu d'enfer, des cartes biseautées qui lui avaient rapporté vingt mille francs en une heure. Le comte est l'amant de Juliette, il l'était avant le mariage de cette dernière ; il le fut pendant, et il l'est après. Dans tout ça je ne vois rien qui puisse t'effrayer : s'il avait voulu te souffler Justine, ce n'est pas chez sa maîtresse qu'il l'eût conduite.

— Oh ! c'est que vous ne savez pas, Guibard !... Vous ne connaissez pas la dépravation, la scélératesse de cet horrible couple... Je vois clair maintenant ; j'aperçois le piége ; Justine est victime d'un infâme guet-apens... Je la vengerai... Partons, Gui-

bard ; vous avez du cœur et de la résolution, vous me serez en aide.

— D'après ça, j'imagine qu'on pourra se permettre de leur faire payer les frais du voyage… Allons, je suis en bonne veine, nous réussirons. En avant ! le temps est superbe, et je me sens rajeuni de vingt ans.

FIN DU PREMIER VOLUME.

02-01

Il n'était pas encore midi quand Georges et son compagnon arrivèrent au village près duquel était situé le château de Juliette ; le père Guibard voulait déjeuner à la première auberge, afin de se présenter avec plus d'aplomb ; mais l'impatience et l'anxiété du jeune Valmer étaient trop vives pour qu'il consentît à s'arrêter un instant, il déclara donc au vieux forçat que, s'il faisait halte, il passerait outre, et se présenterait seul chez la baronne.

— Pourtant j'ai le pressentiment que votre présence me serait utile, père Guibard, reprit Georges ; mais quelques minutes maintenant peuvent avoir l'influence la plus terrible sur le sort de Justine ; je vous en conjure, suivez-moi.

— Allons soit, mon garçon ; c'est partie remise : nous en serons quittes pour boire quelques bouteilles de plus à la santé de qui il appartiendra.

Ils arrivèrent bientôt près du château : c'était un monument du moyen-âge, qui ressemblait beaucoup plus à une forteresse

qu'à une maison de plaisance ; il était entouré de hautes murailles flanquées de tourelles crénelées, au pied desquelles était un fossé large et profond.

— Voici une maison de campagne, dit le père Guibard, qui ressemble terriblement à celles où j'ai eu l'honneur de passer la moitié de ma vie ; ça ne sent pas bon, Georges !

— C'est possible ; mais Justine est dans ce séjour : ne vous ai-je pas dit que je l'irais chercher en enfer ?

— Sans doute, tu l'as dit, parce que ce sont de ces choses qui se disent.

— N'avez-vous donc jamais aimé, Guibard ?

— Oh ! assez sur l'article, mon garçon ; cela nous mènerait trop loin ; or le pont du château fort est baissé, et nous voici arrivés à la porte.

Georges sonna, et il s'écoula quelque temps sans que l'on donnât signe de vie à l'intérieur ; c'est que tout le domestique de cette maison se composait de quatre hommes, qui étaient les âmes damnées, les ministres aveugles des volontés de Juliette et du comte, son amant, si ce titre d'amant peut signifier quelque chose entre deux êtres d'une dépravation si grande. Ces hommes, rebut de la société, tout souillés de crimes énormes, ne pouvaient espérer d'asile plus sûr que ce château, où ils trouvaient d'ailleurs les moyens de faire une fortune rapide, leur obéissance étant d'autant mieux payée qu'elle était sans bornes.

Au bout d'un quart d'heure cependant le guichet de la porte principale s'ouvrit, et un visage sinistre s'y présenta de l'intérieur.

— Que demandez-vous ?

— Nous avons, dit Georges, des choses importantes à communiquer à la baronne de Carimont et au comte de Bonvalier.

Le guichet se referma sans que le valet eût répliqué, et, un quart d'heure s'étant encore écoulé, les visiteurs commençaient à croire qu'ils auraient à vaincre plus de difficultés qu'ils ne l'avaient imaginé, pour pénétrer dans cette singulière demeure, lorsque tout-à-coup la porte s'ouvrit ; ils furent introduits. Après avoir traversé une vaste et silencieuse cour, ils entrèrent dans une immense salle basse, où ils trouvèrent le comte.

— Que me voulez-vous ? dit brusquement ce dernier.

— Nous voulons, dit Georges d'une voix ferme, voir mademoiselle Justine de Melleran dont vous vous êtes fait le protecteur.

— Je n'aime pas les curieux, reprit brusquement le comte.

Et, tournant brusquement le dos aux visiteurs, il se retirait lorsque Georges, le saisissant par le bras, l'arrêta en disant :

— Je n'avais que des soupçons ; maintenant je suis sûr que Justine est la victime de quelque infâme machination… Il faut que je lui parle, monsieur !

— Les insolens ne sont pas, ici, mieux venus que les curieux, s'écria le comte ; qui êtes vous ?

— Je vous le dirai en présence de mademoiselle de Melleran.

— Puisque vous le voulez absolument, dit monsieur de Bonvalier avec un sourire ironique, il faut bien vous satisfaire.

Àces mots il sortit, sans que Georges, cette fois, songeât à le retenir, persuadé qu'il allait être enfin conduit près de Justine.

— Mon garçon, dit à demi-voix le père Guibard, je commence à croire que tu nous as fait mettre dans un guêpier.

— Je ne pense pas que le comte ose nous faire un mauvais parti ; il ignore qui nous sommes, et il sait que deux hommes ne disparaissent pas sans que la justice s'en émeuve.

— C'est que ce gaillard-là m'a tout l'air d'être de ceux qu'on n'effraie pas aisément.

En ce moment un domestique entra, et invita les visiteurs à le suivre. Une porte s'ouvrit devant eux, à l'extrémité de la salle ; lorsqu'ils y furent arrivés, leur guide se rangea pour les laisser passer ; mais au même instant la terre manqua sous leurs pieds, ils tombèrent dans une cave où régnait la plus profonde obscurité.

— Mille diables ! s'écria Guibard, je n'ai jamais fait de pareille culbute.

— Êtes-vous blessé ? demanda Georges.

— Je ne le crois pas ; car me voilà sur mes jambes, et je puis remuer les bras ; mais nous voilà dans une souricière, dont nous pourrons bien ne pas sortir tout entiers.

Georges en avait aussi été quitte pour quelques contusions ; il se hâta de faire à tâtons le tour du lieu où ils se trouvaient, et il reconnut que, indépendamment de la trappe qui s'était refermée sur leur tête, cette espèce de tombeau avait une porte à l'une de

ses extrémités ; mais ce fut inutilement que Guibard et lui réunirent leurs efforts pour l'ouvrir.

— Nous sommes perdus ! s'écria-t-il. Justine, qui te sauvera ?

— Ça n'est pas le moment de faire plus de bruit que de besogne, lui dit tout bas le vieux forçat ; les murs peuvent avoir des oreilles dans cette caverne que l'enfer confonde… Moi, vois-tu, quand je m'embarque sans biscuit c'est que je ne sais pas où il y en a ; aussi, à tout hasard, j'ai mis mes deux vieux amis dans mes poches avant de partir, et j'ai, en outre, un eustache qui ne demande qu'à être bien emmanché pour rendre service. À présent, raisonnons : si cet enragé de comte avait voulu nous faire passer le goût du pain, ça serait déjà fait ; puisque ça ne l'est pas, il est présumable qu'il nous enverra de quoi nous empêcher de mourir de faim ; alors tu comprends qu'il faudra jouer des poignets. Tiens, voici un de mes pistolets ; mais songe bien que nous n'avons que deux coups à tirer, que ce n'est pas le cas de brûler sa poudre pour rien ; d'ailleurs ça fait un bruit de tonnerre, et il n'en faudrait peut-être pas davantage pour nous mettre sur les bras plus d'animaux que nous n'en pourrions tuer.

Georges ne put s'empêcher d'admirer la présence d'esprit de cet homme dans une pareille circonstance ; il sentit en même temps l'espoir renaître dans son cœur.

— Vous espérez donc que nous nous tirerons d'ici ? dit-il.

— Moi, mon garçon, tant que le grand diable n'aura pas fait du bouillon avec ma carcasse, je ne désespérerai de rien. Crois-tu donc que je n'aie pas plus d'une fois battu la semelle dans un lieu pire que celui-ci ?… Il y avait cette différence que j'avais les chaînes aux pieds et rien dans les poches, tandis que j'ai mainte-

nant des jaunets dans ma ceinture, un étui qui contient de quoi couper la ferraille, deux crucifix à ressort qui n'ont jamais raté, et un brave garçon bien disposé à défendre sa peau.

— Ô Justine ! serais-je assez heureux pour te sauver !...

— Que le diable t'emporte ! vas-tu recommencer à nous faire faire des bêtises ?

— Que m'importe de recouvrer ma liberté, si je ne dois pas revoir celle que j'adore !

— Nom de Dieu ! Georges, ça m'importe à moi !... J'ai plus de quinze mille francs en possession, et j'ai assez vécu pour savoir qu'il n'y a pas de maîtresse qui vaille cela.

Georges comprit que son amour le rendait coupable d'ingratitude, et il ne put se défendre d'un mouvement d'indignation contre lui-même en pensant qu'il était en reste de générosité avec un brigand.

— J'ai eu tort, père Guibard, dit-il vivement ; l'amour m'aveuglait, mais vous me pardonnerez, puisque vous avez été amoureux...

— Ne touchons jamais cette corde-là, mon garçon... Les vieilles blessures font souvent plus souffrir que les nouvelles, et si... Bah ! je ne veux pas m'en souvenir... Attention ! j'entends du bruit !

Le vieux forçat ne se trompait point ; des pas pesans faisaient retentir les voûtes souterraines ; la porte de leur cachot s'ouvrit ; deux hommes, armés jusqu'aux dents, entrèrent avec précaution, et posèrent à terre la lanterne qui les éclairait.

— Si vous faites la moindre résistance, vous êtes mort ! dit l'un d'eux.

— Eh ! messieurs, répondit le père Guibard, comment deux pauvres diables oseraient-ils concevoir l'idée de résister à des personnes comme vous !

L'air humble et résigné du galérien, que Georges s'efforçait d'imiter, eut tout le succès qu'il en attendait.

— Vous allez donc répondre à nos questions, ajouta, en s'avançant vers les prisonniers, celui des deux hommes qui avait déjà parlé.

— Vraiment ! nous serions bien mal avisés de vous refuser quelque chose, reprit Guibard.

En prononçant ces paroles, il lança à Georges un regard significatif, et, saisissant brusquement l'un des individus d'une main, de l'autre il lui plongea, à plusieurs reprises, son couteau dans la poitrine. Au même instant, Georges s'élança sur le dernier adversaire, le prit à bras le corps, et le serra étroitement afin de le terrasser avant qu'il eût pu faire usage de ses armes ; mais celui-ci était d'une force telle que l'issue de la lutte eût été funeste au jeune Valmer, si Guibard ne se fût empressé de le secourir. Déjà Georges avait été renversé ; il tenait toujours son ennemi fortement embrassé ; mais celui-ci était parvenu à dégager l'une de ses mains, et à saisir enfin un pistolet, lorsque Guibard se jeta sur lui et le poignarda.

— Le plus difficile n'est pas fait, Georges ! s'écria-t-il ; en route ! et surtout n'oublie pas que les armes à feu font du bruit.

Il arracha un trousseau de clefs pendu à la ceinture de l'un des morts, s'empara de ses armes tandis que Valmer en faisait autant de son côté ; puis ils entrèrent dans un long corridor souterrain, ouvrirent plusieurs portes, et ne tardèrent pas à apercevoir la lumière du jour.

— En pareille circonstance, mon garçon, dit le vieux forçat, c'est la queue qui est le plus difficile à écorcher. En ma qualité d'ancien, je vais faire l'avant-garde ; mais ne me perds pas de vue.

Ils entrèrent alors dans une petite cour, regardèrent autour d'eux, ne virent que de hautes murailles et des fenêtres garnies d'épais barreaux. Une petite porte, qu'ils n'avaient pas vue, s'ouvrit avec violence ; le comte parut aussitôt, suivi des deux autres misérables qui s'étaient donnés à lui corps et âme.

— Vous n'irez pas plus loin, dit-il.

Et il fit feu presque à bout portant sur Guibard ; mais ce dernier, que le sang-froid n'abandonnait jamais, fut assez heureux pour détourner le coup d'une main, tandis que, de l'autre, il faisait sauter la cervelle au troisième des quatre scélérats subalternes, et que Georges traitait le quatrième de la même manière.

— Nous en avons mis à la raison de plus méchans que vous, dit Guibard en prenant M. de Bonvalier à la gorge, et nous vous y mettrons, monseigneur le comte, quand vous auriez encore à vos ordres cinquante dogues comme ceux que nous venons de mettre à l'ombre… Allons, Georges, fouille-le pendant que je le tiens en respect.

Ce dernier hésitait ; malgré les obligations qu'il avait contractées envers le vieux forçat, il ne pouvait consentir à faire le métier de voleur ; Guibard vit que son compagnon le comprenait mal.

— Sacredieu ! enfant, s'écria-t-il, il ne s'agit de prendre ici que pour nous empêcher d'être pris. Je n'en veux pas à sa bourse qui, certainement, n'est pas aussi bien garnie que la mienne ; ôte-lui seulement ses armes ; prends son mouchoir et tâche d'en faire une corde assez solide pour lui attacher les mains derrière le dos… Allons donc ! Ce brigand-là voulait nous enterrer tout vifs, et on dirait que tu as peur de l'égratigner… Serre ferme !… Bien comme ça !

Pendant que Georges agissait, Guibard n'avait pas cessé de tenir le canon de l'un de ses pistolets appuyé sur la poitrine de M. de Bonvalier ; mais dès que Georges eut mis ce dernier dans l'impossibilité de nuire, le vieux bandit baissa son arme, et dit fort tranquillement au comte :

— Maintenant, monseigneur, je t'offre une capitulation avantageuse : tu vas marcher devant, afin de nous conduire jusque dans la campagne, sans te faire accompagner, sans dire un seul mot autrement que pour empêcher tes gens de nous suivre. Quand nous serons à une distance convenable, je te rendrai l'usage de tes mains ; tu me feras alors une quittance des trente mille francs que je t'ai empruntés à ton insu, et tout sera terminé. Quant aux morts et aux blessés, ce sera ton affaire ; tu feras enterrer les uns, panser les autres, et tu te débrouilleras avec l'autorité comme tu l'entendras… J'espère que je m'explique clairement… Ah ! j'oubliais de te prévenir que si cela n'est pas exécuté à la lettre, si tu fais un geste capable de me donner le moindre soupçon, je prendrai la liberté grande de te casser la tête, sans

plus de façon que tu n'en ferais pour nous faire couper le cou si tu le pouvais. Tu acceptes, n'est-ce pas ?

M. de Bonvalier écumait de rage ; cependant il allait répondre et accepter ces conditions, lorsque Georges s'écria :

— Qui donc sauvera Justine ?

— C'est ma foi vrai ! j'allais oublier la petite mère, dit Guibard, mais monsieur le comte est trop poli pour refuser quelque chose à des hommes qui se conduisent comme nous le faisons, et il va commencer par nous mener près de cette belle enfant… À moins qu'il n'aime mieux que nous allions la retrouver sans lui, et dans ce cas je prendrais sur moi de l'envoyer rejoindre ses fidèles serviteurs.

Le comte de Bonvalier étouffait de fureur ; ses yeux semblaient près de sortir de leur orbite, et il grinçait des dents de manière à se les briser.

— Allons, mon fils, nous sommes pressés, reprit le vieux forçat : est-ce oui ou non ?

Et il lui mit le bout de son pistolet à deux pouces des lèvres. On se mit en marche ; après avoir parcouru un long et sombre corridor, et deux pièces immenses sans rencontrer personne, le comte s'arrêta à une porte il appela Juliette ; la baronne parut ; mais à l'aspect de son complice ainsi garrotté et accompagné, elle s'enfuit épouvantée dans le fond de son appartement.

— Juliette ! s'écria de nouveau le comte, nos fidèles serviteurs sont morts, et vous ne vous sauveriez pas en m'abandonnant… Allez donc préparer Justine à recevoir ces gens.

— Cela ne sera pas ainsi, dit Georges auquel ces paroles firent soupçonner quelque trahison. Je sais de quoi sont capables les êtres de votre sorte, et je veux prendre mes mesures en conséquence.

Àces mots, laissant la garde du comte à son compagnon, il s'élança à la poursuite de Juliette, qu'il atteignit promptement.

— Ne me tuez pas ! grâce !... s'écria-t-elle en se jetant aux pieds de Valmer.

— Levez-vous ; il ne vous sera fait aucun mal si Justine nous est rendue. Je veux seulement vous mettre dans l'impossibilité de nous nuire.

— Allons, dit Guibard, serre-lui les pouces, et que ça finisse.

Georges coupa quelques cordons de sonnettes, et lia solidement pieds et mains à la baronne qu'il laissa en cet état pour revenir au comte, auquel il arracha violemment sa montre.

— Je te donne deux minutes encore, lui dit-il en lui faisant remarquer l'heure ; dans deux minutes je serai près de Justine, ou tu seras mort ! Il n'y a pas de puissance humaine capable de me faire changer de résolution... Va donc, misérable !

M. de Bonvalier ouvrait la bouche sans pouvoir articuler un mot, et ce ne fut qu'après un violent effort qu'il parvint à dire en frappant du pied sur un meuble.

— Prenez les clefs qui sont là.

Georges s'en empara aussitôt, et l'on se remit en marche. Après avoir parcouru encore plusieurs appartemens, et gravi un escalier qui semblait pratiqué dans l'épaisseur de la muraille, le

comte s'arrêta près d'une petite porte, et fit signe à Georges de l'ouvrir ; c'était celle de la prison de Justine.

En reprenant l'usage de ses sens, après l'horrible traitement qu'elle avait subi, l'orpheline s'était trouvée dans son lit, et elle avait tenté de se lever ; mais elle était si faible, et le moindre mouvement lui causait des douleurs si aiguës, qu'il lui avait été impossible de quitter le lit ; cependant la voix de Georges, qui s'était élancé dans la chambre en l'appelant, lui rendit à la fois des forces et du courage.

— Grand Dieu ! s'écria-t-elle, Georges au pouvoir de ces monstres !...

— Rassure-toi, tendre amie ; c'est moi qui suis maître de leur sort. Tiens ! regarde, ajouta-t-il en traînant M. de Bonvalier jusques auprès du lit, regarde, et prononce l'arrêt de ce scélérat.

Le comte, en proie à d'horribles convulsions, se roulait sur le parquet en rugissant comme un tigre ; et Georges, le bras tendu, se tenait prêt à exécuter la sentence.

— Laisse-lui la vie, ô mon ami ! Dieu, qui le juge, saura aussi le punir.

— Il n'y a que les morts qui ne parlent pas, enfans, dit le vieux forçat.

Et à son tour il étendit le bras ; mais Justine, s'élançant hors du lit, détourna l'arme qui allait punir le comte, et lui ôter ses souffrances.

— Au moins, reprit Guibard, vous me laisserez le ficeler de manière à ce qu'il ne parle que le plus tard possible.

Il saisit alors le misérable qui se débattait à ses pieds, le jeta sur le lit que l'orpheline avait quitté, et l'attacha si fortement entre les draps, qu'il devint impossible à cet infâme de faire le moindre mouvement.

Cependant Justine s'habillait en s'efforçant de retenir les cris que les douleurs qu'elle ressentait étaient à chaque instant sur le point de lui arracher ; car elle savait bien que c'était fait du comte, si Georges soupçonnait seulement l'horrible torture à laquelle elle avait été mise. Enfin tous trois quittèrent cette chambre, et Georges insistait pour sortir le plus promptement possible du château ; mais ce n'était pas là le compte de Guibard.

— Ça, mes enfans, dit-il, parlons un peu raison : croyez-vous que ces gaillards-là ne nous doivent rien ?

— Guibard, je vous en prie, ne touchons pas cette corde-là.

— Comment, sacredieu ! que je ne touche pas ?... Mais je veux toucher, moi ! toucher ce qui m'est dû, légitimement dû... Écoute, Georges, je suppose que nous soyons d'honnêtes gens...

— Qu'est-ce à dire ? interrompit Valmer en le regardant.

— Ah ! oui... c'est juste. Eh bien ! alors je ne suppose pas ; mais je dis : nous sommes d'honnêtes gens ; nous nous sommes tirés par miracle des griffes de ces enragés ; en conséquence nous portons plainte, et nous demandons des dommages intérêts qui ne peuvent manquer de nous être accordés.

— Mais vous savez bien que nous ne sommes pas en position de nous plaindre.

— Justement ! et c'est pour cela que je veux leur épargner les frais de justice, d'autant plus que je ne puis pas souffrir les procès.

— Faites-nous grâce de vos sophismes, père Guibard.

— Comme tu voudras, mon garçon ; mais je ne ferai certainement pas grâce à ces scélérats-là de ce qu'ils me doivent. Je puis me vanter de l'avoir gagné à la sueur de mon front.

Ce fut inutilement que ces jeunes gens tentèrent de le faire renoncer à son projet ; il n'en voulut rien rabattre, et, tandis qu'ils traversaient la cour du château, le vieux bandit mettait dans ses poches l'or et les bijoux du comte et de la baronne.

02-02

Tandis que Justine et ses libérateurs s'éloignaient rapidement du château, Juliette faisait tous ses efforts pour se débarrasser de ses liens ; elle parvint enfin à dégager ses pieds, et, comme les portes avaient été laissées ouvertes, elle put se rendre dans la chambre de Justine où elle trouva M. de Bonvalier auquel le désespoir et la fureur avaient presque fait perdre la raison. La vue de Juliette le calma un peu ; elle s'approcha de lui, et il vint à bout de la débarrasser, à l'aide de ses dents, de la corde qui lui liait les mains. La baronne, à son tour, s'empressa de rendre la liberté à son infâme complice, et ils tinrent conseil sur ce qu'ils devaient faire. Deux heures après, le comte alla requérir les autorités du village voisin ; il dit qu'une bande d'assassins s'étaient introduits dans le château, que les domestiques avaient été tués en

défendant leur maîtresse, et que lui et la baronne n'avaient échappé à la mort que par une espèce de prodige. Or, les autorités en général sont trop bien élevées, et savent trop ce qu'elles doivent à un comte qui a plus de cent mille francs de revenu, pour oser le soupçonner de mensonge. Les paroles de M. de Bonvalier furent donc reçues comme paroles d'Évangile ; procès-verbal fut dressé en conséquence ; les morts furent enterrés, la justice informa ; les gendarmes empoignèrent tout ce qui leur tomba sous la main ; puis, comme les coupables ne se trouvaient pas, on s'occupa d'autre chose, et les deux misérables recommencèrent à vivre comme par le passé.

— Maintenant, mes enfans, dit Guibard aux deux amans lorsqu'ils furent assez loin du château pour n'avoir rien à craindre, maintenant j'ai presque réparé le mal que je vous avais fait bien involontairement ; mais j'ai peur que ça ne serve pas à grand'chose. Si vous étiez gens à suivre un bon conseil, je vous dirais : mettons votre esprit, vos bonnes manières et ma vieille expérience dans le même sac, et l'eau ne manquera jamais au moulin. Nous ne ferions que des affaires sûres ; je sais bien qu'elles sont rares, mais nous pouvons les attendre, et quand la pelote sera bien ronde, lorsque nous aurons de quoi acheter chacun une propriété de cinq ou six cent mille francs, nous nous retirerons, et nous vivrons dans le fond de quelque province comme des princes du sang, sans que jamais personne s'avise de nous rien dire, attendu que des gens qui ont vingt-cinq mille francs de revenu sont les amis naturels des autorités en général, et des procureurs du roi en particulier.

— Assez, Guibard ; je ne souffrirai pas que vous alliez plus loin.

— J'en étais sûr ! mon pauvre garçon, tu ne comprends absolument rien à la vie, et j'en suis fâché pour toi. Que diable ! avec l'esprit que tu as, tu dois pourtant reconnaître cette vérité qu'il faut être voleur ou volé.

— Eh bien, soit ! j'aime mieux être volé.

— Eh ! que veux-tu que l'on prenne à un homme qui n'a rien ? Or, quand on n'est pas enclume, il faut se faire marteau ou se résoudre à être toujours entre les deux. Pourquoi donc la perspective du bagne t'effraie-t-elle tant, puisque, de gaîté de cœur, tu consens à mener une vie plus pénible que celle des forçats ?... Et puis tu auras beau faire, tu n'échapperas pas toujours aux mains de fer de la nécessité ; il peut arriver qu'un jour ton estomac crie plus haut que ce que tu appelles ta conscience, et alors tu supporteras les charges sans avoir joui des bénéfices...

— Vous m'avez rendu service, Guibard, et je vous pardonne cette offense.

— Mon Dieu ! je n'ai pas l'intention de te faire de la peine... Mais il est terrible de voir un si bon garçon patauger dans la misère, lorsque, pour avoir de l'or, il n'a qu'à se baisser et en prendre.

— Adieu, Guibard, il est temps que nous nous quittions.

— Il le faut bien ; mais je veux m'acquitter autant que possible. Les suites de ta dernière arrestation t'ont ruiné, et c'est moi qui en ai été la cause : j'ai là dix mille francs à ton service...

— Merci.

— Tu refuses ?

— J'accepterais cette somme à titre de prêt, si elle vous appartenait légitimement.

— En ce cas, mon garçon, dépêche-toi d'aller reprendre la chaîne ; car cet argent sort de la même source que celui avec lequel j'ai payé ta rançon au capitaine : si tu es conséquent, tu vas aller te constituer prisonnier à l'instant même… Je t'y prends donc, grand raisonneur !… Pour rassurer ta conscience, je te donne ma parole que cet argent ne vient pas du château que nous quittons. Enfin, tâche de te persuader que, si tu n'as pas le sou, tu ne seras pas libre dans vingt-quatre heures.

Ce dernier argument était le plus puissant que pût faire valoir Guibard ; et c'était vraiment quelque chose d'étrange que ce vieux criminel s'épuisant en raisonnemens captieux pour forcer l'homme qui le méprisait à recevoir son or. Georges sentit qu'en effet il serait impossible que lui et Justine échappassent aux recherches de leurs persécuteurs, s'ils n'avaient, pour vivre, d'autre ressource que la pitié publique ; mais il ne voulut accepter que la somme qui lui était nécessaire pour quitter le pays et attendre le moment où son travail lui permettrait de pourvoir à ses besoins.

— Oh ! ma foi, dit Guibard en lui mettant presque de vive force dix billets de banque dans la main, c'est aussi par trop fort ! Je veux que le diable me brise les os si j'ai dit, pour en empocher trois fois autant, le quart des paroles qui me sèchent le gosier depuis une demi-heure.

Àces mots, il tourna les talons et s'enfuit à toutes jambes.

Le jour allait finir ; Justine marchait trop difficilement pour qu'il fût possible de songer à retourner à Lyon ; ils ne pouvaient d'ailleurs séjourner maintenant sans danger dans cette ville.

— Je croîs que nous sommes bien près de la grande route, dit Justine ; évitons-la.

— J'y pensais, répondit Georges… Mais il me vient une idée : cette route est celle de Paris ; les diligences qui partent pour cette dernière ville ne peuvent tarder à passer ; allons à Paris.

— À Paris, grand Dieu ! revoir cet horrible pays où j'ai tant souffert !

— C'est que nous étions séparés, ma tendre amie ! Paris est le lieu où l'on se cache le plus facilement, où l'on se perd le mieux dans la foule. Nous nous logerons dans quelque mansarde ; je chercherai de l'occupation et nous pourrons vivre ignorés, puisque c'est là le seul bonheur auquel nous puissions aspirer maintenant.

— Oh ! tu dis vrai, mon Georges ; c'est parce que nous étions séparés que j'ai souffert : près de toi, j'oublie mes chagrins et l'avenir me fait moins peur.

Ils arrivèrent bientôt sur la route ; Georges ne s'était pas trompé ; une diligence passa au moment où ils mettaient le pied sur le pavé.

— Conducteur, avez-vous des places ?

— Il n'y a personne dans le coupé.

— Nous allons y monter, et je vous paierai trois places afin que vous n'y receviez pas d'autre voyageur.

— Bon, bon, mon gaillard ! disait le conducteur en mettant pied à terre et riant dans sa barbe ; je connais ton affaire… La

poulette est ma foi gentille… Elle veut voir du pays, cette jeunesse ; c'est bien naturel… Oh hé ! en route !

Et le pavé recommença à trembler sous les roues de la lourde machine. Le voyage se fit sans accident ; les amans se livraient tout entiers au plaisir d'être réunis, et oubliaient presque leurs chagrins ; il y avait si long-temps qu'ils n'avaient goûté quelques instans de bonheur ! Le conducteur, toujours persuadé qu'il avait affaire à des jeunes gens de bonne famille qui faisaient leurs fredaines, et espérant être grassement récompensé de sa complaisance, répondait pour eux chaque fois que les gendarmes demandaient les passe-ports des voyageurs ; aux uns il disait que Georges était son cousin, aux autres qu'il était son neveu, lequel, sous sa sauvegarde, à lui conducteur de diligence et gardien naturel des bonnes mœurs sur le grand chemin, conduisait dans sa famille sa jeune fiancée. Il arrivait souvent qu'à ce mot de fiancée les amans se regardaient ; le beau visage de Justine se couvrait d'une admirable rougeur, son cœur battait plus fort et plus vite que de coutume ; et reportait tristement vers la terre ses yeux charmans où se peignaient si bien le désir, l'espoir et la crainte. Georges alors lui serrait la main, et lui disait tout bas :

— Les lois ne semblent-elles pas faites pour protéger les méchans et faire souffrir les bons ? Qu'y a-t-il besoin de loi entre toi et moi ?

L'orpheline tressaillait ; il se passait en elle quelque chose d'indéfinissable, qui tenait à la fois de la douleur et de la joie, et, après un moment de silence, elle répondait en soupirant :

— Georges, ce n'est pas la loi de Dieu qui est contre nous.

Enfin, ils arrivèrent à Paris sans avoir éprouvé le moindre accident désagréable. Georges se hâta de louer un appartement modeste qu'il garnit d'un mobilier peu coûteux, des ustensiles nécessaires au ménage, et ils recommencèrent à vivre d'une vie délicieuse, bien qu'elle ne fût pas sans danger pour leur vertu. Plus d'un mois s'écoula ainsi ; les amans ne se quittaient presque pas ; la plus courte séparation leur causait tant d'alarmes, que Georges n'avait cherché aucun emploi, et que ni l'un ni l'autre n'avaient songé à rendre productifs les talens qu'ils possédaient, lorsqu'ils s'aperçurent que la somme qu'ils devaient à la singulière libéralité d'un bandit était déjà diminuée d'un tiers. D'un autre côté, les commères du voisinage commençaient à jaser sur leur compte, on s'étonnait qu'un frère et une sœur si jeunes vécussent en véritables reclus.

— Et puis, disait la portière de la maison où ils habitaient, la preuve qu'il y a de la gabgie là-dessous, c'est qu'ils vivent comme des rentiers et sont logés comme des gueux… Ça ne fait œuvre de ses dix doigts tant que dure la sainte journée du bon Dieu, et ça donne autant pour boire au garçon traiteur pour un dîner de trois plats que je gagne dans une partie de ma semaine… Est-ce que c'est là une conduite ?… Ça peut-y s'appeler avoir des mœurs ?… Eh ben ! mes enfans, l'propriétaire, à qui j'en ai touché un mot… Car moi, voyez-vous, je suis pour la sagesse du sesque ; une femme peut avoir une faiblesse, j'dis pas ; on n'est pas toujours maîtresse d'ses sentimens à l'égard d'un quelqu'un qui a l'avantage d'vous r'venir ; mais une faiblesse qui dure deux mois sans débrider, vous conviendrez que c'est trop fort ! Aussi y n'y a pas d'sou pour livre qui tienne, faut que j'lâche c'que j'ai sur l'cœur… Pour en revenir au propriétaire, y m'dit comme ça, avec son p'tit air de saint-n'y-touche :

— M'ame Guincheux, chacun est libre chez soi ; laissez cuire c'qui n'brûle pas pour vous.

— Tiens, que je m'dis à moi-même, on voit bien qu'il a reçu un terme d'avance.

Mais c'est égal ; j'ferai tant que je saurai l'fin mot, et alors nous verrons.

Quelques mots de ce bavardage étaient venus aux oreilles de Georges ; Justine, de son côté, s'aperçut qu'elle était devenue un objet de curiosité pour la portière et ses voisines : il n'en fallut pas davantage pour faire prendre aux jeunes gens la résolution de quitter cette maison le plus promptement possible.

— Et pourtant, dit Georges, il est à peu près certain que ce qui nous arrive ici nous arrivera ailleurs ; l'espèce humaine est partout la même ; que faire ?

— Nous séparer, mon ami, et ne nous voir que rarement en attendant des temps meilleurs.

— Y penses-tu ?... Justine ! est-ce bien toi qui parles de séparation ?...

— Je parle d'obéir à la nécessité, mon cher Georges... Écoute : cet argent dont nous avons dissipé une forte partie, est-il bien à nous ?... À quel titre appartenait-il à l'homme qui nous a forcés de le recevoir ?... Ne penses-tu pas que, depuis notre départ de Lyon, nous avons transigé tacitement avec notre conscience ? Ne négligeons donc rien pour remplacer, par le produit de notre travail, ce que nous avons dépensé, et considérons désormais cette somme comme un dépôt que nous devons toujours être prêts à remettre à son véritable propriétaire.

Georges avait trop de noblesse dans l'âme pour ne pas comprendre la justesse de ce raisonnement.

— Ange du ciel, dit-il en appuyant ses lèvres sur le front de l'orpheline, je veux, quoi qu'il m'en coûte, m'efforcer de me rendre digne de toi !

Tous deux alors réfléchirent profondément pendant quelques instans, puis Georges reprit :

— J'ai vaguement entendu parler de bureaux de placement où, moyennant une modique somme, on procure des emplois aux gens capables de les remplir ; nous nous y présenterons demain : que le ciel ait pitié de nous !

— Ô mon ami ! le ciel est juste, s'écria Justine en l'embrassant tendrement ; puisqu'il permet que nous sortions purs de cette épreuve terrible !... Séparons-nous, Georges ! séparons-nous, pour rester vertueux aux yeux de Dieu et malgré le jugement des hommes !

Les larmes de la jeune fille brûlaient le visage de Georges ; il fit un effort violent pour s'arracher des bras de sa bien-aimée.

— Reste, reste, ami, lui dit-elle froidement, le danger est passé... Georges, je sens bien maintenant que ce n'est que devant Dieu que je puis me donner à toi !

02-03

Dès le lendemain Georges et Justine se présentèrent chez l'un de ces placeurs dont le jeune homme avait parlé, et le trouvèrent

donnant audience à une cohue de palefreniers, valets de pied, cuisinières, cochers, etc.

— Voyons, mes amis, leur dit-il quand leur tour fut venu, qu'est-ce qu'il vous faut ?... Et d'abord commençons par le commencement... Vous êtes deux, c'est dix francs d'enregistrement.

Georges lui remit cette somme, et le buraliste inscrivit sur un registre les noms qu'il leur fallut se donner dans cette circonstance.

— Vous n'avez pas encore servi ?

— Jamais ; mais ce ne sont pas des places de domestiques que nous vous demandons.

— C'est différent. Eh bien ! qu'est-ce que nous savons faire ?... Vous comprenez que les choses se paient en raison de leur importance...

En parlant ainsi il feuilletait son registre, et il continua sans attendre de réponse :

— Voici un célibataire fort aisé qui demande une demoiselle pour tout faire... C'est une condition superbe quand on sait remplir l'emploi, et avec ces jolis yeux-là... Une marchande de modes qui demande une jeune personne d'un physique agréable pour aller en ville... Un curé de la banlieue qui demande une nièce...

— Aurez-vous bientôt fini ces impertinences ? dit Georges, qui sentait le sang lui monter au visage. Nous voulons des emplois honorables...

— Diable ! croyez-vous donc qu'il ne soit pas très-honorable d'être la nièce d'un curé qui a plus de dix mille francs de revenu ?

— Passez, passez, je vous prie.

— Ma foi, que voulez-vous que j'offre à des gens qui refusent ce que j'ai de mieux ?… J'ai bien encore la femme d'un chef de division aux finances, qui demande une demoiselle de compagnie…

— Cela me convient, dit Justine.

— Alors c'est bien le cas de dire : qui choisit prend pis. Quant à vous, jeune homme, j'ai aussi votre affaire : une place de caissier chez un négociant ; mais il faut un cautionnement de quatre mille francs.

— Je le fournirai, si la place en vaut la peine.

— Cent louis d'appointemens, la table et le logement… Je vous présenterai moi-même aujourd'hui… Vous sentez que, pour des choses de cette importance, l'enregistrement.

— Nous saurons reconnaître vos soins.

— Je vais donc donner à cette belle demoiselle une lettre pour madame de Marcilly… On prendra des informations ; mais cela vous regarde.

Justine trembla ; elle n'avait pas pensé à cet inconvénient ; mais Georges avait déjà jugé l'homme auquel ils avaient à faire ; il avait deviné qu'avec un peu d'or on lui ferait faire tout ce qu'on voudrait.

— Des raisons de famille et d'amour-propre, dit-il, nous mettent, ma sœur et moi, dans l'impossibilité d'indiquer les personnes auprès desquelles on pourrait prendre des renseignemens sur notre compte ; faites en sorte de lever cette difficulté, et nous nous montrerons généreux.

— Diable ! pas d'informations, pas de certificats… Oh ! si le célibataire vous convenait ou si vous vouliez être nièce de curé, ça irait tout seul ; mais… Je trouve un moyen… Vous serez la fille d'un de mes anciens amis, colonel tué sur le champ de bataille… Votre mère est morte à la suite d'un procès qui l'avait ruinée, etc… Vous me laisserez dire, et tout ira bien. Il est justement l'heure de se présenter chez madame de Marcilly ; je vais vous y conduire.

Georges mit dix louis sur le bureau, et pria ce nouveau protecteur de les recevoir à titre d'à-compte ; puis tous trois montèrent dans une voiture de place, et quelques heures après Justine était installée chez le chef de division.

— Maintenant, jeune homme, à votre tour, dit le buraliste ; nous sommes en veine de succès… Ah ! ça, vous savez qu'il s'agit de quatre mille francs comptant : il ne faudrait pas trop s'avancer si les fonds devaient se faire attendre…

— J'ai la somme sur moi ; mais, de même que pour ma sœur, les informations…

— Laissez donc tranquille ! est-ce que des billets de banque ne sont pas les meilleurs certificats du monde ?… M. de Rinval va nous recevoir à bras ouverts… Ce n'est pas qu'il ait besoin d'argent, au contraire ; la plupart du temps, il ne sait que faire de ses capitaux… Mais avec votre tournure, vos manières aisées… Je le connais, il sera enchanté de vous ; je ne vous donne pas huit jours pour devenir son ami intime.

Ils mirent pied à terre à la porte d'une maison de très-belle apparence, montèrent au premier étage, et Georges lut sur l'une des portes : bureaux et caisse. Ils furent introduits dans un apparte-

ment élégamment meublé et trouvèrent M. de Rinval en robe de chambre, étendu sur un divan et lisant le Constitutionnel.

— Monsieur, dit le buraliste, j'ai l'honneur de vous présenter un caissier…

— Parbleu, mon cher, vous êtes un homme charmant !… Monsieur a-t-il quelque habitude des chiffres ?

— Je dois vous avouer, dit Georges, que mes connaissances sur ce point sont fort superficielles ; mais j'ai assez bonne opinion de moi-même pour être sûr d'acquérir promptement celles qui me manquent.

— Bien, bien, répliqua le négociant ; quand vous ne sauriez absolument rien, je répondrais de faire quelque chose de vous… Monsieur sait les conditions ?…

— Et il est porteur de la somme, répondit le buraliste.

— Charmant ! voilà comme on doit mener les affaires… Mon Dieu, s'il fallait s'appesantir sur des peccadilles… Mon cher caissier, je vous pousserai ! la fortune est une donzelle dont je connais les faiblesses, et qui, avec moi, vous traitera en enfant gâté. Vous pouvez entrer en fonctions dès aujourd'hui, et nous allons commencer par faire ce que nous ferons chaque jour à pareille heure, c'est-à-dire un déjeuner confortable.

Georges était enchanté de la tournure d'esprit de son patron ; il tira de son portefeuille quatre billets de mille francs et les lui présenta.

— Oh ! mon Dieu, dit Rinval en les chiffonnant négligemment, cela aurait pu se faire un autre jour… Allons, c'est une affaire

enterrée.

Georges glissa encore quelques pièces d'or au buraliste dont la pantomime devenait expressive, et qui se retira très-satisfait de l'emploi de son temps et du prix que l'on avait mis à sa haute protection. M. de Rinval s'habilla, demanda son cabriolet, il prit familièrement Georges sous le bras, et au bout de quelques minutes le cabriolet les emportait rapidement vers le Palais-Royal où ils déjeunèrent. Au retour, Valmer prit possession des clefs de la caisse, examina les livres et reconnut qu'il y avait en portefeuille des billets à ordre et des lettres de change pour une somme considérable ; mais le numéraire était absent, et Georges n'eut pas même à encaisser ses quatre mille francs de cautionnement. Il en fit l'observation à son patron.

— Bien, bien, dit celui-ci légèrement ; il suffit que les écritures soient régulières ; ainsi écrivez : Rinval doit à caisse 4,000 francs.

Bientôt il arriva des ballots de marchandises de toute espèce ; on acquittait les factures avec des billets de portefeuille, et ceux que l'on donnait étaient toujours remplacés par d'autres ; mais d'argent point. Georges ne comprenait rien à tout cela ; il s'embrouillait dans les reviremens, et, quand il avait obtenu quelques explications du maître, il se trouvait encore plus embrouillé qu'auparavant. Du reste, tout allait le mieux du monde ; de Rinval le traitait comme un ami, et la table était toujours excellente. Au bout d'un mois, Valmer songea à ses appointemens ; mais, comme le numéraire n'était pas devenu plus abondant dans la caisse, il demanda ce qu'il devait faire sur ce point.

— Je vous expliquerai cela, mon ami, lui dit le patron ; je cherche en ce moment la solution d'un problème de la plus haute importance, et c'est pour la trouver que je laisse les choses dans l'état où elles sont. Vous sentez bien que je ne puis pas, pour une misère, déroger de mon système financier… Cela vous étonne ?… Patience ; vous serez bientôt initié à tout cela, et vous pourrez admirer la conception de mes plans de finances.

Cela n'était pas plus clair que le reste ; mais Rinval promettait une explication prochaine et satisfaisante, et Georges, bien que un peu inquiet, prenait patience.

La condition de Justine n'était pas meilleure : madame de Marcilly voulait que sa demoiselle de compagnie l'aidât à tromper son mari ; ce dernier voulait qu'elle lui rendît secrètement compte de toutes les actions de sa femme, et il en résulta que, ne voulant consentir à plaire à tous deux à ce prix, elle ne tarda pas à en être détestée. Un mois ne s'était pas écoulé, qu'elle demanda son congé et se retira dans le nouveau logement où Georges avait déposé leur modeste mobilier.

— Ne cherche plus d'emploi, ma bonne sœur, lui avait dit ce dernier ; mes appointemens sont assez considérables pour subvenir à tous nos besoins, et nous n'aurons pas à redouter les propos des méchans, puisque je ne ferai chez toi que de courtes apparitions.

Ce nouvel arrangement ne devait pas avoir une longue durée. Un matin, en entrant à son bureau, Georges le trouva envahi par des huissiers, des recors, des gardes du commerce, des agens de police et un commissaire ; la solution du grand problème de M. de Rinval était trouvée ; elle consistait en cent mille francs

qu'il avait réalisés la veille, et avec lesquels il était parti pour l'étranger. Les meubles furent vendus ; ils ne produisirent pas de quoi payer les frais de justice, et le malheureux Georges, désespéré, fut contraint de partager de nouveau l'asile de Justine.

02-04

L'hiver était venu ; la situation de Georges et de Justine était affreuse, ils ne possédaient plus rien. Justine n'osait chercher de l'ouvrage, Georges n'en pouvait trouver. Tout, jusqu'à leurs vêtemens, avait été vendu pour vivre ; ils ne portaient plus que des haillons, et ils couchaient sur un peu de paille.

Un jour, c'était le second qu'ils passaient sans pain, Justine pleurait et s'efforçait de cacher ses larmes à Georges qui, les bras croisés, marchait à grands pas dans la chambre, et semblait en proie à d'horribles pensées. Tout-à-coup, il s'élance vers la porte :

— Prends patience, Justine, dit-il d'une voix altérée, je vais bientôt revenir.

— Où vas-tu, Georges ? s'écria l'orpheline en le retenant ; que vas-tu faire ?

Et remarquant le désordre de ses traits, elle ajouta :

— Non, Georges, tu ne sortiras pas ainsi… mon bon ami, je t'en conjure, reste près de moi… Je suis mieux maintenant ; je n'ai plus faim.

Elle le serrait dans ses bras ; Valmer laissa tomber sa tête sur son épaule ; son exaltation avait cessé ; il était abattu, et semblait

honteux d'avoir été si près de commettre une mauvaise action.

— Cependant, dit-il après un assez long silence, nous ne pouvons vivre ainsi.

— Eh bien ! nous mourrons, et notre conscience n'aura pas cessé d'être pure.

— Nous, mourrons, Justine !... Il me semble que ce mot-là me soulage ; il m'oppressait et je n'osais pas te le dire. Qu'avons-nous à espérer sur cette terre, asile du crime ? Oui, partons pour un monde meilleur... Mourons ; n'attendons pas que la faim nous déchire les entrailles avec ses ongles de fer... La faim pourrait nous rendre criminels, je l'ai senti tout à l'heure... Si nous commettons une faute en abrégeant un peu notre agonie, nous avons assez souffert pour que Dieu nous pardonne.

Justine le tenait toujours embrassé, et elle pleurait amèrement.

— Ô mon Dieu ! s'écria-t-elle, il est donc bien vrai que nous n'avons plus rien à espérer des hommes !... plus rien que des tortures... Et les barbares se disent frères ! et ils croient à la vie éternelle !...

— Ils ont flétri ma jeunesse, dit Georges ; ils m'ont tout enlevé, jusqu'à l'espérance. Que ferais-je désormais parmi ces bêtes féroces qui m'ont marqué du sceau de la réprobation ? Laisse-moi sortir maintenant, Justine, je suis sûr de moi. Je vais revenir dans quelques instans, et nous ne nous séparerons plus.

Justine cessa de le retenir ; alors il descendit lentement l'escalier. Son chapeau était le seul objet de son accoutrement qui eût quelque valeur ; il le vendit pour une faible somme. La vue de

l'argent faillit ébranler sa résolution ; il ne put s'empêcher de penser qu'il possédait de quoi apaiser la faim qui les dévorait, Justine et lui.

— Mais que ferons-nous après ? se dit-il ; demain les maux que nous souffrons recommenceraient, et nous n'aurions plus le moyen de les faire cesser promptement.

Craignant de céder à la tentation contre laquelle il luttait ; il courut acheter du charbon, qu'il emporta dans les pans de sa redingote en lambeaux.

— Dans une heure nous aurons cessé de souffrir.

L'orpheline entendit ces paroles sans frissonner ; elle ne pleurait plus ; elle allait mourir dans les bras de Georges, et c'était un bienfait dont elle remerciait Dieu. Valmer s'occupa aussitôt des préparatifs de ce double suicide ; il calfeutra soigneusement la porte et la fenêtre, boucha la cheminée avec de la paille et des lambeaux de couverture, puis il alluma le charbon.

— Viens, Justine, dit-il en prenant l'orpheline par la main, viens t'asseoir près de moi ; nous allons écrire à ma mère.

Il prit la plume, et il traça les lignes suivantes avec calme :

« Ma bonne mère, dans quelques momens vos enfans seront réunis dans le sein de Dieu. Ne pleurez pas sur notre sort ; réjouissez-vous, au contraire, de nous savoir affranchis de l'horrible esclavage auquel nous étions voués. Non, ce n'est pas commettre une mauvaise action que d'abréger notre agonie : la faim nous tuait, elle pouvait nous pousser au crime.

« Vous savez, bonne mère, si Justine et moi avons manqué de courage, si nous avons supporté avec résignation les maux terribles qui nous ont frappés ; mais à quoi bon prolonger la lutte quand l'espoir d'un avenir meilleur est enlevé à deux infortunés ?

« Encore quelques instans, et les hommes qui demandaient notre sang, au nom de la justice qu'ils outragent, ces hommes seront satisfaits. Déjà mes paupières s'appesantissent, un tintement lugubre résonne à mes oreilles. Justine est là près de moi, elle éprouve les mêmes symptômes de mort ; notre dernier soupir s'exhalera en même temps.

« Nous n'emportons qu'un seul regret, mère chérie, c'est celui de ne pouvoir vous embrasser… Adieu. »

Justine voulut écrire à son tour ; mais il était trop tard, les forces lui manquèrent, et elle ne put que mettre son nom à côté de celui de Georges. Valmer se hâta de fermer la lettre et d'y mettre l'adresse. Puis, réunissant les forces qui lui restaient, il prit dans ses bras Justine, qui venait de perdre connaissance, l'étendit sur sa misérable couche, l'enveloppa soigneusement dans ses vêtemens, et se plaça près d'elle en attendant la mort.

Cependant l'horrible détresse de ces jeunes gens avait été remarquée dans le quartier ; à leur insu, des voisins s'étaient intéressés à eux, et l'on avait instruit de leur situation une dame d'un âge avancé, qui cachait son nom, mais qui faisait de fréquentes visites aux malheureux, et leur distribuait des secours. Ce jour-là même elle vint et, après avoir pris quelques informations dans la maison, elle alla frapper à la porte du galetas dans lequel gisaient, sans connaissance, les deux infortunés.

— Ils sont pourtant chez eux, dit une voisine, étonnée de ce que la porte ne s'ouvrait pas ; il n'y a pas une heure que le jeune homme est rentré avec une provision de charbon, et, quelques minutes avant votre arrivée, je les entendais encore parler.

Ce fut un trait de lumière pour la généreuse dame.

— Du charbon, dites-vous ?... Et leur misère est si grande !...

— Ah ! dame ! à vous parler franchement je crois bien qu'ils ne mangent pas tous les jours ; mais ils sont si fiers qu'on n'ose pas leur offrir...

— Plus de doute ! les malheureux se sont asphyxiés... Au nom de Dieu ! aidez-moi à enfoncer cette porte... ou plutôt courez chercher du secours, je marche si lentement !... Dieu veuille qu'il ne soit pas trop tard !

La voisine descendit rapidement l'escalier, en criant au secours, et en un instant tous les habitans de la maison arrivèrent ; un vigoureux auvergnat enfonça la porte de deux coups de pied, et des soins de toute espèce furent prodigués aux deux infortunés qui semblaient tout-à-fait privés de sentiment. La charitable visiteuse s'était emparé de Justine qu'elle frictionnait pour rétablir la circulation du sang, tandis qu'un des assistans déshabillait Georges dont le cœur battait encore faiblement. Tout-à-coup deux cris d'horreur font retentir la mansarde : la dame qui secourait Justine était madame de Boistange, et elle venait de reconnaître la jeune fille qu'elle croyait coupable d'un si grand crime ; de son côté, l'homme qui secourait Georges venait de voir sur l'épaule de ce malheureux l'empreinte qu'y avait apposée le bourreau ! Peu s'en fallut que les moribonds ne fussent abandonnés par tous ces gens si empressés d'abord à les secourir ; mais ma-

dame de Boistange, malgré l'émotion violente qu'elle éprouvait, resta près de l'orpheline, et son exemple fut suivi à l'égard de Georges. Dès qu'ils furent hors de danger, la baronne pria qu'on la laissât seule avec eux, et, s'étant placée près de Justine, qui regardait avec étonnement autour d'elle, elle lui dit :

— Justine, c'est la providence qui m'a conduite ici pour vous empêcher de commettre un nouveau crime…

— Grand Dieu ! madame de Boistange !…

— Ne craignez rien ; ce n'est pas pour vous livrer au bourreau que je vous ai arrachée à la mort.

— Oh ! il est donc bien vrai que vous me croyez coupable d'un crime exécrable ?… au nom de Dieu ! écoutez-moi.

— Eh ! malheureuse, vous osez nier quand je vous retrouve avec un galérien qui fut sans doute votre complice !… Croyez-moi, quelque avancé qu'on soit dans le crime, la voie du repentir n'est jamais fermée ; il n'est jamais trop tard pour implorer la miséricorde de Dieu qui est immense comme sa puissance.

— Je suis innocente ! j'en atteste le ciel… C'est une horrible histoire ! pourquoi ne pas vouloir m'entendre. Ô mon Dieu ! mon Dieu ! que ne me laissiez-vous mourir !…

Elle tenta de nouveau de faire entendre sa justification ; mais la baronne se leva et elle ajouta : :

— Allez, puisque vous ne voulez pas mériter votre pardon, je vous livre à vos remords si vous en êtes capable…

Àces mots, elle déposa sa bourse sur la cheminée et elle sortit. Pendant ce temps, Georges se tordait les bras, se frappait la poi-

trine, et cherchait des yeux quelque instrument avec lequel il lui fût possible de se donner la mort. La voix de Justine parvint à le calmer un peu.

— Valmer, lui dit-elle, sans doute nos âmes n'étaient pas encore assez épurées par le malheur, puisque Dieu, à qui nous voulions les remettre, a refusé de les recevoir. Vivons, ami, puisqu'il le faut.

— Vivre ! mais à défaut de charbon c'est la faim et la misère qui vont nous tuer. Comment rester dans cette maison, après ce qui vient de se passer, et où aller dans l'état où nous sommes ?... Dieu est donc bien cruel !... Je me sens prêt à le maudire !

— Ne blasphème pas, Georges. Nous avions tort sans doute. Qui donc nous avait révélé l'avenir ? Nous avons outragé Dieu en doutant de sa puissance ; nous avons cru à l'impossibilité d'un avenir meilleur, et cet avenir nous est peut-être réservé.

— Ô Justine ! tu es un ange !

Il l'embrassa tendrement, et ils pleurèrent long-temps.

— Je veux m'efforcer de me rendre digne de toi, dit enfin Valmer ; rien ne me rebutera ; je vais me présenter partout où il me sera possible d'employer utilement mes bras... S'il nous restait seulement un peu de pain pour attendre à demain !...

Il s'avança alors machinalement vers la cheminée ; mais quelle fut sa surprise d'y trouver la bourse que la baronne y avait déposée ; Justine la reconnut, c'était elle-même qui l'avait brodée pendant les jours heureux qu'elle avait passés chez madame de Boistange. Georges l'ouvrit ; elle contenait près de cinq cents francs.

— Douterons-nous encore de la Providence, Georges ?

— Partons, partons à l'instant même, ma sœur bien-aimée ; nous ne sommes plus en sûreté ici ?

Il prit quelques pièces d'or et courut chez le propriétaire de la maison pour payer ce qu'il lui devait ; mais lorsqu'il entra tout le monde s'enfuit à son aspect. Georges alors recouvra toute sa dignité.

— Qui vous a donné mission de me juger ? s'écria-t-il.

Et, jetant son or sur une table, il reprit :

— Voici de quoi émouvoir votre cœur ; donnez-moi quittance, et gardez votre pitié.

Les propriétaires ressemblent tous à ce ministre qui disait que l'or ne sent jamais mauvais ; la vue de ce métal sembla avoir jeté un reflet favorable sur la figure de Valmer ; celui-ci voulut bien lui dire qu'en effet il n'avait pas les traits hideux d'un voleur de grand chemin, et il lui présenta la quittance d'assez bonne grâce.

Ce jour-là même les quelques meubles vermoulus, qui garnissaient la mansarde des amans, furent chargés sur une charrette ; ils n'achetèrent que ce qui leur était indispensable, et prirent un logement le plus loin possible du lieu où s'étaient passées les dernières scènes que nous venons de raconter. Peu de jours suffirent pour qu'ils se remissent entièrement de l'indisposition qui avait été la suite inévitable d'un commencement d'asphyxie ; Georges chercha par tous les moyens possibles à se procurer de l'occupation ; il trouva enfin à donner quelques leçons de dessin ; Justine broda pour un magasin de nouveautés, et le calme succéda encore une fois à l'orage.

02-05

Pendant plusieurs mois Georges et Justine vécurent avec la plus stricte économie, car le produit du travail de l'orpheline était presque nul, et Valmer ne donnait que fort peu de leçons ; mais l'avenir se présentait à eux sous un aspect plus favorable : Georges avait fait la connaissance d'un jeune graveur de beaucoup de talent ; ils s'étaient liés ensemble d'une étroite amitié, bien que d'Amblemar, le jeune artiste, ignorât les antécédens de Georges. Ce dernier, sentant tout l'avantage qu'il trouverait dans l'exercice d'une profession indépendante et lucrative, avait prié son jeune ami de l'initier aux secrets de son art, et il avait travaillé avec tant de zèle, il avait si bien profité des leçons de son maître, qu'en moins d'une année il atteignit un degré de perfection presque égal à celui de son généreux ami.

— Williams, lui dit d'Amblemar (Williams était le nom sous lequel Valmer se cachait), Williams, je n'ai plus rien à t'enseigner : encore quelques efforts et tu serais mon maître ; le temps n'est pas loin où je pourrais dire avec orgueil : Williams, le célèbre Williams est mon élève ! Mais, en attendant que je partage ta gloire, il est juste que tu partages ma fortune, laquelle, comme tu le sais, se compose d'une nombreuse clientèle. À toutes celles de mes pratiques, que je ne puis satisfaire assez promptement à leur gré, je montrerai ce que tu sais faire ; je les engagerai à s'adresser à toi, et j'espère que, dans deux ou trois mois, ta fortune sera en bon chemin.

Georges fut si vivement ému d'un si noble procédé qu'il put à peine répondre à son ami. Justine apprit cette bonne nouvelle avec un plaisir d'autant plus vif que Georges formait un plan de

conduite qu'il se proposait de suivre, et qui devait rendre facile l'accomplissement des vœux les plus ardens qu'ils eussent jamais formés.

— Quand j'aurai amassé une somme considérable, dit-il, et cela ne peut être long, il me sera facile, avec le secours de d'Amblemar, d'obtenir un passe-port pour l'Angleterre sous le nom que j'ai adopté. Nous irons à Londres, mon ange bien-aimé ; nous serons enfin unis des nœuds les plus saints… La misère, l'horrible misère ne sera plus à craindre pour nous ; car on fait plus de cas en Angleterre qu'en France de l'art que je possède maintenant… Ma bonne mère nous rejoindra… Oh ! tu avais raison, ma Justine bien-aimée, et j'étais bien coupable de vouloir renoncer à l'avenir que je ne pouvais connaître…

D'Amblemar tint parole ; Georges eut bientôt plus de besogne qu'il n'en pouvait faire : les cliens semblaient lui tomber des nues, et quelques-uns lui offraient, de certains ouvrages, six fois plus que le pauvre garçon n'eût osé en demander. Il travaillait sans relâche, passait une partie des nuits ; l'espérance et l'amour triplaient ses forces en même temps qu'il semblaient agrandir son talent.

— La fortune est enfin lasse de nous tourner le dos, disait Georges ; encore quelque temps et nous serons à l'abri de ses caprices.

Justine aussi était heureuse de l'avenir qu'elle entrevoyait, et formait d'admirables projets, dont l'exécution, bien qu'impraticable, lui semblait la chose du monde la plus facile. D'abord Georges et elle feraient imprimer à cent mille exemplaires un mémoire justificatif que l'on distribuerait dans toute la France,

qui serait lu de tout le monde, et qui aurait le miraculeux pouvoir de faire comprendre à tous jugeans, procureurs du roi et autres, que deux et deux font quatre, et que tous les objets ne sont jaunes que pour les gens qui ont la jaunisse. Le résultat de cette belle œuvre devait être la réhabilitation complète et spontanée de Georges et de l'orpheline, et par suite leur rappel en France, où leur vie serait dès lors filée d'or et de soie. Pauvres enfans ! ils ignoraient que des malheureux condamnés à la peine capitale et exécutés, puis reconnus innocens, attendent depuis cinquante ans dans le tombeau une réhabilitation qui ne viendra jamais ! Ils ne pouvaient pas prévoir que, dans des temps meilleurs, alors qu'une voix généreuse se ferait entendre à la tribune nationale pour demander la réparation des maux que des juges vendus à un pouvoir hideux avaient fait peser sur la tête de quelques généreux enfans de la France, un homme… je dirais presque un cannibale, viendrait invoquer l'autorité de la chose jugée, et demander l'abandon des victimes et le respect pour les assassins… Nous en sommes là, nous autres Français, et l'on dit que l'Europe nous admire… En vérité, il n'y a pas de quoi !

Justine et Georges se berçaient donc des plus douces illusions ; la fortune, pour eux, se montrait maintenant de plus en plus favorable. La bonne madame Valmer, après avoir quitté sa chaumière, était venue s'installer chez ses chers enfans ; et les succès de Georges étaient tels, les sommes que lui rapportaient ses ouvrages si considérables, que l'en ne tarda pas à s'occuper des préparatifs du départ.

Valmer avait été trop malheureux pour ne pas être prudent ; il n'agit donc qu'avec la plus grande circonspection. À d'Amblemar, qui lui reprochait de vouloir quitter la France, il disait que les

graveurs d'outre-mer n'avaient pas de concurrens sur le continent ; qu'il n'allait là que pour acquérir ce qui lui manquait, et qu'il en reviendrait dès qu'il aurait découvert quelques-uns de ces secrets qui semblaient impénétrables aux artistes français. D'Amblemar, enthousiaste comme tous les véritables artistes, ne tarda pas à trouver admirable ce qu'il avait blâmé d'abord, et, grâce à lui, Georges obtint sans difficulté un passe-port pour lui, sa mère et sa sœur.

Tous se crurent sauvés ; Justine passa une nuit en prières pour remercier le ciel ; madame Valmer fit célébrer trois messes et brûler vingt cierges, et Georges, l'âme épanouie, le cœur bondissant d'espérance, se dirigeait vers son domicile, muni du bienheureux passe-port, lorsqu'il fut accosté par un individu à la parole aisée, aux manières distinguées, qui lui dit :

— Je crois ne pas me tromper, et j'ai l'honneur de parler à l'un de nos plus célèbres graveurs ?

— Monsieur, l'épithète est flatteuse ; mais…

— Je n'en rabattrai rien, mon cher monsieur ; car ce n'est pas légèrement que je vous ai jugé. Bien que simple amateur, j'ai des connaissances que de grands artistes se trouveraient peut-être fort heureux de posséder… Et si vous vouliez me faire l'honneur de visiter ma collection… Cela coûtait si peu à Georges, et semblait être chose si importante pour son interlocuteur, qu'il eût été honteux de se faire prier ; il dit donc à l'inconnu qu'il était prêt à le suivre pour examiner la collection, et celui-ci s'empressa de le conduire jusqu'à une maison d'assez belle apparence, bien que située dans un lieu isolé.

— Vous allez voir des merveilles, monsieur, lui dit l'inconnu ; mais cela n'étonnera pas un homme qui est habitué à en faire.

— En vérité, monsieur, vous avez de moi une trop haute opinion !

— Je sais ce que vaut l'humaine espèce, et je la traite en conséquence… Oh ! je suis sûr que nous nous entendrons parfaitement tout à l'heure !…

Ces dernières paroles parurent suspectes à Georges, et il commençait à se repentir de s'être aventuré si légèrement, lorsqu'étant arrivé dans une très-grande pièce parfaitement éclairée il se trouva tout-à-coup environné par quatre hommes armés jusqu'aux dents.

— Ami, lui dit l'un d'eux, nous savons ce que tu peux exécuter : voici des cuivres, des burins, des pierres, du papier à calquer, des pinceaux de toute espèce ; s'il te manquait quelque chose, on te le donnerait à l'instant même ; mais, si dans huit jours nous n'avons pas une planche de billets de mille francs de la banque… tu comprends, il n'y a que les morts qui ne parlent pas… Tiens, voici des modèles.

Et à ces mots le misérable qui parlait jeta plusieurs billets de banque sur une table où se trouvaient en effet tous les outils nécessaires pour consommer le crime qu'ils avaient médité.

— Moi, faussaire ! s'écria Georges ; ne l'espérez pas !

— Holà, monseigneur, dit l'un des quatre misérables, ne faites donc pas tant le difficile… Est-ce que par hasard vous pensez qu'il y ait plus de mal à raboter du cuivre qu'à tuer des gendarmes ?

Le pauvre Georges fut atterré par ces paroles. Ces hommes le connaissaient ; il était à leur discrétion, et ce n'était que par un crime qu'il pouvait acheter leur silence ! Ainsi tous ses plans, ses projets, dont l'exécution devait être si prochaine, s'évanouissaient comme un songe ! Le bonheur qu'il s'était cru sur le point d'atteindre lui échappait comme une ombre !... Toutefois son abattement ne dura qu'un instant ; le courage et la résolution lui revinrent promptement, et il dit :

— Puisque vous me connaissez, vous devez savoir qu'il n'est pas facile de me faire changer de volonté. J'ai pu, en défendant ma vie menacée, avoir le malheur d'ôter la vie à mes semblables ; mais je ne commettrai pas de sang-froid un crime qui me fait horreur.

— Diable ! tu es devenu bien difficile !...

Et s'il n'eût fallu que barbouiller un carré de papier pour empêcher Charlot de te mettre l'estampille sur l'épaule gauche, est-ce que tu te serais fait prier ? Et si, lorsque tu étais le numéro sept de la chaîne dont j'avais l'avantage d'être le numéro trois, il n'avait fallu que promener un brinborion d'acier sur un morceau de chaudron pour faire desserrer la cravate que le valet de chambre de Bicêtre t'avait mise à coups de marteau, te serais-tu avisé d'avoir des scrupules ?... Nous ne te demandons pas de travailler pour rien : tu seras pour un tiers dans les bénéfices, et c'est de l'or qu'on te donnera. En attendant, tu ne manqueras de rien : voici un bon lit qui t'est destiné ; tu dresseras chaque jour le menu de ton dîner d'après la carte du meilleur restaurateur de Paris, et, quand l'envie t'en prendra, on te donnera une jolie fille pour te désennuyer...

Georges n'entendait que confusément ce que lui disait le bandit ; il s'était assis, et, la tête appuyée sur ses mains, il réfléchissait, et cherchait quelque expédient pour sortir promptement de ce repaire.

— Réfléchis tant que tu voudras, reprit son interlocuteur ; mais tâche de ne pas oublier que, si dans huit jours la besogne n'est pas faite, on te guérira du mal de dents… Après toi un autre : il ne manque pas de graveurs à Paris, et tu devrais nous remercier de t'avoir donné la préférence.

Les bandits se retirèrent, et Georges put s'assurer que toute tentative d'évasion était inutile. Alors sa fermeté l'abandonna de nouveau ; il pleura ; puis il devint furieux, brisa tout ce qui tomba sous sa main, et, regrettant de n'avoir pas tenté de repousser la force par la force, il frappa violemment à la porte, déterminé à se jeter sur le premier scélérat qui se présenterait, et à se faire tuer. Mais il eut beau frapper, crier, personne ne vint : tout avait été prévu ; et les geôliers du pauvre garçon avaient trop d'expérience pour ne pas savoir que ces emportemens seraient de courte durée. En effet, Georges se calma ; ses forces étaient épuisées ; il se jeta sur le lit, et, malgré l'horrible situation dans laquelle il se trouvait, il ne tarda pas à s'endormir.

Le lendemain, les mêmes hommes, toujours armés, entrèrent dans la chambre du malheureux prisonnier ; ils chargèrent une table de viandes froides, de vins et de liqueurs de toute espèce, et celui qui paraissait être le chef de la bande, et qui seul, la veille, avait adressé la parole à Georges, lui dit :

— J'espère, mon camarade, que tu ne seras pas assez sot pour bouder contre ton ventre ; nous allons déjeuner ensemble, si tu

veux bien le permettre. Si tu aimes mieux manger seul, ne te gêne pas.

Georges avait réfléchi pendant une partie de la nuit ; il avait senti l'impossibilité de se tirer des mains de ces misérables, autrement que par la ruse, et, bien qu'il n'eût pas encore de plan arrêté, il résolut de se montrer moins éloigné que la veille de faire ce que l'on attendait de lui.

— Ce sera comme vous voudrez, répondit-il d'un air assez dégagé ; un convive, quel qu'il soit, ne me fait pas peur.

— À la bonne heure, donc ! mille carcasses de diables ! Voilà qui est parler en bon enfant… À table, garçon, et vive la joie !

Valmer continua de faire bonne mine à mauvais jeu, mangea d'assez bon appétit, but sans trop de façon, et s'efforça de paraître insouciant.

— Ah ! ça, mon garçon, lui dit son amphitryon, il ne s'agit pas d'être aussi enfant qu'hier. D'abord il faut bien te persuader que jamais tu ne trouveras une aussi belle occasion de faire fortune ; car, après tout, qu'est-ce que nous te demandons ? une chose toute simple, une chose très-innocente en elle-même : ce cuivre est à moi, je lui donne la forme qu'il me plaît : j'en pourrais faire une casserole ou un crucifix, j'aime mieux qu'il devienne moule à billets ; ça ne regarde personne, ceux qui s'aviseraient de le trouver mauvais auraient tort, et je me chargerais volontiers de le prouver de manière à leur ôter pour toujours la fantaisie de se mêler de mes affaires… Tu me diras que, bien que très-simple, excessivement simple, l'opération n'est cependant point sans danger : j'en conviens ; mais ça ne te regarde pas : Le danger ne peut pas être pour toi, qui ne sortiras d'ici que les poches pleines.

Nous sommes cinq ; tu es le sixième, on t'offre le tiers ; j'espère que c'est gentil, d'autant plus que ce tiers-là doit être au moins de cinq cent mille francs… Tu en feras ce que tu voudras, quant à nous, avec notre million, et ce que nous avons déjà… car tu dois voir qu'on n'est pas dans la misère… nous nous retirerons en Allemagne, nous achèterons des terres, des seigneuries… Moi d'abord j'adore les Allemandes… Et en avant le droit du seigneur !

— Mais, répondit Georges, l'exécution de votre projet n'est pas aussi facile que vous l'imaginez ; car avec la planche que vous demandez vous n'aurez qu'une partie de ce qui est nécessaire. Où trouverez-vous le papier convenable.

— On trouve tout ce que l'on veut quand on a de quoi le payer. Le papier se fabrique ici ; je t'en montrerai demain un échantillon…, Allons, mon garçon, à la besogne, et tape-nous ça au bon coin.

— À la bonne heure ; mais si je me rends à vos désirs, j'espère que vous ne me refuserez pas la satisfaction de donner de mes nouvelles à ma famille ; ma mère et ma sœur doivent être dévorées d'inquiétude ; je vais leur écrire, et je ne toucherai le burin que lorsque vous m'aurez montré un reçu de ma lettre.

— Diable ! c'est scabreux… Ça dépend de ce que tu veux écrire : si tu hasardes un mot qui puisse faire soupçonner où tu es, bernique ! Écris donc, et nous verrons.

Georges écrivit :

« Ma bonne mère, ma chère sœur, soyez sans inquiétude sur mon sort. Une affaire imprévue me tiendra quelques jours éloi-

gné, mais il n'en résultera de dommage pour personne. Je vous embrasse comme je vous aime.

« WILLIAMS. »

Justine et madame Valmer étaient au désespoir ; après avoir fait pendant vingt-quatre heures, toutes les recherches possibles, elles se persuadèrent que Georges avait été arrêté, et elles cherchaient un expédient pour s'en assurer, ce qui était assez difficile, attendu qu'un seul mot, un nom pour un autre, pouvaient aggraver la situation du prisonnier, et compromettre leur propre sûreté ; déjà plusieurs moyens avaient été proposés, examinés et rejetés, lorsqu'un homme entra brusquement dans la chambre où ces deux femmes éplorées tenaient conseil, et, présentant une lettre à Justine, il dit :

— Lisez vite, et donnez-moi un reçu.

— C'est son écriture ! c'est de Georges ! s'écria Justine en s'empressant de briser le cachet.

Madame Valmer s'approcha ; toutes deux lurent en même temps le billet du prisonnier, et la plus grande surprise se peignit dans leurs traits.

— Où est-il donc ? que fait-il ? s'écrièrent-elles en même temps.

— Ça ne me regarde pas. Donnez-moi un reçu.

Àtoutes les questions qui lui furent faites, le messager ne répondit pas autre chose.

— Eh bien ! dit Justine, je vous accompagnerai ; je veux parler aux gens qui vous ont envoyé.

— Ces gens-là n'ont rien à vous dire, et, si vous vous avisez de mettre le pied dans la rue avant une heure, vous ne coucherez pas dans votre lit.

— Au moins vous me permettez d'écrire…

— Le reçu que je vous demande, et pas autre chose.

Il fallut bien céder ; Justine donna à l'inconnu le reçu qu'il demandait, et il disparut aussitôt.

— Il y a quelque affreux mystère, dit madame Valmer ; bien certainement Georges n'est pas libre ; il n'y a point d'affaire importante qui ait pu l'empêcher de nous tirer de l'horrible inquiétude où nous sommes.

— Et cependant, dit Justine, ce n'est pas ainsi qu'il écrirait s'il était en prison… mais cet homme qui ne veut répondre à aucune question, qui répond par une menace à l'offre qu'on lui fait de l'accompagner… Ô mon Dieu ! de quel affreux malheur sommes-nous donc menacées !…

Elle se jeta dans les bras de madame Valmer, et les larmes de ces deux infortunées se confondirent.

02-06

Georges avait pris le burin ; mais il ne travaillait que bien lentement, épiant l'occasion de prendre la fuite, et espérant qu'elle se présenterait avant qu'il fût arrivé à la fin de cette œuvre criminelle ; mais chaque jour son espoir diminuait. Les précautions de ses gardiens étaient toujours les mêmes ; jamais ils n'entraient

sans être armés, dans la chambre qui servait à la fois de prison et d'atelier au malheureux artiste, et il ne cessait d'être gardé à vue. Bien que les huit jours qui lui avaient été accordés fussent écoulés, l'ouvrage n'était qu'ébauché, et le chef des brigands, au pouvoir desquels était le jeune Valmer, ne dissimulait pas son mécontentement.

— Mon pauvre garçon, dit-il un jour à Georges, je crois que j'ai trouvé le moyen de te faire travailler un peu plus vite ; c'est de t'amener ici cette petite fille qui te tourne la cervelle. Ainsi, elle entrera ici ce soir ; mais je dois te prévenir qu'elle n'en sortira plus. Toi, c'est différent, quand notre affaire sera faite, tu auras de bonnes raisons pour te taire sur notre compte ; mais comptez donc sur la discrétion d'une grisette !

— Scélérat ! s'écria Georges.

Et, saisissant l'un des instrumens de sa profession, il s'élança vers le bandit ; mais ce dernier, reculant de deux pas, tira un pistolet de sa poche, et il en présenta le canon au jeune homme en lui disant froidement :

— Chacun son goût, et, puisque tu aimes mieux te faire casser la tête que de devenir millionnaire, je veux bien te satisfaire ; mais en conscience tu aurais dû le dire plus tôt.

Il fit feu… l'amorce seule brûla.

— Le diable te protège, reprit-il ; je ne veux pas être plus méchant que lui. Revenons donc où nous en étions : je t'amènerai ta maîtresse ce soir…

— Ne t'occupe pas d'elle, infâme ! c'est à cette condition que j'achèverai l'exécrable ouvrage que j'ai entrepris.

— Tu auras donc fini demain ?

— Oui, demain… Oh ! s'il ne s'agissait que de ma vie !…

— Il s'agit d'être millionnaire dans quinze jours, voilà ce que tu ne devrais pas perdre de vue.

Georges ne répliqua point et se mit à travailler avec ardeur ; mais les forces lui manquèrent, sa main trembla et une sueur froide inonda son visage lorsqu'il en fut à ces mots : la loi punit de mort le contrefacteur. Il lui sembla qu'il venait de lire son arrêt.

— L'échafaud partout et toujours, se dit-il ; la loi veut du sang et toujours du sang !… Comment donc les cœurs généreux ne seraient-ils pas en révolte contre la loi ?

Il reprit le burin et essaya de graver cette horrible sentence ; mais le cœur lui manqua de nouveau ; et ce ne fut qu'en faisant les plus grands efforts qu'il parvint à terminer la planche que les bandits attendaient avec tant d'impatience. Ils en tirèrent aussitôt plusieurs épreuves, et les comparèrent avec les billets qui avaient servi de modèles ; la ressemblance était d'une exactitude frappante.

— Je veux sortir maintenant, dit Georges.

— Oh ! oh ! nous n'en sommes pas là, répondit le chef. D'abord je ne souffrirai pas que tu nous quittes les mains vides ; il faut que tu aies ta part du gâteau, comme cela est convenu.

— Je vous l'abandonne.

— Heim ? voici qui sent terriblement la trahison… Qu'en dites-vous, vous autres ?… Reste et tais-toi. Nous verrons dans

quelques jours ce que nous aurons à faire.

Il fallut bien se résigner ; car la colère et les menaces ne pouvaient qu'envenimer la discussion, et Georges avait résolu d'essayer de tous les moyens pour recouvrer sa liberté. Il resta donc dans sa chambre, et il y fut traité comme par le passé. Les faux billets se fabriquaient sous ses yeux : en deux jours, les bandits en tirèrent pour plus d'un demi-million, dont la moitié fut portée à la banque même qui les reçut sans difficulté et donna des espèces en échange. Les brigands étaient dans l'enivrement de la joie, et leur chef eut la singulière probité de remettre à Georges le tiers de chaque somme qui lui était apportée. Valmer le recevait afin de ne pas éveiller de nouveaux soupçons, et il attendait avec impatience que les futurs seigneurs allemands se trouvassent assez riches pour se mettre en route, espérant que le jour de leur départ serait aussi celui de sa délivrance. L'audace de ces misérables le faisait trembler, et il formait bien sincèrement des vœux pour leur salut auquel le sien était attaché.

Enfin, un matin, en s'éveillant, Valmer se trouva seul dans sa chambre, ce qui n'arrivait jamais ; il se leva, et fit la remarque que le reste des billets fabriqués, et tout ce qui avait servi à cette contrefaçon criminelle, avait disparu. Il court à la porte ; elle était aussi soigneusement fermée que de coutume. Les fenêtres donnaient sur une cour déserte, et, alors qu'il eût été possible de rompre les barreaux dont elles étaient garnies, il eût fallu, pour arriver dans la rue, descendre d'une hauteur de plus de cinquante pieds, et escalader ensuite un mur qui n'en avait pas moins de trente. Georges attendit assez patiemment jusqu'à midi ; mais alors ses craintes commencèrent à devenir plus vives. Le reste de la journée se passa sans que personne parût ; et le prisonnier, qui

n'avait pour toutes provisions qu'un reste de pain et quelques bouteilles de vin, se coucha sans avoir mangé.

Le lendemain, Georges fit des efforts incroyables pour ouvrir la porte ; mais elle était garnie en dehors de larges barres de fer et d'énormes verroux qui n'eussent pas cédé à des forces vingt fois plus considérables. Ce jour-là, Georges mangea le pain qui lui restait, et but une partie de son vin. Trois autres jours s'écoulèrent ; le peu de vivres du malheureux prisonnier étaient épuisées ; sa faiblesse et son désespoir augmentaient à chaque instant.

— Suis-je donc destiné à mourir de faim dans ce repaire ? s'écria-t-il ; ces scélérats n'avaient-ils pas d'autres moyens pour s'assurer de mon silence ?... Mais alors pourquoi cet or qu'ils m'ont laissé ?...

Le cinquième jour, Valmer se sentit extrêmement faible ; une soif ardente le dévorait, et il ne possédait pas une goutte d'eau.

— Ô mon Dieu ! il faut donc mourir de cette horrible mort ! disait-il en levant les mains vers le ciel ; mourir sans embrasser ma mère, sans presser Justine sur mon cœur !...

Puis il devenait furieux, se tordait les bras et se frappait la tête contre les murailles. Le délire succéda au désespoir : l'infortuné souffrait moins ; il était étendu sur le parquet, et il lui semblait être mollement balancé sur les flots, dans une barque qui l'emportait vers un rivage où il voyait des arbres chargés de fruits délicieux.

Cependant l'inquiétude de Justine et de madame Valmer augmentait à chaque instant. Un soir qu'elles s'entretenaient de l'in-

explicable disparition de Georges, elles entendirent frapper à la porte de leur appartement, et furent d'autant plus surprises qu'elles ne recevaient ordinairement personne à cette heure.

— Si c'était lui ! s'écria Justine.

Elle prit un flambeau, courut ouvrir, et ne put retenir un cri d'effroi en reconnaissant le père Guibard.

— Toujours la même, dit le vieux forçat en entrant ; vous savez pourtant bien, mon enfant, que je ne suis pas aussi diable qu'on me fait noir, et…

— Vous venez nous demander la somme que nous vous devons interrompit Justine ; je vais vous la remettre.

— Moi ?… Je viens tout bonnement demander comment on se porte ici, et où en sont les affaires. Pour ce qui est de l'argent, faites-moi l'amitié, une fois pour toutes, de vouloir bien vous taire sur cet article-là. Je suis arrivé à Paris hier soir ; ce matin, en levant le nez en l'air pour voir quel temps il faisait, je vous aperçois à cette fenêtre ; et je remarque que vous paraissez triste comme un simple au clou (personne honnête en prison). Alors je me dis qu'il y a anguille sous roche, et je viens vous demander de quoi il retourne : vous n'ignorez pas que je suis là pour le conseil et l'exécution… Ah ça ! mais où est donc Georges ?

— Son absence est justement le sujet de nos alarmes.

Et Justine, que l'aspect du vieux forçat avait effrayée, se réjouissait maintenant de sa présence, en songeant que la vieille expérience de cet homme lui serait d'un grand secours pour découvrir les traces de Valmer. Elle raconta donc à Guibard tout ce qui leur était arrivé depuis leur fuite de Lyon. Le vieux renard

l'écouta attentivement, se fit répéter certaines particularités, et réfléchit assez longuement ; mais sa perspicacité se trouva en défaut.

Je ne peux pas mettre le doigt dessus aujourd'hui, dit-il ; tout ce qui me paraît clair là-dedans, c'est qu'il s'agissait d'une expédition secrète, et que Georges en était : il a eu tort ; ça ne vaut rien quand on commence si tard.

— Ne l'outragez pas ! car Georges est pur de toute souillure.

— Nous y voilà ! Toujours des mots à la place des choses… Voulez-vous que je vous prouve qu'un vieillard qui a toujours été honnête homme, deviendra un… Bah ! J'ai bien le temps de m'amuser à toutes ces fariboles… Et puis, je ne me prononce pas ; il y a expédition et expédition… Depuis deux jours que je suis à Paris, je n'ai pas encore été en reconnaissance ; mais je vais me mettre en campagne ce soir même, et à moins que le gaillard ne soit aux antipodes, j'en aurai des nouvelles demain.

— Oh ! mon bon monsieur Guibard, quel service vous allez nous rendre ! Comment apprécier…

— Comment ? en me laissant faire à ma manière. Moi, mon enfant, je ne peux pas m'habituer à voir le monde par le trou d'une serrure ; j'ai le malheur de le voir tel qu'il est, et de le prendre pour ce qu'il vaut. À demain.

Justine et madame Valmer passèrent une nuit plus calme que les précédentes, depuis la disparition de Georges. Justine surtout, qui savait tout ce dont était capable le vieux forçat, comptait beaucoup sur lui.

Guibard tint parole ; au point du jour, il frappait à la porte de l'orpheline, celle-ci se leva à la hâte ainsi que madame Valmer, et à peine ce singulier personnage fût-il entré qu'un déluge de questions vint l'assaillir.

— Doucement ! doucement, dit-il ; diable ! comme vous y allez ! Croyez-vous donc qu'on fait tant de chemin en une nuit ?... Ne m'avez-vous pas dit que Georges est devenu un habile graveur ?

— L'un des plus habiles de Paris.

— Tant pis pour lui.

— Pourquoi cela ?

— Parce que, depuis que l'habile graveur a disparu, Paris fourmille de faux billets de banque.

— Grand Dieu !... Mais non, non, c'est impossible ; Georges n'a pas pu se rendre coupable d'un pareil crime.

— Ta, ta, ta, ta ! vous voilà partie. Eh bien ! je vous dis, moi, que Georges a passé par là... de bonne volonté ou de force... Mais ne vous effarouchez pas tant, il n'y en a pas un de pris.

— Mais Georges nous aurait donc abandonnées ?... Qui l'empêchait de nous écrire, de venir même ?... Non, cela n'explique pas sa disparition.

— C'est pourtant là mon enfant ce qui va m'aider à le retrouver, et ça, pas plus tard qu'aujourd'hui, s'il est encore à Paris.

— Ne perdez donc pas un instant, je vous en conjure, mon cher monsieur Guibard... Ô ! mon Dieu ! aujourd'hui ! nous le re-

verrions donc aujourd'hui !...

Le vieux forçat sortit et se mit de nouveau à la recherche ; il n'avait aucune indication sur le lieu où les billets avaient été fabriqués ; mais il avait appris qu'un de ses amis s'était chargé de l'émission d'une grande partie, et il se rendit chez lui dans l'espoir d'en obtenir les renseignemens qui lui étaient nécessaires.

02-07

— Entre nous, dit Guibard à son vieux camarade, on peut parler sans faire la petite bouche : Le soleil luit pour tout le monde, et ce qui a réussi une fois peut réussir une autre ; tu as eu du bonheur, j'en puis avoir ; et à cette heure que tu peux te passer de travailler, ce n'est pas une raison pour casser tes outils...

— Qu'est-ce que tu rabâches donc là, vieux renard ? Est-ce que tu t'amuserais maintenant à faire bouillir la marmite de la rue de Jérusalem ?

— Imbécile ! si je mangeais de ce pain-là, il y a plus de quinze jours que vous seriez tous emballés. J'en sais plus long que tu ne le penses : le graveur n'a rien fait volontairement, et, depuis huit jours que tout est achevé, il n'a pas reparu chez lui... Il faut que je le retrouve ou que le bourreau ait votre tête à chacun, quand je devrais lui donner la mienne par-dessus le marché.

— Et-tu fou ou enragé ?

— Vous savez tous de quel bois je me chauffe, et vous ferez bien de ne pas vous y frotter. Voulez-vous la paix ou la guerre ?

— Allons, voyons, on a eu tort de t'oublier, j'en conviens ; mais on ne savait pas où tu étais ; heureusement il y a du remède. Combien te faut-il ?

— Il me faut le graveur.

— Eh ! où diable veux-tu que j'aille le pécher ? Les amis sont en route pour l'Amérique ; il a sans doute pris le même chemin. Voilà ce que je puis t'assurer. Quant à moi, je ne l'ai jamais vu, parole d'honneur : je sais seulement que c'était un dur à cuire, un mauvais coucheur, à qui il fallait tenir la pointe au corps.

— Je sais, moi, qu'il n'est pas parti… Ah ! si on l'avait mis à l'ombre… Dans ce cas-là j'irais le chercher jusque dans le royaume de Lucifer. Tu sais au moins où l'affaire s'est faite ?

— Oui ; mais je sais aussi qu'il n'y a plus rien : on achevait d'emporter le reste des outils pour aller les jeter à la rivière, lorsque la vedette, à tort ou à raison, a donné l'alarme ; les amis ont filé, ils sont venus chez moi pour régler les comptes, et la nuit suivante ils se sont mis en route pour le Nouveau-Monde.

Ce fut un trait de lumière pour le vieux bandit. Ils tenaient Georges en charte privée ; mais, obligés de fuir précipitamment, avaient-ils songé au malheureux graveur ?

— Tu vas me conduire dans cette maison, dit brusquement Guibard, et de suite. Allons, marche !

— Je n'en ai pas les clefs.

— Des clefs ! belle niaiserie ! je m'en passerai.

L'audace et la résolution du forçat étaient connues des voleurs de profession : on savait qu'il avait une volonté de fer, et qu'il

était capable d'exécuter tous ses projets. Il fut donc conduit immédiatement à la porte d'une maison isolée, du quartier Saint-Jacques, à quelque distance de l'Observatoire.

— C'est ici, lui dit son guide. Guibard tira de ses poches plusieurs trousseaux de clefs et de crochets, et en quelques secondes la porte principale fut ouverte.

— Va-t'en maintenant, dit-il à l'homme qui l'avait conduit ; le reste me regarde.

— Il entra seul, traversa la cour déserte et entourée de hautes murailles dont nous avons parlé, et pénétra dans le corps de logis. Il ne trouva au rez-de-chaussée que quelques mauvaises chaises, une table vermoulue, des bouteilles vides, et des débris de vaisselle. Le plus profond silence régnait autour de lui ; il appela Georges à plusieurs reprises, mais toujours inutilement. Il monta alors au premier étage, qu'il trouva à peu près aussi bien garni que le rez-de-chaussée, et dont il visita toutes les pièces sans plus de succès. Il fit de nouveau retentir la maison en appelant Georges de toute la force de ses poumons ; mais le silence seul succéda à ses cris.

— Ça va mal, se disait-il : j'ai grand'peur que le pauvre garçon n'ait plus besoin de rien.

Il monta cependant au deuxième étage, qui était le dernier, et, arrivé à la porte de la pièce principale, il fut surpris des précautions avec lesquelles on l'avait fermée ; une énorme serrure, quatre solides verroux et deux barres de fer la garnissaient.

Oh ! oh ! se dit-il, on ne ferme pas avec tant de soin une cage vide.

Et il appela encore, mais sans plus de succès que précédemment. Cela ne l'empêcha pas de faire jouer les verroux, et d'enlever les extrémités des barres des tenons où elles étaient engagées ; mais, lorsqu'il en vint à la serrure, les difficultés furent plus grandes : les fausses clefs étaient trop petites, ses crochets trop faibles, et il eût fallu un temps considérable pour ôter les vis, alors même qu'il eût eu sous la main les outils nécessaires. Il saisit l'une des barres de fer, avec laquelle il frappa à coups redoublés sur la serrure : elle céda enfin ; Guibard entra, et le premier objet qui frappa ses regards fut le malheureux Georges, étendu sur le carreau au milieu de la chambre, et ne donnant plus signe de vie. Il courut à lui, le releva le porta sur le lit, et lui ôta ses vêtemens pour voir s'il avait quelque blessure.

— Je m'en doutais, se dit-il ; les coquins l'ont laissé mourir de faim !… Nom de Dieu ! il y a long-temps que je suis nourri dans le sérail ; j'en connais les détours, et je n'ai pas un poignard pour enfiler des perles ; mais sacrebleu ! je ne suis pas une bête fauve, je ne tue pas pour le plaisir de tuer… Un si brave garçon !… ça serait capable de dégoûter du métier, s'il était possible de faire autre chose quand on est organisé comme moi…

Pendant ce monologue, le vieux galérien ne négligeait rien pour rappeler Georges à la vie ; il lui frotta les tempes et les narines avec du vinaigre concentré, dont il était toujours muni, et il finit par reconnaître que les battemens du cœur n'avaient pas entièrement cessé. Se rappelant alors qu'il avait vu des bouteilles au rez-de-chaussée, et espérant qu'il s'en trouverait au moins une que les bandits auraient oublié de vider, il descendit précipitamment, et remonta presque aussitôt, apportant de l'eau et un peu de vin. Georges avait ouvert les yeux ; il reconnut Guibard ; mais

il n'avait que des souvenirs confus des derniers événemens dont sa mort avait failli être la suite. Le vieux évadé lui fit avaler quelques gouttes de vin et d'eau ; il renouvela la dose en l'augmentant de temps en temps ; mais il se garda bien de céder aux instances du jeune homme, qui le suppliait de lui abandonner la bouteille, afin qu'il étanchât la soif qui le dévorait, car il avait de l'expérience, ayant été appelé à être quelque temps infirmier au bagne.

— Je sais ce que c'est, mon garçon, lui dit-il, et je ne veux pas te faire mourir : or la moitié de ce vin que tu demandes suffirait maintenant pour achever l'ouvrage de ces animaux sans entrailles que tu as faits millionnaires, et qui te laissaient crever de faim pour t'en récompenser…

— Mon brave Guibard, je n'oublie pas que c'est pour la troisième fois que vous me sauvez la vie !…

— Tu choisis bien ton temps pour parler de ça !… Voyons, es-tu capable de marcher en t'appuyant sur mon bras ?

— Je ne sais trop ; essayons.

Ce ne fut pas sans être obligé de faire de grands efforts que le pauvre garçon parvint à se lever ; mais à peine eut-il posé les pieds sur le parquet, qu'il lui fut impossible de se soutenir.

— Voilà le diable ! dit Guibard. Si Paris n'était pas parcouru en tous sens par une meute d'imbéciles, hurlant à tort et à travers et montrant les dents à tout ce qui lui paraît nouveau, je te prendrais sur mes épaules, et dans dix minutes tout serait dit ; mais il n'en faudrait pas davantage pour nous faire regarder, suivre, étouffer par ces sauvages de la civilisation qu'on nomme peuple,

et que j'appelle matière ; non pas matière inerte, mais matière malfaisante ; car, vois-tu, Georges, lorsque ces gens dont tu fais cas brisent les vitres, ce n'est pas pour avoir des vitres, mais seulement pour empêcher que d'autres en aient.

— Oh ! par ma foi, mon père Guibard, dit Georges, qui ne put s'empêcher de sourire malgré son état de souffrance, voilà de l'aristocratie toute pure, et la caste privilégiée ne comptait sûrement pas sur un avocat de votre sorte.

— Il n'y a pas de caste qui tienne, mon garçon : je conçois la puissance d'un côté, l'impuissance de l'autre, et l'égoïsme partout ; mais je ne comprendrai jamais l'amour du mal pur et simple sans aucun profit, et il faut pourtant bien reconnaître qu'il y a des êtres assez malheureusement organisés pour ne se trouver heureux que lorsque tout ce qui les entoure souffre… Au diable ! voilà que je raisonne comme si nous n'avions plus qu'à nous tenir le chef bien couvert et les pieds chauds ! Sois sans inquiétude, et attends-moi ; je ne demande qu'un petit quart d'heure pour trouver ce qu'il nous faut.

Il sortit, et reparut bientôt.

— Allons, Georges, il y a à la porte un modeste sapin qui nous attend : du courage, raidis-toi ferme sur la chanterelle…

Valmer prit le bras du vieux forçat, qu'il ne pouvait plus voir désormais que comme son libérateur envoyé du ciel ! Tous deux montèrent en voiture, et quelque temps après ils étaient entre Justine et madame Valmer.

— Doucement, doucement donc ! disait Guibard ; je ne l'ai pas amené ici pour qu'on achevât de le tuer… Nom de Dieu ! ne le

serrez pas si fort, si vous ne voulez que je me fâche…

— Georges ! mon frère !…

— Mon fils bien-aimé !…

— Ma chère Justine, ma bonne mère !

— Que le diable les emporte ! marmottait l'évadé du bagne ; ces gens-là n'auront jamais le sens commun.

La raison ne tarda pourtant pas à l'emporter sur le sentiment ; Georges était si pâle et si faible, il parlait si difficilement, que madame Valmer et Justine, effrayées tout-à-coup du danger qui se manifestait et qu'elles n'avaient pas soupçonné, se montrèrent dociles à la voix de Guibard, qui, pour la centième fois, leur répétait que Georges avait plus besoin de repos et de soins que de questions et de baisers. Le jeune homme fut mis au lit ; le galérien s'établit à son chevet, déclarant qu'il ne le quitterait qu'après guérison complète, attendu qu'il avait eu plusieurs fois l'occasion de lutter contre cette maladie, dont il connaissait toutes les phases et tous les remèdes mieux que le plus savant docteur.

— En vérité, brave Guibard, dit Georges, vous êtes un homme singulier ; tout se retrouve en vous ; les extrêmes se touchent dans votre âme : le mal et le bien se heurtent à chacune de vos actions ; vous êtes indéfinissable, un assemblage de tous les contrastes.

— En vrai français, mon garçon, cela veut dire que je suis un homme… Mon Dieu je ne m'en défends pas, quoique pourtant il n'y ait pas de quoi.

— Votre vie doit être quelque chose de bien extraordinaire.

— Ma vie ? c'est tout simplement une phrase de l'histoire de l'espèce humaine : si ce n'en est pas la meilleure, c'en est bien certainement la moins sotte ; car il y a longtemps que j'ai reconnu la corrélation des actions humaines. Ainsi je sais que le mal n'est pas une chose, c'est tout simplement l'absence du bien à un degré plus ou moins éloigné, comme le froid est l'absence du calorique. Ainsi les gens qui vous paraissent si criminels sont tout simplement les habitans de la Sibérie morale ; votre cœur est chaud, le leur est glacé : quand le thermomètre est à dix degrés au-dessous de zéro, vous gelez et eux se réchauffent… Et puis venez donc me vanter la sagesse de ces législateurs qui veulent que des tempéramens moraux si divers obéissent à une seule et même loi !… Autant vaudrait décréter que le feu et l'eau seront désormais composés des mêmes élémens, et seront tenus de vivre en bonne intelligence.

— Dans tout ce que vous dites, répliqua Georges, j'aperçois un mal et je ne vois point de remède.

— Vraiment, sur ce point, mon garçon, je n'en sais pas plus que toi, et c'est pour cela que j'ai horreur de ces faux docteurs qui, au risque de nous tuer, nous bâclent des ordonnances à tort et à travers sous le prétexte de nous guérir… Eh ! imbéciles, guérissez-vous vous-mêmes ; fouillez votre cœur, si vous en avez un ; sondez ses plaies, et rendez-vous justice ; n'injuriez pas votre frère parce que, marchant du même pas que vous sur le grand chemin de l'existence, il dévie à droite alors que vous déviez à gauche.

— Tout cela, mon vieil ami, reprit Georges, ne peut que me faire désirer plus vivement d'entendre le récit de vos aventures,

et je suis sûr que ma bonne mère et ma chère Justine l'entendraient aussi avec le plus grand plaisir.

— Ma foi, mes enfans, ce n'est pas que ça en vaille la peine ; mais il m'est si facile de vous satisfaire, que j'aurais mauvaise grâce à vous refuser. Seulement, je vous prie de me donner mes coudées franches, c'est-à-dire de ne pas vous effaroucher pour quelques expressions un peu vives ; car vous devez comprendre que je ne puis pas être un historien à l'eau de rose, et, lorsque la fange se trouvera sous mes pas, ce qui n'arrivera que trop souvent, je ne veux pas avoir l'air de marcher sur un tapis de Turquie.

— Précisément, mon bon Guibard ; c'est la vérité que je vous demande, car

Rien n'est beau que le vrai ; le vrai seul est aimable.

— Encore une belle baliverne que tu nous contes là !

— C'est Boileau qui l'a écrit.

— Ton Boileau était un âne qui ne se doutait pas que ce qu'il trouvait détestable pouvait plaire aux quatre cinquièmes du genre humain, et vice versâ… Quelle rage avez-vous donc, vous autres, de voir toujours par les yeux d'un aveugle, d'entendre par les oreilles d'un sourd, plutôt que de vous en rapporter à vos yeux et à vos oreilles ?… Celui-ci a dit que le vrai est aimable, moi je dis que le vrai est hideux : il appuie son opinion sur des paroles, j'appuierai la mienne sur des faits, et vous jugerez lequel de nous deux mérite créance… Mais, encore une fois, il me faut les coudées franches ; je veux avoir le droit d'appeler les choses par leur

nom. S'il ne fallait que faire des citations, je pourrais bien aussi avoir mon tour, et

« Qui sait, quand le destin nous frappe de ses coup,
Si le plus grand des maux n'est pas un bien pour nous ? »

Combien de gens seraient morts dans la misère et inaperçus s'ils avaient toujours suivi le droit fil. Encore une fois tout est bien.

Ces paroles étaient bien plus propres à exciter la curiosité de Georges qu'à l'amortir ; Justine et madame Valmer n'étaient pas moins impatientes d'entendre le récit de cet homme extraordinaire.

Guibard, après s'être recueilli quelques instans, commença ainsi :

02-08

Tel que vous me voyez, je suis un cadet de bonne maison, c'est-à-dire un pauvre diable condamné à se nourrir des miettes tombées de la table de son aîné ; car en ce temps-là c'était un grand tort que d'être venu au monde quelques jours plus tard que son frère... Eh ! mes enfans, il ne faut pas froncer le sourcil pour cela : est-ce que vous ne voyez pas tous les jours des choses qui heurtent plus directement le sens commun ? Qu'est-ce donc, je vous prie, qu'un prince qui devient roi parce que son père était roi, à l'exclusion des princes, ses frères issus de la même souche ? Pourquoi diable un homme héritera-t-il plutôt de François-Pierre que de François-Jean ? C'est que celui-ci n'est que son oncle, tan-

dis que celui-là est son père… Oh ! la bonne raison ! admirable législation à faire pouffer de rire les femmes et les hommes qui les connaissent bien !…

Vous trouvez que la loi avait tort, l'événement prouva qu'elle avait raison ; car mon frère était un idiot, incapable de comprendre que deux et deux font quatre, et qui, par conséquent, était tout justement bon à faire un vicomte et à manger trente mille francs de revenu. Quant à moi, on me mit au collége, où quelques cuistres, pour qui l'univers ne s'étendait pas à deux cents pas de leur bouge, se mirent à me bourrer de grec et de latin, comme si j'avais dû passer ma vie à Athènes ou à Rome au temps de Périclès ou de Jules César. Le latin m'assommait, le grec me faisait mourir d'ennui ; en conséquence, on décréta un beau jour que j'étais un élève accompli, auquel il ne manquait plus que la philosophie ; et l'on se mit à m'apprendre cette belle science comme on m'avait enseigné le grec et le latin ; c'est-à-dire que je fus condamné à entendre, deux fois par jour, un homme, affublé d'une robe noire et monté dans une chaire, débiter une certaine quantité de platitudes capables de faire lever le cœur à des apprentis maçons. Qu'importe ! il fallait que je fusse abbé, et c'était ainsi qu'on le devenait… Je ne fis qu'un saut du collége au séminaire, où j'appris, entre autres belles choses, l'art de mentir à Dieu et aux hommes. Deux ans après, j'étais un hypocrite accompli ; j'avais des passions ardentes, le désir et la volonté de les satisfaire, et tous les signes extérieurs de la modestie et de la dévotion. On m'admirait, et, en vérité, ce n'était pas sans raison ; car j'étais l'un de ceux qui avaient le mieux profité des leçons et de l'exemple des saints personnages chargés de nous initier aux mystères sacrés qui devaient nous faire vivre aux dépens des sots. Rien ne me manquait quand je sortis de là. Le jour même où je

chantai ma première messe je devins amoureux fou de la plus jolie femme que j'eusse encore vue. Afin d'avoir plus souvent l'occasion de me tourner vers les assistans et de voir les beaux yeux de la charmante dévote se lever vers moi, et se baisser ensuite lentement sur son livre, je multipliais les dominus vobis cum ; le sacristain qui m'assistait m'avertit charitablement que je me trompais ; je l'envoyai au diable, et j'achevai d'avaler le bon Dieu en cherchant le moyen de lier connaissance avec la jeune femme qui me troublait le cerveau.

La cérémonie terminée, je me rendis à la sacristie d'un pas peut-être un peu trop leste au gré des pieuses gens qui m'environnaient ; en un tour de main, je me débarrassai du surplis, de l'aube et de l'étole, et j'arrivai à la porte de l'église au moment où la jolie personne montait en voiture : je reconnus la livrée du marquis de Ravelli ; la femme dont j'étais amoureux était la marquise elle-même.

Mon père était mort ; mon frère le baron mangeait noblement une fortune qui avait été considérable. C'était un assez bon diable que mon frère ; il avait tout juste assez d'esprit pour croire à la probité des hommes et à la vertu des femmes ; je savais cela, et cependant je résolus de me servir de lui pour arriver au but que je brûlais d'atteindre.

— Tu connais le marquis de Ravelli ? lui demandai-je.

— Oui.

— Tu vas chez lui ?

— Quelquefois.

— Que penses-tu de sa femme ?

— Que veux-tu que j'en pense ? elle n'est mariée que depuis deux mois, et je n'ai eu occasion de la voir qu'une fois.

— Tu l'as vue, et tu n'a pas admiré sa figure divine ? le feu de ses yeux ne t'a pas brûlé ? ses grâces, le délicieux abandon de ses mouvemens, tous ses charmes réunis enfin n'ont pas fait battre ton cœur plus fort que de coutume ?

— Quel langage, Adrien ! quoi, mon frère, malgré le saint caractère dont tu es revêtu…

— Baron je suis, avant tout, revêtu d'une peau d'homme ; c'est un cœur d'homme qui bat dans ma poitrine. Il est bien que les sots me croient pétri d'un autre limon que les autres ; je consens à être un ange à leurs yeux, et je m'arrange en conséquence ; mais à quoi me servirait-il de te tromper ? je veux, au contraire, que tu me connaisses, afin que tu puisses me servir en conséquence. Il faut que tu parles de moi à la marquise, qu'elle sache que je l'adore, et qu'il faut que je la possède ou que je meure…

— Est-ce bien à moi que tu oses faire une pareille proposition ?…

— Je ne te propose pas, je t'ordonne ; ce n'est pas de l'obligeance que je quête, c'est de l'obéissance que je veux. Il faut que la marquise soit à moi, voilà le but, et les moyens ne me manqueront pas ; et, si le marquis devient un obstacle trop grand, dans deux jours il ira rejoindre ses ancêtres ; s'il me faut de l'or, j'en trouverai : ne suis-pas ton unique héritier ?

— Tu n'es plus mon frère, tu es un monstre !

— Eh ! non mon ami, je ne suis pas un monstre, mais tout simplement un animal raisonnable qui ai des appétits à

satisfaire.

— Adrien ! s'écria-t-il en pâlissant et serrant les poings, sais-tu ce que l'on fait d'un chien enragé ?

— Oui ; mais je sais, aussi qu'on n'étouffe pas un chien enragé en soutane.

— Retire-toi, infâme !

— Ainsi tu refuses de me servir ?

— Je veux te rendre le service de te faire mettre aux Petites-Maisons, avec les fous furieux.

— Baron, tu n'es qu'un sot !

Mon frère était hors de lui ; la fureur l'empêchait de parler : il mit la main sur la garde de son épée. Je m'élançai sur lui et le désarmai ; s'étant dégagé, il saisit un meuble, se précipite sur moi ; je m'étais mis en garde ; l'épée lui passa au travers du corps… Vous pâlissez, mes enfans ; je n'irai pas plus loin si vous le voulez. Sacredieu ! je ne vous ai pas vendu chat en poche ; ce n'est pas la vie d'une vierge que j'ai entrepris de vous raconter, et je vous prie de croire que ce n'est pas moi qui ai inventé l'espèce humaine.

— Continuez, Guibard, nous vous écoutons, dit Georges.

Justine et madame Valmer ne prononcèrent pas un mot ; mais il était aisé de voir qu'elles désiraient vivement entendre la suite de ces singulières confessions. Guibard reprit donc :

Je sortis de chez le baron en disant aux domestiques que j'avais trouvé leur maître bien malade ; que je le croyais atteint

d'une fièvre cérébrale, et qu'il était nécessaire de le mettre au lit et de le garder à vue, attendu qu'il parlait sans cesse de se tuer. Ils se hâtèrent d'aller secourir le baron, et ils le trouvèrent comme je l'avais laissé, c'est-à-dire étendu sur le ventre ; la garde de l'épée appuyée sur le parquet, et la pointe sortant par le milieu du dos. Le bruit se répandit aussitôt que le baron de la Guibardière s'était suicidé ; j'accourus alors ; je fis faire au défunt de somptueuses funérailles, et je me trouvai possesseur de vingt mille francs de rente. Je mourais d'envie dès lors de jeter le froc aux orties ; mais cela, loin de servir mes projets, en eût rendu l'exécution plus difficile. Je restai donc abbé ; mais cela ne m'empêcha pas de me lancer dans le monde. Je me liai avec le marquis de Ravelli ; c'était un homme de quarante ans, qui paraissait en avoir soixante ; il logeait dans un corps usé un esprit fort pauvre. C'était un de ces libertins qui prennent une jeune femme pour réchauffer leur vieillesse ; de ces gens qui parlent à tout propos de leur honneur, qui sont en paix avec ce qu'ils appellent leur conscience, et qui attachent sans scrupule le chef-d'œuvre de la création à un cadavre.

Je voyais la marquise tous les jours ; je passais près d'elle des heures entières, et cependant mes affaires n'allaient pas vite ; après m'être montré respectueux et empressé, j'avais jugé convenable de montrer la plus grande réserve, et la religion devint bientôt l'unique sujet de mes longs entretiens avec cette séduisante femme : je jetais de secrètes terreurs dans son âme, afin d'avoir ensuite à la rassurer ; je l'amenais quelquefois au doute pour lui rendre ensuite toute sa foi. J'essayais ainsi mes forces, et j'habituais la jeune marquise à n'avoir d'autre opinion que la mienne, et à croire en quelque sorte à mon infaillibilité. Cette marche était lente, mais sûre.

Madame de Ravelli avait un directeur ; je m'étais fait l'ami de cet homme, que la fortune n'avait pas traité en enfant gâté. Dès que je crus le terrain convenablement préparé, j'allai trouver ce directeur.

— Mon cher confrère, lui dis-je, il faut absolument que vous renonciez à diriger la belle marquise dans la voie du salut.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux être à mon tour le directeur de madame de Ravelli. Je sais que vous avez plus d'une raison pour tenir à la direction de cette conscience ; mais, si vous êtes pauvre, je suis riche, et nous pouvons nous entendre. J'ai deux mille écus à votre disposition, à condition que vous y renoncerez, et que vous amènerez la marquise à me choisir pour vous succéder.

— Y pensez-vous, monsieur ? me croyez-vous capable… ?

— Oh ! mon cher ami, ne faisons pas de phrases, je vous en prie : vous savez qu'à Rome deux augures ne pouvaient se regarder sans rire.

— Quelle horrible impiété !

— Allons donc !… Je vous offre mon amitié et deux mille écus : c'est quelque chose que l'amitié d'un homme qui a vingt mille francs de revenu. Si vous refusez, dans deux jours je vous fais chasser ignominieusement de l'hôtel du marquis, j'obtiens votre interdiction, et je vous mets sur la paille.

— Vous voulez éprouver ma foi…

— Imbécile ! il s'agit bien de ta foi ! je veux que tu me vendes la marquise, et que tu me la livres ; cela est-il clair ?

Il lui fut impossible de répliquer ; le pauvre homme ne savait où il en était.

— Au fait, dit-il après avoir longuement réfléchi, la chose n'est pas aussi répréhensible que je l'imaginais d'abord. Je suis bien le maître de ne plus prêter le secours de mes lumières à madame de Ravelli, et les canons de la sainte église ne s'opposent pas à ce que je me choisisse un successeur. De votre côté, vous êtes libre de disposer de votre fortune, et vous ne sauriez bien certainement l'employer d'une manière plus agréable à Dieu qu'en la faisant servir au soulagement de l'un de ses plus fidèles serviteurs.

Et, après avoir fait ce beau raisonnement, ce saint homme me vendit la brebis dont la garde lui avait été confiée.

Deux jours après je confessais la marquise, dont la foi semblait inébranlable, et trois mois s'étaient à peine écoulés, qu'elle était ma maîtresse et ne croyait plus à rien… Mais, sacredieu ! mes enfans, j'ai le gosier sec comme le cœur d'une vieille fille, et je sens la faim qui me talonne : est-ce que vous ne dînez pas, vous autres ?

Justine et madame Valmer se regardèrent ; elles ne se sentaient pas le courage de se mettre à table avec cet épouvantable convive.

— Est-ce que les eaux sont basses ? reprit Guibard, qui attribuait cette hésitation au défaut d'argent : il fallait donc le dire de suite : est-ce que l'on se gêne entre amis ?

Et il jeta sur la table une bourse bien garnie.

— Entre amis ! se disait Justine avec effroi ; nous sommes les amis de cet homme qui a commencé sa vie criminelle par tuer

son frère et renier Dieu !... Mais trois fois il a sauvé Georges ; et ne m'a-t-il pas arrachée moi-même à l'horrible supplice qui m'était destiné chez Juliette ?

— Prenez, mon enfant, ne vous faites pas faute, dit le vieux forçat en desserrant les cordons de sa bourse : quand il n'y en aura plus, il y en aura encore ; la Providence est grande.

Ce mot de Providence était horrible dans la bouche de cet homme qui venait de parler avec un si grand mépris des choses les plus saintes. Sa Providence, à lui, n'était-ce pas le poignard ? cette pensée faisait bondir le cœur.

— Grâce au ciel, dit enfin Justine, nous ne manquons de rien.

Elle dressa le couvert en s'efforçant de s'étourdir, mais elle n'y réussit qu'imparfaitement ; car il lui fut impossible de manger, et elle s'occupa de Georges tant que le repas dura. Guibard mangea comme un ogre, et but trois bouteilles de vin ; après quoi il offrit de continuer le récit de son histoire, et, l'auditoire ayant accepté la proposition avec empressement, le vieux forçat reprit ainsi :

02-09

Ma fortune allait le diable en descendant ; la marquise avait des fantaisies à ruiner un prince, et le marquis était avare comme un juif. Pour comble, cet animal s'avisa de devenir jaloux, et je ne tardai pas à lui faire ombrage. Il signifia à sa femme qu'il entendait que le directeur fût congédié. La marquise résista ; le mari s'emporta, et finit par me défendre lui-même de reparaître à l'hôtel. Je lui ris au nez, il devint furieux, et s'oublia jusqu'à lever la

main sur moi ; je le prévins, et d'un soufflet je l'étendis sur le parquet. C'est que j'étais alors plus solide qu'aujourd'hui, bien que je sois encore assez fort.

— Rendez grâce à votre habit, dit le marquis en se relevant ; car, si vous en portiez un autre, il me faudrait tout votre sang pour laver cet outrage.

— L'habit ne fait pas le moine, répondis-je, et, si vous voulez essayer de vous satisfaire, je vais aller vous attendre sous les tilleuls, à l'extrémité de votre jardin.

— Des témoins ?

— Je n'en veux ni pour vous ni pour moi : apportez des armes, cela suffira.

Le champion ne se fit pas long-temps attendre ; il jeta à mes pieds l'une des deux épées qu'il apportait ; je la ramassai, et nous commençâmes à ferrailler. Je reconnus promptement la supériorité du marquis ; la vigueur de mon poignet ne pouvait balancer l'avantage que lui donnait un long et fréquent exercice. Déjà j'avais été touché à deux reprises ; son fer avait glissé sur mes côtes, et le sang coulait sur ma soutane. Je recule, il avance, et je me trouve bientôt adossé contre un mur où mon adversaire va me clouer. Ce mur était à hauteur d'appui ; en étendant le bras gauche, je sens une pierre qui roule sous ma main ; je la saisis et je la lance à la tête du marquis avec tant de bonheur et de violence, qu'il tombe à la renverse. Je m'approche pour le désarmer, c'était inutile : la pierre lui avait brisé le crâne, il était mort. Dans tout cela les règles observées en pareil cas n'avaient pas été rigoureusement suivies ; mais le résultat me parut satisfaisant, et c'est surtout en cette matière qu'il faut considérer la fin.

Je courus aussitôt chez ma maîtresse.

— Madame, lui dis-je, votre mari n'est plus et c'est moi qui l'ai tué. Dans une heure je quitterai Paris.

— Ô ciel !... vous partez sans moi !

— Sans vous, s'il vous faut plus de vingt minutes pour faire vos préparatifs. Dans vingt minutes je serai aux Tuileries, près du pont Tournant. Venez seule ; point de bagage ; de l'or et des diamans autant que possible.

Je courus chez moi ; je quittai ma soutane, je fis panser mes blessures, et je pris un habit de laïque, dans les poches duquel je fourrai tout l'or et tous les bijoux que je possédais ; puis je sortis précipitamment, me jetai dans la première voiture de place que j'aperçus, et j'arrivai au rendez-vous en même temps que la marquise.

Nous emportions, en or et en bijoux, environ cinquante mille francs ; il y avait là de quoi courir le monde pendant un certain temps ; mais, ainsi que je vous le disais tout à l'heure, ma belle maîtresse avait des fantaisies à manger le revenu du royaume en six mois ; j'étais incapable de lui rien refuser : elle était si jolie et si tendre ! ses beaux yeux disaient si bien ce qu'elle voulait !... Les cinquante mille francs durèrent six semaines. J'écrivis à mon homme d'affaires ; je lui envoyai une procuration en bonne forme, et j'en reçus quelques sommes ; mais cela se dissipait comme des bulles de savon : j'avais à peine le temps de compter.

Cependant l'horizon politique s'obscurcissait, le numéraire devenait rare ; il fallait que j'écrivisse dix lettres à mon chargé de pouvoirs pour en obtenir quelques misérables centaines de

francs. La marquise commença par être triste, puis elle devint maussade. Pour comble, l'orage acheva d'éclater ; le roi était prisonnier, les émigrés mis hors la loi. Je fus considéré comme émigré ; mes biens furent confisqués et vendus au profit de la nation, et je me trouvai, en un instant, ruiné de fond en comble.

Ce malheur, en me plongeant dans les plus tristes réflexions, m'enleva le reste d'amour que j'avais pour la marquise. Je commençai à la regarder comme un meuble qui m'appartenait ; je l'avais achetée gros, il me parut tout naturel d'en disposer à ma guise ; je la vendis donc le plus cher possible à un colonel de dragons qui en était devenu éperdument amoureux…

Justine, à ces mots, ne put se défendre d'un mouvement de dégoût ; le vieux forçat s'en aperçut.

— Mon enfant, lui dit-il, je ne suis pas de ces gens qui veulent servir de modèle au genre humain : je veux bien que l'on fasse autrement que moi, pourvu que l'on consente à me laisser faire autrement que d'autres. Veuillez donc m'écouter ; ce ne sont pas des leçons que je donne, c'est mon histoire que je raconte.

Justine s'excusa en balbutiant, et Guibard, après s'être un moment reposé, continua :

— L'argent du colonel ne fit que paraître et disparaître ; puis la misère vint, et le jour arriva où, de mes vingt mille francs de revenu, il ne me resta pas de quoi dîner. Heureusement, j'étais jeune et vigoureux ; je n'avais jamais connu la crainte, et l'on se battait sur la frontière. Mon parti fut bientôt pris ; je m'engageai dans un régiment de hussards. C'était bien ; mais ça ne pouvait pas me plaire long-temps ; à peine eus-je perdu ma liberté que j'en sentis tout le prix ; je me repentis de l'avoir engagée si légère-

ment, et je finis par déserter d'une place forte où mon régiment tenait garnison. Quinze jours après je fus arrêté et conduit en prison. Au nombre des personnages que je rencontrai dans les limbes où j'entrais pour la première fois, j'en remarquai un vers lequel je me sentis naturellement entraîné : il y avait du sarcasme dans son regard ; tous les autres prisonniers semblaient lui faire pitié. Je crus m'apercevoir qu'il me regardait avec quelque attention ; j'en fus presque flatté, et je m'efforçai de me montrer digne de la déférence qu'il me témoignait. Lorsque j'entrai dans cette prison, la vie commençait à m'être insupportable à ce point que j'avais pris la résolution de me laisser fusiller sans réclamation ; mais l'homme dont je vous parle ne tarda pas à me faire changer d'avis.

— Mon brave camarade, me dit-il quand je lui eus dit ce qui m'était arrivé, nous sommes logés à la même enseigne, mais nous ne sommes pas du même avis : on ne meurt qu'une fois et le plus tard est le meilleur. Pour moi je ne mourrai que si je ne peux pas faire autrement ; mais j'espère bien que d'ici là il y aura encore de la marge.

— Et n'est-ce pas mourir mille fois que de vivre misérable, sans liberté, sans argent ?…

— La liberté, mon cher ami, est plus facile à recouvrer pour nous que vous ne l'imaginez, et des gens d'esprit qui sont libres ne manquent jamais d'argent. Vous êtes ruiné, je le suis aussi ; peu importe comment cela s'est fait ; il est certain que ce que nous possédions est passé en d'autres mains ; et, comme rien n'est stable ici-bas, il ne nous faudrait pas de grands efforts de génie pour que ce que d'autres possèdent passât dans les nôtres. Vous, c'est le gouvernement qui vous a dépouillé ; moi, ce sont

les usuriers ; je ne dis pas qu'ils aient eu tort, et je pense que nous aurions raison de prendre notre revanche. Nous n'avons plus ce que nous avions ; mais nous avons ce que nous n'avions pas, c'est-à-dire de l'expérience, chose précieuse que l'on paie rarement trop cher.

Ce langage n'était pas de nature à effaroucher un homme de ma trempe ; le raisonnement de mon compagnon de captivité me parut extrêmement juste, et je lui déclarai que je me sentais disposé à suivre ses conseils, ou plutôt à obéir à ses ordres, en raison de la supériorité que je lui reconnaissais.

— Il s'agit d'abord de sortir d'ici, dit-il, et cela ne présente pas de grandes difficultés : dans deux jours, vous serez conduit devant le conseil de guerre ; le trajet d'ici au lieu où le conseil doit tenir ses séances n'est pas long ; mais vous aurez à parcourir quelques rues étroites, et vous m'avez l'air d'avoir le pied leste et le bras vigoureux. Vous sortirez de la ville, alors vous m'attendrez, vers le milieu de la nuit, à un quart de lieue de la porte du Nord je serai exact au rendez-vous.

Tout cela arriva comme s'il se fût agi des choses les plus simples : tandis que l'on me conduisait devant le conseil, à l'instant où je passais dans l'une de ces rues étroites et tortueuses dont Risbac, mon compagnon, m'avait parlé, je donnai un croc en jambe au soldat qui marchait à ma droite, en même temps que j'appliquais un vigoureux coup de poing à celui qui marchait à ma gauche ; ils tombèrent tous deux, et, avant que les autres se fussent retournés, j'avais déjà gagné du terrain. Pendant ce temps, Risbac sciait fort proprement l'un des barreaux de sa fenêtre ; le soir venu, il saute sur le dos d'une sentinelle, escalade le mur de ronde, et accourt au rendez-vous où j'étais déjà.

— Voilà qui va bien, dit-il, mais cela irait bien mieux si nous avions de l'argent. Pour moi, je ne possède point un sou.

— Je suis absolument dans le même cas.

— C'est un vilain cas ; mais nous n'y resterons pas long-temps, car j'entends la diligence de Paris, et les voyageurs qu'elle contient ont sans doute la bourse mieux garnie que nous.

— Vous savez déjà que je n'étais guère homme à m'effrayer de peu ; mais j'avoue que la proposition me fit reculer de deux pas.

— C'est de la folie, dis-je ; quoi ! deux hommes sans armes…

— Nous ferons comme si nous en avions.

— Songez donc que nous pouvons avoir dix ou douze personnes sur les bras.

— Je songe aussi que la nuit est noire comme l'âme du diable, et que tous ces voyageurs sont plus ou moins endormis. D'ailleurs, le métier que nous entreprenons ne se fait pas toujours à coup sûr… Je suis le capitaine, je vous fais mon lieutenant, nous logeons le reste de la troupe dans l'imagination des voyageurs et tout ira bien.

Il s'en fallait de beaucoup que je fusse rassuré ; mais je n'eus pas le temps de m'appesantir sur le péril auquel nous allions nous exposer, car la diligence n'était plus qu'à vingt pas de nous. Quelques secondes après, Risbac s'écria d'une voix de Stentor :

— Arrête, postillon, ou tu es mort !

La voiture s'arrêta aussitôt.

— Garde à vous ! s'écria mon camarade de toute la force de ses poumons ; il ajouta : Lieutenant, faites placer nos hommes dans le fossé et suivez-moi.

Il courut à la portière, l'ouvrit hardiment, et dit :

— Messieurs, la guerre est une fort belle chose, et nous sommes là cinquante braves soldats qui la faisons pour notre compte particulier ; toutefois, nous serions désolés d'être obligés de traiter en ennemis des gens aussi respectables que vous le paraissez (notez qu'il faisait noir comme dans un four), et c'est afin de n'en pas venir là que je vous engage à partager en frères, entre vous et nous, l'argent dont vous êtes munis… Allons, lieutenant, remettez vos pistolets dans votre ceinture ; vous voyez bien que nous avons à faire à des gens trop bien élevés pour se faire casser la tête sur un grand chemin.

— J'aurais été fort embarrassé de mettre des pistolets dans ma ceinture ou ailleurs ; car il en était de nos armes comme de notre troupe, tout cela ne pouvait être logé que dans l'imagination des personnages auxquels nous nous adressions. Mais heureusement cela suffit : cinq ou six bourses tombèrent en même temps dans le chapeau que tendait Risbac, et le brave capitaine s'écria, après s'être assuré que c'était bien des espèces qu'on venait de lui donner :

— Lieutenant, faites relever les armes, et qu'aucun homme ne bouge ; fouette, postillon !

Les chevaux partirent au galop, et nous nous élançâmes à travers champs. Il fallut bivouaquer pendant le reste de la nuit ; mais nous prîmes aisément notre mal en patience. Au point du

jour l'argent fut compté : nous possédions un peu plus de cinq cents francs.

— C'est assez bien débuter, dit mon compagnon ; mais des gens comme nous ne sont pas faits pour se traîner sur les grands chemins ; cela est bon dans un cas désespéré. Pour des hommes organisés comme nous le sommes, la carrière est large… Avez-vous voyagé dans la Vendée ?

— Jamais. Pourquoi cette question ?

— Oh ! c'est qu'il m'est venu une admirable idée !… Vous savez que l'on se bat, que l'on s'égorge maintenant dans ce pays, non pour des hommes ou des choses, mais pour des principes. Il y a dans cette contrée de riches seigneurs qui se ruinent pour lever des régimens à la tête desquels ils se font tuer pour défendre une royauté qu'ils ne comprennent pas et un roi qu'ils n'ont jamais vu… Mais à propos du roi, le diable m'emporte vous lui ressemblez un peu.

— Par le métier que nous faisons, dis-je en riant, il se pourrait que la ressemblance allât loin, et que je rendisse l'âme sur le même lit que sa défunte majesté.

— Il s'agit bien de cela, ma foi ! vous ressemblez au roi, c'est une chose convenue… D'ailleurs quand vous ne lui ressembleriez pas, il n'en serait ni plus ni moins, puisque, ainsi que je vous le disais, la plupart des personnes qui se font tuer pour lui ne l'ont jamais vu. Voici donc mon projet : vous êtes roi de France ; moi je suis… Qui diable suis-je ?… Si j'avais vingt ans de moins je pourrais bien être le dauphin… Ah ! je suis le duc de Carlinbernord, l'un des gentils-hommes de votre majesté ; nous allons en Vendée ; nous tombons comme une bombe dans l'un des plus

beaux châteaux de ce pays. Le roi est mort ; vingt mille personnes ont vu sa tête séparée du tronc, toutes les gazettes de l'Europe ont rendu compte de cette exécution, tout cela est incontestable ; mais les nobles vendéens n'en croient pas un mot, et c'est fort heureux pour nous. Vous faites une très-belle histoire sur la manière miraculeuse dont vous avez échappé à vos persécuteurs, et vous n'oubliez pas que moi, duc de Carlinbernord, j'ai l'avantage d'être votre libérateur. Le seigneur chez lequel nous tombons se jette à vos pieds ; il vous offre sa vie et sa fortune ; vous acceptez la dernière partie, et vous demandez un à-compte de cent mille francs… Il ne faudra pas craindre de mettre la bouchée trop forte ; car si vous vous avisiez de faire le modeste, de vous contenter d'une bagatelle, votre serviteur de tout mon cœur ! vous n'auriez pas plus l'air d'un roi que d'un moulin à vent. Quand un seigneur vous aura offert ce qu'il possède, tous les autres en feront autant ; vous le recevrez bien, et, pour n'être pas en reste avec eux, du baron vous ferez un comte, du comte un marquis, du marquis un duc, du duc un prince. Quant à moi, je serai toujours votre très-vertueux serviteur, votre fidèle trésorier ; je serai chargé des recettes et des dépenses : or les recettes seront grasses et les dépenses nulles ; je serai censé acheter des hommes, des armes, des munitions, et je n'achèterai rien du tout ; mais je recevrai toujours avec un plaisir nouveau, et, lorsque la pelotte sera assez ronde, nous aviserons… Que pensez-vous de cela. Dites ?

— Ma foi, c'est original, et, après ce que nous avons fait cette nuit, il me semble que nous pouvons tout tenter.

— En route donc !

Nous nous arrêtâmes à la prochaine auberge pour réparer nos forces, et après un ample déjeuner nous nous remîmes gaîment en route… Mais, mes enfans, il se fait tard ; à demain la suite ; bon soir.

Guibard était parti depuis un quart d'heure, et son assemblée l'écoutait encore ; il semblait à ces trois personnages qu'ils venaient d'assister à quelque scène fantastique, et leur sommeil se ressentit des émotions que le récit du vieux galérien leur avait fait éprouver.

02-10

Le lendemain Georges se portait assez bien ; il s'était levé, et se promenait dans sa chambre, soutenu par sa mère et Justine, lorsque Guibard entra.

— Bravo ! dit-il ; ça va mieux que je ne l'espérais, et, ma foi ! c'est heureux ; car ces diables de billets font un bruit d'enfer ; toute la clique est sur pied comme s'il s'agissait d'une conspiration… Mais soyez tranquille, j'ai des amis par là. Je ne veux vous quitter que lorsque vous serez tout-à-fait en sûreté, et encore… je crois, le diable m'emporte ! que, s'il ne s'agissait que de devenir honnête homme pour ne pas vous quitter du tout, j'en ferais le sacrifice pour la seconde fois de ma vie, et ça me réussirait peut-être mieux que la première. Ceci vous semble drôle, après ce que vous savez de mon histoire ; mais vous le comprendrez davantage quand vous aurez entendu le reste… si vous y êtes disposé.

Cet homme était réellement si étonnant, ses paroles et ses actions étaient marquées d'un cachet si original, que madame Valmer et les amans avaient le plus grand désir d'entendre la suite de ses aventures ; ils acceptèrent donc avec empressement, et Guibard reprit ainsi.

— Il faisait chaud en Vendée dans ce moment, et ce ne fut pas sans courir vingt fois le risque d'être fusillés, tantôt par les bleus, tantôt par les blancs que nous en parcourûmes une partie. Risbac prenait des informations de temps à autre sur les plus riches seigneurs du pays ; mais il n'était pas facile d'en rencontrer un qui possédât toutes les qualités que nous voulions trouver dans celui qui aurait l'honneur de nous recevoir. L'un avait des relations directes avec les princes émigrés, l'autre avait passé sa jeunesse à la cour, et ses questions pouvaient être trop embarrassantes ; celui-ci achevait de se ruiner ; celui-là ne voulait pas communier, et il n'eût pas donné une obole au Père Éternel lui-même. Enfin nous découvrîmes un certain comte de Kakerboc qui semblait avoir été tout exprès créé et mis au monde pour servir de pâture aux gens d'esprit de notre sorte. C'était un homme d'environ soixante ans dont la crédulité faisait proverbe, même dans ce pays de dupes ; il était fort riche, chose très-importante ; sa fille unique était excessivement jolie ; sa femme l'avait été, circonstances qui ne pouvaient rien gâter. Un soir, vers neuf heures, nous nous présentons au château ; on refuse d'abord de nous recevoir ; Risbac insiste. On veut savoir qui nous sommes ; alors Risbac déclare que nous ne pouvons nous faire connaître qu'au comte, puis d'un ton solennel il ajoute :

— Allez ! allez dire à M. de Kakerboc que nous venons ici par ordre du roi !

Oh ! alors les gens du comte changèrent de ton ; les têtes se découvrirent, les révérences se multiplièrent. Par ordre du roi ! Avec ces paroles magiques on eût fait, je crois, tomber les murailles du château. La réponse du comte ne se fit pas attendre ; il vint lui-même au-devant de nous, et nous introduisit dans un salon où se trouvaient sa femme et sa fille. La comédie était commencée ; il n'y avait plus à reculer, quelque difficiles que les rôles que nous avions adoptés pussent nous paraître.

— Monsieur le comte, dit Risbac, le roi connaît votre fidélité ; sa majesté vous compte au nombre de ses plus braves et de ses plus fidèles serviteurs…

— Comment, monsieur, le roi a bien voulu parler de moi !… Vous l'entendez, madame la comtesse, sa majesté a daigné s'occuper de nous…

— J'ajouterai, monsieur le comte, que sa majesté s'en occupe beaucoup à l'instant même où je vous parle.

— Il se pourrait !… Ah ! monsieur, ce jour est le plus beau de ma vie !… Et ces animaux qui vous disent partout que le roi est mort… Je le disais bien, moi, que ces scélérats de sans-culottes n'oseraient pas lui faire tomber un cheveu de la tête… N'est-ce pas déjà un crime inouï, une chose inconcevable que ces brigands osent tenir sa majesté sous les verroux…

— Le roi est libre maintenant.

— Ah ! monsieur ! quelle heureuse nouvelle !… Vive le roi !… Allons donc, comtesse… Vive le roi !… Et vous, Éléonore… Ne faites pas attention, monsieur, c'est la joie qui leur ôtait la parole… Vive le roi !…

— Il y a plus, monsieur le comte, le roi est dans ce pays, tout près d'ici… Un peu d'attention, je vous prie ; vous allez recevoir la plus grande preuve de confiance que jamais souverain ait donnée à un sujet fidèle… Vous saurez d'abord que je suis le duc de Carlinbernord, gentilhomme de la chambre ; et, maintenant que mes titres sont connus, je vais remplir l'une des fonctions dont je suis chargé.

Il se mit à marcher à pas comptés, la tête haute, le jarret tendu, je le suivais en me mordant les lèvres pour ne pas éclater de rire : alors d'une voix haute et sonore, il dit :

— Monsieur le comte, mesdames… Le Roi !…

Il serait impossible de se faire une idée de cette scène : le comte, la comtesse et leur fille se jetèrent à mes pieds ; je m'empressai de relever cette dernière, et je baisai son beau front, qui se couvrit aussitôt d'une rougeur admirable, et j'en fis autant à la comtesse, moins le baiser. Quant au comte, il ne voyait, il n'entendait, il ne sentait plus rien !… Il était aux pieds de son roi ; il baisait les pieds de son roi… Tout l'univers était là pour lui… Ô race de valets !…

Je ne pouvais rester plus long-temps sans danger dans cette position ; malgré les efforts inouïs que je faisais pour ne pas rire, je sentais que la gravité de ma majesté était fort compromise. Heureusement Risbac vint à mon aide ; il prit sous les bras le comte qui se traînait sur les genoux, et, bon gré, mal gré, il le remit sur ses pieds, en criant de toute la force de ses poumons :

— Le roi vous ordonne de vous tenir debout !

— Comte, dis-je alors, je suis venu dans ce pays pour me mettre à la tête de ma fidèle noblesse et des vaillans soldats qui défendent la sainte cause de leur roi ; mais vous comprenez que pour cela il faut que les régimens soient organisés, que les munitions soient nombreuses ; or, pour nous procurer tout ce qui nous manque, il ne faut qu'une chose, de l'argent. À Dieu ne plaise cependant que je veuille accabler d'impôts extraordinaires mes fidèles Vendéens ! Non, c'est un emprunt que je vais ouvrir, et c'est sur vous, comte, que j'ai jeté les yeux pour me seconder dans cette grave et magnanime opération ; vous recevrez les sommes que les martyrs de la cause sacrée apporteront sur l'autel de la royauté… Mais vous comprenez qu'il faut agir avec circonspection, et garder le plus profond secret sur ma présence en ces lieux, jusqu'à ce que je puisse me montrer et agir comme il convient à un roi de France… En attendant, comte de Kakerboc, je vous fais duc et cordon bleu.

— Duc ! s'écria le gentillâtre ; madame de Kakerboc, vous avez entendu sa majesté… Vous êtes duchesse… Ah ! sire, quel honneur !…

— Ne perdez pas de vue le projet que je viens de vous communiquer.

— Ah ! sire, je m'efforcerai de me rendre digne de vos bienfaits ; il ne me reste qu'une grâce à demander à votre majesté, c'est de permettre que mon nom figure en tête de la liste des souscripteurs de l'emprunt ; dans deux jours je pourrai avoir le bonheur de réunir cinquante mille écus…

— Vous entendez, duc de Carlinbernord, dis-je à Risbac, M. le duc de Kakerboc vous comptera, dans deux jours, cinquante

mille écus ; cela fera, je crois, avec les sommes qui vous ont été remises, un peu plus d'un million… Je vous permets d'assister demain à mon lever ; nous travaillerons. Je vous nomme dès aujourd'hui mon ministre des finances.

Les choses allaient le mieux du monde ; M. de Kakerboc et sa noble famille étaient dans l'enchantement. Une seule chose me contrariait : nous avions beaucoup marché ce jour-là ; je me sentais un appétit d'enfer, et notre hôte, qui avait déjà donné des ordres pour que le plus bel appartement du château fût mis à ma disposition, n'avait pas l'air de penser que le roi et son trésorier pouvaient avoir faim. Je me décidai à prendre l'initiative.

— Monsieur le duc, dis-je, je veux souper avec vous ce soir.

Ce fut le coup de grâce ; Risbac retint le pauvre homme au moment où il allait de nouveau se jeter à mes pieds.

Le repas, me parut délicieux ; je mangeai comme quatre, et cependant j'étais vivement préoccupé par les beaux yeux de la jeune Éléonore qui était placée vis-à-vis de moi ; la gentillesse, la naïveté de cette jeune fille faillirent dix fois me faire oublier ma royauté. Au dessert, la conversation s'anima ; M. de Kakerboc, sans cesser d'être respectueux, était devenu moins timide ; il hasarda quelques questions sur mon séjour à la tour du Temple, et en vint tout naturellement à parler de ma prétendue évasion ; je tentai d'improviser quelques détails sur cet événement ; mais comme je m'interrompais souvent pour me rafraîchir la mémoire avec d'excellent Madère, et plus souvent encore pour admirer la gentille Éléonore, je ne tardai pas à m'embrouiller ; tout était perdu si Risbac ne se fût hâté de venir à mon secours.

— Cet événement, dit-il avec cette voix ferme et accentuée qui s'accordait si bien avec l'ensemble de sa physionomie, est certainement unique dans les fastes de l'histoire. Sa majesté était captive ; mais fort heureusement j'avais étudié la physique… Tel que vous me voyez, je suis de première force sur la physique… Cela étant, que fais-je ? une chose toute simple : j'achète cent aunes de taffetas et je fais un ballon… car, règle générale, quand vous avez l'avantage d'être physicien, et que vous voulez faire un ballon, vous commencez par acheter du taffetas… Le ballon fait, je pars… brrrrst !… Je crois, le diable… c'est-à-dire, je crois sur mon honneur… En physique, voyez-vous, nous donnons un autre nom à cela… Je crois donc que j'aurais été souper dans la lune, si je n'y avais mis ordre. Mais la lune n'était pas le but de mon voyage ; c'était vers le soleil que je voulais me diriger, vers le soleil de la France, c'est-à-dire vers son roi !… Je descends donc sur la tour du Temple ; je jette l'ancre aux barreaux d'une fenêtre, j'entre et je supplie sa majesté de vouloir bien, pour le bonheur de ses sujets, monter dans ma voiture de taffetas. Sa majesté hésite, je l'empoigne… c'est-à-dire je ne l'empoigne pas, au contraire, je me jette à ses pieds, je la conjure, elle cède, et nous partons à tire d'ailes. Deux heures après, nous étions dans ce pays-ci.

— Ah ! monsieur le duc ! s'écria le gentillâtre, que vous êtes heureux d'être physicien !

— Mon Dieu, mon cher, c'est une science très-facile ; je vous l'enseignerai quand vous voudrez ; j'aurai même l'honneur de l'enseigner à madame… Et je pourrais donner à mademoiselle des leçons particulières qui…

Ces dernières paroles n'étaient pas du tout de mon goût.

— Assez, duc ! dis-je d'un ton impératif ; nous avons à nous occuper d'intérêts d'un autre ordre ; nous parlerons de cela dans des temps meilleurs.

Àces mots je me levai ; tout le monde en fit autant, et l'on me conduisit dans l'appartement d'honneur à la porte duquel un valet, déguisé en soldat, fut placé en sentinelle, fusil sur l'épaule. Rien ne manquait pour que l'illusion fût complète, il ne m'eût pas fallu de grands efforts d'imagination pour me croire réellement un roi sans états ; mais j'avais l'esprit occupé de tout autre chose. La charmante Éléonore me troublait déjà la cervelle, et je présageais que ce n'était pas là une fantaisie, une passion d'un jour comme celle que m'avait inspirée autrefois la marquise de Ravelli ; ce n'était pas ma tête qui était prise cette fois, mais mon cœur. La nuit se passa sans qu'il me fût possible de dormir ; je pensais plus à la fille de cet homme, qui se croyait duc sur ma parole, qu'à ces cinquante mille écus qu'il devait nous compter ; et je crois que j'aurais fait, sans hésiter, le sacrifice de cette somme, bien que je ne possédasse rien pour acquérir la certitude qu'Éléonore partagerait quelque jour l'amour qu'elle m'avait inspiré… Je vois bien que cela vous étonne, mes enfans ; pensez-vous donc que cette vieille carcasse soit pétrie d'un autre limon que le reste des hommes ? Parce que je raisonne aujourd'hui, parce que je prends les choses pour ce qu'elles valent et les hommes pour ce qu'ils sont, est-ce à dire que mon cœur n'a jamais battu plus vite et plus fort qu'il ne fait aujourd'hui ?… Plus de trente ans se sont écoulés depuis que j'ai perdu cette femme adorée ; toutes les misères de la vie se sont ruées sur moi ; l'espèce humaine tout entière est déchaînée contre mon individu. C'est une meute affamée qui ne me laisse et ne me laissera jamais ni paix ni trêve, des maux de toute espèce ont desséché mon âme, flétri à jamais mon

cœur… Eh bien quand je parle d'Éléonore, je redeviens jeune ; ce cœur qui semblait éteint recommence à battre ; mes yeux la voient, mes bras s'ouvrent, et moi, qui verrais d'un coup d'œil tous les élémens se confondre, je retrouve encore des larmes au souvenir de cette femme !

Des larmes en effet sillonnaient le visage ridé du galérien ; la voix même sembla lui manquer. Madame Valmer tenait ses mains élevées vers le ciel ; Georges pressait Justine contre son cœur ; il se fit un silence solennel ; mais Guibard se remit promptement, et il continua son récit.

02-11

[pages 211 à 224 manquantes dans l'exemplaire de la Bibliothèque nationale. Il est indiqué sur la notice de l'exemplaire papier : « Erreur de l'imprimeur : les p. 209-224 appartiennent au tome 1. »]

[…/…]

c'est-à-dire être faible avec les faibles ; mais il y a des bornes à tout…

Je me sentais une envie démesurée de prendre à la gorge cet animal qui raisonnait à froid de ce qui me brûlait les entrailles ; mais il me resta fort heureusement assez de raison pour que je me continsse ; et, quand je dis raison, c'était peut-être toute autre chose ; car, en ce moment, tous les efforts de mon imagination tendaient vers un seul but, d'emmener Éléonore.

— N'oubliez pas que je vous attendrai à la petite porte du parc, me dit Risbac.

J'étais dans un état tel qu'il me fut impossible de lui répondre, je lui fis signe de la main, et je me dirigeai vers le salon de M. de Kakerboc, où j'espérais rencontrer Éléonore : malheureusement ce fut son père qui me reçut.

— Sire, s'écria-t-il en m'apercevant, vous êtes trahis !... quoi ! la sainte et fidèle Vendée est trahie !...

— Rassurez-vous, monsieur le duc.

— Comment, sire, que je me rassure !... Vous voulez que je sois calme quand votre majesté se trouve dans ce château, alors que ces cannibales de républicains n'en sont qu'à trois ou quatre lieues ? Songez donc, sire, quatre lieues entre la monarchie et la république, quand cette dernière marche en poste...

— Nous parlerons de cela bientôt, mais pour le moment...

— Pour le moment, votre majesté voudra bien me permettre de lui annoncer la visite de tous nos voisins, braves gentilshommes, capables de tout sacrifier, fors l'honneur, et qui viennent pour offrir à votre majesté de se former en bataillon sacré...

— Bon Dieu ! mon cher duc, nous n'en sommes pas là.

— Mais nous y serons avant la fin du jour, sire.

— Bien, bien ; je donnerai des ordres. Envoyez-nous en attendant votre charmante fille Éléonore, avec laquelle nous avons à nous entretenir... Monsieur le duc, le moment est proche où je

pourrai reconnaître en roi les services que nous avons reçus de vous.

M. de Kakerboc ne se le fit pas répéter ; quelques secondes après, je tenais Éléonore étroitement pressée sur mon cœur.

— Divine Éléonore, lui dis-je avec feu, mon amour réclame un grand sacrifice : il faut me suivre…

— Louis ! ne suis-je pas à toi ?…

Je l'emportai dans mes bras ; nous trouvâmes à la porte du parc Risbac, qui déjà nous attendait avec deux bons chevaux, et une heure après nous étions loin du castel de Kakerboc.

02-12

Nous étions en veine de succès, continua Guibard, et, malgré les armées catholiques, royales, républicaines, nous traversâmes le pays sans accident Il est vrai que nous étions blancs avec les blancs, bleus avec les bleus ; que nous donnions aux républicains des renseignemens sur les forces royalistes, et aux royalistes de fort bons avis sur les positions des républicains : comme la plupart des espions, nous mangions à deux râteliers ; mais je vous prie de remarquer que c'était une nécessité de notre position. Éléonore était fort étonnée de notre conduite à laquelle elle ne comprenait rien ; ce qui était fort heureux pour elle ainsi que pour nous. Elle hasardait bien quelques questions de temps en temps ; mais il était toujours très-facile d'y répondre de manière à ne lui rien apprendre.

— Mon auguste ami, me dit-elle enfin, lorsque nous fûmes éloignés du théâtre de la guerre, vous n'allez donc pas vous mettre à la tête de vos troupes ?

— Belle amante, le temps n'est pas venu.

— Mais on se bat tous les jours.

— C'est qu'apparemment ces gens y trouvent du plaisir, et c'est le fait d'un bon prince de laisser ses sujets prendre leur bonheur où ils le trouvent.

— Où allons-nous donc, mon Louis ?

— À Paris, ma toute charmante.

— Ah ! mon Dieu !... Mais il me semble que ces Parisiens vous veulent du mal.

— Je m'arrangerai de façon à n'en être pas reconnu.

— Dans la capitale !... Quel dommage qu'il n'y ait plus de cour !

— Nous ferons en sorte que vous ayez autant de jouissances que s'il y en avait une.

— Oh ! que je suis heureuse !...

Dès ce moment, la chère enfant ne parla plus d'armée et de guerre. Elle allait à Paris, elle qui n'était jamais sortie du vieux manoir de son père que pour aller passer quelques années au couvent ; elle allait à Paris, dont elle avait entendu raconter tant de merveilles, où il y avait de si belles parures, de si brillans équipages ; elle allait à Paris, et elle était la maîtresse du roi !... Il n'en faut pas tant pour tourner une cervelle de seize ans. Il est vrai

qu'elle ne pouvait manquer d'avoir à rabattre quelque chose de tous les châteaux en Espagne qu'elle faisait ; car la capitale de France alors ne ressemblait guère à ce Paris qu'on lui avait vanté : presque tous les riches hôtels étaient déserts ; il n'y avait plus de superbes équipages ; les élégans du jour portaient des carmagnoles et des bonnets à queue de renard ; les femmes se coiffaient à la Marat, c'est-à-dire que les magnifiques dentelles, les jolis chapeaux étaient remplacés par des mouchoirs à tabac. Mais enfin il y avait bien encore, dans cette ville telle qu'elle était, de quoi étourdir une petite provinciale, et je comptais, pour le reste, sur le secours de mon imagination.

Lorsque nous ne fûmes plus qu'à un jour de marche de la capitale, Risbac voulut avoir avec moi un entretien particulier.

— Çà, mon ami, me dit-il, qu'allons-nous faire maintenant ?

— Je ne sais, répondis-je. J'ai presque envie de me faire honnête homme.

— Beau projet vraiment !

— Eh ! mon cher, il faut bien que le métier ne soit pas si mauvais, puisque tant de gens le préfèrent à celui que nous exerçons.

— Mais ce métier ils ne le font que parce qu'ils n'ont pas le courage de courir les chances du nôtre. Ôtez aux uns la crainte de l'enfer, aux autres la crainte de la prison et du bourreau, et vous les verrez tous plus âpres au butin que nous ne le sommes.

Ce Risbac était un garçon d'esprit, beaucoup plus avancé que moi, c'est-à-dire plus avancé que je ne l'étais à cette époque-là ; car depuis long-temps j'ai dépouillé le vieil homme, et jeté aux orties les préjugés et les illusions de toute espèce. Mais alors

j'étais amoureux, et par conséquent un peu fou ; d'ailleurs, j'aimais le nouveau, et, malgré les excellentes raisons de mon compagnon, je persistai.

— Après tout, me dit-il, c'est une fantaisie comme une autre, et il est fort heureux qu'elle ne vous ait pas pris plus tôt. Faisons donc nos comptes et séparons-nous ; car je ne suis pas disposé à prendre le même chemin que vous. Voyons, monsieur l'honnête homme : voici d'abord cinquante mille écus que nous avons volés à cette excellente pâte de comte, qui croit que les rois voyagent en ballon…

Je me mis à rire de bon cœur.

— Oh ! oh ! reprit Risbac, voilà qui n'annonce pas une conversion bien solide… Allons donc ; encore un effort, et vous allez redevenir raisonnable.

— Non, répondis-je, c'est un parti pris ; c'est une expérience que je veux faire.

— Alors ne riez pas, et terminons.

Il compta comme il voulut, et se crut probablement autorisé, par ma qualité d'honnête homme futur, à me traiter en ennemi ; car il ne me revint qu'un peu plus de cent mille francs, et nous devions avoir plus de trois fois cette somme. Mais la part qu'il me faisait était encore gentille ; je la pris sans me plaindre, et le lendemain, en entrant à Paris, nous nous quittâmes bons amis.

Les premiers jours s'écoulèrent rapidement ; j'avais pris un riche appartement dans l'un des plus beaux hôtels, et je passais tout mon temps à satisfaire les fantaisies d'Éléonore, que je ne quittais pas un instant, et que j'aimais toujours plus que jamais…

Oh ! c'était là une bien belle et douce vie, je l'avoue ; mais pourquoi ces instans fortunés ont-ils été si courts, et surtout si chers ! En un mois je dépensai trente mille francs. Cela ne pouvait pas durer long-temps ; et, le sac une fois vide, je n'avais aucun moyen pour le remplir ; tout amoureux que j'étais, je fis cette sage réflexion, qui m'en suggéra d'autres, et je résolus d'entreprendre quelque commerce, afin de faire fructifier les fonds qui me restaient. Il fallait préparer Éléonore à ce changement de vie, et il eût été tout-à-fait difficile de lui faire croire que le roi de France travaillât à reconquérir son royaume en vendant du sucre ou de la toile : je préférai lui avouer la vérité. Je l'aimais tant, je me croyais si tendrement payé de retour, qu'il me parut impossible que ma franchise eût un résultat funeste ; et puis il me semblait que ce serait bien débuter dans cette carrière d'honnête homme, dont j'étais alors engoué.

Un soir, à notre retour du Théâtre de la Nation, où nous étions allés entendre de longues tirades contre les despotes, ces tirades avaient fort scandalisé ma jolie maîtresse ; la pauvre petite s'efforçait de me faire oublier, par ses caresses, la prétendue ingratitude de mes sujets : je crus le moment favorable.

— Si je t'aimais moins, ma belle amie, lui dis-je, et surtout si j'étais moins sûr de ton cœur, je te laisserais ton erreur ; mais je puis maintenant sans danger te faire la confidence que je t'ai trompée…

— Que signifie ce langage, Louis ?… Ne me suis-je pas donnée volontairement ? ne savais-je pas alors qui vous étiez ? et…

— Non, tu ne le savais pas, enfant ; car je ne suis pas ce que l'on me croyait chez ton père.

— Grand Dieu ! que voulez-vous dire ?… Quoi ! vous ne seriez pas… le roi de France ?…

— Et c'est fort heureux pour moi, ma chère amie ; car, si je l'avais été, il y a déjà long-temps que ma tête aurait roulé sur l'échafaud ; et je veux vivre pour t'adorer.

Je voulus la prendre dans mes bras ; mais elle me repoussa, et elle se mit à parcourir la chambre comme une insensée, en s'écriant :

— Il n'est pas roi !… le monstre ! ô mon Dieu ! mon Dieu !

Elle pleurait, s'arrachait les cheveux, et se frappait le visage.

— Je t'en conjure, Éléonore, Calme-toi, écoute-moi, lui disais-je en lui prenant les mains ; songe qu'il y va de ton salut comme du mien.

Mais elle ne m'entendait pas, et elle ne cessait de répéter en sanglotant :

— Le misérable ! il n'est pas roi, et il ose tromper le comte de Kakerboc ! séduire la fille du plus noble gentilhomme de la province !…

— Mais, si je ne suis pas roi, je suis au moins aussi bon gentilhomme que ton père ! m'écriai-je impatienté.

— Eh ! que m'importe, infâme ! vous m'avez indignement trompée.

— Songe que tu n'aurais jamais été que ma maîtresse, et que tu peux être ma femme.

— Votre femme ! non, non ; ne l'espérez pas, je ne serai jamais l'épouse d'un fourbe… vous me rendrez à mon père, je saurai bien vous y contraindre…

Et à tout cela elle ajoutait le refrain :

— Il n'est pas roi ! le monstre ! l'infâme ! le scélérat !…

La petite personne ne se faisait pas faute d'épithètes ; cela semblait couler de source. J'espérais toujours parvenir à la calmer ; mais il fallut y renoncer, et je commençai à me repentir d'avoir agi si légèrement. Je voulus voir si la menace me réussirait mieux que la prière.

— Savez-vous bien, Éléonore, lui dis-je, que, sans être roi, je n'ai qu'un mot à dire pour vous faire jeter en prison à l'instant même ?… Qui êtes-vous en effet, la fille d'un aristocrate qui porte les armes contre la nation, d'un Vendéen révolté… Choisissez maintenant entre ma colère et ma pitié.

Cette scène, qui se passait dans la chambre à coucher d'Éléonore, durait depuis fort long-temps ; je me retirai après avoir ainsi menacé cette jeune fille, naguère si timide et si tendre, espérant que la nuit lui ferait faire de salutaires réflexions. J'étais vivement affligé ; mon cœur venait d'être horriblement froissé : mon premier pas dans la carrière du bien n'était pas encourageant ; les suites furent bien pires.

La terreur était alors au plus fort de son règne ; il fallait fort peu de chose pour être arrêté, et il n'y avait qu'un pas de la prison à la guillotine. Nous avions parlé très-haut, Éléonore et moi ; ma maîtresse, surtout, dont la colère avait rendu la voix perçante. Un domestique de l'hôtel ayant entendu ces mots, roi, gentilhomme,

prison, s'était approché de la porte ; ayant saisi quelques autres paroles, il crut avoir découvert une grande conspiration, et, en sa qualité de chaud patriote, il s'était empressé d'en faire la déclaration à sa section, qui était alors en permanence : de sorte que je n'étais pas encore couché lorsque l'hôtel fut cerné de toutes parts, et envahi par la garde nationale, à la tête de laquelle marchaient quelques misérables, qu'on appelait officiers municipaux. L'un de ces derniers m'annonça qu'il m'arrêtait au nom du peuple souverain.

— Et de quoi m'accuse ton souverain ? lui demandai-je.

— On te le dira plus tard ; en attendant, marche et ne raisonne pas, autrement tu n'irais pas loin sans prendre la place d'une lanterne.

C'était là une excellente raison à laquelle il n'y avait rien à répliquer, et, bien que je me sentisse une terrible envie de casser la tête à l'un de ces animaux avec mes pistolets que j'avais saisis au premier bruit, je me contins, et me laissai conduire, espérant que la méprise, si c'en était une, serait bientôt reconnue, et que, dans tous les cas, il me serait facile de me justifier. Éléonore avait été arrêtée en même temps que moi ; je demandai à n'en être pas séparé ; mais je ne pus l'obtenir.

— Voilà probablement ton ouvrage, lui dis-je au moment de la quitter.

Elle fondait en larmes ; je ne me sentis pas le courage d'insister, et je lui fis entendre quelques paroles de consolation en lui donnant mon mouchoir dans lequel j'avais mis deux rouleaux d'or.

Trois mois s'écoulèrent ; tous mes efforts pour découvrir le lieu où l'on avait conduit Éléonore avaient été vains. Je commençais à croire que j'étais oublié, lorsqu'un jour enfin je me trouvai porté sur la liste de ceux qui devaient comparaître au tribunal révolutionnaire. Cela n'était pas rassurant du tout, mais je ne me décourageai pas.

Mon tour arriva ; j'appris de l'accusateur public que l'on me reprochait d'avoir conspiré contre la nation en dépréciant les assignats dont je ne me servais jamais, en faisant hautement des vœux pour le succès des tyrans qui combattaient les armées de la république ; en affectant de porter un habit et une culotte neufs, etc., etc. J'étais de plus fortement soupçonné d'être un agent de Pitt et Cobourg, dont je n'avais jamais entendu parler.

Il y en avait là quatre fois plus qu'il n'en fallait pour avoir la tête coupée ; heureusement je ne manquais pas de moyens de défense :

— Citoyens, m'écriai-je, on m'accuse de ne pas aimer les assignats, et je les adore ; la preuve c'est que j'ai là cinquante louis à l'effigie de Capet, contre lesquels je vous supplie de vouloir me donner quelques-uns de ces écus de papier destinés à faire l'admiration de la postérité.

Je jetai cinquante louis sur le bureau du président qui les couvrit avec son mouchoir, puis je repris :

— On m'accuse d'aimer les tyrans, et je les abhorre… Quant à l'habit… c'est vrai, je porte un habit ; mais savez-vous pourquoi, messieurs ? c'est afin d'être toujours à même de donner un grand exemple de patriotisme en en faisant une carmagnole… Citoyen greffier, fais-moi l'amitié de me passer tes ciseaux.

Et, avec les ciseaux du greffier, ayant coupé les pans de mon habit, je déclarai que j'en faisais hommage à la nation, ce qui me valut les applaudissemens du tribunal. Je voulus continuer ma défense ; mais le président, qui venait, par distraction, de mettre mes cinquante louis dans sa poche, déclara que les débats étaient clos, et je fus acquitté à l'unanimité.

Dès le lendemain, je me mis à la poursuite d'Éléonore… Il y avait déjà six semaines que mes recherches étaient vaines, quand un soir, à la sortie d'un bal, j'aperçus un jeune homme d'une stature majestueuse, accompagnant une jeune dame à un équipage vers lequel ils semblaient se diriger. La tournure enchanteresse, la taille divine de cette femme me firent une vive impression. J'approchai et je reconnus ma maîtresse… Éléonore ! m'écriai-je… Figurez-vous ma douleur et ma rage, lorsqu'en tournant la tête elle jeta sur moi un regard dédaigneux, où se peignait le plus profond mépris, et m'ordonna de fuir en parlant bas à son cavalier. À cet instant, celui-ci leva la main ; mais, prompt comme l'éclair, je tirai mon poignard et lui perçai le cœur : l'infortuné tomba raide mort… Éléonore, que j'adorais encore, voulut m'échapper ; je la retins par le cou, j'étouffai ses cris et je lui plongeai, à plusieurs reprises, dans le sein le fer fumant encore du sang de mon rival. Je retournai cet instrument de mort dans les plaies avec une joie féroce, en murmurant : Parjure, reçois le prix de tes infidélités !… et je m'éloignai rapidement… À la lueur d'un réverbère, je remarquai mes mains rougies ; cette vue, au lieu de donner accès à un repentir, ne fit qu'enflammer mon âme ardente et vindicative… J'étais fier d'avoir si bien réussi… À quelques pas de là, une fontaine publique servit à me laver. L'infâme ! répétai-je en m'essuyant avec mon mouchoir, j'aurai dû l'instruire, avant de la frapper, qu'elle avait, pour se sauver,

déshonoré son vieux père pour fuir avec un fratricide et un voleur de grand chemin ; il m'eût été si doux alors de lui apprendre qu'un criminel comme moi avait plus d'amour et d'honneur qu'elle.

Georges, sa mère et Justine frissonnèrent ; Guibard s'en aperçut.

— C'est horrible, n'est-ce pas ? leur dit-il ; l'âge devrait avoir affaibli le souvenir de cet exécrable forfait, et cependant je ne puis en parler sans que mes cheveux se dressent et mes dents se serrent… J'aimais ! voilà quel fut l'épouvantable résultat de mon ambition à devenir un honnête homme !… Eh bien ! le croiriez-vous, cela ne me découragea pas ; je résolus de lutter contre ma destinée ; il me semblait que je m'estimais un peu plus depuis que j'avais fait le premier pas ; je me dis que ce serait une lâcheté de reculer si vite, et je résolus de persévérer. Je vous dirai demain ce qui en résulta ; il me faut environ encore une heure pour arriver à la fin, et je ne veux pas fatiguer ce garçon-là.

Georges déclara qu'il se trouvait très-bien ; mais le vieux Guibard ne voulut pas achever, et il se retira.

02-13

Cette fois-ci, mes enfans, dit Guibard en entrant, nous débiterons le reste du chapelet d'autant mieux que Georges est maintenant hors d'affaire, et j'ai dans l'idée qu'il ne serait pas mal de quitter Paris, afin de donner aux limiers de la justice le temps de se casser le nez. Quant à moi, je resterai ici pour veiller au grain.

D'ailleurs, je ne prétends pas me lier avec vous ; je comprends vos répugnances, et, quand un homme comme moi a eu la faiblesse de croire au bien pendant quelque temps, il peut pardonner aux autres d'y croire toujours… Ça nous ramène justement au point où nous en étions hier.

Vous sentez que j'avais fait de terribles brèches à mes cent mille francs depuis ma séparation d'avec Risbac ; il ne me restait guère que le quart de cette somme, et, comme je vous l'ai dit, j'étais plus que jamais décidé à ne combler ce déficit que par des moyens honnêtes. À la vérité, je n'entendais rien au commerce ; mais j'imaginais qu'il ne fallait pas un grand talent pour acheter certaines marchandises dans un moment favorable, et les revendre lorsque le cours en devenait plus élevé. J'allai à la Bourse, et j'eus bientôt lié connaissance avec un certain nombre de courtiers, personnages très-officieux, qui se disputèrent mes bonnes grâces dès qu'ils surent que j'avais des capitaux à faire manœuvrer. C'est à cette époque que je retranchai le superflu de mon nom, et que de monsieur de la Guibardière, je fis le citoyen Guibard tout court, nom tout plébéien, et qui me sembla convenir parfaitement à un honnête commerçant.

Il me pleuvait des offres de service ; j'eus bientôt acheté des quantités considérables d'huiles, de coton, de bois de teinture, de toiles de Hollande, etc., etc. Mais ce fut surtout pour me faire débiter que les courtiers déployèrent toute leur habileté ; ils me trouvèrent des acheteurs tant que j'en voulus, qui offraient vingt-cinq et trente pour cent de bénéfice net ; il est vrai que j'avais acheté comptant, et que je fournissais à terme ; mais le papier de ces messieurs était de l'or en barre ; les courtiers juraient qu'on pouvait le prendre les yeux fermés, et je l'acceptais, et, les vingt-

cinq mille francs étant épuisés, j'usai du crédit que mes premières opérations m'avaient acquis : j'achetai et je vendis, toujours avec un bénéfice considérable ; mais il arriva qu'à l'échéance des lettres de change que j'avais reçues, elles ne se trouvèrent porter que des noms imaginaires ou de gens absolument insolvables, qui avaient disparu ; les courtiers se plaignirent d'être les premières dupes, attendu qu'ils avaient reçu le prix de leurs commissions en même monnaie que moi celui de ma marchandise ; et ce qui résulta de clair dans cela, fut que j'étais ruiné. Mais ce n'était pas tout ; j'avais acheté et vendu pour plus de dix fois le numéraire employé à mes premières opérations : ne recevant rien, il me fut impossible de payer. Je fus déclaré en faillite. Mes livres n'étaient pas réguliers ; on m'accusa de connivence avec les fripons qui m'avaient dépouillé ; une plainte en banqueroute frauduleuse fut portée, et bientôt on y donna suite. Un jugement en bonne forme m'envoya aux galères pour cinq ans, attendu la première fois… Le bagne, voilà où me conduisit ma probité ; il y avait de quoi en dégoûter de plus robustes.

Par un hasard singulier, Risbac arriva à Toulon presque en même temps que moi, et tout aussi bien escorté. Il avait aussi fait du commerce lui ; mais au moins ce n'était pas pour avoir été trop honnête homme qu'on l'envoyait dans ce lieu de plaisance. Après notre séparation, il s'était fait fournisseur des armées de la république ; et le Dieu ou le diable sait ce qu'il avait fourni ! Du pain de son, dix onces pour une livre, du cheval pour du bœuf, et des bottes de basane pour la cavalerie. En récompense de ses grands et loyaux services, il avait d'abord été question de le fusiller, de le mettre à la lanterne, puis de l'envoyer à la guillotine, et, en définitive, attendu qu'on ne tue pas aussi aisément un

homme qui a un demi-million qu'un pauvre diable qui n'a pas le sou, il en avait été quitte pour dix ans de galères.

— Oh ! oh ! monsieur l'honnête homme, dit-il en m'apercevant, il paraît que l'accès n'a pas duré long-temps ?

— Assez pour me ruiner et me conduire ici, ce qui est beaucoup trop.

— J'aurais parié que cette idée-là vous porterait malheur, d'autant plus qu'ayant cette petite fille sur les bras, vous ne pouviez faire que des sottises.

— N'en parlons pas, mon ami ; la parjure a payé cher les courts instans de plaisir que je lui ai procurés.

Je racontai alors à Risbac ce qui m'était arrivé depuis notre séparation.

— Mon ami, me dit-il lorsque j'eus terminé, vous avez fait de grandes fautes ; mais je veux être indulgent en faveur du caractère que vous avez montré avec votre rival, comme avec cette petite perfide, qui ne valaient pas à eux deux un seul coup de stylet. Pourtant il y a des choses inutiles par elles-mêmes qui promettent pour une meilleure occasion : pour cela je vous approuve d'autant plus que vous me paraissez disposé à n'y pas retomber. Rappelez-vous qu'on a toujours tort de vouloir forcer sa vocation : vous étiez né pour vous moquer du monde, et l'on vous avait fait prêtre, c'était bien ; nous l'avouerons ensemble, lever un tribut sur des imbéciles, c'était juste ; car les imbéciles ont été créés et mis au monde pour servir de pâture aux gens d'esprit. Mais voilà que, lorsque tout est en bon chemin, vous donnez dans le travers comme un niais ; vous parlez de conscience comme des

gens qui n'ont que cette bagatelle à vous offrir… Quand j'ai vu cela, j'ai éprouvé beaucoup de peine… parce que, au fond, je vous avais reconnu des moyens. Mais c'est assez parler du passé ; quant au présent, nous n'avons rien à en dire ; c'est donc de l'avenir qu'il faut nous occuper. Vous pensez bien que je n'ai pas envie de pourrir ici ; car, indépendamment de ce que me doit la république, j'ai, en lieu sûr, de quoi vivre fort honnêtement, c'est-à-dire sans m'occuper du lendemain. Je ne vous abandonnerai pas ; nous partirons ensemble, et, avec un peu de bonne volonté, vous aurez bientôt recouvré ce que vous avez perdu… Mais, je vous en prie, plus de folies de jeunesse, plus de coups de tête ; une seconde faute est bien plus difficile à réparer qu'une première. Je serais désespéré d'être obligé de vous abandonner dans la mauvaise fortune ; mais je n'hésiterais pas, car le salut d'un homme est la première loi. Soyez donc ferme, inébranlable dans vos principes ; restez toujours dans le vrai, et vous n'aurez jamais rien à redouter des hommes et des événemens…

Malgré la triste position dans laquelle je me trouvais, je ris de bon cœur en écoutant ce sermon. Risbac cependant parlait très-sérieusement ; c'était de la meilleure foi du monde qu'il me faisait cette morale.

— Mon cher ami, reprit-il, il ne faut pas plaisanter avec ces choses-là ; il n'y a rien à attendre de bon d'un homme sans principes. Moi, par exemple, où en serais-je si j'en avais été dépourvu ?

— À vous parler franchement, mon ami, je n'en sais rien ; mais il serait difficile que vous fussiez en plus mauvais lieu.

— Raison de plus : le sage supporte avec calme les épreuves de la vie, parce qu'il sait que, mal aujourd'hui, il sera bien demain. Voilà de ces vérités éternelles. C'est pourquoi, arrivé ce matin, il ne serait pas impossible que je partisse ce soir ; mais que ce soit aujourd'hui ou un autre jour, j'espère que vous ne refuserez pas de m'accompagner.

J'acceptai avec reconnaissance, et je sentis l'espoir renaître dans mon cœur ; car Risbac était vraiment un homme supérieur, et je savais ce que l'on pouvait attendre de lui. Cependant il s'écoula plusieurs jours sans qu'il me parlât de son projet et des moyens d'exécution qu'il pouvait avoir.

Enfin un soir il me dit en me glissant un étui :

— Demain on nous conduira sur le port avec les autres ; nous ne rentrerons pas ici : faites vos préparatifs.

L'étui contenait des limes ; je passai la nuit à couper mes fers, et n'en laissai que ce qu'il fallait pour qu'ils ne tombassent point avant l'instant convenu. Avec quelle impatience j'attendis le jour ! jamais je n'avais éprouvé une anxiété pareille. Il vint enfin, et nous sortîmes. Arrivés sur le port, on nous chargea, en notre qualité de commençans, du travail le moins pénible. Saisissant le moment favorable, Risbac m'entraîne derrière un monceau de cordages, du milieu duquel il tire deux uniformes complets de gardes-chiourmes ; nos fers tombent ; en une minute la métamorphose fut accomplie, et nous sortons hardiment sans éprouver le moindre obstacle. Une chaise de poste nous attendait à un quart de lieue de la ville, près d'une maison isolée, où nous troquâmes nos uniformes contre des habits bourgeois. Risbac donna de l'or au postillon, et nous nous éloignâmes avec la rapidité de

l'éclair ? En ce moment le canon du bagne annonçait l'évasion de deux galériens. Ses coups retentissaient dans mon cœur, je ne pus m'empêcher d'en être ému. Ce fut la dernière fois, je crois… Je me remis promptement.

— Il ne nous manque qu'une chose, dis-je à mon ami ; mais elle est importante.

— Laquelle ?

— Des passe-ports.

— En voici un bon, dit-il en me montrant une énorme bourse, et en voici de meilleurs.

Il fouilla dans les poches de la voiture, en tira deux paires de pistolets, et m'en donna une. Cela ne me rassura que médiocrement, et je ne tardai pas à voir que mes pressentimens ne m'avaient pas trompé. Le postillon stimulait vigoureusement l'ardeur de ses chevaux, qui allaient ventre à terre, lorsque des gendarmes, qui venaient à notre rencontre, lui crièrent d'arrêter. Il fallut obéir.

— Çà, mon cher ami, me dit Risbac, j'espère que nous ne ferons pas d'enfantillage ; je compte sur vous.

La recommandation était inutile ; j'étais trop bien décidé à défendre ma liberté. À la demande de passe-port, Risbac répondit :

— Nous les avons oubliés à Toulon, à l'hôtel des ambassadeurs, et, si l'un de vous voulait nous faire le plaisir de les aller chercher, il nous rendrait grand service. Nous vous attendrons à la prochaine poste, et voici pour la commission.

Il jeta une poignée d'écus ; mais les gendarmes ne les ramassèrent point, et nous déclarèrent qu'ils allaient nous reconduire à Toulon.

— C'est ce que nous allons voir, dit Risbac.

Et à ces mots il fit feu des deux mains, avec un tel bonheur que les gendarmes furent démontés. Ils ripostèrent cependant de deux coups de carabine ; mais notre voiture brûlait la route, ils ne pouvaient songer à nous poursuivre. Malheureusement l'une de leurs balles, après m'avoir effleuré le bras, atteignit mon compagnon au côté gauche. Je le vis pâlir.

— Mon pauvre ami, me dit-il, j'ai là un passe-port pour l'étranger, qui ne tardera pas à être visé par les autorités de l'autre monde ou de là-bas. Ces brigands-là m'ont mis en règle… Songez à vous.

Il eut encore la force de me donner sa bourse, et, tandis que j'ouvrais son habit pour examiner la blessure, il me tendit la main, voulut parler, mais il expira. Les circonstances étaient graves, je pris promptement mon parti. J'ordonnai au postillon d'arrêter ; je mis pied à terre, je quittai le grand chemin, et me jetai dans le premier bois que je rencontrai.

Après avoir erré pendant trois jours, je parvins à me procurer un costume de roulier, et, le fouet à la main, je me remis en route. Trois semaines après j'étais à Paris. Je vécus long-temps dans l'inaction ; la bourse ou plutôt le sac que m'avait donné Risbac ne contenait pas moins de quinze mille francs : il y avait là de quoi prendre patience, et attendre quelque circonstance favorable pour brusquer la fortune. En attendant, je profitais de l'expérience que j'avais acquise dans le commerce : j'agiotais sur les

fonds publics, qui étaient en assez piteux état ; je passais mes soirées dans quelques maisons où l'on donnait à jouer, et, comme j'avais acquis une certaine dextérité à l'école de l'expérience, les cartes me traitaient en enfant gâté.

Cependant une réaction s'était opérée dans les esprits, de grands changemens s'étaient faits dans les affaires de la France. Le premier consul se frayait un chemin vers le trône ; il avait rouvert les églises ; les petits collets ne tardèrent pas à se remontrer ; je repris mon nom de la Guibardière, en attendant que je reprisse la soutane. Car, mes enfans, il est bien vrai qu'on en revient toujours avec plaisir à ses premières amours, et, maintenant encore, si je pouvais vivre dans quelque bon presbytère… Bah ! il ne faut pas penser à cela.

Je vous disais donc que le luxe commençait à reparaître à Paris ; on parlait beaucoup de la cour brillante d'un homme qui fit trembler l'Europe ; les anciens nobles y étaient bien reçus : je résolus de m'y montrer. Cela me fut très-facile. Je retrouvai aux Tuileries d'anciennes connaissances que j'avais perdues de vue depuis long-temps, et entre autres la belle marquise de Ravelli, ma première passion. C'était maintenant une riche veuve, encore fort jolie, et qui était sur un très-bon pied à la nouvelle cour.

— Eh bien ! mon cher abbé, me dit-elle, vous êtes donc des nôtres ? je vous croyais mort ; car, vivant, je vous attendais ici l'un des premiers. N'avez-vous pas une fortune à réparer ?

— Dites à refaire, belle dame ; je ne possède plus rien.

— Pauvre garçon !… Mais c'est affreux cela… Il vous faut un emploi ; vous l'aurez ; je le veux… Voyons, où vous mettrons-

nous ?... Eh ! mais, j'y pense, savez-vous que vous feriez un fort joli évêque ?

— Vous voulez rire...

— Pas du tout : vous êtes abbé, ainsi les trois quarts du chemin sont faits... Il y a disette d'évêques ; vous vous mettrez sur les rangs... Votre nom, vos titres... On ne porte pas ces derniers, mais il n'est pas mal d'en parler... Je verrai demain le ministre. Le premier consul est au mieux avec le pape ; sa sainteté signe les yeux fermés toutes les bulles qu'il lui demande... Et, quand le bonhomme y verrait, pourrait-il mieux choisir ?... C'est un véritable présent que je vais faire à notre mère la sainte église. Venez dîner avec moi demain ; les choses seront déjà fort avancées, je l'espère.

J'étais étourdi ; je ne pouvais croire que la marquise parlât sérieusement ; mais, comme, ainsi que je vous l'ai dit, elle était alors riche, encore jolie, et que j'avais besoin de distraction, j'acceptai l'invitation...

Un peu de patience, mes enfans ; nous arrivons à la fin ; je ne vous demande que dix minutes et deux verres de vin.

On s'empressa de le satisfaire ; au lieu de deux verres, il en but quatre, puis il termina ainsi :

02-14

Cette marquise était vraiment une femme charmante ; en y songeant, je me reprochais de l'avoir traitée autrefois si cavalière-

ment, et je me promis de ne rien négliger pour mériter le pardon qu'elle m'accordait avec tant de générosité. Ce fut dans cette disposition d'esprit que je me rendis chez elle.

— Eh ! venez donc, monseigneur ! me dit-elle en riant ; vos affaires sont en très-bon chemin : il manquait justement un nom sur la liste des candidats, et j'y ai fait mettre le vôtre devant moi. Le ministre ne pouvait pas me refuser : j'ai bien fait quelques colonels, deux ou trois directeurs généraux ; mais vous êtes le premier évêque que je me permets ; c'est de la discrétion, et je veux que l'on m'en tienne compte.

Nous dînâmes tête à tête ; madame de Ravelli me parut dix fois plus aimable qu'autrefois, et j'épuisai tout le catalogue des fadaises pour le lui dire.

— Mon cher abbé, disait-elle, ce n'est pas généreux : je travaille pour que vous soyez en paix avec Dieu, et vous faites tous vos efforts pour que je succombe à la tentation : n'avons-nous pas abjuré nos folies ?

— Gardez donc vos bienfaits si vous ne voulez pas que je sois reconnaissant… Ou plutôt pardonnez-moi ; oubliez mes torts…

— Allons, enfant ; ce sont des vieux péchés dont je défends que l'on parle… Soyons raisonnables ; songeons à notre salut ; il vous sera désormais facile de m'aider à faire le mien.

— Je veux tout tenter pour vous conduire au ciel par le chemin du plaisir…

— Mais c'est un incorrigible !

Ma foi, mes enfans, c'est assez de sornettes ; j'en passe, et des plus belles ; car ces choses-là aujourd'hui doivent me faire faire une singulière grimace, et je n'en finirais pas s'il fallait vous dire tous les détails de ce tête-à-tête qui dura jusqu'au lendemain. C'était quelque chose que d'avoir retrouvé une maîtresse riche, puissante et encore très-belle ; mais la fortune semblait ne pas vouloir s'en tenir là, et, la marquise aidant, je fus nommé évêque ; la bulle me fut expédiée : je n'en pouvais croire mes yeux !

J'avais, depuis quelque temps, repris le costume ecclésiastique, et fait la connaissance de quelques nouveaux prélats, parmi lesquels j'avais retrouvé d'anciens compagnons d'études. Peu à peu je m'accoutumai à ma nouvelle position ; je me disais qu'il n'était pas extraordinaire que je fusse devenu évêque dans un temps où tant de soldats devenaient généraux, et je finis presque par me persuader qu'on avait fait un assez bon choix en cédant aux sollicitations de la marquise.

Je devais être sacré dans l'église Saint-Sulpice : le jour de la cérémonie arriva ; il y avait foule dans le temple du Seigneur ; tout ce que possédait d'élégant la nouvelle cour semblait s'être donné rendez-vous là ; on crut même un instant que le premier consul y viendrait, et la police était faite en conséquence ; c'est-à-dire que des myriades de mouchards circulaient en tous sens dans la maison de Dieu. Accompagné d'un nombreux cortége de prêtres, de jeunes lévites, je me rendais au chœur, lorsque tout-à-coup deux hommes pénètrent dans les rangs de mon escorte ; l'un d'eux me saisit par le bras en s'écriant : Je suis convaincu que c'est Guibard, le forçat, n 115 !

Aussitôt ce fut un bruit, une rumeur épouvantable ; je faillis perdre connaissance ; mais, sentant bien vite l'imminence du danger, je tentai de faire tête à l'orage.

— Que me veulent ces furieux ? dis-je en regardant autour de moi.

— C'est très-vrai, dit l'homme qui n'avait pas parlé ; je le reconnais bien maintenant à sa voix.

— Serais-je victime de quelque horrible machination ?… Faites arrêter ces misérables, ordonnai-je aux suisses.

— Ne vous faites donc pas de mal, me dit celui qui me tenait par le bras, c'est nous qui arrêtons les autres.

Il tira de sa poche une carte d'agent de police, et, tandis que tout ce qui m'entourait restait muet et immobile de stupéfaction, les deux espions m'entraînèrent dans la sacristie, où je trouvai un forçat nouvellement libéré, qui déclara me remettre facilement ; puis vint un autre espion, qui conduisait cinq ou six de mes anciens créanciers, sur la plainte desquels j'avais été condamné. Tous me reconnurent pour être Louis Guibard. J'eus beau nier, protester contre ce que j'appelais cette cruelle méprise, les preuves étaient tellement positives et accablantes, que mon arrestation fut maintenue. Seulement j'obtins d'être conduit chez moi pour y être gardé à vue jusqu'à ce que cette affaire fût tout-à-fait éclaircie.

Il me serait difficile de vous dire tout ce que j'éprouvais ; c'était pis que de la rage : j'aurais voulu déchirer avec les ongles et les dents cette tourbe ignoble qui s'était ameutée dans l'enfer d'où j'avais réussi à m'échapper. En arrivant chez moi, je chan-

geai de costume, et je pris des habits de laïque ; je mis dans mes poches tout l'or qui me restait ; puis, feignant de chercher quelque papier dans mon secrétaire, j'en tirai un poignard, et, me jetant sur le misérable qui me gardait à vue, je l'étendis mort à mes pieds. Ensuite je pénétrai dans la maison voisine en escaladant un mur, et j'arrivai enfin dans la rue.

Dès lors mon parti fut pris irrévocablement ; je prononçai mon divorce éternel avec la société, à laquelle je déclarai désormais une guerre à outrance, et, cette guerre, je n'ai pas cessé de la lui faire, souvent battant, quelquefois battu ; aujourd'hui riche et demain pauvre ; ne craignant rien justement parce que j'ai tout à craindre, et attendant la fin de tout cela sans m'inquiéter de ce qu'elle sera. Voilà ma vie, et je ne m'en plains pas, car ce qui est ne peut pas ne pas être.

— De tout ceci, père Guibard, dit Georges lorsque le vieux forçat eut cessé de parler, il résulte que vous vous faites plus méchant que vous ne l'êtes au fond du cœur, et sans les passions…

— Je ne suis ni bon ni méchant, mon garçon, je suis moi, et je ne puis pas être autre chose. Je ne me demande jamais si une action que je veux faire est bonne ou mauvaise, parce que, encore une fois, il n'y a ni bien ni mal dans ce monde, et que ces deux mots, bien et mal, ne peuvent qu'indiquer les relations des choses. Le bien absolu, le mal absolu sont des chimères, voilà ce que les animaux qu'on appelle raisonnables devraient comprendre.

— Pourtant je vous dois beaucoup, et vous avez, à mon sens, un excellent cœur.

— Mon cher ami, si je t'ai fait quelque bien, c'est que cela m'a fait plaisir ; tu ne me dois aucune espèce d'obligation, et c'est par égoïsme pur que je t'ai servi.

Il parlait encore, lorsqu'un bruit confus se fit entendre dans l'escalier, et presque au même instant la chambre se trouva envahie par une nuée d'exempts ayant un commissaire à leur tête.

— Au nom du roi, je vous arrête tous, dit ce magistrat. Vous voyez que la résistance serait inutile.

— J'aurais dû le prévoir ! s'écria Guibard.

Et, s'élançant vers l'une des fenêtres, qui était ouverte, il sauta dans la rue. Madame Valmer, qui était debout, tomba à la renverse ; sa tête porta sur le marbre d'un meuble, et son sang jaillit sur le parquet où elle resta étendue sans mouvement. Georges et Justine voulurent la secourir ; mais déjà les estafiers s'étaient jetés sur eux, et s'occupaient de leur lier les mains.

— Ma mère ! ma pauvre mère ! s'écria le jeune homme ; au nom de Dieu ! secourez ma mère !

— Sois donc tranquille, dit un des agens, on ne la mangera pas, ta mère ; ça serait un morceau trop coriace.

— Misérable ! elle va mourir !...

Àces mots, il fit un si violent effort qu'il brisa ses liens et parvint à se dégager ; mais il fut de nouveau saisi, terrassé et garrotté. Alors l'un des exempts s'approcha de madame Valmer, essaya de la relever, et lui jeta quelques gouttes d'eau fraîche sur le visage ; mais ce fut inutilement ; l'infortunée s'était fendu le crâne ; elle avait cessé de vivre.

— Je crois, le diable m'emporte ! qu'il n'y a plus personne, dit l'homme de police. Pour une vieille femme, elle n'avait pas la tête trop dure à ce qu'il paraît.

Georges rugissait comme un lion ; il se frappait la tête contre le parquet, et demandait la mort à grands cris.

— Un peu de patience, mon garçon, lui dit l'un de ces individus au cœur de bronze ça te viendra probablement cette fois-ci : il y aura bien du malheur si, avant six mois, tu n'as pas fait la révérence à quatre heures du soir en place de Grève.

Pendant ce temps, le commissaire écrivait fort tranquillement son procès-verbal.

— La vieille est-elle morte ? demanda-t-il lorsqu'il en fut à cet événement.

— Tout-à-fait, et pour long-temps : elle est guérie à jamais du mal de dents.

— Et l'autre ?

Il voulait parler de Justine qui s'était évanouie.

— Oh ! l'autre, c'est différent ; c'est jeune, et ça n'avale pas sa langue si vite ; dans un quart d'heure ça sera dru comme père et mère.

Le procès-verbal terminé, on emporta Georges et Justine ; ils furent jetés chacun dans un fiacre, et, peu de temps après, ils étaient sous les verroux. Quant à Guibard, qui s'était foulé le pied en sautant par la fenêtre, il avait enfin trouvé une retraite sûre ; mais il jurait comme un possédé contre le médecin, qui lui avait déclaré que, malgré tous les secours de l'art, il lui serait impos-

sible de pouvoir marcher avant quinze jours ; et cette nouvelle, qui l'empêchait de sortir de sa chambre, le rendait furieux, ayant la ferme volonté d'être utile à ses protégés, et ne pouvant y parvenir qu'à cette époque. Sera-t-il encore temps ? criait-il en accompagnant ses paroles de termes plus qu'énergiques… Nom d'un tonnerre ! il n'y a pas de Dieu ! ajoutait-il ; car, pour moi le malheur, je ne dis pas ; mais qu'ont fait ces infortunés à ce Dieu qu'on dit si bon ?… Rien, absolument rien. Est-ce juste, cela ?… Et, finissant ainsi, il frictionnait son pied en continuant ses cantiques de marine.

02-15

Quelques semaines après, un avocat fut introduit près de Justine.

— Mademoiselle, lui dit-il, je me rends à vos désirs.

— Que voulez-vous dire, monsieur ?

— Ne m'avez-vous pas fait appeler pour me charger de votre défense ?

— Je n'ai parlé à personne depuis que j'ai le malheur d'être enfermée ici.

— Cependant un homme, se traînant sur des béquilles, est venu hier chez moi ; il m'a supplié de me charger de votre affaire ; il était porteur d'une lettre dont je n'ai pu lire la signature, à la vérité, mais qui contenait deux billets de mille francs que l'on me priait d'accepter à titre d'à-compte sur mes honoraires.

Justine devina que c'était là un nouveau trait de Guibard.

— Je rends grâce, dit-elle, à l'être généreux qui s'est occupé de moi ; mais je ne veux point me défendre : la mort me paraîtra douce, et c'est le seul bien que j'envie à présent.

— Oh ! il ne faut pas désespérer ainsi. D'ailleurs, si vous ne choisissez pas de défenseur, qu'en résultera-t-il ? qu'on vous en nommera un d'office, qui plaidera la cause sans en avoir pris connaissance.

— Mais si je ne veux pas être défendue ?

— Vous le serez malgré vous.

— Mais c'est une injustice.

— C'est la loi. Vous sentez qu'un avocat qui ne serait pas préparé pourrait dire des choses qui vous seraient désavantageuses, alors même que vous voudriez être condamnée. C'est un inconvénient que vous n'aurez pas à redouter avec moi, si vous voulez bien me donner quelques détails.

Justine était trop douce pour pouvoir résister long-temps : elle raconta donc à l'avocat toutes les circonstances de l'assassinat de madame de Boistange ; car il ne s'agissait que de cela pour elle, l'instruction ayant démontré tout d'abord qu'elle était étrangère à l'affaire des faux billets. Le défenseur, qui tenait beaucoup à gagner ses deux mille francs, l'écouta très-attentivement ; puis il fit de tout cela un très-long mémoire, qu'il distribua à tout le monde, et que personne ne lut, comme cela arrive toujours. Mais il ne s'en tint pas là ; il vit madame de Boistange, lui parla avec entraînement, cita cent exemples de choses bien plus incompréhensibles que celles qui semblaient accuser l'orpheline et qui

avaient été reconnues vraies. La conviction de la bonne baronne fut ébranlée ; il ne lui resta bientôt plus que des soupçons ; elle se rappela qu'en effet elle n'avait point vu le visage de l'assassin, mais seulement son habillement, et, dans le doute, elle résolut de faire une déposition favorable à la malheureuse Justine.

La même chose arrivait en même temps pour Georges ; c'est-à-dire que le père Guibard lui avait aussi dépêché un avocat fort habile.

— Que m'importe l'issue de ce jugement ? disait l'infortuné Valmer : condamné, l'échafaud m'attend ; absous, c'est le bagne.

— Je ne puis, répondit l'avocat, que vous répéter, sans me permettre de les commenter, les paroles de la personne qui s'intéresse à vous : « Sauvez la tête, m'a-t-elle dit, et je me charge du reste. »

Georges aussi reconnut Guibard à ce trait ; comme Justine, il consentit à se laisser défendre, et la tâche fut pénible ; mais cette défense eut tout le succès qu'on en pouvait attendre ; c'est-à-dire que Georges fut acquitté ; pourtant, comme son identité fut constatée, on l'envoya à Bicêtre pour y attendre le départ de la chaîne.

Quinze jours après, ce fut le tour de Justine. Madame de Boistange tint parole : elle déclara que la version de l'orpheline lui semblait être l'expression de la vérité ; elle ajouta qu'elle n'avait pas vu la figure de l'assassin, et que, le temps lui ayant permis de rassembler ses souvenirs, il lui paraissait constant que le coup qui l'avait frappée était parti de la main d'un homme. Avec un aussi puissant auxiliaire, la défense ne pouvait manquer d'être

victorieuse : le juré rendit donc un verdict d'acquittement, et Justine fut mise immédiatement en liberté.

L'orpheline trouva à la porte de la prison une voiture qui l'attendait : dès qu'elle parut, une vieille femme mit la tête à la portière, et dit d'une voix chevrotante :

— Je vous attendais avec bien de l'impatience, ma chère fille ; allons, montez…

Justine hésitait ; elle craignait de tomber dans un nouveau piége.

— Montez donc, mon enfant, reprit la vieille d'un air impatienté… Prenez garde de vous heurter contre mes béquilles…

L'inflexion de la voix avait changé ; Justine reconnut le vieux Guibard ; alors elle n'hésita plus. La voiture partit rapidement.

— Et Georges ? dit la jeune fille.

— Parti avec la chaîne, il y a six jours, mon enfant. Cet enragé de capitaine n'a rien voulu entendre ; mais je le rattraperai. Je ne veux pas vous laisser à la merci du premier venu ; car j'étais cause de tout le mal, et je voulais le réparer autant que possible. Maintenant que me voilà tranquille sur votre compte, je vais filer sur la route de Brest, car cette fois ils l'ont logé au nord… Je la connais, Dieu merci ; j'en ai étudié toutes les haltes et les étapes, et, quand ce vieux dur à cuire de capitaine et tous ses gueux d'argousins auraient l'enfer dans le ventre, je les étriperais plutôt tous l'un après l'autre que de leur laisser Georges entre les griffes.

Ces paroles consolèrent un peu Justine, et, bien que le contact de ce vieux bandit lui causât une répugnance invincible, elle le remercia affectueusement. La voiture s'arrêta ; Guibard conduisit sa protégée dans un petit logement qu'il avait fait arranger avec goût, et il lui en remit les clefs.

— Vous êtes chez vous, lui dit-il. Ah ça ! n'allez pas faire la petite bouche ; car je vous préviens que je n'ai pas le temps de vous prouver que vous auriez tort. Qu'il vous suffise de savoir qu'il y a dans votre secrétaire plus d'argent qu'il ne vous en faudrait pour attendre mon retour, quand même je ne reviendrais pas avant un an, et que cette somme appartient à Georges… C'est avec l'or de Georges que votre défenseur a été payé ; c'est avec ce même or que je vis depuis six mois, et c'est toujours avec l'or de ce brave Georges que je vais aller disputer le terrain aux mauvais gueux qui n'ont pas voulu ou plutôt qui n'ont pas osé recevoir la rançon que je leur offrais… Et cette somme-là, le pauvre garçon l'a bien gagnée ; il l'a acquise au péril de sa tête, en gravant une planche superbe. Je savais où était le magot, et je l'ai été prendre quand le mien a manqué de parole. Il est fort heureux que je l'aie retrouvé intact, car je n'avais pas le temps de m'amuser à filer une affaire (trouver le moyen sûr de voler)… Adieu, mon enfant ; prenez patience.

Il dit tout cela si rapidement, que Justine n'eut ni le temps ni la pensée de l'interrompre ; et, quand elle voulut lui répondre, il était parti.

— Cet homme est vraiment extraordinaire, se dit-elle ; mais que penser de cette société où l'innocence est obligée de se mettre sous la protection d'un forçat ?

Cette idée lui suggéra une foule de réflexions peu consolantes ; elle comprit que la justice qu'on lui avait rendue en l'acquittant n'était qu'un accident, et qu'elle eût été infailliblement condamnée si le crime qui avait mis de l'or à la disposition de Guibard n'eût pas été commis. Ainsi donc, pour vivre en paix avec sa conscience, il fallait se condamner à toutes les tortures du corps et de l'esprit ; et après ces souffrances la mort, et après la mort le néant peut-être.

Justine fut effrayée d'en être venue là ; elle tomba à genoux, retrempa son courage par la prière, et se sentit plus forte au bout de quelques momens ; elle se disait qu'à défaut de la justice des hommes, elle pourrait toujours compter sur la justice divine, qui ne l'avait jamais abandonnée, et l'avait, au contraire, sauvée des plus grands périls ; et, parvenue à arracher le doute, ce mal funeste qui s'était glissé dans son âme, l'espérance y revint en même temps que la foi.

Cependant Guibard galopait vers Brest, ayant en portefeuille une demi-douzaine de passe-ports bien conditionnés, et sur les reins une ceinture pleine d'or. Il était, en outre, porteur de certains papiers qui sortaient de la même fabrique que ses passe-ports, et dont il se proposait de faire usage en dernier ressort ; ensuite il était toujours muni de ses meilleurs amis, c'est-à-dire deux paires de pistolets qui ne le quittaient pas, et un poignard qui ne l'abandonnait jamais. Aussi se croyait-il certain du succès de son entreprise.

— Ah ! vieux roué ! disait-il en pensant au capitaine qui avait refusé ses propositions, je vais te donner une leçon à laquelle tu ne t'attends pas. Puisque tu refuses la paix, mon drôle, alors qu'on t'en offre un si bon prix, tu auras la guerre, et nous verrons

comment tu t'en tireras. Marche, marche ; mais tu n'iras pas loin, ou le diable m'emportera.

Il ne lui fallut que neuf jours pour rejoindre le cordon, qui en avait sur lui six d'avance. Quand il n'en fut plus qu'à quelques heures de marche, il dressa ses batteries, et, en brave adversaire, il dépêcha un parlementaire à ce diable de capitaine que, contre son attente, il avait trouvé si solide à son poste. Ce parlementaire était tout simplement un bon paysan porteur de la lettre suivante : » Vous savez ce que je vous ai offert : s'il ne faut que doubler la dose, je suis prêt : mais c'est là mon dernier mot. Songez que ce que j'offre de vous payer si cher aujourd'hui, je l'aurai demain pour rien si vous rejetez cette dernière proposition. La question peut se réduire à ces mots : vingt mille francs dans votre poche vous semblent-ils préférables à trois balles au travers du corps ? Je dis trois, et, quand je dirais dix, je serais homme à vous tenir parole.

« Vous devez savoir, mon vieux camarade, qu'il faut vivre avec les vivans, et ne pas tuer tout ce qui est gras : il vaut mieux laisser pondre la poule aux œufs d'or que de l'éventrer.

« Quant à moi, qui ai eu cent fois affaire à de plus rudes jouteurs que vous, ma résolution est invariable, et, soit que vous choisissiez l'or ou le plomb que je vous offre, vous serez bien vite satisfait… »

De peur de surprise, Guibard se posta sur le grand chemin en attendant le retour de son messager. Il n'attendit pas longtemps : pour toute réponse, le capitaine avait administré une douzaine de coups de canne au parlementaire, qui revint un peu plus vite qu'il n'était allé, jurant comme un possédé, et fort dispo-

sé à rendre à Guibard la réponse dans les mêmes termes qu'il l'avait reçue ; mais, outre que le vieux renard était de taille à faire à cette réponse une vigoureuse réplique, il avait un baume merveilleux pour contenter les plus difficiles, et, à peine eut-il fait briller des écus, que le paysan ne songea plus aux coups de bâton que pour se les faire payer le plus cher possible.

— Ah ! il le prend sur ce ton ! se dit Guibard après avoir satisfait et renvoyé son homme ; eh bien ! puisqu'il veut absolument voir de quel bois je me chauffe, on va le lui montrer.

Àces mots, il se jeta à travers champs, galopa pendant tout le reste du jour, et s'arrêta sur le soir dans un gros village, chez le maire duquel il se fit conduire.

02-16

Le maire était un gros bonhomme qui avait tout juste assez d'intelligence pour ceindre, dans les grandes occasions, son écharpe par-dessus sa blouse, et dire : Au nom de la loi, vous êtes mariés. Quant au reste de ses fonctions, il s'en moquait comme de l'an quarante ; il ne pouvait d'ailleurs se résoudre à mettre de l'encre sur ce beau registre blanc que le sous-préfet lui avait envoyé ; et les conseillers municipaux, qui ne savaient pas lire, avaient d'excellentes raisons pour ne pas trouver à redire à ce que faisait ou ne faisait pas monsieur le maire ; de sorte que les affaires de la commune allaient à la grâce de Dieu, ce qui n'empêchait pas que tout fût pour le mieux.

Ce brave homme était gravement assis entre un pot de piquette et une tranche de lard lorsque Guibard entra, la tête haute et sans ôter son chapeau : le maire fut tenté de le prendre pour le préfet de son département ; il se leva, ôta son bonnet de coton et tira le pied droit en arrière.

— C'est vous qui êtes le premier magistrat de cette commune ? dit Guibard.

— Magistrat, je n'dis pas ; mais, ce qu'il y a d'sur, c'est qu'j'ai l'honneur, sauf vot' respect, d'être monsieur l'maire, pour vous servir si j'en étions capable.

— C'est la France qu'il s'agit de servir, monsieur !

— Oh ! pour c'qui est d'ça, y a long-temps que j'n'en suis plus, Dieu merci… Conscrit d'l'an quatre, réformé sans qu'ça pèse une once, et…

— Bon, bon ; ce n'est pas de cela que je veux parler. Tel que vous me voyez, je suis chargé d'une mission secrète par le gouvernement…

— Ah ! ah !

— Il se passe des choses extraordinaires dans ce pays, monsieur le maire.

— Ma foi, m'est avis qu'y n'y a rien à en dire : les foins ont manqué, mais le vin sera bon.

— Eh ! qu'est-ce que vos foins en comparaison du salut de la France ?… Monsieur le maire, un immense complot s'ourdit en ce moment.

— Comment que vous dites ça ?

— Je dis que la France est sur un volcan, et qu'il faut la sauver.

— Ah ! ah !... Eh bien ! qu'on la sauve, je n'm'y oppose pas.

— En conséquence, je vais vous donner connaissance des ordres dont je suis porteur, et qui sont signés de tous les ministres.

Àces mots Guibard tira de sa poche un riche portefeuille, prit un des papiers qu'il contenait, et le présenta au maire qui lut tant bien que mal ;

« Il est ordonné à toutes les autorités civiles et militaires de mettre à la disposition du comte de la Guibardière la force armée dont il pourra avoir besoin pour l'exécution de la mission dont il est chargé. »

Àla suite de ces lignes étaient les signatures des ministres, avec timbres, cachets, etc. Tout cela était encore de l'hébreu pour le bon paysan ; mais Guibard lui dit :

— Vous savez qui je suis ; maintenant voici ce que je veux : demain, dans l'après-midi, il me faut trente hommes bien armés pour saisir au passage la tête du complot, qui doit passer à deux lieues d'ici.

— En vérité ?... Voyez donc à quoi on est exposé sans s'en douter !

— Ne vous disais-je pas tout à l'heure que la France était sur un volcan ?

— C'est vrai ; mais c'est que, sauf vot' respect, je ne connais pas cette bête-là.

— Diable ! vous ne lisez donc pas les discours des députés ? Qu'importe !... Vous comprenez qu'il me faut trente hommes bien armés.

— Alors je n'vois qu'une chose ; c'est d'envoyer à la sous-préfecture de la ville voisine demander tous les gendarmes...

— Mais, monsieur le maire, vous ne comprenez donc pas ? ce ne sont pas des gendarmes que je veux ; ce sont des hommes... des hommes bien armés.

— Et c'est à moi que vous demandez ça ?...

— Sans doute : je vous requiers, en vertu des ordres ministériels... Est-ce que ce n'est pas clair ?

— Pour vous, c'est possible ; mais, quant à moi, je n'y comprends pas grand'chose, et y m'semble qu'ça serait l'cas d'en toucher deux mots au conseil micipal, pour à cette fin qu'y n'vienne pas m'chanter pouille un d'ces quatre matins. Par ainsi, j'vas leux envoyer Jean Bidoux : l'conseil est quinvoqué, et d'main y f'ra jour. En attendant, monsieur l'comte, j'ai un lit à vot' service, et on va couper l'cou à que'ques poulets.

— Mais pensez-vous que votre conseil municipal comprenne ?...

— Soyez tranquille ; j'lui expliquerai ça comme il faut. D'abord c'est à savoir qu'y a un complot... c'est clair ça ! un complot au moyen d'quoi la France est au carcan... heim ?... Moi, voyez-vous, j'suis pas malin, mais j'ai d'la mémoire, c'qui dispense d'écrire.

D'après ça, y s'agit de couper la tête au complot, qui doit passer dans l'canton d'ici à d'main soir… Vous n'm'avez dit ça qu'une fois, et je l'sais sur l'bout du doigt.

Guibard comprit bien vite qu'il n'avait rien à redouter de l'intelligence de ces braves gens, et, comme il était très-fatigué, il accepta de grand cœur le souper et le gîte qui lui étaient offerts.

— Allons, Marianne ! s'écria le maire, la broche, mon enfant… Toi, Jeannette, mets la table dans la grande salle… La grande salle, monsieur le comte, c'est comme qui dirait la maison commune ou l'Hôtel-de-Ville ; en cas d'mariage, les mariés n'en sortent qu'pour aller s'coucher : mon bureau sert d'ralonge à la table et d'orchestre au ménétrier.

Guibard ne pouvait s'empêcher d'admirer ces mœurs patriarcales que la civilisation s'efforçait de corrompre ; il fit tous ses efforts pour mettre son esprit à la hauteur de celui de ses convives ; mais ce fut inutilement : à chaque instant cette civilisation le prenait pour ainsi dire à la gorge, et lui faisait crier merci. Il sentait que, malgré lui, il appartenait à ce monde de corruption ; les vieilles habitudes l'emportaient sur les sensations nouvelles, et il était maintenant arrivé trop loin pour qu'il lui fût possible de retourner sur ses pas. Il riait pourtant, mais d'un rire dédaigneux, causé par la contraction. Il lui semblait que les paysans au milieu desquels il se trouvait valaient davantage que lui, et cependant il affectait avec eux, et sans pour cela se faire violence, un air de supériorité qu'on ne lui contestait pas.

— Décidément, se disait-il en se couchant, le terme moyen sera toujours une sottise ; il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée, et, après tout, il vaut mieux être mangeur que mangé.

Là-dessus, le vieux forçat s'endormit tranquillement, et ne s'éveilla que fort tard, le lendemain.

Cependant Jean Bidoux, d'après les ordres de M. le maire, avait convoqué le conseil municipal, lequel conseil, s'imaginant qu'il s'agissait d'ordonner une battue aux loups, ou quelque autre chose semblable, se trouva au grand complet, dès le matin, dans la grande salle de M. le maire. Alors l'estimable magistrat ouvrit la séance, et s'exprima si clairement que personne n'y comprit rien ; ce qui était fort heureux pour Guibard, qui arriva au moment où une discussion orageuse venait de s'élever à l'occasion de certains mots prononcés par le maire, et que personne ne comprenait plus que lui.

— Messieurs, s'écria-t-il en entrant dans la salle des séances, ce n'est pas quand la patrie est en danger qu'il convient de discuter sur les mots. D'ailleurs je dois vous prévenir que toute délibération serait regardée comme acte séditieux. Dans les circonstances graves où nous nous trouvons, le plus pressé est d'agir… Vous me direz que votre commune n'est pas riche, je le sais, et je le sais parce que le ministre me l'a dit. Son excellence a mieux fait ; elle m'a chargé d'examiner quels sont les besoins de cette commune bien pensante, et voici mille écus que je suis chargé de remettre à l'honorable conseil municipal pour en faire tel usage qu'il lui conviendra.

Àces mots, Guibard jeta cent cinquante louis sur le bureau de M. le maire ; et, au même instant, le conseil municipal décida, à l'unanimité, que trente hommes bien armés seraient mis immédiatement aux ordres de M. le comte de la Guibardière, conformément aux ordres ministériels, dont ledit comte de la Guibardière était porteur.

— Maintenant, dit le maire, il n'y a plus qu'une chose qui m'embarrasse ; c'est de savoir où je trouverai les hommes armés que nous venons de voter.

— C'est, ma foi, vrai, dit l'adjoint ; je n'y avais pas songé.

— Quoi ! s'écria Guibard, n'avez-vous pas une garde nationale ?

— Certainement, que nous en avons une… et une fameuse… sur le papier… Mais, quant aux hommes, c'est autre chose ; ils prétendent que, pour être soldats vingt-quatre heures, il leur faut des fusils toute l'année : or nous n'avons que six fusils pour deux cents hommes.

— Qu'importe ? dit Guibard ; dans les grandes occasions, il ne faut prendre conseil que de son courage, et c'est ce que je fais en ce moment. Armez votre monde de faux, de fourches et de fléaux ; surtout faites-leur comprendre que le gouvernement est pour eux, et qu'ils ne courent pas le moindre danger.

— Messieurs, s'écria l'adjoint, la patrie est la patrie, et moi je suis l'adjoint de monsieur le maire ; en conséquence, je me mets à la tête des troupes.

— Eh ! mon garçon, dit le maire, où sont-elles tes troupes ?

— Gourez au clocher de l'église, faites sonner le tocsin. Aux armes, citoyens !… C'est que je me rappelle le bon temps, voyez-vous !

— Monsieur l'adjoint, s'écria Guibard, au nom de son excellence, je vous fais chevalier de la Légion-d'Honneur !…

— Eh ! allez donc, vous autres ! avez-vous pas peur que le complot ne vous mange ?... Moi, je suis pour le gouvernement, sacré nom ! Le gouvernement, voyez-vous, c'est le fort des honnêtes gens... quand ils ont la croix d'honneur surtout. Messieurs, je propose de voter à l'unanimité des remercîmens à monsieur le comte pour l'honneur qu'il a fait à monsieur votre adjoint en particulier, et au conseil en général, au moyen des mille écus et de la croix d'honneur... D'abord, moi, je me mets à la tête des braves !...

— Je n'attendais pas moins de vous ! s'écria Guibard... Allons, monsieur le maire, j'ai encore quelques croix en réserve, il ne tient qu'à vous d'en détacher une ; mais vous n'avez pas un instant à perdre ; car je n'ai pas encore un homme des trente que je vous ai demandés.

Il n'en fallait pas tant pour mettre tout le village en rumeur : en moins de vingt minutes, le bruit se répandit qu'un grand personnage donnait la croix à qui voulait le suivre. On réunit donc, sans beaucoup de difficulté, trente guerriers dont moitié se trouva armée de fusils de chasse, et l'autre moitié de faulx et de fourches, quelques-uns même de bêches, de couperets, etc. ; mais tout fut trouvé bon, et les hommes pleins de bonne volonté ; car on racontait déjà des merveilles de la générosité de monsieur le comte de la Guibardière. Ce fut bien autre chose quand Guibard eut fait mettre un tonneau de vin à la disposition de ces braves gens ; on but cent fois à la santé de monsieur le comte ; on jura de lui obéir et de le suivre partout où il lui plairait de conduire cette troupe fidèle.

— Vive monsieu l'comte !... Honneur à monsieu l'comte !... Victoire à monsieu l'comte !... Tout pour monsieu l'comte !...

Guibard mit l'enthousiasme au comble en jetant sur la table à peu près autant de pièces d'or qu'il avait de soldats :

Mes amis, dit-il, il n'est pas juste que l'on s'embarque sans biscuit, et, quoique je n'aie pas l'intention de vous mener bien loin, on peut avoir besoin de se rafraîchir ; voici pour les rafraîchissemens.

Alors ce ne fut plus de la joie, mais du délire. On trépignait ; les pièces furent empochées plus vivement encore que les verres n'avaient été vidés ; et Guibard, jugeant le moment favorable, donna le signal du départ.

La troupe, en tête de laquelle marchaient le vieux galérien et l'honnête adjoint, revêtu de l'écharpe qu'il avait empruntée au maire, arriva bientôt sur la grande route ; Guibard prit position dans un lieu convenable, et fit faire halte. Il n'était pas sans crainte sur le refroidissement possible de l'enthousiasme ; mais heureusement on n'attendit pas longtemps : au soleil, qui venait de se coucher, succédait le crépuscule, lorsque les yeux perçans de Guibard reconnurent, à une distance encore éloignée, les forçats au milieu desquels Georges se trouvait.

— Aux armes ! mes amis, dit-il, voici l'instant de vous montrer.

— Mais je ne vois personne, dit l'adjoint.

— Regardez par ici… Tenez… Voyez-vous maintenant ?

— Dame ! je vois la chaîne ; un tas de bandits comme il en passe par ici tous les deux ou trois mois, pour aller aux galères à Brest.

— Ah ! vous prenez ça pour… Au fait, c'est naturel… Il est clair que ça doit vous faire cet effet-là, parce que vous ignorez…

Eh bien ! monsieur l'adjoint, ce que vous prenez pour la chaîne est justement l'âme du complot en question… C'est extraordinaire, n'est-ce pas ? je le crois parbleu bien ! ce sont là de ces choses qu'on ne voit pas tous les jours… Soyez sûr de ce que je vous dis… D'ailleurs j'ai là les ordres des ministres : Il est ordonné à toutes les autorités civiles et militaires, etc.

— Je n'ai pourtant pas la berlue ; je vois bien la chaîne et les gardes.

— Mon Dieu ! qui est-ce qui vous dit le contraire ? Vous voyez une chose qui a l'air de la chaîne, et vous dites : Voici la chaîne ; c'est bien naturel ; mais, moi, je vous dis que ce qui a l'air d'être la chaîne n'est pas la chaîne, et j'ai l'honneur de rappeler à monsieur l'adjoint, membre de la Légion-d'Honneur, qu'il est ordonné à toutes les autorités civiles et militaires… Ainsi, soyez tranquille ; exécutez mes ordres, et vous verrez… Je ne vous dis pas ce que vous verrez, afin que vous jouissiez de la surprise.

L'adjoint ne pouvait manquer de trouver ces raisons excellentes, car il n'y comprenait rien. Il renouvela donc les protestations d'obéissance et de dévouement, et Guibard, après avoir fait ranger sa troupe en bataille, s'avança vers le cordon, toujours accompagné de l'adjoint, sur la présence duquel il comptait un peu pour intimider son adversaire.

— Halte là ! s'écria-t-il quand il fut à la portée de la voix.

La chaîne et son escorte s'arrêta, et Guibard s'avança encore de quelques pas avec l'adjoint.

— Capitaine, dit-il, vous voyez que je suis homme de parole… Bas les armes, ou vous êtes mort !

En parlant ainsi il tenait un pistolet de chaque main, et indiquait du geste ses trente hommes rangés en bataille.

— Ah ! vieux scélérat ! dit le capitaine, c'est encore là un de tes tours !

— Compagnons ! s'écria Guibard en s'adressant aux forçats, du courage ! faites usage de vos fers… de vos pieds, de vos bras, de vos dents ! Ferme sur la chanterelle, et vous êtes libres !…

— Et tu ne le seras pas, toi, car le diable va te prendre, dit le capitaine.

Et à ces mots il fit feu presque à bout portant sur Guibard, qui tomba en ordonnant à son monde de charger. Mais, par malheur, la digestion commençait à se faire, l'enthousiasme tombait, et il se trouva que, sur quinze fusils, quatorze étaient sans pierre et le quinzième n'avait pas de chien. L'adjoint, qui avait entendu siffler la balle, s'enfuit à toutes jambes, la troupe entière en fit autant, et Guibard fut abandonné. Fort heureusement, il n'avait pas perdu connaissance ; il se releva donc vivement, et, à la faveur de l'obscurité, il parvint à gagner un bois voisin, où il passa le reste de la nuit. Au point du jour, il revint sur le grand chemin, et, malgré la blessure grave qu'il avait reçue, il prit place dans la première voiture publique qu'il aperçut.

— Et puis, disait-il en se serrant la poitrine avec un mouchoir à l'endroit où la balle avait pénétré, que tous ces imbéciles dont le monde pullule viennent donc encore me parler de la

Providence !… Bonaparte avait raison : la Providence est pour les gros bataillons, et je suis seul !…

02-17

L'espérance faisait battre délicieusement le cœur de Justine ; il lui semblait qu'elle touchait au terme de tous ses maux ; elle savait ce que pouvait la volonté ferme de Guibard, et il lui semblait presque impossible qu'il ne réussît pas, quelque périlleuse que fût l'entreprise qu'il avait conçue. Elle comptait les heures ; il lui semblait que chaque instant qui s'écoulait la rapprochait de Georges. Cette fois elle était bien décidée à quitter la France avec l'infortuné Valmer ; après avoir tant souffert, elle espérait trouver le bonheur sous un ciel étranger, et elle faisait, pour un avenir qui lui paraissait prochain, des projets à perte de vue qui l'aidaient à tromper son impatience.

Huit jours s'écoulèrent ainsi, puis l'inquiétude vint. Guibard n'avait-il pas échoué ? n'était-il pas plus raisonnable de craindre que d'espérer quand il s'agissait de vaincre des difficultés si grandes, de braver tant de dangers ? voilà ce que se demandait l'orpheline, et elle se laissait aller à la tristesse ; mais l'espérance revenait bientôt, et chaque soir elle se disait : — C'est peut-être pour demain !

Enfin Guibard parut, mais il était seul, son visage était pâle ; ses yeux, si vifs, semblaient éteints ; il se soutenait avec peine.

— Mon enfant, dit-il d'une voix que la douleur altérait, il n'y a rien de nouveau ; je n'ai réussi qu'à me faire mettre une balle

dans le ventre ; et ce n'est pas pour moi que j'en suis fâché, car ma carcasse est trop vieille pour que j'y tienne beaucoup ; mais c'est pour ce pauvre Georges, qui doit être arrivé maintenant, et auquel mes efforts pour le délivrer auront valu la double chaîne.

— Ô mon Dieu ! vous m'abandonnez donc !

— Ne parlez donc pas de ça ; les affaires de ce monde n'ont rien de commun avec celles de l'autre ; et d'ailleurs, parce qu'il ne me reste plus qu'à me faire enterrer, ce n'est pas une raison pour que Georges reste où il est… Ah ! si je n'avais pas cette chienne de balle, et que vous pussiez me prêter votre joli minois, seulement pour quinze jours… Mais à présent je ne puis plus vous donner que des conseils : n'oubliez donc pas, mon enfant, qu'une jolie femme est une puissance… une puissance capable de faire fléchir toutes les autres… Il est vrai que cela dépend de la manière de s'en servir…

— Au nom du ciel ! que faut-il faire ?

— Presque rien : il s'agirait seulement de bien vous persuader que vous êtes belle comme un ange, et que Georges souffre comme un damné.

— De grâce, mon cher Guibard, expliquez-vous !

— Ma foi, ça me paraît clair : il s'agit de vous persuader que vous pourrez tout ce que vous voudrez ; reste à savoir si vous voudrez tout ce que vous pouvez. Or, mon enfant, il y a une chose que les hommes en général, et les grands fonctionnaires en particulier, entendent toujours avec plaisir, à savoir les paroles qui sortent d'une jolie bouche.

— Ainsi vous me conseillez de solliciter la grâce de Georges ?…

— Et je suis sûr que vous l'obtiendrez, si vous le voulez. À votre place, mon enfant, je prendrais la poste dès aujourd'hui, et j'irais droit à Brest. Une fois là, je remuerais ciel et terre… Je harcèlerais les autorités… Le commissaire du bagne, par exemple. Cet homme-là a pour ainsi dire droit de vie et de mort sur les malheureux dont Georges fait partie ; c'est lui qui, à certaines époques de l'année, dresse la liste des condamnés qui lui semblent avoir des droits à ce que l'on appelle la clémence royale. Si vous parvenez à faire mettre le nom de Georges l'un des premiers sur cette liste, le pauvre garçon est gracié… Et, je le répète, vous y parviendrez si vous le voulez : ça vous coûtera quelque chose ; mais vous êtes en fonds… Pour moi, mon enfant, je vais tâcher de me faire guérir, et, si j'en viens à bout, nous nous reverrons.

Il partit sans que Justine pensât à le retenir : Georges absorbait toutes ses pensées.

— Oui, je vais partir, dit-elle après quelques instans de réflexion, je te verrai au moins, mon Georges bien-aimé ; tu sauras que je suis là, que je ne m'occupe que de toi, et tu souffriras moins. Guibard a raison ; on peut vaincre bien des difficultés avec de la persévérance. Rien ne me rebutera ; j'irai implorer à genoux la pitié de ces hommes qui peuvent disposer du sort de Georges ; je leur peindrai ses vertus, ses malheurs, et s'ils sont humains, s'ils ont des entrailles, ils me le rendront.

Ce n'était pas tout-à-fait là ce que Guibard avait voulu dire, et Justine le savait bien, mais elle repoussait cette idée de toutes ses forces, afin de s'affermir dans la résolution qu'elle venait de prendre. Ses préparatifs furent bientôt faits. Elle prit tout l'argent que Guibard lui avait laissé, et dès le lendemain elle faisait route

dans la malle-poste, en compagnie d'un jeune homme à l'air suffisant, aux manières lestes, au verbe haut, parlant de tout à tort et à travers. Justine fut très-fachée en apprenant qu'elle aurait ce compagnon de voyage jusqu'à Brest ; mais elle ne tarda pas à se réjouir de ce qui l'avait affligée d'abord.

— Madame va à Brest ?

— Oui, monsieur.

— Jolie ville, port admirable… Et puis nous avons le bagne… C'est fort curieux… Des galériens qui jouent avec leurs fers… Ces gaillards-là sont heureux comme des poissons dans l'eau, depuis que mon père les gouverne…

Justine, qui jusque là n'avait répondu que par monosyllabes fut frappée de ces dernières paroles, et elle s'enhardit assez pour risquer une question.

— Monsieur votre père est…

— Un excellent homme, et de plus commissaire. Quand à moi on assure que j'étudie la médecine à Paris ; il n'y a que moi qui sait le contraire ; en conséquence je vais passer les vacances sous le toit paternel. Ça n'est pas excessivement amusant ; mais il faut bien se reposer un peu… Madame n'est pas de Brest ?

— Non, monsieur, je n'y connais personne.

— Alors, si madame veut le permettre, je serai son cicerone : nous visiterons tout ce qu'il y a de curieux.

— C'est trop de complaisance…

— C'est convenu, n'est-ce pas ?… D'ailleurs vous ne pouvez pas mieux tomber : vous comprenez que le fils d'un fonctionnaire public pénètre partout… Parbleu ! il faut convenir que le hasard me traite en enfant gâté… J'espère, ma charmante compagne, que vous ne vous ennuierez pas.

Justine crut reconnaître la main de la Providence qui aplanissait les difficultés qu'elle n'avait espéré de vaincre qu'avec beaucoup de peine.

— J'aurai bien peu de temps à donner au plaisir de la promenade, monsieur reprit-elle. Je suis appelée à Brest par l'intérêt que je prends à une personne qui m'est bien chère, et qu'une condamnation terrible autant qu'injuste a frappée.

— Ah ! diable ! c'est malheureux ; mais c'est un peu de mon ressort cela. D'abord, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, mon père est un excellent fonctionnaire ; j'en fais tout ce que je veux, et je pourrai vous être utile…

— Ah ! monsieur, ma reconnaissance serait éternelle.

Peu à peu, il s'établit une sorte d'intimité entre le jeune homme et Justine. Le troisième jour, Albert, c'était le nom du voyageur, savait une partie de l'histoire de Georges, et il avait promis de s'intéresser vivement au protégé de sa belle compagne de voyage ; mais, après chaque promesse il demandait quelque nouvelle faveur : un baiser sur la main, un regard, la permission d'espérer autre chose. Justine regrettait presque de s'être si fort avancée ; puis, en pensant qu'il s'agissait de la délivrance de Valmer, elle reprenait courage, espérant qu'il lui serait facile de résister aux prétentions de son protecteur, assez long-temps pour qu'elle n'eût plus besoin de lui.

Les choses en étaient là lorsque l'on arriva à Brest. Justine descendit à un modeste hôtel, et Albert la quitta en promettant de revenir bientôt.

Le premier soin de l'orpheline fut d'écrire à Georges.

« Du courage, bon ami, lui marquait-elle ; l'épreuve est terrible, mais j'ai l'espoir qu'elle ne se prolongera pas. Je me sens toute la force nécessaire pour t'arracher de l'abîme où l'on t'a jeté ; tous mes instans t'appartiennent. Je ne puis et ne veux m'occuper que de toi. J'arrive aujourd'hui, et j'aurai le bonheur de te voir bientôt. Je souffre déjà moins depuis que je me sens si près de toi. »

Ce n'était pas chose facile que de faire remettre ce billet au condamné ; mais, grâce à Albert, il lui parvint le jour même, ainsi que l'argent que Justine y avait joint, et l'infortuné sentit un rayon d'espérance pénétrer dans son cœur.

02-18

Il y avait près de deux mois que Justine était à Brest, et ses affaires n'étaient guère plus avancées que le premier jour. Albert avait été surpris d'abord, puis il s'était indigné de ne pouvoir rien obtenir de cette femme à laquelle il pouvait tant accorder ; cette pensée blessa son amour-propre, heurta l'opinion que ses succès auprès des grisettes de Paris lui avaient donnée de son mérite.

— Mais c'est incroyable, se disait-il, il n'en faut pas davantage pour perdre un homme de réputation. Comment ! j'aurai eu en trois jours deux danseuses de la Gaîté et une comtesse au bal de

l'Odéon ; toutes ces conquêtes ne m'auront coûté que quelques déjeuners, un ou deux spectacles, et cette petite précieuse me tiendra en échec pendant trois mois ! C'est vraiment par trop fort… Décidément, ma belle amie, nous allons vous pousser dans vos derniers retranchemens, je serai inexorable… Ce n'est qu'une fantaisie ; mais que diable ferait-on en province si l'on n'avait pas de ces fantaisies-là, ou si elles étaient toutes aussi difficiles à satisfaire ? Il est vrai que la difficulté donne un certain charme, y ajoute un je ne sais quoi qui vaut son prix… Mais il ne faut pas que cela traîne trop en longueur.

Définitivement nous allons frapper le grand coup, lâcher le sine qua non !

Justine cependant ne perdait pas courage ; déjà, à plusieurs reprises, elle avait pu voir Georges et lui parler, et chaque fois elle n'avait rien négligé pour le consoler, en lui faisant espérer un prompt adoucissement aux maux qui l'accablaient. Oh ! comme elle avait souffert à la vue de son bien-aimé traînant une lourde chaîne au milieu de ces êtres dégradés auxquels pour la plupart il ne restait plus rien de l'homme ! Et Georges non plus n'était désormais pas compté pour un homme ; il n'était plus Georges Valmer, il était le galérien n tant. L'âme de la pauvre fille se brisait en pensant aux tortures qu'endurait celui que son cœur adorait ; tortures de chaque jour, de chaque instant, et qui devaient durer toujours ! Quelquefois ces tristes pensées accablaient Justine ; puis, tout-à-coup, elle se sentait une force surnaturelle, et il lui semblait impossible qu'elle ne parvînt pas à sauver celui qu'elle aimait si tendrement. Cette exaltation durait peu ; la vue d'Albert, un mot de ce jeune fat suffisaient pour détruire cette

confiance ; car elle savait maintenant à quel prix était attaché le service qu'il pouvait lui rendre.

— Ma fidèle et tendre amie, lui dit Georges la dernière fois qu'elle put pénétrer jusqu'à lui, songe à toi, ne t'épuise pas en efforts inutiles, je n'espère plus, et je sens que mes forces m'abandonnent ; l'horrible supplice que j'endure finira bientôt.

— Au nom de Dieu ! Georges, toi qui es mon frère bien-aimé, ne te laisse pas abattre !... Tu me conseilles de vivre, et tu veux mourir ! Est-ce que ta mort ne serait pas la mienne ? est-ce que mon âme peut être séparée de ton âme ?... Non, tu ne périras pas dans cette horrible lieu, Georges ; je te sauverai... oui je te sauverai !...

D'abondantes larmes coulaient sur les joues de l'orpheline ; mais sa voix était ferme et une sorte d'enthousiasme animait son noble visage.

— Mais cela est impossible, dit tristement Valmer ; mes évasions, les tentatives qui ont été faites par Guibard pour m'enlever d'ici m'ont rendu l'objet d'une surveillance rigoureuse et spéciale ; j'ai tout pesé, tout examiné : la fuite est impraticable ; quant aux grâces qui s'accordent chaque année, il n'y faut pas compter ; on n'est ordinairement porté sur le tableau qu'après un long séjour dans cet enfer, et encore ce bienfait n'est-il accordé qu'aux créatures de quelques fonctionnaires. Ainsi, tu le vois, nous nous bercions d'espérances chimériques. Mais quand on souffre on a besoin de croire à un monde meilleur... Nous nous y réunirons, Justine ; c'est le seul espoir que je puisse conserver.

— Et moi je veux que tu espères autre chose, mon ami !... Je le veux ; je te le commande !... Ô toi, que j'aime plus que la vie, je

t'en conjure, rappelle ton courage ; Dieu ne nous abandonnera pas.

Àces derniers mots, un sourire amer erra sur les lèvres du condamné. Il prit la main de Justine, la pressa tour à tour sur ses lèvres et sur son cœur, et répondit :

— Je vivrai, puisque telle est ta volonté et je souffrirai moins en pensant que j'obéis à tes ordres.

De retour à son hôtel, Justine trouva Albert qui l'attendait.

— Charmante créature ! je mourais d'impatience.

— Vous êtes toujours galant, monsieur Albert.

— Oui, je l'avoue… le fait est que je m'en tire assez bien… mais il faut convenir qu'auprès de vous ça ne m'avance pas à grand'-chose… Vous savez ce que j'ai fait pour vous, ce que je peux obtenir encore, et cependant…

— Je serai éternellement reconnaissante…

— Ah ! oui ! toujours le même refrain : de la reconnaissance, c'est tout ce que vous avez à offrir à un homme qui vous adore…

— Je vous en ai instruit ; mon cœur n'est plus libre.

— C'est cruel, parole d'honneur ! c'est de la dernière barbarie !… Comment est-il possible qu'avec tant de charmes, tant d'appas, tant de grâces… À propos de grâce, vous savez, le tableau dont nous avons parlé, c'est demain qu'on le dresse… Comment trouvez-vous le jeu de mot ?… le calembourg ? Heim ? mauvais ! détestable ! mais c'est venu naturellement.

— Que dites-vous ?… Quoi ! demain…

— Eh bien ! qu'y a-t-il donc là d'extraordinaire ? Est-ce qu'il ne faut pas que ça se fasse ? C'est moi qui serai chargé du dépouillement des notes ; mon père est très-content que je m'en occupe, et alors…

— Oh ! monsieur Albert, vous ne serez pas insensible à mes prières, à mes larmes…

— Non, certainement ; d'abord je suis très-sensible naturellement ; mais, femme divine, vous sentez que l'amour impérieux que j'éprouve pour vous m'ôte la force de renoncer à mes avantages…

— Vous ne parlez pas sérieusement, monsieur Albert ; non, cela est impossible.

— Très-sérieusement, je vous jure. Il ne tient qu'à vous que votre protégé soit placé en tête du tableau avec des recommandations soignées, tapées dans le bon style, de ces notes qui n'ont jamais manqué leur effet. Et pour cela, qu'est-ce que je vous demande ?… cette grâce, celle de ne pas vous quitter d'ici à demain…

— Oh ! c'est horrible, monsieur !… si jeune encore et si corrompu !…

— Allons, trop séduisante prêcheuse, ne nous fâchons pas et n'en parlons plus. Au fait, il serait mal de faire un passe-droit de cette nature ; il y a là tant de pauvres diables qui attendent leur tour depuis dix, quinze, vingt, et même vingt-cinq ans…

Justine était dans la plus violente agitation ; la dernière planche de salut allait lui échapper ; encore quelques instans et Georges était perdu sans retour.

— Albert, s'écria-t-elle tout-à-coup, je suis riche, beaucoup plus riche que vous ne l'imaginez. Mettez un prix à la faveur que je sollicite… Que vous faut-il ? Tenez, voici de l'or,… beaucoup d'or ;… il vous appartient.

Àces mots elle tira d'un meuble un sac rempli de pièces de vingt francs, et le vida avec bruit sur une table. Le jeune homme demeura quelques momens interdit ; mais, après un léger combat, l'amour-propre l'emporta sur les autres sentimens.

— Madame, dit-il, remarquez, je vous supplie, que ce n'est pas moi qui ai pensé que votre possession pouvait être évaluée à prix d'or, et veuillez trouver bon que la compensation ne me paraisse pas suffisante. Encore un seul mot : si votre porte m'est ouverte ce soir, demain je tiendrai mes engagemens ; mais il serait inutile de me recevoir pour me faire d'autres conditions ; car, pour la dernière fois, ce bonheur, qu'il faut que j'obtienne de vous, ne peut être compensé par aucune valeur.

Il sortit, et laissa l'orpheline en proie à des tortures morales, plus violentes que toutes celles qu'elle avait endurées jusqu'alors.

— Non, non, disait-elle en joignant les mains, et levant les yeux vers le ciel, je ne me souillerai point.

Elle se représentait Georges expirant de misère et de désespoir, faisant, dans son agonie, des efforts impuissans pour se débarrasser des fers, dont on ne séparerait son cadavre que pour le jeter dans une fosse où se confondent les restes de plusieurs milliers de criminels.

— Pourtant je peux le sauver, reprenait-elle ; je puis le rendre à la vie et au monde… Mon Dieu ! mon Dieu ! pardonnez-moi !…

Oh ! je mourrai bientôt, car je ne serai plus digne de lui ; mais il vivra ; je conserverai ma place dans son cœur, et il ne me maudira jamais !…

Elle était depuis long-temps dans cette situation d'esprit, et elle n'avait pu se résoudre encore à prendre une résolution, lorsqu'Albert revint.

— Eh bien ! enchanteresse, avez-vous prononcé sur mon sort ? Dois-je vous fuir à jamais et vous maudire, ou dois-je à genoux implorer que vous ne repoussiez point et mon amour et la liberté de Georges Valmer.

L'orpheline baissa les yeux vers la terre ; il lui fut impossible de parler, et Albert s'approcha d'elle ; alors une sueur froide couvrit son visage, son cœur cessa presque de battre ; elle crut qu'elle allait mourir, et elle en bénissait l'Éternel ; elle s'évanouit… Georges devait être sauvé…….

Justine de Mellerand, victime du plus sublime dévouement, s'était vouée à l'opprobre pour sauver l'homme qu'elle aimait plus que la vie… Horreur… elle portait dans son sein…….

02-19

Le lendemain, Albert écrivait en tête du tableau des grâces : « Georges Valmer, jeune homme sage, religieux, remplit avec zèle et soumission tous ses devoirs. Nul n'a plus de droits à la clémence royale, et il serait déplorable qu'une plus longue captivité permît à la corruption de l'atteindre. Nous le recommandons de

toutes nos forces à monseigneur le garde des sceaux, ministre de la justice. »

En même temps Justine recevait la permission de voir Georges. Ce dernier fut presque effrayé en la voyant :

— Tu souffres, ma chère Justine, lui dit-il ; tu n'es pas bien.

— Ce n'est rien, mon bien-aimé… une indisposition… Georges, tu vas être bientôt libre, j'en ai maintenant la certitude : tu es le premier sur le tableau.

— Ô mon Dieu !… Et c'est en pleurant que tu m'annonces un bonheur aussi inespéré !… Pourquoi retirer ta main de la mienne ?… Viens donc que je te presse dans mes bras ! Ah ! Justine, il se passe en toi quelque chose de bien extraordinaire !

— Mais… je ne sais… l'émotion… Georges, douterais-tu de mon amour ?… Oh ! ce malheur serait plus affreux que tous les autres !

— Non, non !… Est-ce que je vivrais si j'en pouvais douter ?… Je suis injuste : est-il étonnant que ta santé soit altérée ? la mienne l'est bien, et j'ai peut-être moins souffert que toi… Viens sur mon cœur, mon ange tutélaire !

Pendant qu'il la couvrait de baisers, la pauvre fille faisait des efforts inouïs pour retenir les sanglots qui l'étouffaient.

— Je vais partir, dit-elle enfin ; aujourd'hui même je retourne à Paris. Il ne faut rien laisser au hasard : j'irai au ministère de la justice, à la direction des grâces ; je solliciterai ; j'activerai autant que je le pourrai, par mes prières, si on veut bien les entendre, et

par des présens, si on veut les recevoir. J'espère actuellement que le courage ne te manquera plus.

Georges avait presque oublié tous ses maux ; il n'en recouvra le sentiment qu'en se séparant de Justine, qui ce jour-là même partit pour la capitale, où elle arriva bientôt, mais triste et souffrante. Elle ignorait la retraite de Guibard, dont les conseils auraient pu lui être d'un grand secours pour les démarches qu'elle se proposait de faire ; et elle espérait trouver chez elle quelque lettre de ce singulier personnage ; il n'avait point écrit, et il n'avait même pas reparu.

Forcée de s'en tenir à ses propres lumières, Justine commença ardemment toutes sortes de démarches ; mais l'infortunée ne tarda pas à perdre le repos, la santé, la raison : elle frémit… quoiqu'elle ne reconnût point à quel prix elle avait payé la liberté de Georges ! Un mal affreux la dévorait ; ses yeux perdirent leur éclat, son teint devint livide, ses dents se noircirent, ses cheveux tombèrent, elle se flétrit entièrement, et une maigreur horrible remplaça cet air de jeunesse et de santé. L'ignorance d'abord, et ensuite une timidité insupportable, l'empêchèrent, dans les premiers temps, d'avoir recours à un médecin : la maladie fit des progrès effrayans, et, lorsque, accablée, elle réclama enfin les secours de l'art, sa mauvaise étoile la jeta dans les mains d'un misérable qui, profitant de son inexpérience et de sa bonne foi, lui vola ce qui lui restait d'argent et ne la guérit pas. La pauvre fille fut bientôt en proie au plus violent désespoir ; elle appelait la mort à grands cris ; son corps était devenu hideux. Pour comble de douleur, ceux qui l'avaient soignée l'abandonnèrent dès qu'elle n'eut plus de quoi solder leurs visites.

Cependant quelques voisines de cette infortunée en eurent pitié.

— Voyez un peu, madame Gerbois, disait l'une d'elles, c'est-y pas une horreur que de mettre, une jeunesse dans un état pareil ?... Dieu ! que ces coquins d'hommes sont inconséquens !

— Ah ! dame ! les jeunes gens du jour d'aujourd'hui sont si mal appris !... ça n'a pas plus de religion que dessus ma main...

— Mais c'est qu'elle a l'air honnête tout plein c'te pauvre fille. C'est-y pas malheureux d'être subtilisée à ce point-là ?

— D'autant plus malheureux que la voilà sans sou ni maille ; et elle a tout-à-fait vendu pièces à morceaux ; il ne reste plus que les gros meubles qui sont pour le propriétaire bien entendu, parce qu'un propriétaire ne doit jamais perdre ses droits ; c'est juste.

— Voyez pourtant !... On va donc la laisser mourir comme une pauvre abandonnée ?... Ça ne sera pas ! et ça ne sera pas, parce que ça ne doit pas être. L'hospice n'est pas fait pour des chiens. Qu'est-ce que vous en dites, madame Gerbois ? Est-ce qu'elle n'y serait pas mieux qu'chez elle ? Tenez, si vous voulez, nous allons lui en toucher deux mots. C'est un acte de charité ; et, si le cœur lui en dit, on pourra se cotiser pour avoir un fiacre.

Les deux commères entrèrent chez Justine, qui était dans une situation déplorable.

— Mon enfant, lui dit madame Gerbois, on ne meurt pas pour mal avoir ; mais il est certain que vous ne pouvez pas guérir chez vous, c'est pourquoi moi et madame Rigaud...

— Mon Dieu ! interrompit cette dernière, faut pas tant tourner autour du pôt. Nous allons vous conduire à l'hospice, si vous voulez. Dieu merci, il n'manque pas de médecins là ! il y en a que c'est une bénédiction, et des plus huppés encore, sans compter les portions calmantes qui n'coûtent rien, c'qui est toujours bien plus agréable.

— L'hôpital ! l'hôpital ! cria Justine en couvrant avec ses mains ses yeux dépouillés de cils ; ô mon Dieu ! c'est à l'hôpital qu'il faut aller mourir !

— La ! la ! calmez-vous, mon enfant ; on n'meurt pas pour si peu ; et si vous d'vez en revenir ça s'ra aussi bien là qu'ailleurs.

— Allons, ma chère amie, reprit madame Gerbois, il faut être raisonnable… Nous allons faire venir une voiture ; ça ne vous coûtera rien, et nous ne vous quitterons que lorsque vous serez dans un bon lit, avec de la tisane sur la planche, et tout ce qui est nécessaire pour votre santé.

Les deux bonnes femmes sortirent ; Justine était anéantie ; les tortures physiques et morales qu'elle endurait étaient trop vives pour qu'il lui fût possible de les supporter long-temps : aussi tomba-t-elle bientôt dans une espèce de marasme plus terrible encore que ses douleurs. Le fiacre arriva, on y porta la malade ; les deux voisines se placèrent à côté d'elle et la soutinrent de leur mieux ; la pauvre fille s'évanouissait à chaque instant, et l'inquiétude des commères était grande.

— Ah ! mon Dieu ! disait l'une, elle s'en va comme une chandelle !

— Si elle allait passer dans nos mains !…

— C'est vot'faute aussi, mame Rigaud ; v'là c'qu'on gagne à s'mêler de c'qui nous r'garde pas… Heureusement que j'ai pris ma bouteille au vinaigre…

— Ma faute à moi ! eh bien ! en v'la encore une nouvelle… C'est ma faute si c'te jeunesse a été subtilisée par un quelqu'un sans délicatesse… On a d'la charité, marne Gerbois, et on n's'en cache pas.

— Ah ! mon Dieu ! j'crois qu'y n'a pus personne… Nous v'là dans d'beaux draps avec vot' charité !…

— Donnez-moi donc la bouteille… Ferme ! frottez-lui les tempes… le goulot sous le nez… C'est ça… la voilà qui revient tout doucement ; et nous arrivons.

En effet, la voiture s'arrêta, et Justine fut déposée dans une salle d'entrée, où elle fut mise sur un brancard, sur lequel était un matelas. Après qu'elle fut visitée, on jugea son admission urgente, les bonnes femmes la quittèrent en la recommandant à Dieu, et s'éloignèrent. Pour l'intéressante victime, elle fut emportée dans une salle immense dont presque tous les lits étaient occupés, et où se promenaient quelques fantômes lépreux que la tombe semblait réclamer. Justine était très-faible et presque insensible ; de sorte que ce dégoûtant spectacle fit peu d'impression sur elle. On la mit dans un lit, on inscrivit son nom, son numéro, et on la laissa abandonnée à son malheureux sort.

C'est si peu de chose qu'un malade de plus dans un hôpital à Paris, que personne ne fit attention à la pauvre fille. On ne songea pas à lui procurer le moindre soulagement : il fallait attendre la visite des médecins. L'heure de cette visite étant venue, les plaies de l'infortunée furent mises à nu, examinées, sondées par

des hommes qui ne semblaient pas même entendre les gémissemens de la moribonde.

— Qu'en pensez-vous ? dit l'un.

— Je pense qu'il n'y faut pas penser.

— Cela pourrait fournir quelques observations.

— Nous n'aurons pas le temps de les faire.

— Vous croyez…

— Je crois qu'il n'en sera plus question dans trois jours.

Justine entendait parfaitement cet épouvantable colloque.

— Pour Dieu ! dit-elle d'une voix défaillante, faites-moi mourir de suite ; trois jours, c'est un siècle de tourmens…

Les deux disciples d'Esculape lui tournèrent le dos, et passèrent à un autre lit, sans songer seulement à lui faire entendre un mot de consolation.

Quelques instans après une religieuse apporta une potion à Justine.

— Ma fille, lui dit-elle, la miséricorde divine est grande ; il ne repousse pas les pécheurs qui reviennent à lui. Dans la situation où vous êtes, il serait prudent de vous mettre en état de grâce.

— Je ferai tout ce que vous voudrez… Trois jours ! et mourir sans revoir Georges.

— Que dites-vous donc, ma fille ? penseriez-vous encore… ? Je sens bien que vous avez de grandes raisons pour ne pas oublier les malheureux qui ont partagé vos erreurs, et vous ont précipitée

dans l'abîme ; mais il n'en faut pas moins vous réconcilier avec le bon Dieu, et ne penser désormais qu'à l'éternité… L'aumônier de la maison est un saint homme qui vous mettra dans la voie du salut… Voulez-vous qu'il vienne ?

— Je le veux bien.

— Faites votre examen de conscience.

Cet examen était facile ; la pauvre enfant n'avait jamais fait de mal ; et elle pouvait rendre à l'Éternel son âme aussi pure qu'il la lui avait donnée. Mais son affreuse situation empirait à chaque instant ; les crises se succédaient et devenaient de plus en plus intenses.

— Le monstre articulait Justine d'une voix faible, quel sort il m'a réservé ?… Ô mon Dieu ! qui vois mes souffrances, daigne au plus tôt me rappeler vers toi. Je te demande pardon des fautes que j'ai pu commettre involontairement. Jette un regard de miséricorde sur la plus malheureuse de tes créatures, prends en pitié mes misères, mes douleurs et ma résignation ? Être tout-puissant, tu le sais, je meurs flétrie, avilie, pour avoir fait une œuvre méritoire à tes yeux : que ta sainte volonté s'accomplisse, ô mon divin Sauveur, je la respecte et cesse de me plaindre ; reprends mon âme, faite pour t'adorer au-delà de cette terre où ma vertu persécutée a été la proie de toutes les tortures ! Hélas ! mes tristes jours se sont écoulés dans les larmes… Mais ma voix s'éteint, je me sens défaillir… Je te bénis, ô mon Dieu ! toutes mes souffrances vont finir… Je vais mourir… Ah ! reçois mon âme en état de grâce !… J'ai tant subi de maux… Ici Justine se tut ; ses paroles se voilèrent, sa fin était proche ; en ce moment le prêtre arriva, il se pencha vers elle.

— N'est-il pas vrai, mon enfant, lui dit-il que vous demandez à Dieu le pardon de vos fautes ?

La voix de cet homme produisit sur la mourante l'effet d'une pile galvanique ; ses yeux s'ouvrirent ; mais ils étaient hagards ; elle fit un violent effort, souleva sa tête de dessus l'oreiller, et tendit vers le prêtre sa main décharnée. L'aumônier lui donna l'absolution ; avant qu'il eût achevé la formule, Justine avait rendu le dernier soupir.

02-20

Cependant Georges avait recouvré sa liberté ; grâce pleine et entière lui avait été accordée ; il revenait à Paris, ivre d'amour et de joie. Une chose cependant venait troubler de temps en temps son bonheur ; il ne pouvait concevoir que Justine, depuis qu'elle avait quitté Toulon, ne lui eût pas donné de ses nouvelles ; il se rappelait la tristesse inexplicable qu'il avait remarquée en elle, au moment même où elle lui donnait l'assurance que tous leurs maux allaient finir ; mais ces réflexions ne faisaient qu'accroître son impatience, et, comme par les soins de Justine, il avait une bourse bien garnie, il courait en poste jour et nuit. Il arrive enfin, et, le cœur agité à la fois par l'inquiétude et la joie, il court au domicile de Justine, son ange libérateur.

Ah ! oui, lui répondit la portière à laquelle il s'adressa, je sais ce que vous voulez dire… Pauvre jeunesse !… Ça nous a fait joliment de la peine.

Et qu'est-ce que vous y ferez à son logement, puisqu'il n'y a plus personne ?

— Au nom de Dieu, expliquez-vous… parlez-vite… où est-elle ?

Dame ! elle est où on est quand on a de ces maladies-là, et qu'on n'a plus de quoi payer son médecin et son propriétaire… à l'hospice du midi.

— Justine est à l'hôpital ! Quelle est sa maladie ?… Oh ! mon Dieu ! la tête me brûle ; je sens mon crâne qui se brise…

— Dès que je vous dis qu'elle est à l'hospice du Midi, autrement dit aux Capucins, vous devez bien comprendre que ce qu'elle a elle ne l'a pas attrapé en récitant son chapelet.

Georges se rappela alors ce qu'était cet hôpital et quelle espèce de malades on y traitait ; mais cela ne fit que bouleverser davantage son esprit ; Justine si vertueuse, si pure, dévorée par une maladie honteuse, gisant au milieu de ces hideuses créatures qui regardent cette infâme maison comme un pied-à-terre où elles sont habituées à passer quelques mois chaque année !

— Mais c'est impossible s'écria-t-il ; les médecins sont des ignorans.

Il était déjà loin de la demeure où il avait cru retrouver l'orpheline lorsqu'il prononça ces dernières paroles ; il traversa Paris sans cesser de courir, et il arriva à la porte de l'hospice, haletant, couvert de sueur, et pouvant à peine parler. Il voulut entrer ; mais on lui fit observer qu'il n'était permis de voir les malades que deux fois par semaine, et qu'il ne pourrait entrer que le lendemain.

— Demain ! demain ! croyez-vous donc que je puisse vivre jusqu'à demain sans la voir ?... Demain ! mais, d'ici là, il y a l'éternité... Je veux la voir de suite, à l'instant même... Il n'y a pas de puissance humaine qui puisse m'empêcher...

Àces mots il s'élança dans la cour ; mais l'homme chargé de l'entrée comme de la sortie de ce tartare vivant le saisit à bras-le-corps et l'empêcha d'aller plus loin. Cet obstacle ne pouvait pourtant pas retenir bien long-temps un homme fort et vigoureux comme l'était Georges ; il se dégagea aisément des bras de celui-ci ; et, songeant malgré son état d'exaltation que les moyens violens en pareil cas ne sont pas les plus efficaces, il mit la main dans sa poche, prit sans compter l'argent qu'il y trouva, et le donna au portier.

— Prenez vite, lui dit-il ; je vous en donnerai le double après... Mais de grâce conduisez-moi bien vite où je veux aller.

Le portier ôta sa casquette, salua jusqu'à terre ce généreux et singulier visiteur ; il lui demanda humblement les nom et prénoms de la malade que Georges s'empressa de lui donner, puis, fouillant dans le tiroir d'une table, il en tira une carte qu'il présenta à Valmer en lui disant : n'oubliez pas que vous êtes un médecin.

Le pauvre garçon arriva bientôt près du lit sur lequel Justine de Melleran venait d'expirer. L'infortuné perd la raison ; il se jette sur ce cadavre couvert d'ulcères ; il l'étreint dans ses bras en rugissant comme un lion. L'ecclésiastique était encore là ; il s'approche.

— Mon fils, lui dit-il, il faut savoir se soumettre à la volonté de Dieu.

Àpeine le son de cette voix a-t-il frappé l'oreille de Georges, qu'il se relève brusquement, s'avance vers le prêtre, le regarde attentivement ; puis, s'interrogeant lui-même et se passant la main sur les yeux, il s'écrie.

— Mais non… Ce n'est pas une illusion… Je vois, j'entends… C'est bien Guibard !

— Silence ! Georges, dit l'aumônier en mettant la main sur la bouche du jeune homme qu'il venait aussi de reconnaître.

— Quoi ! vous étiez là, près d'elle, et vous l'avez laissé mourir… mourir à cet infâme hôpital.

— Comment ! cette femme…

— C'est Justine ! Justine ma bien-aimée, mon sauveur, ma vie !… Est-il possible que vous l'ignoriez ?

— Au nom de Dieu, Georges, taisez-vous, et suivez-moi… Pauvre garçon !

Il lui prit le bras et l'entraîna sans que le jeune homme opposât la moindre résistance. Dès qu'ils furent seuls, les larmes de Georges commencèrent à couler, il put respirer.

— Allons, mon garçon, lui dit Guibard, c'est le cas de se rappeler que l'on est homme… Pauvre jeune fille ! si j'avais pu soupçonner… Mais je n'ai été appelé près d'elle que quelques minutes avant sa mort ; et qui l'aurait reconnue ainsi ?

— Elle est morte ! morte sans consolation, dans un hôpital… sans avoir pu m'entendre, me voir libre… Oh ! la justice divine est plus hideuse encore que la justice humaine !…

Guibard sentit bien que ce n'était pas le moment de prodiguer les phrases et les raisonnemens ; il se contenta d'entourer Georges de soins et de prévenances, et au bout de quelques heures il le laissa seul afin qu'il pût pleurer à son aise. La journée se passa ainsi, journée terrible, pendant laquelle Georges souffrit plus qu'il n'avait souffert dans tout le cours de sa vie. Il était calme, mais sombre lorsque, le lendemain matin, Guibard vint près de lui.

— Tu dois être un peu surpris, lui dit-il, de me retrouver en soutane et en calotte.

— Je n'y ai pas pensé.

— C'est que, vois-tu, quand le diable devient vieux, il n'a pas de meilleur parti à prendre que de se faire ermite ; il arrive un instant où l'on se lasse de cette vie agitée, qui a tant de charmes pour les jeunes gens aux passions vives et fortes, et cet instant est venu pour moi. Après la dernière et infructueuse tentative que je fis pour te rendre la liberté, je fus quelque temps malade, et ne guéris que bien difficilement de la blessure avec laquelle j'étais revenu à Paris. Justine était allée à Brest ; je lui avais donné une grande partie de la somme que je possédais ; il me restait peu d'argent, et je sentais que cette énergie qui me servait si heureusement à corriger autrefois la fortune était sensiblement diminuée. Je songeai alors à finir comme j'avais commencé. Cela me parut d'autant plus facile et convenable que le clergé était plus que jamais en faveur : avec une soutane aujourd'hui il n'y a rien que l'on ne puisse ambitionner, point de position où l'on ne puisse arriver, et la preuve, c'est que, après avoir repris le froc, je suis parvenu d'emblée où tu m'as retrouvé. Quant à toi, te voilà

libre, et j'en suis très-content ; il est seulement malheureux que nous ne soyons pas trois au lieu de deux.

Il se tut, et Georges paraissait n'avoir point entendu, accablé sous le poids de son désespoir, il n'était pas disposé à répondre.

— Eh bien ! mon garçon, reprit Guibard, ne veux-tu point me dire comment tu es parvenu à brûler la politesse à ces animaux d'argousins ?

— Que vous dirai-je ? Justine est venue ; elle a sollicité ; puis elle m'a annoncé presque en pleurant que je serais bientôt libre ; elle est partie. Trois mois après on m'ôte mes chaînes, on m'ouvre les portes, et j'arrive à Paris pour retrouver dans un hôpital le cadavre de celle qui m'a sauvé.

Guibard réfléchit, et, grâce à la perspicacité dont il était doué, il trouva aisément le fil des événemens, et s'expliqua tout-à-fait que le sacrifice qu'avait dû faire Justine pour briser les fers de Georges l'avait conduite au lieu où elle venait d'expirer. Il chercha à le faire comprendre au jeune homme, qui ne pouvait croire que sa bien-aimée fût morte victime d'une maladie honteuse.

— Assez, assez ! Guibard, s'écria-t-il ; je regrette déjà le bagne… Non, je ne puis être contraint à vivre parmi ces bêtes féroces que l'on appelle hommes ; je ne suis pas, je ne puis pas être de leur espèce…

— Allons donc, Georges ! Est-ce bien toi qui parles ainsi ?… Où est donc ce courage, cette force d'âme que je te connais ?

— Je n'en ai plus besoin… Ses maux sont finis, les miens finiront bientôt.

Guibard le quitta en le conjurant de ne pas se laisser aller à ces sombres idées.

— Je reviendrai bientôt, lui dit-il, et j'espère te retrouver plus raisonnable… Nous avons à remplir un pénible devoir ; j'ai obtenu que Justine fût conduite décemment à sa dernière demeure ; nous l'accompagnerons.

Georges prit la main de Guibard et la serra fortement.

— Merci, lui dit-il.

En prononçant ce mot, son visage reparut calme, un éclair brilla dans ses yeux ; puis il ajouta :

— Je croyais n'avoir plus de services à demander à l'espèce humaine ; mais j'aperçois bien que je m'étais trompé.

En proférant ces dernières paroles il retomba dans le profond abattement d'où il était sorti.

02-21

Derrière l'humble corbillard du pauvre marchaient un ecclésiastique et un jeune homme au front haut, le visage pâle et consterné, mais calme : c'étaient Guibard et Georges ; ils conduisaient au champ du repos les dépouilles mortelles de l'infortunée Justine. Guibard crut pouvoir hasarder quelques mots de consolation.

— Qu'est-ce que vingt, quarante, soixante années ? lui disait-il, un point dans l'espace. À quoi sert de se tourmenter si fort

pendant le chemin puisque nous sommes sûrs de venir tous au même but… Qu'importe que l'un y arrive le premier, puisque l'autre est sûr de l'y retrouver ?

— Lorsque l'on marche sur des charbons ardens, ne pensez-vous pas que l'on doive aller plus vite afin de souffrir moins longtemps.

Guibard hocha la tête et ne répondit point. Il fallait laisser cicatriser cette plaie trop fraîche encore, et il comprit que les raisonnemens ne feraient qu'aggraver le mal. En ce moment le bruit d'une voiture, roulant avec rapidité, se fit entendre ; c'était une calèche qui tenait le haut du pavé ; Guibard se rangea, et entraîna Georges qui semblait ne rien voir et ne rien entendre ; la voiture, emportée par de fougueux coursiers, heurta violemment le corbillard, le renversa avec fracas, et le cercueil qui contenait les restes de Justine, s'étant brisé dans sa chute, le cadavre de l'infortunée roula jusque dans le ruisseau. Au même instant d'infâmes éclats de rire partirent du superbe équipage ; Georges et Guibard jetèrent alors les yeux de ce côté ; les rieurs, que le char brillant emportait, c'était Juliette et le comte de Bonvalier.

— Les scélérats ! dit à voix basse le vieux forban, ils sont bien heureux que j'aie vieilli, changé de métier, et que je veuille rester où je suis ; car j'ai une terrible envie de leur faire rentrer la joie dans le ventre !

Valmer ne répondit rien ; un sourire amer effleura ses lèvres ; il aida le cocher à remettre le corps de sa maîtresse dans la bière ; le corbillard fut relevé, et l'on se remit en marche vers le cimetière. Tout se passa sans que le visage du jeune homme annonçât de violentes émotions ; il était debout, immobile près de la fosse ;

il y vit, d'un œil sec, déposer le cadavre de sa bien-aimée, et il semblait compter les pelletées de terre que les fossoyeurs jetaient dans cette fosse… Le désespoir est tranquille. Ce calme apparent effraya Guibard, qui commença à craindre que la raison de son protégé ne fût altérée.

— Partons, mon ami, lui dit-il tristement ; tout est fini.

— Non, pas encore ; mais ce le sera bientôt.

— Allons, Georges, un peu de fermeté, mon cher ; je comprends parfaitement la douleur qui te brise l'âme ; mais c'est particulièrement dans ces circonstances pénibles qu'il faut rappeler tout son courage.

— Oh ! vraiment, il y a de quoi être fier !… Guibard, vous avez donc changé d'avis sur le compte de l'espèce humaine ?

— Pas précisément, mon ami ; je crois toujours que les hommes sont sots et méchans ; mais je pense aussi que tout le mal vient de notre organisation sociale.

— Que m'importe ? Tenterai-je de réformer le monde ? n'est-il pas plus sage de le quitter… Je crois fermement à une autre vie, et j'ai hâte de quitter celle-ci. Ô mon ami ! la prospérité du crime est comme la foudre dont les feux trompeurs n'embellissent un instant l'atmosphère que pour précipiter, dans les abîmes de la mort, les malheureux qu'ils ont éblouis. Cette maxime, d'un auteur fameux autant que corrompu, je la livre, avant de rendre mon âme à Dieu, aux méditations des gens pervers, et encore afin de consoler les gens vertueux.

— Georges, je t'en prie, repousse ces idées-là… Tu dois cruellement souffrir, je le sais…

— Je commence au contraire à ne plus souffrir : hier, la rage et le désespoir me rongeaient le cœur ; aujourd'hui je me sens calme ; ma tête n'est plus brûlante, mes idées ne sont plus confuses.

Guibard ne répliqua point ; il voyait que le mal était beaucoup plus grand qu'il ne l'avait cru, et il songeait au remède qu'il pourrait lui opposer.

— J'espère, Georges, dit-il après quelques instans de silence, que tu n'as pas l'intention de me quitter ? Je veux que tu loges chez moi pendant quelque temps ; plus tard, tu auras un autre domicile, et, grâce aux talens que tu possèdes, tu iras à la fortune par des voies plus lentes, il est vrai, mais plus sûres que celles dans lesquelles j'ai marché si long-temps.

Georges sourit et ne répondit point ; mais il ne manifesta pas l'intention de quitter Guibard qui l'emmena chez lui. Le jeune homme s'assit, appuya sa tête sur ses deux mains, et passa ainsi le reste de la journée. Vers le soir, l'aumônier l'engagea à se mettre au lit, et il se laissa conduire dans la pièce voisine où il avait déjà passé celle précédente.

— Cela va de mal en pire, pensait le vieux forçat ; ce garçon est plus malade qu'il ne le paraît, et j'aurai bien de la peine à lui persuader qu'on a toujours le temps de mourir.

Le lendemain, Georges se leva de bonne heure.

— Eh bien ! mon garçon, cela va-t-il mieux ?

— Je vous ai dit hier que je ne souffrais plus : j'ai dormi.

— Ma foi, se dit mentalement Guibard, je n'y comprends plus rien du tout ; c'est de mauvais augure.

Il sortit, après avoir engagé le jeune homme à faire comme s'il était chez lui.

— Seulement, lui dit-il, il ne faut pas que tu laisses soupçonner à ma gouvernante depuis quel temps et dans quel lieu date notre connaissance.

— Soyez tranquille, mon vieil ami ; je ne suis pas devenu fou.

Guibard s'en alla un peu rassuré ; Georges sortit aussi peu d'instans après, il rentra bientôt, et s'enferma dans sa chambre. Lorsque le vieux forçat revint, il trouva le jeune homme chargeant tranquillement des pistolets qu'il venait d'acheter.

— Avec qui donc veux-tu te battre, Georges ?

— Avec l'espèce humaine, qui me fait horreur.

— Qu'est-ce que ces idées-là ?... Allons, sacredieu ! veux-tu me faire mettre en colère ?... Quoique je sois un peu mûr, j'ai encore du sang dans les veines.

Àces mots, il arracha les pistolets des mains du jeune Valmer, qui le laissa faire sans paraître plus ému.

— Georges, reprit l'aumônier, tu es chez moi ; tu m'as quelques obligations ; ce sont des dettes que tu dois acquitter par de l'obéissance... Et, d'ailleurs, mon jeune ami, le suicide est un crime, oui, un crime affreux... Veux-tu donc te rendre criminel, toi qui n'as rien sur la conscience ?

Il s'aperçut alors que Valmer ne l'écoutait point ; le jeune homme s'était assis ; il avait, comme la veille, appuyé sa tête sur ses mains, et il resta dans cette attitude pendant plusieurs heures sans répondre un mot aux questions que lui adressait son hôte, et sans même paraître les entendre. Vers le soir, cependant, il consentit à prendre quelque nourriture. Le lendemain, il sortit de nouveau ; mais il ne rentra point, et la gouvernante remit à Guibard la lettre suivante que Valmer lui avait laissée.

« Je regrette, mon vieil ami, de ne pouvoir reconnaître, comme vous le désirez, vos bienfaits par de la reconnaissance ; mais je n'en ai plus le courage. À quoi me servirait-il de vous causer de nouveaux embarras ? Puisque vivre, c'est souffrir, n'ai-je pas trop vécu ? À ce compte, je suis un vieillard, et je veux éviter la caducité. Aux yeux de l'espèce humaine je vais me rendre coupable d'un crime ; mais que m'importe l'opinion des hommes ?... Depuis bien long-temps ne me font-ils pas horreur ou pitié ? Les monstres ! ne sont-ils pas la cause de toutes les espèces de tortures que j'ai subies ? ne m'ont-ils pas vingt fois déchiré les entrailles ?... En bonne conscience, peut-on faire un crime à la victime de s'échapper des mains du bourreau ?... Non... et vous avez trop de raison pour ne pas comprendre qu'avec ma manière de voir et de sentir je prends aujourd'hui la seule détermination convenable. J'ai tout vu sur cette terre, j'ai tout connu, excepté le bonheur qui ne s'y trouve jamais ; je vais le chercher ailleurs. — Adieu ! brave Guibard, adieu !! »

— Je l'avais prévu ! s'écria le vieux forçat... Ailleurs, pensa-t-il, pauvre fou ! ailleurs, c'est le néant !... S'il en était temps encore !... Mais où le trouver ?...

Il dit, et, comme s'il eût été subitement frappé d'un trait de lumière, il sortit précipitamment.

02-22

Le jour allait finir ; un jeune homme, après avoir fait le tour du cimetière de l'Ouest, s'arrêta quelque temps devant la porte qui était fermée ; il frappa trois coups précipités.

— Que demandez-vous ? dit le concierge, qui l'aperçut.

— Je voudrais entrer.

— Il est trop tard. Ne dirait-on pas qu'ils n'ont pas assez de toute la journée pour visiter les morts ?... Comme si ça pouvait les faire revenir !

Le visiteur ne répliqua point, et il resta appuyé contre la porte.

— Vous ne pouvez rester là, reprit le concierge.

— Pourquoi cela ?

— Ah ! pourquoi... Il n'y a pas de pourquoi ; on ne reste pas là, et voilà.

— C'est une raison qui en vaut une autre, reprit tranquillement le jeune homme ; je n'en ai guère entendu de meilleure chaque fois qu'il m'est arrivé d'en demander ; mais j'en connais pourtant une plus puissante. Il faut que j'entre, c'est une fantaisie ; les fantaisies se paient : voici vingt francs, ouvrez-moi.

— Ma foi, pensait le concierge en ouvrant la porte, tendant la main et palpant la pièce d'or, c'en est encore une drôle de fantaisie ! Au surplus, quand on a des moyens, c'est juste ; il n'y a rien à dire à ça…

L'inconnu était entré depuis quelques minutes, et le concierge continuait ses réflexions sur les fantaisies des gens riches, lorsque le bruit d'une arme à feu se fit entendre. Au même instant un prêtre se précipitait vers le cimetière ; il était haletant, couvert de sueur.

— Le malheureux ! s'écria-t-il en entendant l'explosion.

— Qu'est-ce que c'est donc, monsieur l'abbé ? dit le concierge effrayé.

— Venez, mon ami ; venez le secourir, s'il en est temps encore.

Ils accoururent vers une fosse nouvellement comblée, sur laquelle ils aperçurent le corps du jeune homme, qui venait de se faire sauter la cervelle. Cette fosse était celle de Justine, l'abbé c'était Guibard ; le suicidé, c'était Georges, horriblement mutilé et se débattant encore en mordant la poussière, arrachant la terre avec ses ongles, en exhalant son dernier souffle… Le vieux galérien se berça une seconde dans l'espoir chimérique de ravir à la mort une victime si noble et si pure !… il retourna le mourant, posa la main sur son cœur : pénible déception ! il ne pressait plus qu'un cadavre.

C'est bien dommage, se disait Guibard, en retournant chez lui ; mais ça ne pouvait pas être autrement : ce garçon ne voulait pas hurler avec les loups, et les loups l'ont mangé. Sacredieu ! il vaut mieux tuer le diable que de se laisser tuer par lui ; douce ou

non, l'existence est courte, et il est plus raisonnable de songer à en jouir que d'en retrancher quelque chose.

Là-dessus Guibard rentra, gronda sa servante qui avait laissé refroidir le dîner, et mangea d'un bon appétit. Guibard était un homme d'esprit, il est maintenant évêque !...

02-23

Le tableau est sombre : mais fidèle, le peintre a vu le monde tel qu'il est, c'est-à-dire hideux. Notre organisation sociale est une source intarissable de maux et de crimes de toute espèce ; certes l'auteur n'a pas la prétention de la changer ex abrupto, il a voulu seulement apporter une pierre à ce grand édifice de réforme qui s'élève si lentement ; il a cherché à prouver que nos lois et nos mœurs sont en opposition directe avec tous les sentimens élevés ; que la vertu, toujours vantée dans les paroles des hommes, ne se trouve nulle part dans leurs actions. Une créature vertueuse est un paria que tous les genres de persécutions attendent dans notre société où l'on a tout soumis au calcul.

Que ceux qui trouveront de l'exagération dans ce qui précède regardent autour d'eux ; qu'ils secouent les préjugés, et fassent appel à leur conscience : nous sommes convaincus qu'ils s'écrieront en donnant une larme à Justine : Oui, voilà bien LES MALHEURS DE LA VERTU.

FIN.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Justine%2C_ou_Les_malheurs_-de_la_vertu_%28Raban%29. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.